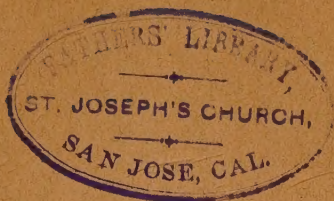


8061



LE PARADIS SUR TERRE

OU

LE MYSTÈRE EUCHARISTIQUE

L. PARADIS SUR TERRE

OU LE

MYSTÈRE EUCHARISTIQUE

ÉTUDIÉ AU POINT DE VUE DOGMATIQUE, LITURGIQUE, ASCÉTIQUE
ET MORAL

EN 77 DISCOURS

Pouvant servir d'instructions, de lectures pieuses
et de sujets de méditation

Par M l'abbé Ch (ROLLAND)

*Curé-doyen de Neuilly-l'Évêque, chanoine honoraire de Langres
Missionnaire apostolique*

Ouvrage honoré de la bénédiction de Sa Sainteté Léon XIII, approuvé par
Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque de Langres

ET RECOMMANDÉ

Par Leurs Éminences les Cardinaux Langénieux, Pitra, Mermillod, Bourret, etc.

SEPTIÈME ÉDITION

REVUE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE

Terram cælum facit hoc mysterium.

S. Jean Chrysostome (Hom. xxiv in I ad Cor).

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE

LANGRES

RALLET-BIDEAUD, LIBRAIRE

8, rue Barbier-d'Aucourt, 8

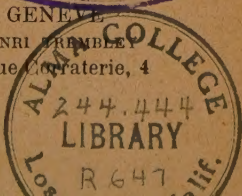
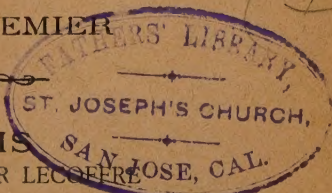
GENÈVE

HENRI TREMBLEY

4, rue du Graterie, 4

1897

63781



LETTRE

DE SON EXCELLENCE LE CARDINAL RAMPOLLA, SECRÉTAIRE D'ÉTAT
DE SA SAINTETÉ LE PAPE LÉON XIII

TRÈS ILLUSTRE SEIGNEUR,

J'ai reçu en son temps votre lettre du 25 janvier dernier et les deux exemplaires que vous m'avez adressés de votre ouvrage : *Le Paradis sur terre*. Suivant le désir exprimé par vous, j'ai remis un exemplaire du livre au Saint Père qui, en l'agréant, m'a chargé de vous remercier, en Son auguste nom, de votre dévot hommage, et de vous faire part de la Bénédiction Apostolique qu'Il vous a accordée de tout cœur.

En même temps que je m'acquitte de cet office, je vous exprime toute ma reconnaissance pour l'autre exemplaire que vous avez bien voulu m'offrir du travail susdit, et avec les sentiments de ma particulière estime je suis,

de votre Seigneurie

le très affectionné serviteur.

Rome, le 5 Février 1894.

Cardinal RAMPOLLA.

*A Monsieur le chanoine Rolland,
curé-doyen de Neuilly-l'Evêque
(Haute-Marne).*

APPROBATION

DE SA GRANDEUR MONSIEUR BOUANGE, EVÊQUE DE LANGRES

MON BIEN CHER ABBÉ,

Je vous remercie de tout cœur d'avoir consacré les talents dont le Seigneur vous a doté et les heures que vous laissent parfois les travaux du saint ministère à célébrer les grandeurs de l'adorable Eucharistie, et je serais heureux de voir publier la série si complète d'instructions que vous avez écrite sur ce très saint mystère. Ces pages pleines de doctrine comme de pieux sentiments seront lues avec intérêt et avec fruit ; le clergé et les fidèles vous seront reconnaissants, comme moi, de ce beau et si utile travail, et Notre-Seigneur vous récompensera par ses grâces les plus précieuses de votre zèle à le glorifier dans l'auguste sacrement qui est, selon la parole du Roi-Propète, « le Mémorial de toutes ses merveilles ».

Recevez, mon bien cher abbé, l'assurance de mon affectueux dévouement.

† GUILLAUME-MARIE-FRÉDÉRIC,

Evêque de Langres.

APPROBATION

DE SA GRANDEUR MONSIEUR LARUE, ÉVÊQUE DE LANGRE

*Langres, le 4 Novembre 1893,
En la fête de St-Charles.*

CHER MONSIEUR LE DOYEN,

Je suis heureux d'apprendre que vous rééditez votre livre intitulé : le Paradis sur terre.

Le succès déjà obtenu justifie les prévisions de Mgr Bouange, de pieuse et vénérée mémoire, et les nombreux témoignages dont vous ont honoré un grand nombre de Prélats.

On a donc su apprécier votre talent. Vous avez trouvé le secret d'utiliser saintement les loisirs que vous laisse un ministère pourtant déjà bien actif ; vous avez donné ainsi un bel exemple à vos confrères.

J'ai pris connaissance de votre volume avec le plus vif intérêt et le plus grand fruit. C'est une œuvre de doctrine et de piété. C'est un véritable vade mecum non-seulement pour le prêtre, mais pour toutes les âmes qui désirent mieux connaître Jésus-Hostie et qui ne trouvent de réel bonheur qu'au pied du Tabernacle. Votre livre est appelé à faire encore beaucoup de bien.

Je souhaite donc qu'il soit entre les mains de tous les prêtres et de tous ces pieux fidèles. Je bénis de grand cœur votre beau travail et vous envoie l'assurance de mon bien affectueux dévouement en N.-S.

† ALPHONSE-MARTIN.
Evêque de Langres.

LETTRES ÉPISCOPALES

LETTRE DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL LANGÉNIEUX

J'ai voulu, avant de partir pour présider les solennités Eucharistiques de Jérusalem, prendre connaissance de votre ouvrage : Le Paradis sur terre, et ce que mes occupations m'ont permis de lire m'a confirmé dans la haute idée que j'avais déjà de la mission que le Saint-Siège a daigné me confier.

J'emporterai avec moi votre précieux volume pour le méditer durant le trajet et m'entretenir ainsi dans l'esprit de foi et d'adoration qui doivent animer tous les congressistes et celui surtout qui est appelé par Léon XIII à diriger leurs religieux travaux.

Veillez recevoir Monsieur l'abbé, avec mes remerciements, l'assurance de mes sentiments bien dévoués.

† B.-M. Cardinal LANGÉNIEUX,
Archevêque de Reims,

LETTRE DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL PITRA

MONSIEUR LE CHANOINE,

Je vous remercie du volume que vous m'avez envoyé et dans lequel vous vous appliquez à faire connaître l'adorable sacrement de nos autels.

C'est très justement qu'à la suite de Dom Guéranger vous faites remarquer, dans la Préface, l'étroite liaison qui existe entre l'amour du Siège apostolique et l'amour de la sainte Eucharistie. Les honneurs dont nous entourons aujourd'hui le Chef de l'Eglise appelaient nécessairement un supplément d'adoration et de louange pour Celui qui est la vie de cette même Eglise, comme il est la vie de nos âmes.

Aussi peut-on dire que votre livre vient à son heure, répond à un des besoins du moment et opérera, avec la grâce de Dieu, un grand bien dans ceux qui le liront.

Je vous prie de recevoir mes meilleurs remerciements, mes sincères félicitations, et mes vifs encouragements, pour que vous continuiez à servir aux pieux lecteurs des pages aussi bien écrites et aussi remplies de piété.

Veuillez agréer, Monsieur le Chanoine, l'assurance de mes sentiments bien dévoués.

† J.-B.; Cardinal PITRA.

LETTRE DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL MERMILLOD

MONSIEUR L'ABBÉ,

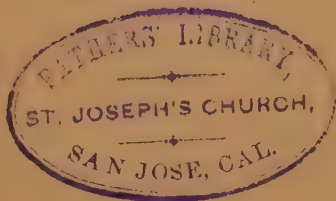
Je vous félicite d'avoir trouvé, dans les rares loisirs de votre saint ministère, le temps de composer un bon livre sur la sainte Eucharistie.

Vous l'avez écrit avec une sérieuse piété, avec un sens pratique nourrissant l'esprit et le cœur, sans donner trop de part à la sensibilité et à l'imagination. Vous avez condensé toute la doctrine sur l'Eucharistie considérée comme dogme, sacrifice et nourriture ; votre seconde partie sur Jésus, compagnon de notre pèlerinage, notre modèle, et votre étude sur les Œuvres Eucharistiques, complètent votre travail substantiel.

Je ne puis que m'associer aux suffrages que vous a donnés le pieux évêque de Langres, et je souhaite que votre livre exerce un apostolat de lumière et de piété, en faisant mieux connaître et mieux aimer le Dieu trop souvent inconnu de nos tabernacles.

Agréez, Monsieur l'abbé, mes remerciements et mes tendres hommages.

† GASPARD, Cardinal MERMILLOD.



LETTRE DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL BOURRET

MON CHER MONSIEUR L'ABBÉ,

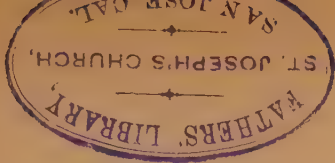
J'ai hâte de vous remercier de votre Paradis sur terre, ou le Mystère Eucharistique, que vous avez bien voulu m'envoyer. Votre livre suppose des études sérieuses ; il est instructif, intéressant et il peut faire beaucoup de bien aux âmes. Les développements sont bien coordonnés, le style est facile, plein d'onction et de piété.

Toutes les grandes idées qui concernent la sainte Eucharistie sont comprises dans le vaste plan de ce volume : les grandeurs du saint Sacrement, le sacrifice de l'autel, la sainte communion, les bienfaits de la présence réelle, les leçons de l'Eucharistie, les œuvres eucharistiques entrent dans le cadre de votre long travail. La doctrine que vous exposez avec clarté et de manière à la faire saisir par le moindre de vos lecteurs, est bien celle de l'Eglise catholique.

Je recommanderai donc bien volontiers à mes fidèles ce livre qui leur fera connaître et aimer de plus en plus l'adorable sacrement de l'Eucharistie.

Veuillez agréer, mon cher Monsieur l'abbé, l'assurance de mon affectueux dévouement en N.-S.

† ERNEST, Cardinal BOURRET.



LETTRE DE MONSIEUR DE LA BOUILLERIE, ARCHEVÊQUE DE PERGA

MONSIEUR L'ABBÉ,

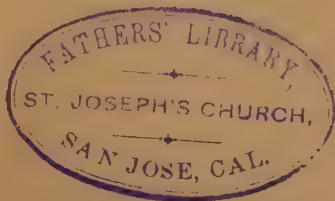
Je vous remercie d'avoir bien voulu me faire parvenir votre excellent livre sur le Mystère Eucharistique. Vous le nommez en premier titre : Le Paradis sur terre. Ce nom est bien celui qu'aiment à donner à l'Eucharistie les âmes pieuses qui, à l'autel et au pied du Tabernacle, « ont vu et goûté combien le Seigneur est doux. »

Vous avez parfaitement raison de dire qu'un puissant réveil de foi s'est manifesté dans notre siècle en l'honneur du T.-S. Sacrement ; et si Dieu a permis que j'aie pu moi-même, il y a bien des années, contribuer à ce réveil par mes œuvres et mes écrits, je dois convenir qu'une foule de chrétiens me sont venus en aide et m'ont devancé dans cette carrière.

Les Œuvres Eucharistiques se multiplient chaque jour ; et les livres relativement récents en l'honneur du T.-S. Sacrement formeraient aujourd'hui une bibliothèque nombreuse. Votre ouvrage, Monsieur l'abbé, y tiendrait un très bon rang. Je le trouve complet, solide, instructif, et, lorsque le sujet le comporte, rempli de ces affectueuses aspirations qui sont le besoin du cœur en présence de l'Eucharistie. Oui, à coup sûr, je bénis l'auteur, et je le félicite, lui adressant, avec mes compliments sincères, l'expression de mes bien dévoués sentiments en Notre-Seigneur.

† FRANÇOIS,

Archevêque de Perga, Coadjuteur de Bordeaux.



LETTRE DE MONSIEUR ROONEY, ÉVÊQUE DE SERGIOPOLIS
COADJUTEUR DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE

MONSIEUR LE CHANOINE.

Le P. Rolland, votre frère, m'a fait hommage de votre bel ouvrage sur l'Eucharistie, le Paradis sur terre.

Je n'ai encore eu que le temps de jeter un coup d'œil rapide sur ce livre qui me paraît de tout point excellent.

Je suis d'autant plus heureux de le posséder qu'il nous est bien difficile à nous Missionnaires de l'Extrême-Afrique de nous procurer les ouvrages volumineux et très complets publiés en Europe.

Votre livre, Monsieur le Chanoine, est un véritable Compendium théologique et ascétique de tout ce que l'on peut écrire sur le Sacrement de nos autels.

Je l'emporterai avec moi dans mes courses apostoliques ; j'aimerai à le lire et à en nourrir mon âme, avant d'en faire partager la saine doctrine à mes chers chrétiens du cap de Bonne-Espérance.

Veuillez agréer, Monsieur le Chanoine, avec mes affectueuses félicitations, l'expression de mes meilleurs sentiments.

† Jean ROONEY,

Evêque de Sergiopolis,

Vicaire apostolique du cap de Bonne-Espérance.

LÉTTRE DE MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE RIOBAMBA
(République de l'Equateur)

Riobamba, le 3 mars 1896.

MONSIEUR LE CHANOINE,

J'ai lu avec beaucoup de plaisir et d'enthousiasme votre bel ouvrage le Paradis sur terre. C'est un livre qui a déjà fait et qui fera encore beaucoup de bien aux âmes.

Je l'ai recommandé aux prêtres de mon diocèse.

Espérons que, plus tard, le Paradis sur terre pourra être traduit à l'espagnol et ainsi être lu et médité par les fidèles.

Veuillez agréer, Monsieur le Chanoine, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

† ARSÈNE,
Evêque de Riobamba.

I. H. S. P.

PRÉFACE

On ne saurait le nier : si à notre époque, le génie du mal a multiplié les ruines intellectuelles et morales, le génie du bien a suscité des œuvres fécondes et d'admirables dévouements. Il s'est fait parmi nous un puissant réveil de foi qui s'est manifesté par plus d'attachement et de fidélité à la Chaire Apostolique, par une dévotion plus confiante à l'auguste Marie et surtout par un culte plus empressé pour le Très Saint Sacrement.

« Est-il un catholique, dit excellemment dom Guéranger, parmi ceux qui ont vu le jour au commencement du siècle, qui ne reconnaisse que la piété française a fait, sous le rapport du culte de la Sainte Vierge, un pas immense, et que tous les enseignements que nous avons reçus dans notre jeunesse étaient loin de nous préparer à cette expansion dont nous sommes témoins et à laquelle nous nous associons avec tant de profit pour nos âmes ?

« Ne voyons-nous pas en même temps la dévotion envers le Saint Sacrement prendre chaque jour des accroissements inespérés, et la piété française tendre, de plus en plus, à imiter la piété romaine envers ce divin mystère ? Il fallait d'abord que le Christ fût pleinement glorifié dans son Vicaire... A peine le retour a-t-il été assuré sous ce rapport, que le besoin d'honorer ce même Christ en sa Mère d'un culte plus fervent s'est manifesté, et les appels d'en haut ne manquèrent pas.

« On se souvient de la médaille miraculeuse de l'Immaculée-Conception et des prodiges de grâces dont l'autel de Notre-Dame des Victoires est devenu la source. Tout étant ainsi préparé, le Christ en personne, dans la sainte Eucharistie, a réclamé ses droits ; de nombreux fidèles se sont sentis appelés à venir plus souvent et de plus près lui rendre leurs hommages. Une nouvelle effusion de grâces est descendue, et déjà l'on peut affirmer que chez nous le Saint Sacrement reçoit plus d'honneur, dans un seul mois, qu'il n'en obtenait naguère dans le cours d'une année.

« Une révolution aussi sérieuse que pacifique s'est opérée et s'étend dans les âmes chrétienne, dont elle vient modifier, heureusement les habitudes. »

Au fait, l'Eucharistie c'est tout pour nous. C'est le centre, le mémorial, l'abrégé de tous nos mystères ! C'est la lumière, c'est la force, c'est la joie, c'est la protection, c'est la régénération, c'est l'honneur ! C'est le Verbe incarné présent au milieu de nous, pour être notre victime de propitiation, la nourriture de nos âmes, le compagnon de notre pèlerinage ! L'Eucharistie, pour tout dire en un mot, c'est l'EMMANUEL, c'est-à-dire « DIEU AVEC NOUS ! »

Aussi, quelque nombreuses, quelque continues, quelque magnifiques que soient nos louanges, elles n'atteindront jamais à la dignité du grand mystère de notre religion. Nous ne célébrerons jamais assez ce qui dépasse tout honneur et toute gloire. C'est l'Eglise qui nous le déclare, en disant à chacun de nous : « Élevez la voix autant que vous le pouvez, car le Sauveur est au-dessus de toute louange : vous ne le louerez jamais assez ! » *Quantum potes, tantum aude, quia major omni laude nec laudare sufficis !*

C'est ce qui nous a encouragé à mêler notre faible voix aux voix si éloquantes qui ont exalté la sainte Eucharistie ; c'est ce qui nous a enhardi à joindre nos modestes hommages aux hommages si parfaits qui ont été offerts, dans toute la suite des âges, à Jésus présent dans le Très Saint Sacrement.

Le but que nous nous sommes proposé a été de faire

comme un *manuel court et substantiel* de ce qui peut instruire et édifier relativement au mystère Eucharistique.

Voici le plan que nous avons suivi :

D'abord, une Introduction où nous expliquons la nature et les caractères de la dévotion à la Très Sainte Eucharistie ;

Puis, six livres dont les sujets sont les suivants :

- 1^{er} livre : La vérité du dogme de l'Eucharistie ;
- 2^e livre : Jésus notre Victime ;
- 3^e livre : Jésus la Nourriture de nos âmes ;
- 4^e livre : Jésus le Compagnon de notre pèlerinage ;
- 5^e livre : Jésus notre Modèle dans la Très Sainte Eucharistie ;
- 6^e livre : Œuvres Eucharistiques.

Nous avons distribué la matière de notre ouvrage en petits discours pouvant servir à la fois d'instructions, de lectures pieuses ou de sujets de méditation. Laissant de côté l'éclat d'un langage recherché et les artifices pompeux de l'éloquence, nous avons visé à être court, solide et pratique. Nous nous sommes fait un bonheur de citer fréquemment les paroles des Pères de l'Eglise et des saints : plus pénétrés de l'esprit de Jésus-Christ, ils ont mieux que personne aimé la divine Eucharistie. Convaincu de la grande efficacité des exemples (véritables *traits* qui font pénétrer la vérité plus avant dans l'esprit, et l'amour plus profondément dans le cœur), nous les avons multipliés et fondus dans notre texte. De plus, chaque chapitre se termine par une sentence empruntée le plus souvent aux saints.

Au reste, ce ne sont point exclusivement nos réflexions que nous offrons aux fidèles. Nous n'avons nullement la prétention d'avoir inventé, car le dogme ne s'invente point. Nous avons consulté et utilisé, en particulier : les ouvrages de NN. SS. Pie, Landriot, Besson, Pichenot, de Ségur et ceux de MM. Balmon, Pagani, Joiron, Simounet, de Co-

chem, sur l'Eucharistie ; le livre magistral du savant cardinal de Lugo sur le mystère de nos autels ; le traité *de Eucharistia* de la remarquable théologie dogmatique de M. le chanoine Perriot ; la Revue du *Très Saint Sacrement* dirigée par le R. P. Tesnière et les *Annales de la dévotion au Très Saint Sacrement* publiées à Lyon.

Saint Bernard disait : « Il n'y a rien qui me réjouisse et m'effraie davantage que de parler de la Vierge Marie. » Pour un prêtre, il n'y a point de sujet dont il parle plus volontiers que la sainte Eucharistie qui fait toute sa gloire et tout son bonheur. Mais, d'autre part, il n'est point de sujet plus grand, plus difficile, plus écrasant, et, hélas ! il n'est pas donné à tout le monde d'être un saint Bernard ! Avec infiniment plus de raison que cet illustre Prélat (1), qui a si bien parlé des gloires du Très Saint Sacrement, nous devons dire aux pieux fidèles qui nous liront : « Je suis loin d'avoir réussi en ce travail au gré de mes vœux. J'aurais surtout voulu que ma langue, pour mieux exprimer l'ineffable suavité du mystère dont je parle, imitât davantage celle du grand et pieux docteur dont l'Église compare l'éloquence au miel (2). » Mais, nous le savons, Notre-Seigneur accueille l'obole du pauvre comme la riche offrande de l'opulent ; il regarde non point au don, mais à l'intention de celui qui le fait. Voilà pourquoi nous déposons avec confiance notre travail au pied du Tabernacle. Puisse-t-il, la grâce de Dieu suppléant à l'infirmité de nos paroles, contribuer, si peu que ce soit, à faire connaître et aimer davantage le Très Saint Sacrement !



(1) Mgr de la Bouillerie, *Méditations sur l'Eucharistie*.

(2) S. Bernard.

AVERTISSEMENT

SUR LA PRÉSENTE ÉDITION

En réimprimant le *Paradis sur terre*, nous avons voulu, en le complétant, le rendre moins indigne de la faveur avec laquelle on a voulu l'accueillir.

D'ailleurs, l'Eucharistie est un sujet si beau, si vaste, si divin, qu'en le méditant l'âme ravie y découvre toujours de nouvelles merveilles, et éprouve le besoin d'ajouter la louange à la louange, persuadée du reste que, malgré ses efforts, il s'en manquera de l'infini qu'elle égale la reconnaissance au bienfait.

Les additions que nous avons faites, sans parler d'un discours sur l'*Œuvre des premières communions*, particulièrement utile à notre époque, portent surtout sur l'auguste sujet du *saint sacrifice de la Messe*, et sur l'exposition détaillée de la *définition du mystère de nos autels* par le saint Concile de Trente disant : « L'Eucharistie est un sacrement qui contient véritablement, réellement et substantiellement le *corps*, le *sang*, l'*âme* et la *divinité* de Notre Seigneur Jésus-Christ ». Et nous avons consacré à l'explication de cette définition fondamentale cinq discours avec les titres suivants :

Le Corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.
Le Sang de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.
L'Ame de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.
Le Cœur de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.
La Divinité de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.

Nous avons été encouragé dans notre travail par les lettres bienveillantes de NN. SS. les Evêques et surtout par la bénédiction paternelle de sa Sainteté Léon XIII.

En publiant son excellent traité de la *Prière*, disions-nous dans une édition précédente, saint Alphonse de Liguori écrivait ces paroles : « Je voudrais qu'il me fût possible d'imprimer autant d'exemplaires de ce livre qu'il y a de chrétiens dans le monde, pour les distribuer à tous, afin qu'il n'y en eût aucun qui ne fût persuadé de la nécessité de la prière pour le salut. » — Si nous ne craignons d'être prétentieux, nous formulerions le même vœu pour notre modeste opuscule, tant est sublime, délicieuse, salutaire la dévotion au Très Saint Sacrement ! En tout cas, nous souhaitons que, tel qu'il est, il puisse avoir quelque utilité pour les prêtres et les fidèles. Plus que jamais la société malade a besoin de recourir à l'unique Sauveur qui peut la guérir, au Dieu de l'Eucharistie ! Plus que jamais les peuples égarés dans leurs voies ont besoin d'acclamer la royauté de Celui qui est le seul Saint, le seul Seigneur, le seul Très-Haut, Notre-Seigneur Jésus-Christ résidant dans les Tabernacles de nos églises. Que la Reine du Paradis, à qui nous dédions ce livre, daigne en agréer l'hommage ! Qu'elle veuille bien par ses toutes puissantes prières, obtenir pour nous un redoublement d'amour pour le Dieu de toute bonté, le Dieu de toute miséricorde, le Dieu de l'Eucharistie ! Qu'elle répande sa faveur sur ces feuilles écrites en l'honneur de son divin Fils, afin que l'Emmanuel soit mieux connu, mieux aimé et mieux remercié ! Loué soit et béni à jamais Jésus-Christ dans le Très Saint Sacrement ! Bénie et glorifiée soit par tous les cœurs la sainte et imma-

culée Mère de Dieu ! *Ave, verum corpus natum de Maria
Virgine !*

25 Mai 1897

EN LA FÊTE DE NOTRE-DAME AUXILIATRICE



INTRODUCTION

DE LA DÉVOTION A LA TRÈS SAINTE EUCHARISTIE



CHAPITRE I

EXCELLENCE DE LA DÉVOTION AU TRÈS SAINT SACREMENT

*Tantum ergo Sacramentum
Veneremur cernui.*

Prosternons-nous et adorons un si
grand Sacrement.

(Ex. Lit. cath.)

Dans son admirable ouvrage intitulé : *Visites au Saint Sacrement*, saint Alphonse de Liguori nous parle d'une âme sainte (1) dont la vie s'écoulait en grande partie au pied des autels. Et comme

(1) La comtesse de Feria, illustre pénitente du Vénérable Père Jean d'Avila.

on lui demandait ce qu'elle faisait et disait, pendant ces longues heures qu'elle passait devant le Tabernacle : « J'y demeurerai pendant toute l'éternité, répondit-elle. Eh ! n'y trouve-t-on pas l'essence divine qui est l'occupation et l'aliment des bienheureux dans la gloire ? On demande ce que l'on fait devant Dieu ? On le loue, on l'aime, on le bénit, on l'invoque. Que fait un pauvre devant un riche, un malade auprès d'un médecin, un homme altéré auprès d'une fontaine pure et abondante ? » — Elle comprenait, cette âme, la valeur du don que Dieu nous a fait dans le Très Saint Sacrement. Elle était pénétrée de cette vérité : que la dévotion à l'Eucharistie est la plus excellente des dévotions, parce que c'est elle qui est *la plus sainte dans son objet, la plus glorieuse à Dieu et la plus salutaire aux fidèles.*

I

Honorer les saints, c'est une juste et louable dévotion. La gloire de leur Seigneur rejaillit si vivement sur eux ; ils ont fait de si grandes choses pour Dieu, quand ils étaient sur la terre ; ils sont couronnés de tant de gloire dans les cieux ! Honorer les anges de Dieu, c'est aussi une sainte et louable dévotion. Ils sont si purs, ces esprits célestes ; ils occupent un rang si distingué dans la Jérusalem éternelle ; ils sont si dévoués au salut de nos âmes ! Honorer la très sainte Vierge, ce chef-d'œuvre de la nature et de la grâce, cette créature incomparable choisie pour être la mère de Dieu, c'est une dévotion plus sainte et plus louable encore. Mais plus excellente, infiniment plus excellente, est la dévotion à la sainte Eucharistie, parce que son objet est infiniment plus auguste.

Ici, ce n'est pas le serviteur qui est honoré, c'est le Maître; ce n'est pas la créature, c'est le Créateur. L'objet de cette dévotion, c'est Jésus-Christ, et Jésus-Christ PRÉSENT !

O pensée délicieuse ! Quand je suis au pied des autels, je puis donc me dire : « A quelques pas de moi réside véritablement, réellement, substantiellement, le Créateur de l'univers, mon Rédempteur, le Fondateur et le Défenseur de la sainte Eglise, Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Il est là avec ce corps très saint qui pour moi a été battu de verges, déchiré par les clous et les épines, percé par le fer cruel de la lance ; il est là avec ce sang très précieux qu'il a répandu pour mon salut, avec cette âme, la merveille des mains de Dieu, « en qui sont cachés les trésors de la science et de la sagesse (1) » ; il est là avec sa divinité, pour recevoir mes hommages et répandre sur moi ses faveurs.

Et ce qui ajoute encore à l'excellence de cette auguste dévotion, c'est qu'elle est un magnifique résumé de toutes les autres. S'agit-il de la dévotion aux saints ? Mais n'est-ce pas sur leurs reliques et en leur honneur que l'Eglise offre le divin Sacrifice ? S'agit-il des anges ? Mais ils sont autour du Tabernacle, nombreux et prosternés dans la plus profonde adoration ? S'agit-il de la très sainte Vierge ? Mais la chair de Jésus-Christ n'est-elle pas la chair de sa chair ; son sang n'est-il pas le sang de son sang ? S'agit-il de la sainte Trinité ? Mais, avec le Verbe, à raison de la *consubstantialité* qui existe entre les trois personnes divines, résident sur nos autels, inséparablement et ineffablement unis, le Père et le Saint-Esprit. S'agit-il de l'Incarnation ?

(1) Col., II, 3.

Mais, à la messe, dit saint Augustin, le Verbe de Dieu s'incarne entre les mains du prêtre, comme autrefois dans le sein de Marie Immaculée? S'agit-il de la Passion et du sacrifice du Calvaire? Mais Notre-Seigneur, dans le sacrifice de l'autel, s'immole aussi réellement que sur la croix, quoique d'une manière non sanglante. Oh! oui, à l'autel est notre plus riche trésor! Oh! oui, à l'autel nous avons un abrégé de tous les bienfaits de Dieu! Oh! oui, nous pouvons nous écrier avec David : *Qu'ai-je encore à désirer au ciel et sur la terre?* (1) O Dieu! vous êtes ma joie, mon bien, mon paradis, mon tout, *Deus meus et omnia!*

II

De toutes les dévotions, la dévotion à l'Eucharistie est la plus glorieuse à Dieu, parce qu'il n'en est point qui lui soumette plus complètement tout notre être : notre esprit *par la foi*, notre cœur *par l'amour*, notre corps *par le culte extérieur*.

A l'autel, il n'y a rien pour les sens. L'Eucharistie est, dans toute la force du terme, *un mystère de foi* dans lequel nous offrons à Dieu le sacrifice le plus méritoire de notre raison. A la Crèche, au Calvaire, Jésus était bien humilié, mais enfin les sens avaient encore leur part. La divinité était voilée, c'est vrai, mais l'humanité était visible; tandis qu'à l'autel l'humanité est aussi complètement cachée que la divinité. A la Crèche, au Calvaire, le Verbe de Dieu ne se laissa

(1) Ps. LXXII, 25.

pas sans témoignage : les anges de Bethléem qui le chantaient sur la montagne, l'étoile mystérieuse qui amenait les mages à son berceau, le soleil qui voilait son front radieux, la terre qui tremblait, les morts qui ressuscitaient, le révélaient assez. Mais à l'autel, rien de tout cela. Le fidèle n'appuie sa foi que sur l'unique témoignage de Dieu : il croit sans être aidé par les sens, ou plutôt contre le témoignage des sens.

Si l'Eucharistie est *un mystère de foi*, c'est aussi *un mystère d'amour*. Qui pourrait réfléchir aux humiliations excessives auxquelles Jésus se soumet pour nous, afin d'être notre compagnon, notre aliment, notre hostie, sans se sentir invinciblement poussé à lui rendre amour pour amour ? Aussi, qui dira les brûlantes ardeurs allumées par la divine Eucharistie dans les cœurs chrétiens ; les nobles dévouements qu'elle a suscités ; les œuvres saintes qu'elle a enfantées ; les admirables luttes de générosité qu'elle a provoquées entre la créature et le Créateur ? Qui dira la gloire qu'elle a procurée à Dieu en lui soumettant les cœurs et les corps ?

N'est-ce pas pour honorer le Dieu de l'Eucharistie que l'architecture a couvert la chrétienté de splendides basiliques, que la peinture a prodigué ses chefs-d'œuvre, que la sculpture a fait respirer le marbre, que la musique a créé ces chants et ces cantiques qui retentissent si magnifiquement dans nos églises ? N'est-ce point par l'Eucharistie et pour l'Eucharistie que les fidèles se rassemblent dans nos temples et se prosternent devant Dieu ? L'Eucharistie, en un mot, n'est-elle pas le CENTRE DU CULTE CATHOLIQUE ? A cause de la gloire qu'elle rend à Dieu, la dévotion à l'Eucharistie a donc droit à toutes nos préférences. Ajoutons qu'il n'en est point qui soit plus féconde en fruits de salut.

III

Dieu a bien des manières de nous communiquer sa grâce, par exemple : la prière, les sacrements, la prédication, les saintes inspirations. Mais, j'ose le dire, il ne se montre nulle part aussi généreux que dans la sainte Eucharistie. Ailleurs, la grâce vient en nous comme des ruisseaux de bénédiction ; ici, c'est comme *un fleuve qui par son abondance réjouit la cité* de notre âme (1). Quoi d'étonnant ? Dans l'Eucharistie nous ne possédons pas seulement la grâce, mais l'AUTEUR MÊME DE LA GRACE. Il est là pour nous faire du bien, pour répandre sur nous ses faveurs. *Mes délices*, nous dit-il, *c'est d'être avec les enfants des hommes* (2). *O vous qui souffrez et qui êtes accablés, venez à moi et je vous soulagerai* (3). Les mêmes miracles qu'il opérait autrefois pour des maladies du corps, en parcourant la Judée, il les opère pour des maladies de l'âme, en demeurant dans son Tabernacle. Il éclaire les aveugles, il fortifie les faibles, il ressuscite les morts, accommodant ses grâces à nos nécessités.

Donc, êtes-vous triste ? Allez à l'autel : *le divin Consolateur* vous attend. Etes-vous pauvre en vertu ? Allez à l'autel, Jésus, comme un *Roi de miséricorde*, y réside plein de bonté, prêt à répandre sur vous ses largesses. Etes-vous inquiet pour vos fautes, soupirez-vous après votre pardon ? Allez à l'autel, Jésus s'y fait notre *hostie de propitiation*, notre *victime*, chaque

(1) Ps. XLV, 5.

(2) Prov., VIII, 31.

(3) Matth., XI, 28.

jour il s'immole pour nous. En se soumettant à l'action purificatrice de son sang, nos âmes recouvreront une innocence capable de lutter avec celle des anges. Etes-vous faible, sentez-vous le courage vous manquer dans la voie du bien, comme le prophète Elie, êtes-vous sur le point de tomber de défaillance sur le chemin ? Allez à l'autel, Jésus y est le *Pain de vie*, la *Manne céleste* qui vous rendra la vigueur, vous fera croître en force et en énergie, et vous donnera d'atteindre à la montagne céleste qui est le ciel.

Oui ! à l'autel, par ses divins exemples, par ses très efficaces prières, par l'énergie puissante de sa grâce, Jésus nous purifie, nous sanctifie, nous fortifie, nous divinise, selon le mot sublime de saint Antonin, *communio est introductio ad divinitatem*.

O Seigneur Jésus ! accordez-nous de comprendre le don magnifique de votre Eucharistie. Allumez dans nos cœurs une dévotion vive, ardente, profonde et toujours grandissante pour votre beau Sacrement, afin que sachant en profiter, nous vous rendions par lui *tout honneur et toute gloire !* (1).

A tous ceux que j'aime, je ne souhaite qu'une seule chose, parce qu'elle renferme tout : une Foi très profonde, très vivante et très aimante à l'égard du DIEU de l'Eucharistie, JÉSUS-CHRIST, Pain de vie, Froment des élus, Source de toute sainteté, de toute force, de tout amour, de tout bonheur.

MGR DE SÉGUR.



(1) Ex Lit. Missæ.

CHAPITRE II

CARACTÈRES DE LA DÉVOTION AU TRÈS SAINT SACREMENT

*Fac me tibi semper magis credere,
In te spem habere, te diligere.*

Faites, ô Jésus, que, de plus en plus,
je croie en vous, j'espère en vous, je
mette en vous tout mon amour.

(Ex Lit. cath.).

L il n'est rien dans la sainte Liturgie qui ne nous offre les plus utiles leçons. Qu'elles sont belles en particulier les significations de cette lampe du Sanctuaire, qui répand nuit et jour sa douce lumière en face des autels ! Elle représente Notre-Seigneur Jésus-Christ, *lumière de tout homme venant en ce monde* (1), et aussi l'âme fidèle au pied du Saint Sacrement. Elle est un symbole très expressif de la nature de la dévotion à la divine Eucharistie. Sa lumière nous dit que cette dévotion doit avant tout être une dévotion de foi ; l'huile qui l'alimente, matière douce et onctueuse, nous rappelle que la dévotion à Jésus, présent sous les espèces sacramentelles, doit être toute pénétrée de l'onction

(1) Joan., I, 9.

d'une douce confiance ; sa flamme enfin représente la troisième qualité de cette dévotion : l'amour. Ainsi *foi, confiance et amour* : voilà les trois caractères que doit revêtir notre dévotion au Très Saint Sacrement.

I

C'est surtout quand il est question de l'Eucharistie, qu'il faut répéter la parole de l'Evangile : *Je crois, Seigneur, mais aidez ma faible foi* (1) qui ne mérite pas ce nom béni. Ici, en effet, la *foi* est d'une importance majeure. Notre dévotion au Très Saint Sacrement sera d'autant plus solide et plus vigoureuse que nous serons plus intimement convaincus, plus profondément pénétrés de cette vérité : que Jésus-Christ, notre Sauveur, notre Seigneur et notre Dieu, est véritablement présent sur l'autel.

Or notre foi, si elle est vive, se traduit nécessairement à l'intérieur et à l'extérieur par une attitude qui s'appelle le recueillement et le respect. Comme il est facile de distinguer une personne de foi en face du Saint Sacrement ! Ce n'est pas elle que l'on voit nonchalamment agenouillée, regardant cà et là d'une manière curieuse et distraite, toute préoccupée des créatures et cédant à la première tentation de dissipation qui se présente. Prosternée aux pieds de son doux Maître, elle l'adore dans le plus profond anéantissement de son âme. Et le jour de ses communions, comme elle demeure recueillie par respect pour Notre-Seigneur qui

(1) Credo, Domine, sed adjuva incredulitatem meam (Marc., ix, 23).

l'a visitée ! Comme elle veille sur son cœur où il a établi sa demeure ! Comme elle craint de souiller ce sanctuaire qu'il a daigné se choisir !

Le respect pour l'Eucharistie, mais c'est une obligation primordiale ; c'est un devoir qui s'impose irrésistiblement par la nature même des choses, à ce point qu'un musulman disait avec beaucoup de justesse : *« Si j'avais le bonheur de croire à la sainte Eucharistie, ce n'est pas sur mes pieds, mais à genoux que j'irais à l'église ! »*

Certes si un Pontife nous donnait une parcelle de la vraie Croix, nous la recevions avec foi, nous la traiterions avec respect ! Mais, à l'autel, nous avons, non pas une parcelle de l'instrument du supplice du Sauveur, mais le divin Crucifié lui-même. Nous possédons son corps sacré vivant et immortel dont l'excellence surpasse infiniment la sainteté de toute relique, si excellente qu'on la puisse supposer. Si nous avons été du nombre des heureux bergers ou des mages privilégiés qui visitèrent Notre-Seigneur à l'étable de Bethléem, avec quelle joie nous nous serions prosternés devant lui pour lui offrir nos adorations et nos hommages ! Mais l'autel est une nouvelle *Bethléem*, où tous les jours Jésus prend naissance aussi véritablement qu'à la Crèche. S'il nous était donné de visiter les lieux saints où notre Sauveur consumma l'œuvre de notre Rédemption, j'en suis persuadé, c'est avec le plus profond respect que nous tomberions à genoux, que nous baisserions cette terre arrosée du sang d'un Dieu, et nous chasserions bien loin de notre esprit toute préoccupation étrangère. Eh bien, l'Autel est un *Calvaire* où Notre-Seigneur s'immole aussi véritablement que sur la Croix. Transportons-nous par la pensée dans la céleste Jérusalem. Voyons, des yeux de l'esprit, sur

un trône magnifique, l'*Agneau immolé depuis le commencement du monde* (1) ; à ses pieds, les vingt-quatre vieillards humblement prosternés, les Puissances et les Vertus saisies d'un saint tremblement. Entendons les chants qui retentissent : *Salut, louange, honneur, bénédiction, gloire au Seigneur et à l'Agneau!* (2) A coup sûr, admis dans cette auguste assemblée, nous voudrions mettre nos respects au niveau de ces respects, et nous tomberions anéantis devant la Majesté divine. Mais, comme nous le dirons, l'Autel c'est le *Paradis* ! Jésus y réside aussi véritablement que dans le Ciel, aussi glorieux, quoique voilé, sous les espèces sacramentelles ; il est là, entouré de ses anges qui l'adorent dans l'attitude la plus humble et la plus anéantie. Ne déparons pas ces hommages par notre manque de foi, mais plutôt unissons nos adorations à ces adorations si parfaites !

Hélas ! il faut bien le dire, il y a beaucoup de chrétiens qui oublient ce devoir important envers le Très Saint Sacrement ! Ils sont nombreux ceux qui, croyant par l'esprit, ne croient pas assez par la conduite ; qui se permettent un incroyable laisser-aller dans les églises ; qui y causent même sans retenue pendant le saint sacrifice ; qui ne savent plus fléchir le genou au moment solennel de la consécration, alors qu'à l'autel s'opère le plus grand des miracles, ou plutôt un nombre incalculable de prodigieuses merveilles ; qui s'inclinent à peine quand le Dieu fait homme sort de son tabernacle pour les bénir ; qui le saluent d'une manière imperceptible, comme une connaissance lointaine, lors-

(1) Apoc., XIII, 8.

(2) Apoc., VI, 12.

qu'ils le rencontrent dans les rues et qu'on le porte aux malades !

Ah ! fasse le ciel que nous ne tombions jamais dans ce déplorable excès ! Mais plutôt imitons les saints, nos modèles. Imitons, par exemple, l'Ange de l'école, saint Thomas d'Aquin, qui, toutes les fois qu'il faisait la gémulation devant le Saint Sacrement, prosternait son âme avec son corps dans la plus humble adoration, et disait ces paroles qui caractérisent si bien le mystère eucharistique : « *Tu Rex gloriæ Christe*, ô Christ, vous êtes le Roi de gloire ! » Imitons l'illustre saint Martin, le thaumaturge des Gaules, qui tremblait chaque fois qu'il entrait dans le lieu saint, et répondait à ceux qui s'étonnaient de son émotion extraordinaire : « Ne soyez pas surpris, je suis en présence de mon Juge ! » Imitons saint François d'Assise qui, effrayé et ravi en présence des autels, s'écriait : « Qui êtes-vous, Seigneur, qui suis-je ? » Traitons Dieu en Dieu et gravons profondément dans notre cœur cette maxime que sainte Thérèse rappelait souvent à ses religieuses : « Mes sœurs, nous devons nous tenir devant l'Eucharistie, comme les bienheureux se tiennent dans le ciel devant l'Essence divine ! »

II

Les saints nous disent qu'une seule visite à Jésus-Hostie est capable de consoler l'âme la plus affligée, qu'une seule messe bien entendue suffit pour convertir le pécheur le plus enlurci, qu'une seule Communion a le pouvoir de nous rendre parfaits. Comment se fait-il que nous retirions si peu de fruits de la sainte Eucharistie ? C'est que notre dévotion manque d'une

qualité qui s'appelle la confiance. Et pourquoi manquons-nous de confiance? Parce que nous ne sommes pas assez pénétrés des intentions miséricordieuses de Notre-Seigneur à notre égard, dans son auguste Sacrement.

Ce n'a pas été assez pour Jésus *de consommer sur la Croix par une seule oblation l'œuvre de notre sanctification* (1), de nous assurer, sous la foi du serment, que pour participer aux fruits de la Rédemption, nous n'avons qu'à en demander, par la prière, l'application à son Père. Il ne lui suffit pas d'*intercéder sans cesse pour nous du haut des cieux*. Il a voulu, pour nous faire plus de bien, demeurer avec nous dans la sainte Eucharistie. Afin de nous provoquer à une prière plus confiante, il s'est fait le Compagnon de notre pèlerinage sur la terre, notre Avocat auprès de Dieu, notre Nourriture, notre Victime de propitiation. Et pour mieux gagner nos cœurs, pour mieux les attirer à la confiance, il va jusqu'aux dernières limites de la condescendance. Il veut habiter parmi nous, caché, anéanti sous les espèces eucharistiques, et cela en tout lieu, constamment, sans se laisser jamais rebuter par l'ingratitude!

Oh! s'écriait l'hémorroïsse, toute pénétrée de confiance dans la bonté et la puissance de Notre-Seigneur, si seulement je touchais les bords de sa robe, je serais guérie! (2) Oh! si seulement nous avions confiance dans la sainte Eucharistie! Il n'est point de défauts, si invétérés qu'ils soient, que nous ne puissions déraciner, grâce à sa toute-puissante énergie; point de sacri-

(1) Heb., x, 14.

(2) Matth., ix, 21.

fices auxquels nous ne puissions nous résigner ; point de douleurs pour lesquelles nous ne puissions trouver un apaisement et une consolation !

III

Mais le caractère principal de notre dévotion à la sainte Eucharistie, c'est l'*amour*. Avant tout, du fond de son Tabernacle, notre bon Sauveur demande notre cœur. *Mon enfant*, nous dit-il, *donne-moi ton cœur* ! (1) Au fait, il n'y a qu'un moyen de répondre à l'amour de Jésus-Christ, c'est de l'aimer.

Or, aimer, c'est en premier lieu, *se souvenir*. Telle est la loi de notre nature, nous ne pouvons aimer sans que notre pensée n'aille souvent à l'objet de nos affections. *Là où est votre trésor*, disait Notre-Seigneur, *là est votre cœur* (2). Si donc nous aimons la sainte Eucharistie, elle entrera pour beaucoup dans nos préoccupations quotidiennes ; elle sera un des sujets sur lesquels nous reviendrons souvent dans nos journées : *nous devrions*, s'écriait saint François de Sales, *faire, cent mille fois le jour, des adorations à ce divin Sacrement* ; nous affectionnerons la Communion spirituelle qui peut se faire si souvent et avec tant de profit, en tout lieu, en tout temps, sans nuire à nos occupations, sans même que personne le remarque, par un acte de foi en la Présence Réelle et un acte de désir de recevoir Notre-Seigneur ; notre vie s'écoulera tout entière autour du Saint Sacrement, à l'exemple de saint

(1) Præbe, fili, cor tuum mihi. (Prov., xxiii, 26).

(2) Matth., vi, 21.

Louis de Gonzague, qui faisait deux parts du temps qui séparait ses communions, l'une étant employée par de saints désirs à la préparation, l'autre étant destinée à l'action de grâces.

Aimer, c'est *visiter*. Deux âmes qui s'aiment éprouvent un besoin irrésistible de se voir et de communiquer ensemble. *Oh !* s'écriait David en parlant du temple, où Dieu résidait d'une manière bien moins excellente que dans nos églises, *oh ! que mon cœur a été inondé de joie quand on m'a dit : Nous irons dans la maison du Seigneur !* (1) *Quand viendrai-je et quand paraîtrai-je devant le Seigneur ? Mon âme est toute desséchée du désir de le voir* (2). Et il se fut estimé trop heureux de ne sortir jamais de la maison de son Dieu. Pareillement, l'âme, qui aime la Sainte Eucharistie, se fait un délicieux bonheur d'être avec son Seigneur et Maître. Elle goûte une joie ineffable à faire visite à Jésus, le divin Prisonnier du Tabernacle. Le plus heureux moment de sa journée est celui où, prosternée au pied des autels, elle se repose des vains bruits du monde sous les regards de son Dieu. Et si ses occupations ne lui permettent pas d'aller à l'église, elle visite son Seigneur par la pensée, à l'exemple du prophète Daniel, qui, éloigné de la Judée et captif à Babylone, ouvrait chaque jour trois fois les fenêtres de sa chambre du côté de Jérusalem, et, de là, fléchissant les genoux, adressait sa prière au Dieu d'Israël, comme s'il eût été dans son temple. De plus, l'âme, qui a une vraie dévotion au Saint-Sacrement, se fait un doux et pieux devoir de l'accompagner dans les rues quand on

(1) Ps. cxxi, 1.

(2) Ps., xli, 2.

le porte aux malades. Tous les jours, si ses devoirs d'état le lui permettent, elle assiste avec un grand soin et une grande attention au saint Sacrifice de la Messe, où Notre-Seigneur nous applique les fruits de sa Rédemption.

Aimer c'est *faire la volonté de ceux qu'on aime*. Or Jésus veut que nous assistions à la messe les dimanches et les fêtes d'obligation : « Les dimanches Messe entendras et les fêtes pareillement », pour que nous puissions dignement rendre à Dieu nos devoirs et pour que Dieu puisse abondamment nous combler de ses faveurs. Ah ! malheur à ceux qui n'assistent plus au saint sacrifice ! Quand le dimanche n'est plus sanctifié, l'expérience le démontre, c'est l'irréligion, c'est l'immoralité, c'est l'esprit d'indépendance, c'est la ruine des individus, de la famille et de la société ! — Jésus veut que l'on communie dès qu'on a le discernement suffisant pour le faire. Lui qui disait autrefois : « Laissez venir à moi les petits enfants », continue à les chérir avec une prédilection pleine de tendresse. Au jour de la première communion, il remplit leur cœur d'un bonheur ineffable et de grâces extraordinaires, qui ont un retentissement dans l'existence entière, et qui participent en quelque chose, sous le rapport de la persistance, au caractère sacramentel ! — Jésus veut que l'on communie chaque année au temps pascal : « Ton Créateur tu recevras au moins à Pâques humblement. » Hélas ! qu'ils sont nombreux aujourd'hui ceux qui par ignorance, par impiété, mais surtout par respect humain ou indifférence, s'éloignent du banquet sacré, c'est-à-dire de la lumière, de la force et du vrai bonheur ! C'est un malheur sur lequel les bons chrétiens ne cessent de gémir. — Jésus veut que nous le recevions au déclin de notre existence. Oh ! bonté de mon

Sauveur ! Il désire si vivement nous sauver qu'avant d'être notre Juge, il veut être notre nourriture, nous témoigner l'affection la plus ardente, s'unir à nous par les liens les plus étroits et se mettre, pour ainsi dire, dans l'impossibilité de nous condamner. — Jésus souhaite, et vivement, nous voir au pied de son tabernacle, il souhaite que nous assistions souvent à son sacrifice et que fréquemment nous nous asseyons à la Table sainte. De sa prison d'amour, il nous crie sans cesse : « Venez, venez tous à moi ! » Voulons-nous connaître la mesure de notre amour pour l'Eucharistie ? Voyons le zèle et l'empressement que nous mettons à accomplir les ordres, à suivre les conseils de Notre-Seigneur.

Aimer c'est *prendre part aux joies, mais surtout aux peines de ses amis*. Un enfant bien né gémit de voir sa mère dans la souffrance et s'efforce de la consoler. Les Juifs, captifs à Babylone, suspendent tristement leurs harpes aux arbres qui bordent les eaux ; pourquoi ? parce que leur chère patrie est désolée et soumise à l'orgueilleuse puissance d'un cruel vainqueur ; et, par leurs prières, ils s'efforcent d'obtenir sa délivrance. Nous ne pouvons nous le dissimuler, Jésus, l'objet de notre amour, renouvelle sa Passion dans le cours des âges et particulièrement à notre époque. Tous les jours il est outragé, renié, blasphémé, crucifié. Il est insulté, spécialement dans son grand sacrement, par tant d'abandon de la part des indifférents, tant de blasphèmes et de sacrilèges de la part des méchants, tant de tiédeur de la part des chrétiens relâchés ! Notre devoir est de donner à notre amour le caractère de la réparation : redoublons d'attachement pour Notre-Seigneur, à mesure que nous le voyons plus délaissé et plus persécuté, demandons pardon pour les coupables, obtenons leur conversion par les

plus ferventes prières. Par là nous ferons preuve d'un véritable amour et nous témoignerons que nous avons une vraie et solide dévotion à l'égard du Très Saint Sacrement.

Aimer enfin c'est *s'attacher du fond du cœur à l'objet de ses affections* ; c'est s'unir à lui par des liens indissolubles, c'est ne faire pour ainsi dire qu'un avec lui. Nous lisons dans l'histoire de l'Eglise que, vers l'an 258, sous Valérien, une nouvelle persécution éclata à Rome. Beaucoup de chrétiens avaient été jetés dans les prisons ; on s'attendait à de nombreux massacres. Cependant les fidèles réunis dans les catacombes prient pour les confesseurs de la foi, le saint sacrifice est offert pour eux, on leur prépare le pain des forts. Mais qui leur portera le divin Viatique ? Un jeune acolythe de 14 ans, nommé Tharcisius, demande pour lui ce périlleux honneur. Il le réclame avec tant de simplicité et d'insistance que le pontife n'hésite pas à lui confier les divins mystères. « Souviens-toi, Tharcisius, lui dit-il en les lui remettant, qu'un précieux trésor est confié à tes faibles soins. Garde avec fidélité le don de Dieu ! » Et l'enfant s'en allait heureux et fier, le saint Sacrement sur son cœur, les bras croisés contre la poitrine, portant sur son visage une gravité au-dessus de son âge. Cependant des païens le rencontrent. A sa démarche ils soupçonnent quelque chose d'insolite ; leur curiosité est éveillée ; ils veulent savoir, en caressant ou en menaçant tour à tour, ce qu'il porte, où il va. Mais Tharcisius continuait sa route sans répondre, comme absorbé par une céleste contemplation. Les païens se jettent sur lui, ils le saisissent au bras pour lui faire lâcher prise ; mais fortifiés par une puissance surhumaine, les bras de l'enfant demeurent invinciblement serrés contre sa poitrine. Furieux, ses agresseurs

lê rouent de coups, le frappent avec des bâtons, l'accablent de pierres jusqu'à ce qu'il ait rendu le dernier soupir ; alors ils s'approchent précipitamment, sûrs, cette fois, de lui arracher son mystérieux dépôt. Mais, jusque dans la mort, Tharcisius est fidèle à son mandat. Ses bras, doués d'une rigidité d'acier, résistent à tous les efforts. A cette vue, les païens épouvantés s'enfuient, et les chrétiens ensevelissent pieusement le premier martyr de l'Eucharistie. Beau modèle, exemple touchant !

Nous aussi, soyons fidèles à Jésus-Hostie ! Que rien ne puisse nous détacher de lui : ni la prospérité, ni l'adversité, ni l'épreuve, ni la persécution, ni la vie, ni la mort ! Que notre devise soit celle des saints : « J'aime et j'aimerai toujours mon Seigneur Jésus-Christ, *amo, amo Christum meum* !

Ayons donc une vraie et solide dévotion au Très Saint Sacrement, et, au dernier jour, pensée consolante, nous mériterons d'entendre ces douces paroles : « *Venez les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire ; j'ai été sans asile et vous m'avez accueilli ; j'ai été nu et vous m'avez revêtu ; j'ai été malade et vous m'avez visité ; j'étais en prison et vous êtes venu me consoler* » (1). Par notre amour pour l'Eucharistie, en effet, nous aurons pratiqué, au pied de la lettre, à l'égard de Jésus-Christ, ces œuvres de miséricorde qui doivent nous mériter le salut. Nous aurons rassasié Jésus-Christ et étanché sa soif, en lui accordant l'affection de

(1) Matth., xxv, 34 ad 36.

notre cœur, car il a faim, il a soif d'être aimé, *sititi sitiri*. Nous aurons donné asile à Jésus-Christ, en contribuant à l'érection des églises et des chapelles où réside le Saint-Sacrement, et surtout en le recevant dans la sainte Communion. Nous aurons vêtu Jésus-Christ, en ornant ses autels et son tabernacle. Nous l'aurons soulagé dans ses douleurs, en lui offrant une réparation pour les péchés du monde. Nous l'aurons visité dans sa prison d'amour, en venant souvent au pied des autels, le consoler, le prier, le louer, l'aimer !

O Jésus, présent dans l'Eucharistie, faites que, de plus en plus, je croie en vous, j'espère en vous, je mette en vous tout mon amour !

Je voudrais avoir mille sujets à ma disposition pour les envoyer partout répandre l'amour de Jésus-Christ et l'honneur dû au Très Saint Sacrement ; et quand je pense que la cure qui m'est offerte (la cure de Saint-Sulpice) pourra me servir à en donner le zèle, non seulement à Paris, mais dans toute la France, je suis ravi de joie. Car mon plus grand désir est de glorifier mon Maître, surtout dans ce mystère où il a été et où il est encore si méprisé !

M. OLIER.



LIVRE PREMIER

L'Eucharistie le plus riche trésor de la Nouvelle Alliance

CHAPITRE I

LES NOMS ET LES PROPHÉTIES DE L'EUCCHARISTIE

*Scrutamini Scripturas... illæ sunt
quæ testimonium perhibent de me.*

Approfondissez les Ecritures... elles
me rendent témoignage.

(Joan., v, 39).

Quelle est belle l'économie de notre sainte religion ! Tout s'y enchaîne de la manière la plus étroite et la plus merveilleuse ; tout s'y développe graduellement de la façon la plus suivie et la plus harmonieuse ! Le passé y est une annonce et une préparation de l'avenir. On y voit d'abord comme un germe ; le germe grandit, devient un arbre qui se couvre de fleurs, puis de fruits magnifiques. Oui, la loi de nature

et la loi écrite n'étaient qu'une ébauche de la loi de grâce, *Christi rudimenta* ; l'Ancien Testament n'était qu'une préparation du Nouveau qu'il annonçait. C'est Jésus-Christ qui le déclare : *Consultez les Ecritures*, dit-il, *elles me rendent témoignage* (1). Ce sont les apôtres qui l'enseignent : *La Loi de Moïse n'est qu'une ombre des biens futurs* (2), dit saint Paul ; et ailleurs : *Tout y était figuratif* (3). *Les prophètes*, écrit saint Pierre, *ont cherché avec ardeur à se rendre compte du salut qui devait venir et ont prophétisé la grâce dont les fidèles jouissent aujourd'hui* (4). Ce sont les saints docteurs qui l'affirment unanimement : pour eux l'Ancien Testament est la rose en bouton, le Nouveau la rose épanouie ; *dans toute l'Ecriture*, enseigne saint Augustin, *il est question du Christ* (5). C'est enfin l'Eglise qui le chante dans l'un de ses plus beaux offices liturgiques : « Le Christ a été annoncé longtemps à l'avance dans les figures, *in figuris præsignatur* (6) ».

Cela étant, l'Eucharistie qui occupe une si grande place dans le Christianisme, ou qui plutôt en est le sublime abrégé, a dû nécessairement être prédite par les prophètes et figurée par les institutions du peuple Juif. Aussi bien, avant d'exposer le fait mémorable de l'institution du grand sacrement de la loi nouvelle, étudions-le dans les oracles qui l'ont prophétisé et dans les figures qui l'ont esquissé : sujet rempli des plus

(1) Joan., v, 39.

(2) *Umbram habens lex futurorum bonorum*. (Heb., x, 1).

(3) *Omnia in figura contingebant illis*. (I cor., x, II).

(4) Pet., i, 10.

(5) *Tota scriptura Christum sonat*.

(6) *Off. Corporis Christi*.

belles lumières pour l'esprit et des plus délicieux sentiments pour le cœur ! Et d'abord définissons l'Eucharistie, puis rapportons les prophéties de l'Ancien Testament qui la concernent.

I

Qu'est-ce que l'Eucharistie ? C'est Jésus-Christ l'Homme-Dieu s'offrant à la messe en sacrifice par le ministère des prêtres ; c'est Jésus-Christ l'Homme-Dieu demeurant, après la consécration, sous les apparences du pain et du vin, pour recevoir nos hommages et nos prières et nous combler de ses bénédictions ; c'est Jésus-Christ l'Homme-Dieu se donnant à nous par la sainte Communion pour nous visiter, nous fortifier, nous consoler et nous sanctifier.

Qu'est-ce que l'Eucharistie ? Écoutons la réponse du concile de Trente. « Le saint concile enseigne et reconnaît ouvertement et simplement, que dans l'auguste sacrement de l'Eucharistie, après la consécration du pain et du vin, Notre-Seigneur Jésus-Christ, vrai Dieu et homme, est contenu véritablement, réellement et substantiellement, sous l'apparence de ces choses sensibles ; car il ne répugne point que notre Sauveur soit toujours assis à la droite du Père dans le ciel, selon la manière naturelle d'exister, et que néanmoins, en plusieurs autres lieux, il nous soit présent en sa substance sacramentellement, par une manière d'exister qui, ne pouvant s'exprimer qu'à peine par parole, peut néanmoins être conçue par l'esprit éclairé par la foi, comme possible à Dieu, et que nous devons croire très constamment... La très sainte Eucharistie a cela de

commun avec tous les autres sacrements d'être un symbole d'une chose sainte, et une forme ou signe visible d'une grâce invisible : mais ce qu'elle a de singulier et d'excellent, c'est que les autres sacrements n'ont la force et la vertu de sanctifier que lorsqu'on les reçoit, au lieu que dans l'Eucharistie, l'Auteur même de la sainteté y est, avant qu'on la reçoive... Quoique Notre-Seigneur Dieu dût une fois s'offrir lui-même à Dieu son Père, en mourant sur l'autel de la croix pour y opérer la rédemption éternelle, néanmoins, parce que son sacerdoce ne devait pas être éteint par la mort, pour laisser à l'Eglise, sa chère épouse, un sacrifice visible tel que la nature des hommes le requerrait, par lequel ce sacrifice sanglant qui devait s'accomplir sur la croix, fût représenté, la mémoire en fût conservée jusqu'à la fin des siècles, et la vertu si salutaire en fût appliquée pour la rémission des péchés que nous commettons tous les jours, dans la dernière cène, la nuit même qu'il fut livré, se déclarant prêtre établi pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédech, il offrit à Dieu le Père son corps et son sang, sous les espèces du pain et du vin, et, sous les symboles des mêmes choses, les donna à ses apôtres qu'il établissait alors prêtres du Nouveau Testament ; et par ces paroles : *Faites ceci en mémoire de moi*, leur donna à eux et à leurs successeurs dans le sacerdoce le pouvoir de les offrir, ainsi que l'Eglise catholique l'a toujours entendu et enseigné (1) ».

L'Eucharistie est donc un abîme de grandeur et de miséricorde. Selon la parole de saint Denis, nous y trouvons « la réunion et la consommation de tous les

(1) Sessio. xiii, cap. 1 et 3 ; sessio. xxii, cap. 1.

dons et de toutes les perfections divines (1) ». On peut dire d'elle ce que Job disait de la Majesté suprême : *Vous êtes plus élevée que le ciel, plus profonde que les abîmes, plus vaste que l'Océan, plus étendue que l'univers* (2). L'Eucharistie est une chose si sublime et si auguste, que la piété chrétienne, pour en dire les excellences infinies et les magnifiques effets, a inventé les dénominations les plus diverses et les plus grandioses, sans réussir cependant à en exprimer parfaitement la nature, pas plus qu'il n'est donné à la parole humaine de définir exactement ce qu'est Dieu. Rappelons toutefois quelques-uns de ces noms ; ils nous aident à connaître mieux, et à mieux apprécier, *le don de Dieu* par excellence.

Eucharistie signifie bonne grâce, soit parce que Jésus-Christ l'institua après avoir rendu grâces à son Père, soit parce que c'est le meilleur moyen que nous ayons de remercier Dieu, soit parce que c'est le plus grand bienfait de Dieu aux hommes. L'Eucharistie est appelée *Sacrement de l'autel*, parce que c'est sur l'autel qu'elle est consacrée, au nom et par l'autorité de Jésus-Christ ; — *Très Saint Sacrement*, parce qu'elle renferme non seulement la grâce, comme les autres sacrements, mais l'Auteur même de la grâce ; — *Communions*, parce que c'est le lien le plus intime qui unisse les hommes entre eux et avec Dieu ; — *Agapes*, c'est-à-dire « amour », parce que c'est le suprême témoignage de la charité divine et que pour y participer dignement nous devons sincèrement aimer Dieu et le prochain ; — *Cène*, parce qu'elle fut instituée à la

(1) *De Hierarchia Eccl.* p. 1, cap. 3.

(2) Job., xi, 8-9.

dernière cène et qu'elle est pour nous un festin délicieux ; — *Pâque*, parce qu'elle nous rappelle le passage que nous devons opérer nous-mêmes de la mort du péché à la vie de la grâce ; — *Viatique*, parce qu'elle nous soutient dans le chemin de la vie et surtout à l'heure dern'ère ; — *Pain céleste*, *Pain vivant*, *Pain des Anges*, *Pain des enfants*, parce que le Christ vivant qu'elle renferme ne peut être mangé que par les chrétiens purs de tout péché mortel ; — *Hostie*, parce que Notre-Seigneur s'immole véritablement, quoique d'une manière non sanglante, sur l'autel ; — *Corps*, *Chair*, *Sang de Jésus-Christ*, *Choses saintes*, *Saint des saints*, à cause de Celui qui réside sous les saintes espèces ; — *les saints Mystères*, *Mystères redoutables*, *Mystères de foi*, à cause du profond respect qu'elle mérite ; — *Sacrement d'amour*, *Mystère de la divine charité*, *l'Amour des amours* (1), *le Sacrement des prodigalités de l'amour* (2) ; etc., etc. Tant il est vrai, comme le remarque le Catéchisme romain, que l'impossibilité de renfermer dans le lien d'un seul mot cette réunion de tous les biens créés et incréés qui constituent le Sacrement adorable, a contraint les écrivains sacrés d'employer une foule de noms pour exprimer son excellence et sa dignité (3) !

Il était impossible que les Voyants de l'Ancien Testament ne distinguassent pas cette chose si auguste, si ineffable, si divine, la gloire du Nouveau Testament. Aussi bien, ils l'ont annoncée ; citons quelques-uns de leurs oracles.

(1) Saint Bernard.

(2) Concilium Trid.

(3) Catech. concil. Trid, de sacram. Euch. § 1.

II

Jacob annonce que le rejeton de Juda, tant désiré des nations, *lavera son manteau dans le sang de la rigne* (1), ce que Tertullien, Origène, saint Cyprien, saint Ambroise entendent de cette consécration du calice, où le Verbe a trempé dans le vin le manteau de son humanité sainte.

Les psaumes de David sont comme un poème eucharistique continu, un chant de triomphe ininterrompu en l'honneur du Dieu caché de nos autels, une source abondante d'adorations et de prières pour les âmes dévouées au culte du Saint Sacrement. « Le Seigneur est mon pasteur et mon guide, s'écrie le Roi-prophète. Il m'a établi dans de gras pâturages, il m'a élevé auprès d'une eau qui me nourrit. Seigneur, vous m'avez préparé une table où je trouve la force pour résister à mes ennemis. Oh ! que mon calice est enivrant, qu'il est admirable (2) ! » — « Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux (3) ! » — « Les pauvres et les riches mangeront à la table du Seigneur, et ils seront rassasiés (4). » — « Le Seigneur nourrit dans le temps de la famine ceux qui le craignent et qui espèrent en sa miséricorde (5) ». — « Que vos tabernacles sont admirables, ô Seigneur, Dieu des armées ! A moi vos autels, ô mon Dieu (6) ! » — « Comme le cerf altéré soupire après

(1) Gen. XLIX, 11.

(2) Ps. XXII, 1-5.

(3) Ps. XXXIII, 9.

(4) Ps. XXI, 27.

(5) Ps. XXXII, 17.

(6) Ps. LXXXIII, 2, 4.

la source des eaux, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu (1). » — « Jérusalem, loue le Seigneur, car il t'a rassasiée du plus pur froment (2). » — « Je prendrai le calice du salut et j'invoquerai le nom du Seigneur (3). » — « Le Seigneur, qui est bon, a éternisé la mémoire de ses merveilles ; il a donné la nourriture à ceux qui le craignent (4). »

Pourrions-nous ne pas reconnaître la sainte Eucharistie dans ce mystérieux festin décrit au livre des Proverbes (5) et dont il est si doux de contempler l'ordonnance et d'étudier les détails ? « La Sagesse, y est-il dit, s'est bâti une maison » : c'est l'Eglise catholique tant de fois appelée dans l'Ecriture *la maison de Dieu*. « Elle a taillé sept colonnes ». N'est-ce pas, en effet, sur les sept dons du Saint-Esprit communiqués aux fidèles et sur les sept sacrements que repose l'édifice de la religion ? « Elle a immolé ses victimes : elle a préparé le vin et disposé la table ». Est-il possible de mieux désigner le banquet eucharistique ? « Elle a envoyé ses servantes pour appeler les convives » : ce sont les prédicateurs de l'Evangile dont la fonction principale est d'appeler les hommes à cette vie de la grâce que l'on puise dans les sacrements et qui surabonde dans l'Eucharistie. « Venez, mangez le pain que je vous donne, et buvez le vin que je vous ai préparé. » L'invitation est absolument la même que celle qui se lit dans l'évangile de saint Mathieu, chapitre vingtième.

« Seigneur », s'écrie à son tour Isaïe avec la magni-

(1) Ps. xli, 2.

(2) Ps. cxlvii, 12, 14.

(3) Ps. cxv, 13.

(4) Ps. cx, 4-5.

(5) Prov. ix.

ficence de son langage, « je vous glorifierai ; je bénirai votre nom, parce que vous avez fait des prodiges et que vous avez montré au grand jour la vérité de vos desseins éternels. Amen ! » Et quels sont ces prodiges ? Ceux de la divine Eucharistie. « Et le Seigneur des armées préparera pour tous les peuples, sur cette montagne (c'est-à-dire dans l'Eglise), un festin de viandes délicieuses, un festin de vin exquis, de viandes pleines de suc et de moëlle, d'un vin pur et sans aucune lie (1). »

Zacharie présente l'Eucharistie comme le chef-d'œuvre de la magnificence divine. « Qu'est-ce que le Seigneur a de bon et d'excellent à donner à son peuple, demande-t-il, sinon le froment des élus et le vin qui fait germer les vierges ? (2) »

Enfin Malachie, le dernier des douze petits prophètes, est chargé d'une mission aussi glorieuse que privilégiée : annoncer que l'auguste sacrifice de la messe doit s'offrir un jour sur tous les points du globe. S'adressant, au nom de Dieu, à Israël prévaricateur, il proclame la déchéance de l'ancien sacerdoce. « Mon affection ne se porte plus sur vous, je ne recevrai plus d'oblations de votre main ! » Cependant l'homme ne peut vivre sans sacrifice ; l'homme aura un sacrifice ; le voici : « Depuis le lever du soleil jusqu'à son couchant, mon nom est grand parmi les nations ; et en tout lieu on m'offre un sacrifice et on immole en l'honneur de mon nom une oblation pure, parce que mon nom est grand parmi les nations, dit le Seigneur des armées (3) ».

(1) Is., xxv, 1-6.

(2) Zach., ix, 17.

(3) Mal., i, 10 et 11.

Et c'est ainsi « que les prophètes ont cherché à approfondir longtemps à l'avance le mystère de salut qui devait un jour se manifester et ont annoncé la GRACE dont les fidèles jouissent aujourd'hui », la grâce par excellence, la bonne grâce, l'Eucharistie !

La dévotion au corps et au sang du Seigneur est un des signes les plus assurés de la prédestination.

S. BERNARD.



CHAPITRE II

LES FIGURES DE L'EUCCHARISTIE CONSIDÉRÉE COMME SACRIFICE (L'AGNEAU PASCAL)

*Pascha nostrum immolatus
est Christus.*

Notre pâque, c'est le Christ
immolé.

(1. Cor., v, 7).

Les figures eucharistiques peuvent être classées en trois catégories, selon qu'elles représentent l'Eucharistie comme sacrifice, comme sacrement, ou comme présence sensible et permanente de la divinité au milieu de nous. Il serait trop long, pour le cadre que nous avons à remplir, de prendre chacune de ces figures afin de l'étudier en détail ; aussi nous nous contenterons d'appuyer sur une seule figure de chaque groupe, celle qui nous paraît le caractériser plus parfaitement, en passant légèrement sur les autres.

Or, l'Eucharistie considérée comme *sacrifice* a été figurée, sous l'ancienne loi, par de nombreux symboles, savoir : *le sacrifice de Melchisédec* qui offrit à Dieu le pain et le vin ; — *Isaac* étendu sur le bûcher funèbre et sur le point d'être immolé par son père ; —

les nombreux sacrifices d'*holocauste*, d'*expiation*, d'*actions de grâces* et d'*impétration* de la loi mosaïque, entr'autres, le *sacrifice perpétuel* dans lequel on immolait chaque jour un agneau, le matin à neuf heures, et le soir à trois heures ; la cérémonie annuelle de l'*expiation générale* où le bouc émissaire était chargé de tous les anathèmes dûs aux péchés et chassé avec outrage dans le désert, au milieu des cris et des imprécations du peuple ; le sacrifice de la *génisse rousse*, immolée hors du camp, consumée tout entière avec de l'hysope, du bois de cèdre, de la laine teinte en écarlate, et dont les cendres mêlées avec de l'eau servaient à purifier les Israélites des impuretés légales (1).

Mais, au jugement de saint Thomas (2), la figure la plus incontestable, la plus complète, la plus frappante du sacrifice eucharistique, c'est l'*Agneau pascal*. Étudions-la avec détail en nous inspirant des explications des saints docteurs (3). Rappelons les prescriptions légales relatives à l'Agneau pascal et voyons comme elles se trouvent éminemment et magnifiquement accomplies dans l'immolation du Sauveur. *Pascha nostrum immolatus est Christus !*

I

« Le Seigneur », raconte l'historien sacré, au cha-

(1) Plowden, *Traité du sacrifice de Jésus-Christ*.

(2) Ponitur præcipua figura agnus paschalis quia secundum omnia ipsum repræsentat. (*Sum. theol.* 3^e pars, q. LXXIII, a. 6).

(3) En particulier le savant et pieux Corneille de Lapierre. Voir aussi les savantes études de la revue *Le très saint Sacrement* sur les figures eucharistiques.

pitre douzième de l'Exode, « dit à Moïse et à Aaron, lorsqu'ils étaient encore en Egypte : Ce mois sera le premier des mois de l'année. Parlez à toute l'assemblée des enfants d'Israël, et dites-leur : « Au dixième jour de ce mois, que chacun de vous prenne un agneau par famille et par maison. Et si une famille est si peu nombreuse qu'elle ne puisse suffire à manger l'agneau, elle invitera son voisin, selon la quantité de personnes qui peuvent suffire à manger l'agneau. Or, cet agneau sera sans tache, mâle, âgé d'un an. (Vous pourrez aussi prendre, de la même manière, un chevreau). Vous le garderez jusqu'au quatorzième jour, et toute la multitude des enfants d'Israël l'immolera vers le soir. Et l'on prendra de son sang, et l'on en teindra les deux poteaux et le haut des portes des maisons où l'agneau aura été mangé. Et l'on mangera cette nuit-là la chair rôtie de l'agneau et des pains sans levain, avec des laitues amères. On mangera la tête avec les pieds et entrailles. Et il n'en restera rien pour le lendemain, et ce qui n'aura pas été mangé, vous le consumerez par le feu. Vous le mangerez donc ainsi : vous ceindrez vos reins ; vous aurez votre chaussure aux pieds et un bâton à la main ; et vous mangerez à la hâte, car c'est la Pâque, c'est-à-dire le passage du Seigneur. Et je passerai par la terre d'Egypte, cette nuit-là ; et je frapperai tous les premiers-nés de l'Egypte parmi les hommes et les animaux ; je me ferai justice de tous les dieux de l'Egypte, moi le Seigneur. Or le sang sera un signe qui me fera connaître les maisons où vous demeurerez ; je verrai ce sang et je passerai outre, et la plaie de mort ne vous atteindra pas, quand je frapperai la terre d'Egypte. Ce jour vous sera un monument éternel, et vous le célébrerez de génération en génération, comme un jour consacré au Seigneur par

un culte perpétuel... Et le Seigneur dit à Moïse et à Aaron : Telle est la fête de Pâque : nul étranger n'y participera. Tous les esclaves achetés seront circoncis et mangeront de la chair de l'agneau. Mais l'étranger et le mercenaire n'en mangeront pas. L'agneau se mangera dans une même maison. Vous ne romprez aucun de ses os. »

II

O Dieu, quel admirable symbole de la divine Eucharistie, quelle figure exacte du grand sacrement de la loi nouvelle, quelle parfaite esquisse de l'auguste mystère de nos autels !

Oui Notre-Seigneur Jésus-Christ est véritablement la Pâque des chrétiens : saint Paul l'affirme : *Pascha nostrum immolatus est Christus* ; — l'Eglise le chante dans sa liturgie : « Jésus-Christ, s'écrie-t-elle, est le véritable agneau qui a effacé les péchés du monde, qui a détruit notre mort par la sienne, et nous a rendu la vie par sa résurrection (1) ; » et encore : « Le Christ fut représenté à l'avance dans les figures, dans l'immolation d'Isaac, dans l'*agneau pascal*, dans la manne accordée aux ancêtres d'Israël (2) ; » — toute la tradition le confirme et pour ne citer que saint Léon, pape : « Tout ce qui a été prescrit par l'ordre de Dieu et le ministère de Moïse, au sujet de l'immolation de l'agneau pascal, prophétisait Jésus-Christ et était l'an-

(1) Ipse enim verus est *Agnus* qui abstulit peccata mundi. (Præf. pasch.).

(2) In figuris præsignatur, *Agnus paschæ deputatur*. (Prosa festi Corp. Christi).

nonce de son sacrifice ». En effet, chacune des particularités consignées au douzième chapitre de l'Exode se réalise en Jésus-Hostie. Il est l'Agneau de Dieu ; il est l'Agneau immolé pour la grande famille humaine et mangé par les fidèles ; il est l'Agneau libérateur.

I. Il est l'AGNEAU de Dieu. Ce nom est un de ceux que les prophètes ont donnés au Messie. « O Seigneur, s'écriait Isaïe, envoyez-nous l'*Agneau* dominateur de l'univers ! (1) » « On le conduira à la boucherie comme un *Agneau*, disait le même prophète, et il se taira comme l'*agneau* entre les mains de celui qui le tond (2) ». Le Messie avait dit de lui-même par la bouche de Jérémie : « Je serai comme l'*agneau* docile et silencieux que l'on conduit au sacrifice (3) ». Son saint Précurseur ne le désignait pas autrement, et il insistait sur ce titre, comme pour indiquer que c'était le vrai nom du Messie, et que sa mission était, comme celle de l'agneau pascal, d'être immolé et mangé (4). Saint Pierre aimait à se représenter sous cette douce image le Sauveur du monde, et il l'appelait l'*Agneau* sans tache, l'*Agneau* immaculé (5) ». Que de fois saint Jean, dans l'Apocalypse, lui donne ce nom ! Il nous le montre comme « l'Agneau immolé dès l'origine du monde (6) ; » et il attribue à cet Agneau les prérogatives de roi, d'époux, de chef, de Dieu, d'éternel triomphateur. Et tous les jours, à la messe, l'Eglise veut que le prêtre, avant de distribuer le pain de vie aux fidèles,

(1) Emitte Agnum dominatorem terræ. (Is., xvi, 1).

(2) Is., LIII, 7.

(3) Jer., XI, 19.

(4) Joan., I, 29, et 36.

(5) 1 Pet., I, 19.

(6) Apoc., XIII, 8.

leur présente une hostie à adorer en disant : « Voici l'Agneau de Dieu, *Ecce Agnus Dei !* »

Mais non seulement Notre-Seigneur a le nom d'agneau, il en a aussi les qualités : la pureté, la simplicité, la douceur et la patience. « L'agneau est l'emblème de l'innocence. A le voir joyeusement bondir près de sa mère, au milieu du troupeau, avec sa première laine si blanche, avec cette délicate nature qu'un rien égaie, qu'une caresse apprivoise, que la moindre petite herbe fleurie satisfait, on songe à ces jeunes âmes d'enfants purs et simples où s'infiltré l'éclat de la blancheur baptismale..... Mais l'innocence de l'agneau ne le préserve pas de la mort cruelle qui le menace. Lui aussi, comme sa mère, on le destine à la boucherie, et sans murmurer et sans se plaindre, il tend son cou au fer meurtrier. Aussi l'agneau rappelle l'innocence et l'immolation : et c'est à ce titre qu'il est surtout symbole de Jésus-Christ, agneau sans tache et agneau immolé (1) ».

II. En effet, et c'est la seconde analogie de Jésus avec l'agneau pascal, il est l'AGNEAU IMMOLÉ, il est la NOURRITURE du peuple fidèle. Il fallait que l'agneau pascal fût « sans tache, mâle et âgé d'un an ». Lorsque le Sauveur s'offrit comme victime d'expiation pour les pécheurs, il n'y avait en lui pas même l'ombre de l'iniquité, et il pouvait vraiment dire à ses ennemis : *Qui de vous me convaincra de péché* (2) ? Fait homme pour sauver les hommes, il s'arma dans l'accomplissement de son œuvre rédemptrice d'une mâle virilité, à la fois le modèle et le roi des martyrs. A l'heure

(1) Mgr de la Bouillerie.

(2) Joan , VIII, 46.

suprême de son sacrifice, il était en cette fleur de l'âge où la mort plus inattendue et plus cruelle est aussi plus méritoire. — « L'agneau pascal devait être égorgé par la multitude des enfants d'Israël ». Jésus-Christ est immolé à la demande du peuple Juif qui réclamait sa mort à grands cris, et vociférait avec fureur cette sauvage imprécation : *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants !* (1) — L'agneau pascal était immolé « le soir, le quatorzième jour de la lune », c'est-à-dire quand elle répand sa lumière dans toute la plénitude de son éclat. C'est *le soir* (2) que Notre-Seigneur, après la célébration de la pâque légale, institue au cénacle la sainte Eucharistie, et s'immole mystiquement, pour s'immoler le lendemain, *le soir*, à trois heures, sur la montagne du Calvaire, d'une manière sanglante. Alors, il répandit sur toute l'Eglise une clarté douce et pénétrante qui illumina les ténèbres au milieu desquelles les enfants des hommes avaient été plongés jusque-là — L'agneau pascal, après avoir été dépouillé, devait être étendu pour être rôti sur deux bâtons dont l'un traversait le corps, de la tête à la queue, et l'autre, la poitrine, d'un membre à l'autre, formant ainsi une croix. Et les Israélites avaient ordre de veiller à ne lui rompre aucun os. O Seigneur Jésus, véritable agneau immolé pour l'humanité coupable, c'est bien là votre image sur le mont Calvaire ! Vos bourreaux vous dépouillent de vos vêtements, après vous avoir comme égorgé à la flagellation ! Ils vous étendent sur le bois de la croix et y fixent avec des clous cruels vos mains et vos pieds ! Le

(1) Matth., xxvii, 25.

(2) In qua nocte tradebatur. (I Cor. xi, 23).

feu de votre charité vous contraint de donner votre vie pour nous ! Vous penchez la tête et librement vous rendez le dernier soupir ! Comme le remarque saint Jean, les soldats ne vous rompent pas les jambes pour que la prophétie soit accomplie, *os non comminuetis ex eo* (1). Soyez béni, Seigneur, d'avoir racheté en mourant les brebis de votre troupeau, *agnus redemit oves* ! (2) Soyez béni d'avoir voulu, à chaque point de la durée, renouveler, à l'autel, votre immolation, d'une manière mystique, pour nous appliquer plus abondamment les fruits de votre sacrifice sanglant du Calvaire ! Soyez béni d'avoir donné à tous les prêtres de la Loi nouvelle de pouvoir répéter les belles paroles de l'apôtre saint André expirant : « Chaque jour de ma vie, j'offre au Dieu tout-puissant qui est le seul véritable, non pas la fumée de l'encens, ni la chair palpitante des taureaux mugissants, mais l'Agneau immaculé qui, après avoir servi de nourriture à tout le peuple fidèle, n'est cependant pas consommé par nous, mais demeure tout entier et vivant, toujours existant, pour nous continuer jusqu'à la fin des siècles le bienfait de son adorable immolation ! (3) »

En effet, de même que l'agneau pascal, après avoir été immolé, était mangé par les enfants d'Israël, de même l'Agneau eucharistique, après avoir été notre sacrifice, devient notre nourriture. « Les seuls membres de la nation juive pouvaient participer au festin pascal ». Pour manger l'Agneau eucharistique, il faut avoir été, par le baptême, incorporé à l'Eglise, il faut

(1) Joan., xix, 36.

(2) Prose de la fête de Pâques.

(3) Acta marty. sancti Andreæ.

être du nombre de ceux à qui saint Pierre dit : *Vous êtes la race choisie, la nation sainte, le peuple conquis* (1) ; il faut être chrétien ; et tout chrétien est obligé, sous peine de mort spirituelle, de s'asseoir au banquet sacré, selon cette parole de Notre-Seigneur : *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous* (2). — « Les Israélites mangeaient l'agneau pascal tout entier, l'intérieur, les pieds, la tête ». La tête, disent les interprètes, c'est la divinité de Jésus-Christ ; les pieds représentent son humanité ; l'intérieur exprime le secret de ses mystères les plus profonds. Tout cela, il faut le consommer, c'est-à-dire le croire d'une foi profonde. — Les Israélites mangeaient l'agneau figuratif, « une fois par an, réunis en familles, dans diverses maisons » : les chrétiens, unis entre eux par les liens de la plus fraternelle charité, dans les innombrables églises qui couvrent la surface du globe, mangent la chair du Christ toutes les fois qu'ils le veulent : c'est le désir du Sauveur qu'ils le fassent souvent ! — Pourquoi les Israélites étaient-ils obligés « d'avoir des chaussures aux pieds, les reins ceints, un bâton à la main et de se hâter dans la manducation de l'agneau pascal ? » Parce qu'ils devaient incontinent, sur l'ordre de Dieu, se mettre en marche pour la terre promise. Nous aussi nous devons nous nourrir de la sainte Eucharistie en voyageurs. Ici-bas nous sommes en exil, la patrie est ailleurs, nous y allons, et notre viatique est l'Eucharistie ! — Les Israélites mangeaient les chairs de l'Agneau « avec des pains azymes et des

(1) 1 Pet., II, 9.

(2) Joan, VI, 54.

laitues amères ». Mangeons, nous aussi, l'Agneau eucharistique avec des pains azymes, c'est-à-dire avec un cœur pur, nous débarrassant par la confession de tout ferment de malice, *non in fermento malitiæ et nequitiae* (1), des souillures du péché et des habitudes mauvaises, nous revêtant d'innocence, de simplicité et de vérité, *sed in azymis sinceritatis et veritatis* (2). Il faut y joindre les laitues amères, c'est-à-dire la pénitence et la mortification. Si nous voulons communier fructueusement, recueillons notre âme, séparons-la du monde, sevrans-la de ses faux plaisirs ! Ah ! comme nos pères dans la foi comprenaient la nécessité de cette mortification, aussi comme leurs communions étaient pleines de douceurs et d'efficacité ! « Aux jours qui précèdent la Pâque, disait saint Epiphane, au quatrième siècle, on nous voit coucher sur la dure, vivre dans la continence, nous contenter de légumes secs, affliger notre corps, prier, jeûner et veiller, en un mot procurer la pureté et la vie de nos âmes par toutes les saintes rigueurs de la pénitence (3) ». — On ne devait rien manger de l'agneau pascal « qui fût cru ou seulement cuit dans l'eau ; les chairs en devaient être rôties sur le feu. ». Quel symbole et quelle leçon ! Pour bien communier, la pénitence ne suffit pas, il faut la flamme de la charité ! O Seigneur, daignez me préserver de la communion froide, de la communion tiède et languissante ! Ah ! faites que je me souvienne que la communion est vraiment votre passage, *est enim Phase id est transitus Domini !*

(1) I Cor., v, 8.

(2) Ibid.

(3) *De Heres.*.. LXX.

Verbe fait chair par amour pour nous, vous avez passé du sein du Père dans le sein de Marie ; victime de nos péchés, vous avez passé de la vie à la mort ; vainqueur de l'enfer, vous avez passé de la mort à la vie, afin de nous vivifier nous-mêmes, et l'Eucharistie est le mémorial de ce triple passage ! Et pour comble de bonté, par la communion vous voulez passer de l'autel en mon âme, afin de m'enrichir de tous vos biens : comment pourrai-je participer au banquet d'amour sans être embrasé de la plus ardente charité, *est enim Phase id est transitus !....*

III. Notre-Seigneur est donc l'agneau, l'agneau immolé et mangé ; j'ajoute qu'il est encore l'AGNEAU LIBÉRATEUR. L'immolation de l'agneau pascal eut des effets merveilleux, elle détourna les coups de l'ange exterminateur, elle délivra le peuple d'Israël de la captivité d'Egypte et le fortifia pour la conquête de la terre promise. Or le sang de cet agneau n'eut ce pouvoir que parce qu'il figurait le sang du divin Agneau : quelle ne doit donc pas être la vertu de celui-ci ? S'il fut le salut des Hébreux dans son symbole prophétique, qu'est-il donc par lui-même et que ne peut-il pas ?

En effet, c'est le sang de l'Agneau de Dieu, répandu au Calvaire, qui a racheté de la plus dure servitude qui puisse être, de la captivité du démon, le genre humain tout entier ; qui a payé à la justice de Dieu une satisfaction surabondante pour tous les péchés du monde ; qui a mérité les grâces destinées à la sanctification de tous les élus ; qui les met en possession du ciel qui est la véritable terre promise. C'est le sang de l'Agneau de Dieu qui, en coulant tous les jours mystiquement sur des milliers d'autels, communique aux fidèles les grâces de délivrance, de préservation, de

sanctification acquises sur le Calvaire. C'est le sang de l'Agneau de Dieu qui, dans l'ineffable mystère de la communion, régénère, fortifie, protège et défend les chrétiens qui en marquent leur âme et leur corps. « Voulez-vous savoir la puissante efficacité du sang du Christ, demande saint Jean Chrysostome ? Souvenez-vous du sang de l'agneau pascal. L'ange exterminateur passa, sans oser y entrer, devant les maisons qu'il vit teintes du sang figuratif. Combien plus reculera l'ennemi, s'il voit, non pas le sang d'un animal symbolique peint sur des maisons, mais le sang du Sauveur brillant sur les lèvres des fidèles et les consacrant, comme des temples, de sa présence ! Si le symbole eut tant de pouvoir, qu'elle ne sera pas la vertu de la réalité ! »

Dans nos dangers, nos faiblesses, nos découragements et nos terreurs, souvenons-nous de ces consolantes pensées ; et que notre prière soit celle de saint Avit : « O Christ-Roi, reconnaissez en nous la marque de votre sang et délivrez vos sujets de la captivité ; partout, ô Agneau sans tache, où vous serez immolé en sacrifice, partout où l'on recevra votre chair en nourriture, détournez, nous vous en supplions, les coups redoutables de votre bras vengeur ! »

Lorsque vous avez communiqué, si quelqu'un vous disait : Qu'emportez-vous dans votre maison ? vous pourriez répondre : J'EMPORTE LE CIEL ! Oh ! si vous compreniez votre dignité !

LE VÉNÉRABLE CURÉ D'ARS.



CHAPITRE III

FIGURES DE L'EUCCHARISTIE CONSIDÉRÉE COMME SACREMENT (LA MANNE)

Panem de cælo præstitisti eis.

Vous leur avez donné un pain
venant du ciel.

(Sap., xvi, 20.)

Comme figures de l'Eucharistie, considérée en tant que sacrement, les Pères citent : l'*arbre de vie* dont les fruits, dans le paradis terrestre, devaient nourrir nos premiers parents et les préserver des maladies et de la mort, parce que l'Eucharistie est l'aliment des âmes et qu'elle les préserve de la mort du péché ; le *rayon de miel* que Samson trouva dans la gueule du lion, parce que l'Eucharistie est en même temps ce qu'il y a de plus fort et de plus doux ; le *pain de Gédéon changé en épée*, parce que l'Eucharistie est en effet un pain par lequel on triomphe des plus redoutables ennemis, mieux qu'avec la plus vaillante épée ; le *pain d'Elie*, parce que l'Eucharistie nous fortifie, nous encourage et nous soutient comme fit pour ce prophète, le pain qu'un ange lui apporta dans le désert ; la *farine d'Elisée*, parce que, comme cette farine neu-

tralisa le venin qui se trouvait dans les aliments présentés à ce prophète, ainsi l'Eucharistie est un antidote à tous nos maux ; enfin et surtout la *manne*, dont nous allons nous entretenir. Disons d'abord, d'après la docte revue du *Très-Saint Sacrement*, ce que l'Ecriture nous raconte de la manne ; après quoi nous signalerons quelques-uns des rapports qui existent entre la manne et l'Eucharistie.

I

L'an 2455 du monde, 1532 ans avant la venue de Jésus-Christ, le quinzième jours du second mois après leur sortie d'Egypte, c'est-à-dire, selon notre manière de compter, le 15 avril, les Hébreux arrivèrent, sous la conduite de Moïse et d'Aaron, dans le désert de Sin, lequel est situé entre la mer Rouge et le Sinaï ; ce fut leur huitième station, dans ce grand voyage de 40 ans vers la terre promise. Ils étaient 603,550 hommes valides, ce qui suppose, d'après les données ordinaires, deux millions et demi de personnes, en comptant les vieillards, les femmes et les enfants. Or, les provisions de route qu'ils avaient emportées d'Egypte commençaient à s'épuiser et le désert ne leur offrait point de ressources. Ils murmurèrent donc contre Moïse et Aaron : « Plût à Dieu que nous fussions morts en Egypte par la main du Seigneur, alors que nous étions assis devant des tables couvertes de viande, et que nous avions du pain à satiété : pourquoi nous avez-vous amenés dans ce désert, pour nous y faire mourir de faim ? » Alors le Seigneur, apparaissant dans une nuée, dit à Moïse : « Je vais vous faire pleuvoir des pains du ciel ; le peuple ira

chaque jour en ramasser autant qu'il lui en faudra pour sa subsistance ; vous en serez rassasiés et vous saurez que je suis le Seigneur votre Dieu. » Et Moïse se tournant vers le peuple lui dit : « Vous verrez demain matin éclater la gloire du Seigneur, car il a entendu vos murmures et il a pitié de votre détresse. »

Et voilà que le matin une rosée couvrit la terre tout autour du camp ; elle s'y étendit comme une vaste nappe blanche, et l'on vit paraître dessus une multitude de petits grains blancs qu'on aurait dit pilés au mortier, assez semblables à des grains de grêle, ou au grésil, et de la grosseur de la graine de coriandre. A cette vue le peuple s'écria : « *Man-hu ?* Qu'est-ce que cela ? » — « C'est, répondit Moïse, le pain que Dieu vous a donné à manger. »

Ce pain continua à tomber de la même manière chaque matin, pendant les quarante ans que le peuple demeura dans le désert.

Chacun n'en devait prendre que ce qu'il lui en fallait pour la journée, c'est-à-dire la quantité d'un gomor par tête d'habitant. Mais les uns en prirent plus, les autres moins ; cependant, quand ils la mesurèrent, ils se trouvèrent n'en avoir tous qu'une même quantité. — Personne n'en devait garder jusqu'au lendemain et toute la provision de chaque jour devait être consommée dans la journée. Plusieurs, par esprit de défiance et d'avarice, en gardèrent une partie, mais bien en vain : elle se couvrit de vers pendant la nuit et se décomposa. — La veille du Sabbat, cependant, il était permis d'en prendre deux mesures : une pour ce jour-là et une pour le lendemain ; et la manne alors se conservait sans corruption, car ils ne devaient point aller en chercher en ce jour du Seigneur ; ceux qui le firent néanmoins n'en trouvèrent point. — Il fallait aller la recueillir dès

l'aurore, avant le lever du soleil : dès que le soleil avait lui, elle se fondait et disparaissait. — Ils la recueillaient, l'écrasaient sous la meule ou dans un mortier, la faisaient cuire, et en pétrissaient des pains en forme de tourteaux ou de couronnes. — Enfin, le goût naturel de la manne était celui de la farine la plus pure mêlée avec du miel ; mais pour peu qu'on désirât manger autre chose, éprouver la saveur d'un autre mets, la manne, par un prodige admirable, rendait aussitôt cette saveur, et transformait instantanément son goût naturel au gré de chacun.

II

Etudions cette admirable figure de l'Eucharistie, dont Notre-Seigneur a daigné parler lui-même dans le discours solennel où il annonçait l'institution du grand sacrement de la loi nouvelle (1), et sur laquelle tous les Saints Docteurs ont tant aimé à revenir, pour goûter plus parfaitement la manne céleste de nos Tabernacles sacrés. Il serait trop long de faire ressortir tous les rapports qu'on pourrait établir et qu'on a établis en effet entre la manne et l'Eucharistie ; mettons seulement quelques points en relief. Cela suffira pour alimenter notre piété et nous faire estimer davantage le mystère de nos autels.

I. Quelles sublimes analogies entre la manne considérée en elle-même, dans sa nature, et la divine Eucharistie ! La manne était une nourriture exquisite préparée

(1) Joan., vi.

par les anges dans les hauteurs de l'air : l'Eucharistie est un pain divin qui nous est procuré par les anges de la terre, les prêtres du Seigneur. Au nom de Jésus-Christ, ils prononcent une parole sur un peu de pain, sur un peu de vin, et, par le plus éclatant miracle de la droite du Très-Haut, le Verbe de Dieu fait homme est rendu présent sur l'autel sous les espèces sacramentelles ! « C'est mon Père, disait Notre-Seigneur à Capharnaüm, qui vous donne le vrai pain de vie. Je suis le pain de vie, et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde ; ma chair est véritablement une nourriture et mon sang est véritablement un breuvage. » O prêtre, que tu es grand ! tu consacres ce que les anges adorent et ce qu'ils ne peuvent consacrer eux-mêmes ! *Si je rencontrais un ange et un prêtre, disait saint François d'Assise, je saluerais le prêtre avant de saluer l'ange, car ce dernier n'est que le messenger du Seigneur, tandis que le prêtre en est le lieutenant !* Et sainte Thérèse baisait l'endroit qui avait été foulé par les pieds du prêtre ! — La manne était blanche, et elle venait se reposer sur la rosée comme sur une nappe immaculée ; n'est-ce pas une image des blanches espèces sacramentelles reposant sur le corporal qui doit être éclatant de propreté ? — C'était comme « quelque chose de pilé au mortier ; » Jésus-Christ que nous recevons dans l'Eucharistie n'a-t-il pas été comme écrasé, broyé par la souffrance, avant de devenir sur l'autel le pain de nos âmes ? — Et puis, de même que ceux des Hébreux qui ramassaient davantage n'avaient pas plus que ceux qui recueillaient selon les prescriptions du Seigneur ; de même les fidèles qui communient sous la seule espèce du pain reçoivent autant que les prêtres qui communient sous les deux espèces. — Certes, ils avaient bien raison, les

enfants d'Israël, de s'écrier, en voyant le ciel s'ouvrir si miraculeusement : *Man-hu ?* Qu'est-ce que cela ? Mais les chrétiens ont infiniment plus lieu de s'étonner des prodiges qui s'opèrent à l'autel. Est-il croyable que Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, daigne s'anéantir au point de se rendre présent dans une chétive hostie ? Est-il croyable que Celui, que le ciel ne peut contenir, consente à résider dans nos cœurs par la sainte communion. *Man-hu ?* Qu'est-ce que cela ? O Eucharistie, combien tu surpasses le prodige de la manne ! « La manne était du ciel, dit saint Ambroise (1), mais le pain eucharistique est au-dessus du ciel. Celle-là était du ciel, et celui-ci est du Seigneur du ciel. Celle-là était sujette à la corruption, lorsqu'on la gardait plus d'un jour ; celui-ci est incorruptible et préserve de la corruption tous ceux qui le mangent avec dévotion. Celle-là n'était que figurative, celui-ci est la réalité. Si donc, ajoute le grand Docteur, vous admirez ce qui n'est qu'ombre et figure, combien ne devez-vous pas admirer davantage ce que la figure représentait ! *Si illud quod miraris in umbrâ est quantum et illud est, cujus umbram miraris !* » — La manne tombait chaque matin, excepté les jours de Sabbat, pendant les quarante années que les Israélites voyagèrent dans le désert. La vraie manne tombe tous les matins dans tous les pays de l'univers, partout où il y a un prêtre pour prononcer sur le pain et le vin les paroles sacramentelles. Il y a près de dix-neuf siècles que ce prodige se répète sans cesse, et le jour et la nuit, et il se continuera jusqu'à la fin du monde, et la dernière hostie consacrée, selon le sentiment de gra-

(1) De his qui initiantur myst. C. ix.

ves docteurs, sera transportée dans le ciel pour AUGMENTER LA JOIE DU PARADIS. — Remarquons que le peuple hébreu ne se nourrit de la manne qu'après le passage de la mer Rouge, après la sortie d'Égypte, et qu'il fallait se lever de grand matin pour aller recueillir cette céleste nourriture. Symbole des deux principales dispositions nécessaires pour bien communier : la pureté de cœur, c'est-à-dire l'affranchissement de la servitude du péché grave, sans quoi, dit saint Paul, *on mangerait sa propre condamnation* (1) ; et une foi vive qui se traduise par un ardent désir. « Cette nourriture céleste fortifie peu ou beaucoup selon le désir de celui qui la reçoit (2). »

II. Passons aux effets de la manne. Elle nourrissait les enfants d'Israël, et elle les rendait redoutables à leurs ennemis et victorieux dans les combats. Mais ce qu'il y a de plus étonnant, par un prodige inouï, que nous ne croirions pas si Dieu lui-même ne nous l'affirmait, elle s'accommodait au goût de chacun et avait la saveur que souhaitait celui qui la prenait.

Pour les uns, c'était comme des fruits ; pour ceux-ci, comme des légumes ; pour ceux-là, comme de la viande ; pour d'autres, comme du miel. Elle était ainsi, dit le Sage, une preuve manifeste de la bonté de Dieu pour son peuple *substantia tua dulcedinem tuam, quam in filios habes, ostendebat* (3). L'Eucharistie est bien plus véritablement le SACREMENT DE LA BONTÉ DE DIEU ! Elle nourrit nos âmes, elle les fortifie, elle les divinise, elle les inonde des plus suaves douceurs ; c'est le pa-

(1) I Cor., xi, 29.

(2) Sainte Catherine de Sienne.

(3) Sap., xvi, 21.

radis sur terre, *panem de cœlo præstitisti eis omne delectamentum in se habentem*, comme le chante l'Eglise ! « L'Eucharistie, dit Fulbert, évêque de Chartres (1), a le goût de tous les mystères, selon la foi et la piété de l'âme qui s'en nourrit. Représentez-vous Jésus-Christ avec les grâces de sa sainte enfance, ou bien dans les opprobres et les tourments de sa Passion, ou, si vous l'aimez mieux, dans la gloire de sa résurrection et de son ascension. Jésus-Christ fera sortir de son sacrement adorable autant de différentes délices que vous concevrez d'images, sous lesquelles votre piété se plaît à contempler le divin Maître. » Saint Bernard ajoute : « L'Eucharistie a le goût de toutes les vertus : ceux qui sont fervents y savourent les douceurs de la charité ; ceux qui sont faibles, celles de la pénitence, remède souverain à toutes les maladies de l'âme ; ceux qui soupirent après le ciel, celles de l'espérance, qui leur fait regarder Dieu comme le terme et le compagnon de leur voyage ; ceux qui méprisent le monde, celles de la pauvreté dont Jésus-Christ est le roi et le trésor. En un mot, quelle que soit la vertu que chacun des fidèles désire acquérir, ce pain sacré la lui fait goûter, car l'humilité, la pureté, la patience, la force, la sagesse, y sont comme dans leur source (2). » Saint Jérôme dit que l'Eucharistie a le goût de Dieu et de toutes les perfections divines. « Voulez-vous, dit ce Père, que votre Dieu et votre Sauveur soit lui-même votre nourriture ? Ecoutez-le vous dire : Ouvrez la bouche de votre cœur et je la remplirai..... Quand le Seigneur a dit : *Je serai leur Dieu* (3), c'est comme s'il

(1) Epist., xiv.

(2) Sermo *de Cæna Domini*.

(3) Apoc., xxi, 7.

eût dit : Je les rassasierai moi-même et de moi-même ; je leur serai tout ce qu'ils peuvent souhaiter : leur vie, leur salut, leur repos, le comble de tous les biens (1). »
« Oui, conclut saint Cyprien, ce pain contient, mieux que la manne, toutes sortes de délices. Il a pour ceux qui le reçoivent telle saveur qu'ils souhaitent. Il les rassasie, il contente tous leurs appétits, et surpasse la suavité des plus grands plaisirs (2). »

Hélas ! pourquoi faut-il qu'il y ait des chrétiens pour imiter les grossiers Israélites, qui se dégoûtaient de la manne et soupiraient après les viandes et les oignons d'Egypte ? Pourquoi faut-il qu'il y ait des chrétiens, dont le sens surnaturel étant émoussé par la dissipation, l'immortification, l'attache aux créatures, le péché, n'éprouvent aucun attrait pour le pain des anges ? Ah ! ne soyons pas du nombre de ces malheureux ! Que par notre recueillement, la pureté de notre conscience, l'ardeur de notre dévotion, nous puissions appeler l'Eucharistie, NOTRE BONNE NOURRITURE, *bonam escam* ! (3) Soyons-en saintement avides ! Ecrivons-nous souvent avec le Psalmiste : *Quand donc viendrai-je, quand donc apparaitrai-je en votre présence ?* (4) pour avoir le droit de dire en toute sincérité avec l'Eglise : « O Jésus que je contemple maintenant sous les voiles eucharistiques, je vous en conjure, faites ce que je souhaite avec tant d'ardeur, faites-moi voir votre face à découvert et remplissez-moi du bonheur de contempler votre gloire. »

(1) 1a Psalm. LXXX.

(2) Cred. Cyprianus sermo de *Cœna Domini*.

(3) Sap., XIX, 20.

(4) Ps XLI, 3.

On ne peut calculer l'effet d'une communion de moins dans la vie d'une âme.

Le P. LACORDAIRE.



CHAPITRE IV

LES FIGURES DE L'EUCCHARISTIE CONSIDÉRÉE COMME
PRÉSENCE SENSIBLE ET PERMANENTE DE LA
DIVINITÉ (L'ARCHE D'ALLIANCE)

Ecce tabernaculum Dei cum haminibus.

Voici l'habitation de Dieu avec les hommes.

(Apoc., xxi, 3.)

Non seulement l'Eucharistie est notre victime de propitiation et l'aliment de nos âmes, c'est encore l'*Emmanuel*, « Dieu avec nous. » Sous ce rapport elle a été parfaitement figurée par les *pains de proposition* qui demeuraient constamment dans le tabernacle et plus tard dans le temple ; par l'*arc-en-ciel*, signe de réconciliation de Dieu avec la terre ; par la *colonne de nuée* qui accompagnait les Israélites dans leurs campements à travers le désert ; par l'*arche d'alliance* dont Dieu avait fait le siège de sa présence sensible au milieu des Juifs. Nous nous arrêterons avec détail sur cette dernière figure. Elle est si expressive qu'il suffit de l'exposer pour en saisir immédiatement et vivement les belles applications.

I

La forme de l'arche d'alliance avait été déterminée par Dieu dans les plus 'petits détails. « Vous ferez une arche de bois de Sétim, avait-il dit à Moïse, qui ait deux coudées et demie de long, une coudée et demie de large et une coudée et demie de haut. Vous la couvrirez de lames d'un or très pur au-dedans et au-dehors ; vous y ferez au-dessus une couronne qui règnera tout autour. Vous mettrez quatre anneaux d'or aux quatre coins de l'arche, deux d'un côté et deux de l'autre. Vous ferez aussi des bâtons de bois de Sétim que vous couvrirez d'or. Et vous les ferez entrer dans les anneaux qui sont aux côtés de l'arche, afin qu'ils servent à la porter. Ces bâtons demeureront toujours dans les anneaux et on ne les en retirera jamais. Vous mettrez dans l'arche les tables de la loi que je vous donnerai. Vous ferez aussi d'or très pur le Propitiatoire sur l'arche : il aura deux coudées et demie de long et une coudée et demie de large. Vous mettrez aux deux extrémités de ce Propitiatoire deux chérubins d'or battu ; un chérubin d'un côté et un chérubin de l'autre. Ils tiendront leurs ailes étendues des deux côtés du Propitiatoire et le couvriront, et ils se regarderont l'un et l'autre ayant le visage tourné vers le Propitiatoire qui dominera l'arche, où vous placerez les tables de la loi que je vous donnerai. C'est de là que je vous signifierai mes ordres. Je vous parlerai de dessus le Propitiatoire, du milieu des deux chérubins, pour vous faire savoir tout ce que je voudrai commander aux enfants d'Israël (1). » L'arche renfermait également une urne

(1) Exod., xxv.

d'or contenant de la manne, et la verge d'Aaron qui avait fleuri miraculeusement pour autoriser son sacerdoce. Elle était abritée sous des voiles et des tentures, ce qui constituait le tabernacle. Après les campements dans le désert, elle fut portée à Silo, puis à Sion et plus tard placée dans le temple, à l'endroit appelé *Saint des saints*, derobée aux regards par le grand voile qui séparait le *Saint* du *Saint des saints*.

De l'avis de tous les docteurs, l'arche d'alliance, siège de la présence sensible de la divinité parmi les Juifs, était une figure de Jésus-Christ, Dieu et homme, demeurant dans les églises au milieu du peuple chrétien.

Voici l'explication qu'ils donnent de chacune de ses parties.

Au-dessus de l'arche, signe de l'alliance qu'il avait faite avec Israël, Jéhovah résidait d'une manière spéciale au milieu de son peuple : image de la présence personnelle, vivante, individuelle, agissante, plus spéciale, de Dieu lui-même dans nos églises par la très Sainte Eucharistie. D'après saint Thomas (1), le bois incorruptible dont l'arche était faite représentait la chair très pure du Sauveur ; l'or, tous les trésors de sagesse et de charité dont il est rempli ; le vase plein de manne, son âme comblée de toutes les saintes effusions de la divinité ; la verge d'Aaron, sa dignité sacerdotale ; les tables de la loi, sa qualité de suprême législateur. Saint Bonaventure donne une explication à peu près identique : « L'arche, dit-il, était sous le voile du tabernacle et du sanctuaire, l'urne dans l'arche, et la manne dans l'urne. Le voile était la figure des

(1) 1^a 2^{ae} q. II, ad 6.

espèces sacramentelles, l'arche représentait le corps de Jésus-Christ, l'urne son âme et la manne sa divinité (1). » Ajoutons que la corniche d'or qui surmontait l'arche symbolisait la royauté de Notre-Seigneur sur les individus et les sociétés. Les bâtons, fixés à demeure dans les quatre anneaux d'or pour rendre l'arche plus facilement portative, indiquaient le mode de présence de Jésus dans l'Eucharistie, où il s'est fait si petit, si humble, si facile à déplacer pour aller aux malades, pour multiplier partout sa présence. Enfin les chérubins d'or représentaient les anges qui, au témoignage de saint Jean Chrysostome, entourent en grand nombre nos tabernacles, prosternés dans l'étonnement, l'admiration et l'amour.

II

Or, dans la nation Juive, l'arche d'alliance tenait une place considérable. C'était Dieu présent :

Pour gouverner son peuple par ses oracles,

Pour le protéger et le rendre victorieux de tous ses ennemis,

Pour entendre ses prières et le combler de ses faveurs,

Pour recevoir plus parfaitement ses hommages.

I. En premier lieu l'arche était la chaire sacrée d'où Jéhovah instruisait les Hébreux. C'est du Propitiatoire, aussi appelé l'*oracle* « lieu de la parole, » qu'il se montrait le guide et le conseiller d'Israël. C'est là que,

(1) In velo arca, in arca urna, in urna manna fuit : per velum species sacramentales, per arcam corpus Christi, per urnam anima, per mannam deitas significatur. (Sermo II, dom. 4^a Adventus.)

d'une manière sensible, Moïse recevait communication de toutes les prescriptions qu'il devait faire au peuple de la part de Dieu. C'est là que les Juges devaient consulter le Seigneur, et Josué fut grossièrement trompé par les Gabaonites, quand, sans prendre l'avis du Très-Haut, il conclut une alliance avec eux. C'est là que les rois, plus tard, interrogeaient le Chef suprême de la nation choisie, et souvent ils demandaient aux représentants de l'autorité religieuse de consulter l'arche pour se faire tracer une ligne de conduite, *Applica arcam Dei* (1). Les Israélites eux-mêmes, dans leurs difficultés, allaient se prosterner devant le Propitiatoire pour obtenir lumière et conseil. — Voilà le symbole, voici la réalité. A l'autel, notre Dieu Sauveur se fait le conseiller par excellence des chrétiens, *consiliarius* (2). N'est-il pas la sagesse incréée qui dissipe les ténèbres et fixe les incertitudes de quiconque vient solliciter sa lumière ? N'est-ce pas de son tabernacle, où il doit *résider avec nous jusqu'à la consommation des siècles* (3), qu'il éclaire d'une manière infaillible le Pontife suprême, enseignant en son nom l'Eglise universelle ? Que de difficultés résolues, quels moyens d'actions suggérés, quels horizons inattendus découverts au pied des saints autels ! A la vérité Notre-Seigneur, dans le sacrement, ne parle pas aux oreilles du corps, mais de quelles clartés il illumine les cœurs ! Heureux les fidèles qui dans leurs embarras spirituels et temporels savent consulter Jésus et prendre son avis en toute circonstance importante !

(1) I Reg., xiv, 18.

(2) Is., ix, 6.

(3) Matth., xxviii, 20.

Heureuses les âmes qui, simplement et candidement, croient à la perspicacité, au jugement, à la prudence de Jésus-Hostie, et reconnaissent pratiquement en lui la Lumière substantielle, *qui éclaire tout homme venant en ce monde !* (1)

II. Présent sur le Propitiatoire, Dieu protégeait son peuple et le rendait victorieux de tous ses ennemis. L'arche d'alliance était la force d'Israël. « Je serai moi-même, avait dit le Seigneur, un mur de feu autour de mon peuple, » *Ego ero ei, ait Dominus, murus ignis in circuitu* (2). « Les montagnes sont la ceinture de Jérusalem et le Seigneur la ceinture de son peuple. » *Montes in circuitu ejus et Dominus in circuitu populi sui* (3). « C'est le Sauveur qui sera son rempart et son avant-mur, » *Sa'vator ponetur in eâ murus et antemurale* (4). En effet, l'histoire constate que l'arche fut pour Israël un centre d'unité puissant, une sauvegarde assurée, un principe de triomphes continuels. Dieu combattait pour les Juifs, et qui peut résister à Dieu ? L'arche marchait en tête du peuple quand il prit possession de la terre promise. C'est elle qui lui ouvrit un passage à pieds secs dans le lit du Jourdain, à un endroit dont la profondeur ordinaire est de trois mètres, à une époque où les eaux grossies et débordées présentaient un obstacle plus invincible encore (5). C'est elle qui fit tomber devant l'armée des Israélites les redoutables murailles de Jéricho. « Va, dit Dieu à Josué, j'ai livré Jéricho entre tes mains. Que pendant six

(1) Joan., I, 9.

(2) Zach., II, 5.

(3) Ps. CXXIV, 2.

(4) Is., XXVI, 1.

(5) Jos., III et IV.

jours tes guerriers fassent, une fois par jour, le tour des remparts. Le septième jour, que les prêtres prennent l'arche et la portent au milieu du peuple dans cet ordre : les guerriers avec leurs armes et des trompettes ; ensuite les prêtres de la tribu de Lévi ; l'arche d'alliance portée par plusieurs d'entre eux ; enfin la multitude du peuple, les femmes, les vieillards et les enfants. Le septième jour, vous ferez sept fois de suite le tour de la ville au son des trompettes, et les murs tomberont. » Ainsi fut fait, et devant l'humble cassette du bois de Sétim, dont Dieu avait fait l'escabeau de ses pieds, les épaisses murailles de Jéricho s'écroulèrent, ouvrant passage aux Israélites victorieux. Ces merveilles de protection se répétèrent souvent dans l'histoire du peuple choisi, en sorte que c'était pour lui une sécurité absolue quand, dans les circonstances décisives, l'arche sainte apparaissait au milieu des bataillons. — L'Eucharistie, elle aussi, et plus admirablement encore, fait la force de l'Eglise ! De son tabernacle Jésus-Hostie dit à ses fidèles : *Ne craignez point ! Ayez confiance, j'ai vaincu le monde ! Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles ! Les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre l'Eglise* (1). Et l'Eglise, confiante dans la protection puissante de son Chef, voit sans trembler se déchaîner contre elle les violences les plus furieuses des hérésies, des schismes et des persécutions. Au milieu des plus terribles orages, elle demeure calme et tranquille, le regard fixé sur le tabernacle. Quelquefois elle paraît se courber vers la terre et sur le point de succomber. Ne vous y trompez pas : elle s'incline

(1) Matth., xvi, 18.

pour se retremper dans la prière. Elle se relève plus majestueuse et plus forte ; ses ennemis ont disparu, elle est prête pour de nouvelles luttes et de nouveaux triomphes, *Dominus illuminatio mea et salus mea !* (1)

III. Pour les Juifs, l'arche d'alliance, ou mieux encore le Propitiatoire, était le trône de la miséricorde de Dieu. C'est là qu'il résidait pour entendre les prières, accorder le pardon, et combler de faveurs les Israélites confiants en sa bonté. *Je placerai ma tente au milieu de vous*, avait-il dit, *et mon cœur ne vous repoussera jamais. Je marcherai parmi vous, et je serai votre Dieu, et vous serez mon peuple* (2). Et s'adressant à Moïse : *Ils me feront un sanctuaire et j'habiterai au milieu d'eux* (3). Et après la dédicace du temple, quand Salomon y eut fait la translation de l'arche : « J'ai entendu ta prière, lui dit le Seigneur, quand je fermerai les cieux, quand j'enverrai les sauterelles dans les champs ou la pestilence dans l'air contre mon peuple, s'il se tourne vers moi, s'il me prie, s'il recherche ma face, *et exquisierit faciem meam*, en faisant pénitence de ses péchés, je l'exaucerai, je lui pardonnerai ses fautes, et je guérirai sa terre. Et mes yeux seront toujours ouverts et mes oreilles toujours attentives à la prière de quiconque me priera dans ce lieu. Car j'ai choisi et j'ai sanctifié cette maison pour que mon nom y demeure toujours, pour que mes yeux et mon cœur y soient à jamais, *ut permaneat oculi mei et cor meum ibi cunctis diebus* (4). »

(1) Ps. xxvi, 1.

(2) Lev., xxvi, 11 et 12.

(3) Exod., xxv, 8.

(4) II Par., vii, 12-16.

Aussi avec quel empressement les Israélites, depuis les chefs jusqu'aux plus humbles sujets, allaient se prosterner devant l'arche ! Dans leurs nécessités, ils s'approchaient de Dieu pour être plus parfaitement entendus de lui, si l'on peut parler ainsi, et pour toucher plus sûrement son cœur. Et devant le Propitiatoire leurs prières étaient si efficaces que Moïse ne pouvait s'empêcher de s'écrier : *Non, il n'y a point de nations dont les dieux approchent aussi près que notre Dieu est proche de nous !* — Moïse se trompait ! Il y a un peuple pour qui la divinité est plus intimement présente et plus miséricordieuse que pour les Juifs : c'est le peuple chrétien. Dieu réside au milieu de nous, non point en un seul endroit, mais dans des milliers et des milliers de sanctuaires ; non point par une bienveillance plus marquée et par le ministère de ses anges, comme sur l'arche d'alliance ; mais, dans l'Eucharistie, le Verbe de Dieu fait homme, Jésus-Christ, demeure réellement, véritablement, substantiellement au milieu de nous et pour nous faire du bien ! Dans les tabernacles de nos églises, Notre-Seigneur a mis sous les espèces sacramentelles, ses yeux pour nous voir, ses oreilles pour nous entendre, son cœur pour nous aimer ! Il est le PROPITIATOIRE vivant et tout-puissant, *ipse est propitiatio pro peccatis nostris* (1). Il s'est engagé, sous la foi du serment, à exaucer toutes nos prières. « En vérité, en vérité, je vous le dis, tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, vous l'obtiendrez. » Et après la Cène, dans le suprême entretien qu'il eut avec ses apôtres : « Tout ce que vous demanderez en mon nom, leur dit-il, je vous l'accorderai pour que le Père

(1) I Joan., II, 2.

soit glorifié dans le Fils. Demandez donc et vous recevrez, afin que votre joie soit complète (1). » Ah ! c'est à nous plutôt qu'à Salomon qu'il appartient de dire avec l'accent d'une infinie reconnaissance : « Est-il croyable que Dieu habite sur la terre ? Si le ciel des cieux ne peut vous contenir, ô Dieu, combien moins cette maison, qui vous a été bâtie ! Mais je sais que cette maison vous ne l'avez fait construire que pour écouter de plus près les prières de votre serviteur et celles d'Israël votre peuple ! (2). »

IV. Enfin l'arche d'alliance était le centre du culte de la nation juive. C'est autour de l'arche que se déployait toute la pompe des sacrifices ; c'est pour la recevoir que fut bâti ce temple, l'une des merveilles du monde ; c'est pour l'entourer et la servir que fut créé tout cet ordre sacerdotal ; c'est pour la célébrer que David composa ses immortels cantiques et réunit des chœurs dont l'unique occupation fut de les redire devant le Seigneur. Jusqu'au jour où Dieu fixa sa résidence sur l'arche d'alliance, le culte naturel avait suffi ; depuis ce moment Dieu révéla tout un code de rites sacrés, prescrivit les cérémonies les plus magnifiques, institua un sacerdoce dont il assura la perpétuelle succession : on n'est pas téméraire en disant que la présence de Dieu sur l'arche fut la cause de tout le culte judaïque, en resta l'objet et en consacra toutes les cérémonies.

Il en est de même de l'Eucharistie : elle est le centre de tout le culte de l'Eglise ; le centre et l'objet principal, le principe et la fin de toute la liturgie. Elle inspire

(1) Joan., XIV, 13, XVI, 23 et 24.

(2) II Par., VI, 18.

le culte, elle le consacre, et toutes les cérémonies usitées dans l'Eglise, ses monuments comme la hiérarchie de ses pontifes, tout vient de l'Eucharistie, tout converge vers l'Eucharistie et s'y termine. Les psaumes, les cantiques, les litanies, la prière publique et la prière privée ont pour but de préparer l'âme aux saints mystères ou de rendre grâces après qu'ils ont été consacrés ou reçus. Les sacrements, avec leurs rites pleins d'efficacité surnaturelle, tendent tous à l'Eucharistie, leur couronne et leur fin. La hiérarchie sainte distingue ses divers degrés d'après leur rapprochement plus ou moins étroit avec l'Eucharistie. Les monuments sacrés s'élèvent au-dessus des maisons des hommes et des palais des rois, parce qu'ils doivent recevoir le Roi des rois et être la maison de Dieu ; et l'Eucharistie est le centre et le cœur de nos églises. Et le jour où l'Eucharistie en est absente, elles ne présentent plus que l'aspect d'un corps sans âme, leur poésie s'est éteinte, leur cantique a cessé, leur âme s'est échappée (1).

Ainsi donc l'arche d'alliance était tout pour les Juifs :

La lumière,

La force,

Le trône de la miséricorde et la source des grâces,

Le centre du culte.

Aussi comme ils la vénéraient ! comme ils mettaient en elle leur confiance ! comme ils l'aimaient ! A la nouvelle que l'arche est prise par les Philistins, le grand-prêtre Héli, foudroyé par la douleur, tombe à la renverse et se tue. — Imitons ces sentiments, car l'Eucharistie

(1) *Le Très Saint Sacrement.*

est infiniment plus excellente que l'arche d'alliance !
Respectons-la : ne la plaçons pas dans notre cœur à
côté de Dagon, c'est-à-dire ne la recevons pas avec une
conscience souillée ! Recourons à elle avec une entière
confiance dans toutes nos nécessités ! Mais surtout ai-
mons-la : qu'elle soit le plus cher trésor de nos cœurs !

Être avec Jésus est un délicieux paradis.

Esse cum Jesu dulcis paradusus.

IMITATION, liv. II, ch. VIII.



CHAPITRE V

VÉRITÉ DU DOGME DE L'EUCCHARISTIE

Hoc est corpus meum... Hic est Sanguis meus.

Ceci est mon Corps... Ceci est mon Sang.

(Matth.. xxvi, 26 et 23.)

L'Eucharistie ! Dieu avec nous ! Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, caché sous les chétives espèces du pain et du vin ! Quel prodige étonnant ! Quel abîme insondable des plus incompréhensibles merveilles !

L'Eucharistie ! C'est le suprême effort de la sagesse, de la puissance, de la bonté d'un Dieu cependant infiniment sage, infiniment puissant, infiniment bon. C'est l'ineffable assemblage des plus grands mystères de notre foi. J'y retrouve le mystère de l'Incarnation : le Verbe fait chair ; le mystère de la sainte Trinité : au Verbe de Dieu sont unis par des liens indissolubles le Père et le Saint-Esprit ; le mystère de la Rédemption : par l'Eucharistie, Jésus-Christ renouvelle, d'une manière non sanglante, le sacrifice sanglant du Calvaire.

L'Eucharistie ! C'est l'abrégé de la religion tout

entière. C'est le centre, le foyer, le fondement du christianisme. C'est l'objet principal de notre culte.

C'est la source féconde de la piété catholique. C'est la vérité la plus douce, la plus suave, la plus consolante, la plus fortifiante pour le cœur du chrétien ; mais c'est aussi la vérité la plus sublime, la plus étonnante pour notre intelligence, celle qui déconcerte davantage les calculs de notre faible raison, celle qui est le plus contraire aux apparences qui frappent nos sens.

Or, il fallait que le plus important et le plus relevé de tous les dogmes fût aussi le mieux établi. Dieu se le devait à lui-même aussi bien qu'à nous : Dieu ne nous a point manqué, pas plus qu'il ne s'est manqué à lui-même. Il a fait resplendir cette vérité des preuves les plus lumineuses. Il l'a rendue accessible à la foi du plus humble, comme à la croyance du plus savant ; et c'est surtout quand il est question de la présence réelle que nous devons répéter la parole du Psalmiste : *O Seigneur, vos témoignages, vous les avez rendus croyables à l'excès !* (1) En effet, de tous les dogmes que nous professons, il n'en est point *qui soit plus clairement exprimé dans les Ecritures, point que l'Eglise ait plus solennellement proclamé.*

I

Le prodige de la présence réelle dépasse tellement la portée de la raison humaine, que Notre-Seigneur crut bon de l'annoncer à ses disciples une année avant de l'instituer, en leur en faisant la promesse.

(1) *Testimonia tua credibilia facta sunt nimis* (Ps. xcii, 5.)

C'était dans la synagogue de Capharnaüm, après la multiplication des pains. Tout le peuple, qui venait d'être nourri avec les cinq pains d'orge et les deux poissons, était encore là. Jésus le prenant, pour ainsi dire, dans l'extase du miracle, l'élève, de ce spectacle merveilleux, à la pensée d'un spectacle plus merveilleux encore. Il annonce la nouvelle nourriture et le nouveau breuvage qu'il donnera au monde. Cette nourriture, ce breuvage, c'est lui-même.

Il en définit la substance divine et ne laisse pas le moindre doute sur l'identité de sa personne avec le pain eucharistique. *Je suis le pain vivant qui suis descendu du ciel. Le pain que je donnerai, c'est ma chair* (1).

Il le distingue de la manne qui en était la figure.

Ce pain descendu du ciel est bien différent de celui que vos pères ont mangé et qui ne les a pas empêchés de mourir (2).

Il en marque les effets dans le temps et dans l'éternité. *Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi et moi en lui... Celui qui mange ce pain vivra éternellement* (3). Devant ces déclarations, la foule s'étonne et se récrie : « Comment celui-ci peut-il nous donner sa chair à manger ? » Plus les Juifs s'étonnent, plus Jésus promet. *En vérité, en vérité je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous* (4). La promesse est ainsi renouvelée et confirmée par serment. Quand les Juifs se sont retirés de la

(1) Joan., vi, 51-52.

(2) Ibid., 59.

(3) Ibid., 57, 59.

(4) Ibid., 54.

synagogue, les disciples demeurent et Jésus continue sa prédication. Il répète, il affirme de nouveau sa promesse. Plusieurs s'écrient, comme scandalisés : *Ce discours est dur et qui peut l'entendre ?* (1) N'importe, au lieu d'atténuer la force de ses expressions, Jésus détourne la pensée de ses disciples de toute conception matérielle, il la dirige vers un autre prodige, celui de la glorification visible de son corps dans son Ascension triomphante. *Ces paroles vous scandalisent, mais que sera-ce quand vous verrez le Fils de l'homme monter au ciel où il était auparavant ? Mes paroles sont esprit et vie* (2), voulant dire qu'il ne fallait pas les entendre dans le sens grossier et charnel, comme ils le faisaient, mais bien d'une présence surnaturelle, quoique réelle, à la façon des corps ressuscités. A ces mots, plusieurs disciples s'éloignent et cessent de suivre Jésus, tant le miracle annoncé les déconcerte et les épouvante. Jésus ne s'explique pas, ne se corrige pas, ne les rappelle pas : ils ont bien compris. Il s'agit de manger son corps sacré et de boire son sang divin. Il reste les douze. *Et vous aussi ne voulez-vous pas me quitter ?* (3) Mais Pierre, répondant pour eux : *A qui irions-nous, Seigneur ? Vous avez les paroles de la vie éternelle. Nous croyons et nous savons que vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant* (4). Pierre et les apôtres ne comprennent pas comment Jésus-Christ opérera ce miracle, mais ils savent que Jésus-Christ est Dieu, que Dieu fait ce qu'il dit et que toutes ses paroles auront leur effet.

(1) Joan., VI, 61.

(2) Ibid., 62, 63, 64.

(3) Ibid., 63.

(4) Ibid., 69.

Rien ne dépasse la grandeur de cette scène, si ce n'est la scène où le miracle s'opère.

Un an s'était écoulé. Le soir de la dernière Pâque était venu. Jésus s'était fait préparer une salle spacieuse et richement tapissée. C'est la seule rencontre, remarque Bossuet, où il ne voulut point paraître pauvre. Pesons bien les circonstances de ce grand évènement dans le respect le plus profond de notre âme recueillie. L'heure de l'immolation sanglante de Jésus-Christ est sur le point de sonner ; il va faire son testament suprême et donner l'ordre le plus grandiose qui fut jamais ; il a déclaré à ses apôtres qu'il allait leur parler sans figure, comme à des confidents et à des amis ; il sait le sens que l'Eglise donnera dans la suite des siècles aux paroles qu'il va prononcer ; les pieds de ses disciples étant lavés, il prend du pain dans ses mains saintes et vénérables, élève les yeux au ciel, vers Dieu le Père tout-puissant, rend grâces, et, sans addition, sans explications qui restreignent ou changent le sens des mots, avec cette parole simple et féconde qui créa l'univers, il bénit le pain et le donne à ses disciples en disant : PRENEZ ET MANGEZ, CECI EST MON CORPS, QUI SERA LIVRÉ POUR VOUS. Puis prenant le calice, il rend grâces semblablement et le leur donne en disant : BUVEZ-EN TOUS, CAR CECI EST MON SANG, LE SANG DU NOUVEAU TESTAMENT QUI SERA RÉPANDU EN FAVEUR D'UN GRAND NOMBRE POUR LA RÉMISSION DES PÉCHÉS. FAITES CECI EN MÉMOIRE DE MOI. La merveille des merveilles est opérée. Le pouvoir des pouvoirs est conféré. Après la parole du Christ, ce qui est entre les mains du Christ, ce n'est ni le signe de son corps, ni la vertu de son corps, ni la figure de son corps, ni le pain avec le corps, c'est (le pain n'existant plus) le corps du Sauveur, le corps qui sera livré. *Ceci est mon corps,*

ceci est mon sang, ces paroles sont plus claires que la lumière du jour ; par leur évidence, elles forcent l'aveu des impies eux-mêmes (1). Luther allait démolissant tout le christianisme, une bible à la main. Un jour, le texte, jusque-là si docile, devint rebelle aux ciseaux de l'hérésiarque. Il s'arrête devant ces quatre mots : *Ceci est mon corps* et déclare qu'il ne peut passer outre. « Je voudrais bien, dit-il, que quelqu'un fût assez habile pour me persuader qu'il n'y a dans l'Eucharistie que du pain et du vin. Celui-là me rendrait un grand service. J'ai travaillé cette question à la sueur de mon front. Mais j'avoue que je suis enchaîné et je ne vois aucun moyen de sortir de là. Le texte de l'Evangile est trop clair, *textus Evangelii est nimis apertus* ! (2) »

Le texte de l'Evangile est *trop* clair pour la malice de l'impie, mais non pas pour la fidélité de vos enfants, ô Seigneur Jésus ! Soyez béni d'avoir éclairé notre foi par d'aussi éblouissantes lumières. Ah ! cela est vrai, dans votre sacrement d'amour, si nous n'en croyions que nos yeux, notre toucher, notre goût, nous nous égarerions dans les voies de l'erreur ; nous dirions : C'est du pain. Mais votre parole est là. Et sur votre parole, nous croyons sans arrière-pensée. Nous croyons tout ce que vous avez affirmé, quoique le mystère affirmé par vous dépasse de l'infini notre faible raison.

Visus, tactus, gustus in te fallitur,
Sed auditu solo tuto creditur.
Credo quidquid dixit Dei Filius,
Nil hoc veritatis verbo verius ! (3)

(1) Besson, *Conférences*.

(2) Epist. ad Argent. cit. a Billuart. De Euch., dissert. I.

(3) Saint Thomas.

II

On peut le dire, de tous les dogmes, il n'en est aucun que l'Eglise ait aussi solennellement affirmé que la présence réelle. De tout temps, ce fut son dogme de prédilection. Je le retrouve inscrit en caractères grandioses et plus resplendissants que le soleil dans son histoire, dans son organisation, dans ses prescriptions liturgiques, dans ses monuments, dans les ouvrages de ses docteurs.

L'Eglise a toujours cru à la présence réelle : témoin les écrits des apôtres. Dociles à l'ordre du Maître, les apôtres enseignent le mystère de l'amour, consacrent l'Eucharistie, et, tous les jours, les fidèles participent aux mystères sacrés, *frangentes circa domos panem* (1). Dans la première épître aux Corinthiens, après avoir exposé l'institution de l'Eucharistie, saint Paul rappelle les chrétiens de Corinthe aux dispositions qu'exige la sainte Communion. Les conséquences qu'il tire seraient inexplicables sans la présence réelle, tandis que ce dogme autorise et justifie toutes ses paroles : *Quiconque mangera le pain ou boira le calice du Seigneur indignement sera coupable du corps et du sang du Seigneur. Que l'homme s'éprouve donc lui-même et qu'il mange alors de ce pain et boive de ce calice. Quiconque mange et boit indignement, mange et boit sa propre condamnation, ne discernant pas le corps du Seigneur* (2).

L'Eglise a toujours cru à la présence réelle : témoin

(1) Act. II, 46.

(2) I Cor., XI, 27-29.

les écrits des saints docteurs. Malgré la circonspection avec laquelle, dans les premiers temps, on révélait aux initiés l'auguste Sacrement, pour ne pas l'exposer aux moqueries et aux profanations des impies, le mystère perça assez pour que les païens accusassent les chrétiens de manger la chair d'un tendre enfant dans leur réunion nocturne. Calomnie dans le sens des païens, mais en soi très réelle vérité. Au reste, dans les œuvres des saints docteurs, nous retrouvons, mille fois consignée, la foi eucharistique telle que nous la professons aujourd'hui. Saint Ignace, successeur de saint Pierre à Antioche, parlant de certains hérétiques de son temps, dit « qu'ils s'abstiennent de l'Eucharistie parce qu'ils ne veulent pas reconnaître que c'est la chair de Jésus-Christ notre Sauveur, la même chair qui a souffert pour nos péchés et que le Père a ressuscitée dans sa bonté (1). » Saint Justin, qui vivait au commencement du ⁱⁱe siècle, raconte ce qui se passait dans les assemblées des chrétiens, et, après avoir dit que les diacres distribuaient le pain et le vin, il ajoute : « Nous appelons cet aliment Eucharistie, nous ne le prenons point comme une nourriture et un breuvage communs ; car, de même que le Sauveur a pris chair et sang pour notre salut, nous croyons aussi que cette nourriture, sur laquelle on a prononcé les prières du Christ, est devenue la chair et le sang du Verbe incarné (2). » Saint Irénée, un des premiers fondateurs de la foi dans les Gaules, qui vivait aussi au ⁱⁱe siècle, se sert de ce dogme pour affirmer celui de la résurrection de la chair : « Comment admettre que notre chair ne res-

(1) Epist. ad Smyrn., c. vii.

(2) S. Just. Apol. i.

suscitera pas, elle qui est nourrie par le corps et le sang du Sauveur (1) ? » Qui ne connaît les paroles de Tertullien, qui vivait au III^e siècle ? » « Notre chair, dit-il, est nourrie du corps et du sang du Christ, afin que notre âme s'engraisse de la divinité (2). » « Puisque le Verbe dit : CECI EST MON CORPS, s'écriait au IV^e siècle saint Jean Chrysostome, il n'y a pas lieu d'hésiter : croyons ! Combien il en est qui disent : Je voudrais bien voir le Sauveur revêtu de ce même corps dans lequel il a vécu sur la terre ! Et moi je vous dis que c'est lui-même réellement que vous voyez, que vous touchez ; vous le recevez en votre cœur, vous le mangez (3). » Ainsi parlent tous les docteurs. Leurs affirmations sont si fortes, si décisives, si accablantes pour l'erreur que les protestants, pour se délivrer de l'importunité de leur voix, ont dû rompre avec eux et s'isoler au milieu des siècles, sans tradition, sans souvenir, sans prédécesseurs, sans ancêtres.

L'Eglise a toujours cru à la présence réelle : témoin ces temples magnifiques, impérissables monuments de la foi des siècles écoulés. Qui a bâti ces splendides églises, ces belles cathédrales, ces basiliques gigantesques, merveilles de l'art chrétien, qui font encore aujourd'hui notre admiration ? C'est la piété de nos pères qui voulaient donner à l'*Emmanuel* une habitation aussi digne de lui que possible.

L'Eglise a toujours cru à la présence réelle : témoin les rites admirables de sa liturgie. Tout y reedit, de la façon la plus expressive, que Jésus est véritablement

(1) Cont. her., lib. IV, c. XVIII.

(2) De Resurr. carnis, c. VIII.

(3) Hom. LXXXIII in Matth.

présent dans la divine Eucharistie : et ce tabernacle qui doit être décoré des plus précieuses étoffes ; et cette pierre du sacrifice qui doit être consacrée par de nombreuses bénédictions ; et ces linges d'autel retirés des usages profanes par la vertu des prières saintes et sanctificatrices ; et ces vases sacrés, faits de matière précieuse, qu'il est interdit à des mains profanes de toucher ; et ces lumières qui brillent pendant la sainte messe ; et cette lampe symbolique qui veille continuellement dans le sanctuaire devant la porte du tabernacle ; et les génuflexions nombreuses que fait le prêtre après avoir prononcé sur le pain et le vin la formule sacro-sainte de la consécration ; et les paroles que le ministre sacré redit chaque fois qu'il donne la communion : « Que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ garde votre âme pour la vie éternelle ; » et ce peuple prosterné au moment où se consomment les grands mystères de la loi nouvelle ; et cette fête instituée par l'Eglise, que les fidèles appellent *la fête-Dieu*, qu'elle nomme *la fête du corps du Christ* ; et ces processions triomphales dans lesquelles elle porte à travers les rues de nos cités et de nos bourgades son auguste époux ; et ces réparations solennelles qu'elle prescrit quand le temple a été souillé, le tabernacle forcé, les hosties profanées ; et les noms glorieux qu'elle donne à l'Eucharistie : pain des anges, pain de vie, pain vivant, sainte Hostie, Très Saint Sacrement, Sacrement de l'autel, saint Viatique ; et ce sanctuaire séparé du reste de l'église où les ministres sacrés seuls peuvent entrer...

L'Eglise a toujours cru à la présence réelle : témoin les décrets solennels dans lesquels elle a affirmé sa foi. Il y avait dix siècles passés que le Christ nous avait légué son grand Sacrement. Tous les chrétiens

fidèles adoraient sans contradiction leur Seigneur et Maître, présent sous les espèces eucharistiques. Les hérétiques eux-mêmes gardaient ce dogme, tant les paroles de l'Écriture sont évidentes. Le premier qui attaqua la vérité de la présence réelle fut Bérenger, archidiacre d'Angers. « Toute l'Eglise en fut scandalisée, » dit Hugues, évêque de Langres, *universam scandalisavit Ecclesiam*. Onze conciles le condamnèrent, et, en expiation, on introduisit le rite si beau qui accompagne la consécration, alors que le prêtre élève l'Hostie et le calice de bénédiction pour les présenter à l'adoration du peuple prosterné. Au xvi^e siècle, les novateurs attaquèrent l'Eucharistie avec une nouvelle fureur. Et l'Eglise, gardienne infailible de la vérité, faisant écho, dans le concile de Trente, aux conciles de Nicée, d'Ephèse, de Rome, de Vienne, de Constance et de Florence, résuma la doctrine catholique dans ces paroles solennelles : « Si quelqu'un nie que dans le sacrement de l'Eucharistie soient contenus vraiment, réellement et substantiellement le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ avec son âme et sa divinité... si quelqu'un prétend que dans ce sacrement le Sauveur se trouve seulement comme dans un signe, une figure ou par sa vertu, qu'il soit anathème ! (1). »

Certes, il y a lieu de le redire, « les témoignages du Seigneur sont croyables à l'excès, » *testimonia tua credibilia facta sunt nimis* ! (2) Avec quelle allégresse tout chrétien qui réfléchit, quand il est question de l'Eucharistie, prononce cette grande parole : *Credo*, je

(1) Trid. Sess. XIII, Can. I.

(2) Ps. xcii, 5.

crois ! Oui ! Je crois à la présence réelle avec une tradition ininterrompue de dix-neuf siècles ! J'y crois avec tous les vrais fidèles, avec tous les saints, avec des génies comme saint Augustin, saint Chrysostome, saint Bernard, saint Thomas, saint Bonaventure, saint François de Sales, Bossuet, Fénelon ! J'y crois avec ce que l'humanité a eu de plus grand, de plus illustre, de plus éminent ! J'y crois, parce que, de temps en temps, Jésus-Christ a daigné soulever le voile qui le recouvre sous les espèces sacramentelles, en se manifestant par les plus éclatants miracles, tels que celui de la sainte Chapelle qui émut tout Paris sous saint Louis, celui de Faverney en 1608, celui de Bolseno sous Urbain IV en 1264 ! (1) J'y crois, parce que, quand je communie, il y a un tressaillement de tout mon être, un travail secret, une union ineffable qui me fait reconnaître le Sauveur, comme les disciples d'Emmaüs, *à la fraction du pain*, un quelque chose qui me crie : « C'est moi, » *ego sum* ! (2) J'y crois, parce que l'Eglise, *colonne et soutien de la vérité* (3), règle vivante de ma foi, me l'enseigne. J'y crois, parce que Jésus-Christ a parlé, et quoique mes sens n'atteignent pas à l'évidence du mystère, quoique ma raison soit à court devant cet abîme de grandeur, de puissance et d'amour, je sais que Jésus-Christ ne peut me tromper, je sais qu'il peut faire plus que je ne puis comprendre, je sais que la foi est *au-dessus* et non pas *contre* la raison ; je le sais et je m'écrie avec le docteur angélique : « Oh ! Seigneur, bien que je ne puisse, comme l'apôtre saint

(1) V. *La France au pied du Saint Sacrement*, par Mgr de Ségur.

(2) Joan., vi, 20.

(3) I Tim., iii, 15.

Thomas, contempler vos plaies sacrées, cependant je proclame que vous êtes mon Dieu. Je vous en conjure, faites que, de plus en plus, je croie en vous, j'espère en vous, je m'attache à vous de toute la puissance de mon cœur. »

Plagas sicut Thomas non intueor.
Deum tamen meum te confiteor.
Fac me tibi semper magis credere,
In te spem habere, te diligere!!!

Quand toute la terre aurait abjuré le Christ, il y a dans l'inexprimable douceur d'une communion et dans les larmes qu'elle fait répandre une puissance de conviction qui me ferait encore embrasser la Croix et défier toute la terre.

FRÉDÉRIC OZANAM.



CHAPITRE VI

LE CORPS DE JÉSUS-CHRIST DANS L'EUCCHARISTIE

*Ave verum, corpus natum de
Maria Virgine.*

Je vous salue, o vrai corps né
de la Vierge Marie.

(Ex. Sac. Lit.).

La PRÉSENCE RÉELLE : quels abîmes de mystères dans ce seul mot ! Quel assemblage de splendeurs, dont une seule est capable de ravir nos âmes, et de provoquer les hymnes de notre reconnaissance dans le temps et pendant toute l'éternité !

La PRÉSENCE RÉELLE : c'est le *corps* de Jésus-Christ avec nous dans l'Eucharistie ;

C'est le *sang* de Jésus-Christ avec nous ;

C'est l'*âme* de Jésus-Christ avec nous ;

C'est le *cœur* de Jésus-Christ avec nous ;

C'est la *divinité* de Jésus-Christ avec nous.

Méditons chacune de ces merveilles.

Et d'abord contemplons, admirons, aimons cette perle incomparable, ce trésor ineffable qui s'appelle le corps de Notre-Seigneur dans le très saint sacrement. Voyons quelle dévotion ce corps sacré a provoquée ;

études les fondements sur lesquels cette dévotion repose ; examinons comment, si nous voulons plaire à Notre-Seigneur, nous devons nous-mêmes la pratiquer.

Après ces considérations, touchés, émus, nous nous écrierons certainement, pleins de la plus ardente charité : « O vrai corps, né de la Vierge Marie, ô corps divin, l'honneur et la richesse de l'Eglise, je me prosterne devant vous, je veux consacrer mon esprit, mon cœur, mes facultés, ma vie entière, à vous rendre hommage : *Ave verum corpus natum de Maria Virgine !* »

I

Dans un des sublimes discours qu'il a prononcés à la fin de sa vie mortelle, pendant la grande semaine, Notre-Seigneur a dit cette parole : « Partout où sera le corps, là les aigles se rassembleront. » Parole mystérieuse, dont les commentateurs ont donné des explications multiples. Mais l'une des plus belles revient admirablement à notre sujet, et elle enseigne que le corps par excellence, le corps sacré de Jésus a, par ses puissants attrait, rassemblé autour de lui tout ce que le monde a de plus illustre, et que les plus sublimes esprits et les plus nobles cœurs ont été séduits par les charmes de la sainte humanité du Sauveur et leur ont voué le culte le plus ardent et le plus enthousiaste. *Ubicumque fuerit corpus, illic congregabuntur et aquilæ.* (1)

Autour du corps sacré de Jésus, je vois d'abord une première troupe, troupe magnifique, troupe immense ;

(1) Luc, xvii, 37.

c'est celle des esprits angéliques. Dès le moment de leur création ils reçoivent l'ordre d'adorer le Verbe incarné. Quand le Messie, sous la forme d'un petit enfant, apparaît dans la crèche de Bethléem, ils chantent ses grâces et ses grandeurs avec un bonheur ineffable. Pendant sa vie mortelle ils lui faisaient escorte, veillaient sur lui, écartaient les dangers, et l'un d'entre eux avait la glorieuse mission de le soutenir au jardin des Oliviers, quand le Sauveur, dans son agonie, laissait aller à terre son corps accablé et tout couvert d'une sueur de sang. Son corps ressuscité, ils l'ont accompagné des hymnes de triomphe, dans les splendeurs du ciel, au jour de l'Ascension. Son corps eucharistique, ils l'environnent d'hommages dans tous les sanctuaires. Si le roi Salomon avait à ses côtés, jour et nuit, de nombreux guerriers, l'élite de son armée, combien plus assidûment et plus pompeusement le vrai Salomon, le Roi de paix, est-il entouré de légions angéliques qui remplissent avec un bonheur indicible le noble office de gardes du corps du Sauveur Jésus ! *Illic congregabuntur et aquilæ.*

Durant les trente-trois ans que Notre-Seigneur passa sur la terre pendant sa vie mortelle, les hommes ont lutté d'empressement, de vénération et de dévotion avec les anges pour honorer son corps sacré. Oh ! avec quel amour extatique l'auguste Marie lui fournissait la nourriture et le vêtement, le prenait dans ses bras, le couvrait de ses baisers, contemplait son radieux visage et écoutait ses ineffables paroles ! Oh ! comme le bon saint Joseph l'entourait de son dévouement et lui prodiguait ses caresses ! Avec quelle révérence les bergers et les Mages se prosternaient à ses pieds ! Qui dira les sentiments du vieillard Siméon quand, par un privilège exceptionnel, après de longs et ardents désirs, il

avait non seulement le bonheur de voir le Messie, mais de le porter dans ses bras ! Dans le transport de sa charité, il estime que la terre n'a plus de joie à lui faire goûter, plus de spectacles magnifiques à lui proposer, et il s'écrie : « Maintenant, Seigneur, vous pouvez laisser aller votre serviteur en paix, car mes yeux ont vu votre salut, la lumière des nations, la gloire d'Israël ! » Et les docteurs du temple qui admiraient émerveillés l'attitude et les réponses de l'Enfant-Dieu ; et les petits enfants de Jérusalem qui, attirés comme par un aimant irrésistible, couraient au Sauveur pour recevoir ses bénédictions ; et les foules qui s'attachaient à lui, le suivaient au désert, oubliaient même de manger pour l'entendre, fascinées par la majesté et la suavité de son regard, et par les paroles de grâce qui coulaient de ses lèvres ; et les saintes femmes qui pourvoyaient avec tant de générosité à son entretien ; et sainte Marie-Madeleine qui répandait des parfums sur sa tête et sur ses pieds ; et Zachée qui était si heureux de lui offrir un festin ; et saint Jean qui reposait avec tant de délices sur sa poitrine ; et Lazare et ses sœurs qui l'accueillaient avec tant de bonheur sous leur toit ; et Joseph d'Arimathie et Nicodème qui lui rendaient avec tant de piété les derniers devoirs et l'embaumaient avec la myrrhe et les aromates précieux avant de le placer dans le sépulcre : quels beaux modèles de la dévotion au corps sacré de Notre-Seigneur ! Comme tous ces saints personnages nous paraissent grands d'esprit et de cœur en servant, en adorant la sainte humanité de Notre-Seigneur ! *Illic congregabuntur et aquilæ.*

Après avoir souffert pour notre salut, Jésus est remonté au ciel pour prendre possession de la gloire qu'il avait méritée, et son corps, après avoir été humi-

lié, déchiré, immolé, vit et règne glorieux à la droite de Dieu. Mais, par un prodige de sa bonté, s'élevant au ciel il a voulu rester sur la terre : son corps est à la droite de Dieu son père et dans l'Eucharistie. Le corps eucharistique de Jésus sera-t-il privé d'honneur ? A Dieu ne plaise ! L'Eglise, qui est le sanctuaire de tout ce qu'il y a de grand et de noble dans l'humanité, a pourvu excellemment à l'honneur de la sainte humanité de Notre-Seigneur. C'est pour elle qu'il y a des temples si magnifiques, des autels et des tabernacles si riches, des offices si solennels, des prêtres si purs et si saints, des pénitences et des conversions en si grand nombre. Elle a institué la fête la plus pompeuse, la procession la plus splendide en son honneur. Dans l'Eucharistie elle voit certainement le Verbe de Dieu, l'Emmanuel, le Dieu avec nous ; mais elle voit particulièrement le corps sacré de Jésus, elle prétend lui rendre des honneurs tout spéciaux ; et cette fête dont je viens de parler, elle l'appelle, dans sa liturgie, la FÊTE DU CORPS DU SEIGNEUR. *Illic congregabuntur et aquilæ !*

Mais il y a plus, il y a mieux ! C'est Jésus-Christ lui-même qui nous enseigne, par son exemple, comment son corps sacré doit être honoré. Voyez plutôt. Dans l'ancienne loi, il parle par un de ses prophètes. Il déplore l'inefficacité des victimes du sacerdoce aaronique pour donner pleine satisfaction à la justice divine et abondante sanctification aux élus. Tout à coup il tressaille d'une fierté pleine d'allégresse. Il offre à son Père un remède à la pénurie qui désole la terre. Il lui signale une hostie vivante et vivificatrice, sainte et sanctificatrice. Laquelle ? Son propre corps ! « O Dieu, dit-il, les holocaustes et les victimes pour le péché ne vous ont point agréé ; mais vous m'avez donné un corps, qui

réparera tout, qui sanctifiera tout, qui rachètera tout, *corpus autem aptasti mihi!* » (1) La plénitude des temps est arrivée, le moment si ardemment souhaité de la restauration universelle est venu, le Verbe va faire éclater un coup de sa puissance, de sa sagesse et de sa bonté pour le salut du monde. Que fera-t-il? Il prendra un corps, il se fera homme, il se revêtira des livrées de notre mortalité. *Et verbum caro factum est!* (2) Il prendra un corps afin de mieux être connu de nous et partant plus aimé : car l'homme n'est pas un pur esprit; il n'y a que ce qui se voit, se touche, s'entend, qui l'émeut profondément; c'est par le visible qu'il se laisse atteindre dans l'invisible. *Et Verbum caro factum est!* Il prendra un corps afin de nous témoigner son amour en devenant semblable à nous : l'amour se forme dans l'égalité ou la constitue; il s'abaisse jusqu'à notre mortalité pour nous élever aux splendeurs de sa divinité. *Et Verbum caro factum est!* Il prendra un corps afin de pouvoir expier dans la chair les fautes que la chair a fait commettre à l'esprit, et pour que la réparation vienne du principe même de la ruine, *Et Verbum caro factum est!* De plus, quand, en mourant, il veut nous donner un souvenir, comme un Dieu sait en donner à ceux qu'il aime, il ne trouvera rien de mieux que de nous léguer son corps. Sans doute, avec son corps vivant et immortel, il nous fait présent de ses mérites, de sa divinité, de sa personne sacrée, mais, avant tout, ce qu'il nous donne c'est son corps, tant il l'estime, tant il apprécie les services qu'il en a tirés pour nous manifester les inventions de sa bonté! Ce qui est

(1) Heb., x, 5.

(2) Joan., i, 14.

produit premièrement par les paroles du grand sacrement, c'est son corps : « Ceci est mon corps ; » les richesses, les splendeurs qui s'adjoignent, découlent par voie de conséquence, nous les possédons par concomitance : *Hoc est corpus meum !* (1) Enfin voulant donner à son corps une gloire complète, il ne se contente pas de la sublime exaltation du paradis, pourtant si merveilleuse, il y ajoute les glorifications de l'Eucharistie. Et l'une des raisons pour lesquelles il a voulu que son corps fût présent dans l'hostie, c'est pour lui rendre un honneur plus parfait. *Hoc est corpus meum !* En effet par l'Eucharistie, comme le remarque si justement saint Thomas, l'humanité sainte du Sauveur est rendue présente tout à la fois en des millions de lieux, privilège tout particulier qui ne convient à aucune créature. En quoi elle approche en quelque chose de l'immensité de Dieu et est aussi favorisée de lui, que si elle recevait diverses fois l'être et la vie. Or, comme la vie de cette humanité sainte est une vie bienheureuse, toute rassasiée de plaisirs infinis par la vision béatifique et la félicité dont elle jouit, à mesure que cette humanité est rendue présente en un nouvel endroit, sa vie bienheureuse y est produite avec elle, ainsi que ses délices inénarrables. En sorte que, si j'ose dire, elle est autant de fois heureuse, que sa présence est multipliée par les consécérations que font les prêtres qui ont le pouvoir de changer en sa substance, celle du pain et du vin. *Hoc est corpus meum !*

Oh ! le magnifique culte rendu au corps sacré de Jésus ! N'est-il pas vrai que la loi ancienne et la loi nouvelle, le ciel et la terre, les anges et les hommes, le

(1) Math., xxvi, 26.

Créateur et la créature se sont donné rendez-vous pour l'honorer : *Ubicumque fuerit corpus illic congregabuntur et aquilæ?* Aussi bien, les fondements de ce culte sont-ils admirablement beaux. Repassons-les ; et nous aussi, de toute l'ardeur de notre dévotion nous nous écrierons, respectueux et ravis . « Honneur et gloire au corps très saint de notre Sauveur : *Ave verum corpus natum de Maria Virgine!* »

II

En effet, le corps sacré de Jésus-Christ dans l'Eucharistie mérite tous les hommages à cause de ses amabilités pleines d'attrait, de ses souveraines grandeurs et de ses toutes-puissantes efficacités.

I. Nous sommes ainsi faits, dit très justement un célèbre orateur (1), « que ce qui est esprit pur ne nous touche pas, parce que nous ne sommes pas de purs esprits et que, d'un autre côté, ce qui est purement visible et tangible, c'est-à-dire le corps, quand il est tout seul, nous touche peu, parce que nous avons un esprit, bien qu'imparfait, et que nous sommes par cela même trop élevés pour pouvoir être véritablement touchés et saisis par ce qui n'est qu'un peu de poussière plus ou moins colorée. Il faut qu'il y ait une âme transparente dans un corps et qu'il y ait un corps joint à une âme. Quand ces deux circonstances se rencontrent, à l'instant ce sentiment qu'on appelle l'affection est excité en nous. Alors c'est sur la figure de l'homme, sur cette partie de lui-même qu'il porte haute et visible

(1) R. P. Lacordaire.

pour tous, que reluit ce mélange, cette mixtion singulière de l'âme et du corps qui fait que sur le front, sur les lèvres, dans les yeux, nous apercevons, outre la configuration extérieure, quelque chose qui ressort, quelque chose qui se peint, et qui, tout en touchant la partie extérieure de nous-mêmes, enflamme en nous ce qu'il y a de plus secret et de plus profond. »

Or, dans l'Eucharistie est contenu le corps de Jésus-Christ, véritable comme le nôtre, corps chef-d'œuvre de la création, corps animé par l'âme la plus sainte, la plus excellente qui fut jamais, corps plein des charmes les plus aimables, rayonnant de grâce, de bonté et de bénignité. Oui, Jésus est dans l'Eucharistie avec son front si majestueux et si auguste qu'il imposait aux foules de Jérusalem un respect plein d'amour, avec son visage si bon que les enfants eux-mêmes en étaient touchés et ravis, avec ses yeux si miséricordieux et si profonds tout ensemble qu'ils plongeaient jusqu'au fond des cœurs et les saisissaient d'un saint et irrésistible attrait, avec ses lèvres qui distillaient la grâce et la douceur, avec ses mains qui distribuaient les bienfaits avec une si charitable prodigalité, avec ses pieds sacrés qui le portaient partout où il y avait quelque misère à soulager. Il est vrai que ce corps si parfait a été défiguré par les coups, les fouets et les clous ; mais c'est une nouvelle beauté qui s'est ajoutée, c'est la beauté du dévouement, du combat et de la victoire ! Et aujourd'hui ces plaies brillent d'un éclat plus étincelant que celui des astres, *in carne Christi vulnera micare sicut sidera* (1). Et avec toutes ces amabilités, tous ces attraites, toutes ces splendeurs, le corps de Jésus nous

(1) Hymn. *Ascensionis*.

est donné dans l'Eucharistie et nous est présent dans le Tabernacle. C'est le Sauveur lui-même qui nous l'affirme : « Voilà que je suis avec vous tous les jours ! *Ecce ego vobiscum sum !* (1) »

II. Mais, aux attraites de la beauté la plus exquise, se joignent les magnificences de la grandeur la plus sublime.

Dans l'Eucharistie, le corps de Jésus est un corps glorifié. Il y est revêtu de quatre qualités ineffables. Il est plus brillant que mille soleils, et si, dans le sacrement, il voile son éclat, c'est par amour pour nous, afin de ne pas nous effrayer et de ne pas nous éloigner de Lui. Il est comme tout spiritualisé et il peut, sans les briser, traverser les corps les plus durs, comme la lumière qui traverse le cristal sans l'endommager. Plus rapide que la foudre, il peut se transporter d'un endroit à l'autre avec une vitesse incroyable. Il n'est plus accessible à la souffrance et à la mort. Il est le modèle des corps qui doivent ressusciter à la gloire.

Dans l'Eucharistie, le même corps du Sauveur est un corps orné de toutes les excellences du miracle. Il est tout miraculeux, tout miraculé. « Dans chaque petite hostie que nous contemplons, les prodiges se présentent aussi nombreux que les astres qui remplissent le ciel, plus grands que la création qui a donné naissance à ces astres (2). » Quels miracles que la substance du pain et du vin se change au corps et au sang de Jésus-Christ ; que les apparences du pain et du vin demeurent sans appui, quand leur substance a disparu ; que le corps de Jésus-Christ soit dans nos églises aussi réelle-

(1) Math., xxviii, 20.

(2) R. P. Dalgairns : *De la Sainte Communion*.

ment que dans le ciel ; qu'il se multiplie en une infinité de lieux ; qu'il existe avec toutes ses qualités corporelles d'une manière toute spirituelle sous les espèces ; qu'il se retire des mêmes espèces quand elles se corrompent !

Dans l'Eucharistie enfin, et, au point de vue de la grandeur, c'est le dernier sommet où il puisse atteindre, le corps de Jésus-Christ est le CORPS D'UN DIEU ! O mon âme, quelle parole : Le corps d'un Dieu ! O mon âme, quelle grandeur vertigineuse dans ce mot ! Est-il vrai que ces deux idées puissent s'associer ? Oh ! oui : mystère des mystères, il faut l'avouer, mais aussi il faut le confesser avec assurance, très certaine réalité : le Verbe s'est fait chair, *Verbum caro factum est* ! Est-il donc vrai que nous possédons le corps d'un Dieu ? Oh ! oui encore, et mille actions de grâces en soient rendues au Seigneur ! Il est Dieu et homme, celui qui a dit en prenant du pain : « Ceci est mon corps, faites ceci en mémoire de moi ! » Il est Dieu et homme, celui qui a dit : « Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. *Ecce ego vobiscum sum* ! »

III. Un autre motif qui nous touche de près et qui nous prêche vivement la dévotion au corps sacré de Jésus dans le Saint-Sacrement, ce sont les biens précieux et nombreux que Dieu nous communique par son intermédiaire. La reconnaissance exige que nous lui rendions un culte particulier.

Le corps sacré du Sauveur présent sur nos autels, renfermé dans le ciboire d'or, prisonnier d'amour au Tabernacle, nous protège, nous défend, nous nourrit à la vie divine, nous console, nous enseigne les vertus les plus belles et les plus nécessaires, il nous remplit des plus fortifiantes espérances.

« Ma chair est vraiment une nourriture, dit Notre-Seigneur, mon sang est vraiment un breuvage ; si vous ne mangez ma chair et si vous ne buvez mon sang, vous n'aurez point la vie en vous ; celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui, vit par moi, a la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour. » Or la chair et le sang de Jésus sont dans son corps sacré, présent dans l'Eucharistie ! *Caro mea vere est cibus et sanguis meus vere est potus !* (1)

C'est en nous donnant son corps sacré, à la sainte Table, que Notre-Seigneur devient le remède à nos infirmités spirituelles et corporelles et nous assiste pour que nous fassions heureusement le passage de cette vie à l'éternité. *Perceptio corporis tui... prosit mihi ad tutamentum mentis et corporis et ad medelam percipiendam !* (2)

C'est par l'immolation de son corps sacré, au moyen de la consécration séparée du pain et du vin, que Jésus offre à la messe l'auguste sacrifice qui adore, remercie, expie et supplie avec une incomparable efficacité. *Hoc est corpus meum... hic est sanguis meus !*

C'est en nous représentant son corps sacré si pur, si saint, si mortifié, que Notre-Seigneur nous prêche éloquentement la pureté, la sainteté, la mortification, la pénitence, la générosité au service de Dieu et du prochain. *Corpus quod pro vobis tradetur !* (3)

Et puis, par la présence de son corps adorable Jésus nous excite à la religion la plus profonde dans le saint temple ; il nous anime au combat contre le démon ; il

(1) Joan., VI, 56.

(2) Orat. Missæ post. Commun.

(3) I Cor., XI, 24.

nous remplit de la confiance la plus ferme d'obtenir le bonheur du ciel. Comment n'espérerions-nous pas vivre avec les anges et contempler avec eux l'essence divine, quand nous avons le bonheur ici-bas de vivre avec Jésus-Christ? Comment Celui qui se donne en nourriture sur la terre refuserait-il de se montrer à découvert et de se laisser contempler dans la divine extase du paradis? *Jesu, quem velatum nunc aspicio..., visu sim beatus tuæ gloriæ!* (1)

O vous qui êtes sensibles à la beauté, à la bonté, à la grandeur, à la générosité, écoutez ma voix! O vous qui, par les lumières de votre esprit et les sentiments de votre cœur, avez été élevés, par la grâce de Dieu, au-dessus des bassesses de l'erreur, du monde de la matière et des abjections de l'égoïsme, venez, entourez le corps sacré du Sauveur, *ubicumque fuerit corpus illic congregabuntur et aquilæ!* Venez lui rendre gloire et lui offrir tous les hommages de la plus ardente dévotion et mêler votre voix à ce que le ciel et la terre ont de plus noble et de plus grand. *Ave verum corpus natum de Maria Virgine!*

III

Mais quels sont les actes de cette sainte et salutaire dévotion envers le corps sacré de Jésus dans l'Eucharistie?

I. Le premier, c'est un respect profond qui aille jusqu'à l'*adoration*. On vénère les reliques des saints

(1) Hymnus Sanct. Thomæ Aquinatis.

parce qu'elles ont appartenu à des corps qui ont été les temples du Saint-Esprit, parce que Dieu opère des merveilles par leur intermédiaire, et parce qu'un jour elles doivent reprendre vie et refleurir dans la gloire. Quelle différence entre les reliques des saints et le corps de Jésus-Hostie, corps ressuscité, vivant, glorieux, corps ostensor de l'âme la plus sublime en sainteté, corps tabernacle de la divinité, corps uni hypostatiquement au Verbe ! On vénère les souvenirs d'un ami, d'un père et d'une mère mourant : le corps de Jésus est le legs divin que le Sauveur nous a donné la veille de sa mort ! On vénère, en Palestine, les endroits privilégiés qui ont été les témoins des actions de Jésus, les lieux qu'il a foulés de ses pieds : quelle distance entre les vestiges lointains et fugitifs du corps de Jésus, et ce corps sacré lui-même ! Adorons donc ce corps divin ; entrons dans les sentiments du respect profond qui animait les bergers, les mages, les anges de Bethléem. Adorons-le sur l'autel, dans le tabernacle, dans notre cœur, quand nous avons eu le bonheur de communier. Adorons-le avec ceux qui le vénèrent ; adorons-le pour réparer les outrages dont l'abreuvent les hérétiques par leurs négations, les méchants par leurs blasphèmes, et aussi les irrévérences d'un trop grand nombre de chrétiens peu réfléchis et peu recueillis. Adorons-le avec la pensée bien arrêtée que les yeux de Jésus nous voient, que son cœur ressent vivement les hommages de la fidélité ou les insultes de l'impiété.

II. Mais que notre respect soit toujours accompagné d'*amour*. Oh ! oui, rendons à Jésus, dans son corps sacré, amour pour amour. C'est par amour qu'il nous a donné son corps dans son suprême testament ; c'est par amour qu'il multiplie sa présence à l'excès, au prix des plus extrêmes abaissements ; c'est par amour

qu'il a voulu qu'il fût l'instrument le plus actif de la sanctification. Aimons-le donc ardemment ! Donnons-lui tous les témoignages de l'affection ; usons envers lui de toutes les formes de l'amour : l'amour des lèvres : louons et bénissons le corps sacré de Jésus dans les cantiques les plus enthousiastes ; l'amour de l'esprit, en étudiant avec affection ses amabilités, ses bontés et ses grandeurs ; l'amour du cœur, en nous attachant à lui, surtout pour imiter les vertus qu'il nous prêche particulièrement ; l'amour du corps, en nous prosternant devant lui ; l'amour des biens extérieurs, en nous efforçant, selon nos ressources, de procurer la décence, la splendeur des tabernacles, des églises, des ornements et des vases sacrés. Aimons un peu, comme la sainte Vierge, comme saint Joseph, comme sainte Madeleine, comme saint Jean !

III. Au respect et à l'amour, joignons une confiance sans bornes. Le corps sacré de Jésus est pour nous, et mieux encore, ce qu'était pour le peuple juif l'arche d'alliance, la colonne de nuée et le propitiatoire. C'est l'arc béni de la réconciliation ; c'est le paratonnerre qui nous protège contre les foudres de la justice divine ; c'est la source des biens célestes ; c'est le remède à toutes nos infirmités physiques et morales ; c'est le trône de la miséricorde. Allons donc avec empressement à cette fontaine de vie ; approchons-nous avec confiance de ce trône de grâces. En toutes nos nécessités, recourons à Jésus-Hostie, notre frère par sa sainte humanité, notre souverain et notre tout-puissant bienfaiteur par sa divinité. Grâce aux influences puissantes de son corps sacré, élevons-nous dans les sublimes régions de la vérité et de la charité, *ubicumque fuerit corpus illic congregabuntur et aquilæ !*

O corps sacré de mon Sauveur, je vous adore dans le

très Saint-Sacrement ; je vous aime, je recours à vous ! O chair divine de mon Jésus, plus pure que les anges, principe de grâce, de vie, de force et de pureté, je me donne à vous ! O chair pure et sainte, touchez ma chair fragile et pécheresse ; guérissez-la de toutes les faiblesses et de toutes les infirmités ; purifiez-la de toutes ses souillures ; faites-en un sanctuaire digne de vous ! Chair adorable qui avez été formée du plus pur sang de la divine Marie, pour opérer mon salut par l'opération du Saint-Esprit, réformez la mienne et imprimez sur elle votre image. Chair de mon Jésus, qui avez été ensanglantée et cruellement déchirée par amour pour moi, fortifiez la mienne, et donnez-lui de pouvoir tout endurer pour mes péchés et pour votre amour. Encore une fois, car je ne puis me lasser, dans l'émotion et la reconnaissance de mon cœur, de répéter ce cri, je vous salue dans l'Eucharistie, ô vrai corps de Jésus, né de la Vierge Marie ; vous avez vraiment souffert, vous avez été vraiment immolé sur la croix pour mon salut ! De votre côté ouvert par la lance a coulé l'eau et le sang. Oh ! je vous le demande, quand viendra pour moi l'heure de la mort, permettez que je vous reçoive dans la sainte Communion ! O Jésus si doux, ô Jésus si bon, ô Jésus fils de la Vierge Marie, ayez pitié de nous !

Grande est la dignité des prêtres entre les mains desquels Jésus-Christ s'incarne de nouveau ; grande est la dignité des fidèles pour le salut desquels le Verbe se fait chair d'une manière mystique chaque jour à la Messe !

Saint AUGUSTIN.



CHAPITRE VII

LE SANG DE JÉSUS-CHRIST DANS L'EUCCHARISTIE

Hic est sanguis meus.

Ceci est mon sang.

(Marc., xiv, 23.)

Quels beaux éloges les saints Pères font du sang divin de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Avec quel enthousiasme ils l'acclament et ils l'exaltent ! Comme ils font ressortir avec une éloquence émue ses ineffables caractères ! Ecoutez-les. « Le sang de Jésus-Christ, nous disent-ils, est une divine rançon qui nous a rachetés de la triple captivité du péché, de la mort et de l'enfer (1). C'est un souverain remède qui nous guérit non-seulement de tous nos maux passés, mais qui nous préserve encore de tous ceux que nous aurions lieu de craindre de la part du monde, du démon et de nous-mêmes (2). C'est un bain salutaire et délicieux qui nous lave de toutes nos souillures et qui nous procure une pureté immaculée (3). C'est un céleste ali-

(1) S. Bernard.

(2) S. Anselme.

(3) Paschase.

ment qui nous soutient, qui fortifie en nous la vie de la grâce et qui nous fait croître pour le ciel. C'est un divin et délicieux breuvage qui nous désaltère, qui nous délivre de la soif dangereuse des plaisirs des sens et qui ne nous laisse que la soif de la justice (1). C'est un lait d'une indicible suavité qui fait les délices des enfants de Dieu (2). C'est un trésor abondant, d'un prix infini, qui nous enrichit et nous procure tout ce que nous pouvons légitimement désirer (3). C'est un feu céleste qui fait fondre la glace de nos cœurs et nous embrase d'une ardeur toute divine (4). C'est un ornement admirable qui nous embellit et nous rend agréables à Dieu (5). C'est le sceau et le cachet du grand Roi qui imprime en nos âmes le caractère des prédestinés (6). C'est la clef irrésistible qui nous ouvre les portes du ciel et nous met en possession de ses magnificences (7). »

Et ce sang précieux nous le possédons dans le Saint-Sacrement.

Oui, cette pensée me ravit, dans l'auguste Eucharistie nous possédons le sang véritable de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; nous possédons le sang Rédempteur de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; nous possédons le sang ineffablement sanctificateur de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! *Hic est sanguis meus !*

O sublimes affirmations ! O merveilleuses déclara-

(1) S. Thomas.

(2) S. Isidore.

(3) S. Augustin.

(4) S. Jérôme.

(5) Actes de sainte Agnès.

(6) S. Grégoire.

(7) Tertullien.

tions toutes remplies des consolations les plus douces et des espérances les plus fortifiantes !

Méditons-les dans la joie, le respect et l'amour de notre cœur.

I

Dans l'Eucharistie nous possédons, non pas en figure et en symbole, mais VÉRITABLEMENT, RÉELLEMENT et SUBSTANTIELLEMENT, le sang divin de Jésus. Qui nous l'a dit ? Celui qui est la vérité infallible, Jésus lui-même. Entendons son témoignage : ses paroles sont plus lumineuses que la clarté du jour ! A la dernière cène, entouré de ses apôtres, qui doivent être les hérauts de son évangile, les échos de sa parole, les instituteurs de son culte, et surtout les glorificateurs du dogme qui renferme tous les autres, du dogme de l'Eucharistie, il prend le calice dans ses mains saintes et vénérables, et, après avoir levé les yeux vers le ciel, vers son Père saint et tout-puissant, il rend grâces, il bénit le calice et le donne à ses disciples en disant : « Prenez et buvez-en tous. Ceci est mon sang, le sang du Nouveau Testament, le sang qui sera répandu en faveur d'un grand nombre pour la rémission des péchés. Ce calice est le Nouveau Testament dans mon sang qui sera répandu pour vous ! » *Hic est sanguis meus !*

Ainsi donc, dit un pieux auteur (1), tous les jours nous adorons le Précieux Sang dans le calice à la sainte messe. Lorsque le calice est élevé au-dessus de l'autel, oui, le sang de Jésus y est dans toute sa plénitude, glo-

(1) Faber, *le Précieux sang*, traduction Bray et Retaux.

rifié et battant des pulsations de sa véritable vie humaine. Le sang qui, autrefois, a coulé dans la grotte du jardin des Oliviers, qui s'est coagulé sur les fouets et les verges de la flagellation, qui s'est séché sur les cheveux du Sauveur, qui a trempé ses vêtements, qui a laissé des taches sur la couronne d'épines, qui a arrosé le bois de la croix, le sang que lui-même a bu dans sa propre communion le soir du jeudi-saint, le sang qui, la nuit du vendredi, a été répandu avec une prodigalité en apparence si insouciant sur le pavé de la perfide cité, ce même sang est vivant dans le calice, uni à la personne du Verbe Eternel pour être adoré par nous dans le plus profond anéantissement de nos âmes et de nos corps. Les rayons du soleil levant pénètrent dans l'église à travers les vitraux ; ils tombent un instant sur le calice découvert, et leur lumière laisse ses reflets timides et sans cesse agités s'y jouer comme parmi les pierres précieuses : les yeux du prêtre s'arrêtent sur ce spectacle, et il semble que cette lumière rejaillisse jusque dans son cœur, fortifie sa foi et enflamme son amour. Eh bien ! dans cette coupe, sous ces rayons mystérieux, c'est le sang de Dieu, le véritable sang vivant dont les premières sources ont été le cœur immaculé de Marie. Lorsque le saint Sacrement est déposé sur notre langue, dans ce moment, dans cet acte que les anges de Dieu, malgré leur grandeur, ne contemplent qu'avec un saint tremblement, c'est encore le sang de Jésus qui circule dans l'hostie, avec toute l'abondance de sa vie glorieuse. Il voile sous le mystère du sacrement cette lumière radieuse qui, en ce moment-là même, éclaire toute l'étendue des cieux avec une magnificence de splendeurs que ne pourrait atteindre l'éclat d'un million de soleils. Nous ne sentons pas la force des pulsations de sa vie immortelle. Si nous la

sentions, nous pourrions à peine vivre nous-mêmes. Une sainte terreur détruirait en nous la vie. Mais dans cette hostie adorable il y a toute la plénitude du Précieux Sang, le sang de Gethsémani, de Jérusalem et du Calvaire, le sang de la passion, de la résurrection et de l'ascension, le sang qui a été versé, puis repris par le Sauveur. De même que Marie autrefois l'a porté au dedans d'elle-même, ainsi nous le portons maintenant. Il est dans le cœur de Jésus, dans ses veines et dans le temple de son corps. Nous croyons tout cela ; ou plutôt nous le savons, mais c'est à peine si nous pouvons dire que nous le croyons.

Et ce sang de Jésus est multiplié avec une profusion incroyable. Il est dans tous les calices du sacrifice après la consécration ; il est dans toutes les hosties saintes ; il est dans toutes les églises, dans tous les tabernacles où la sainte Réserve est conservée, aussi véritablement que dans le ciel !

Et ce sang est le don suprême que Jésus nous a légué en mourant. Les hommes en quittant la vie donnent des biens terrestres ; le plus qu'ils peuvent faire est de donner la relique de leur cœur, hélas ! froid et inanimé : Jésus nous lègue son sang vivant, son sang subsistant dans la personne du Verbe, son sang d'une valeur inexprimable, incomparablement plus précieux que tous les trésors, son sang divin ! (1)

Et ce sang est un gage infailible de la vie éternelle qui nous est promise par Celui-là seul qui peut nous la promettre et nous la donner ; c'est la signature auguste du contrat par lequel Dieu s'engage à nous donner la

(1) Hic est calix novum testamentum in meo sanguine. (Luc, xxii, 20.)

possession de lui-même dans le paradis avec tous les moyens d'y arriver (1).

Qui donc ne serait ému, s'écrie Bossuet (2), en entendant tous les jours ces paroles du Sauveur : « Ceci est mon sang du Nouveau Testament », ou comme s'exprime saint Luc : « Ce calice est le Nouveau Testament par mon sang », qu'il contient, parce que telle est la nature de ce Testament, qu'il doit être écrit tout entier du sang du testateur. Venez lire, chrétiens, venez lire ce testament admirable ; venez en entendre la publication solennelle dans la célébration des saints mystères. Venez jouir des bontés de votre Sauveur, de votre Père, de votre divin Testateur qui vous achète par son sang votre héritage et qui écrit encore de ce même sang le testament par lequel il vous le laisse ; venez lire ce testament, venez posséder, venez jouir, l'héritage céleste est à vous !

O sang véritable de Jésus, réellement présent dans le très Saint-Sacrement, par la plus sublime invention de la plus ardente dilection, je vous adore de toute l'ardeur de mon cœur, dans le plus profond anéantissement de mon âme. Je vous reconnais et vous proclame plus grand que toutes les grandeurs, plus excellent que toutes les excellences, vous avez une grandeur et une excellence infinies, vous êtes le sang de Dieu ! Je me prosterne avec respect devant les saints et les anges, je vénère et j'honore en m'humiliant dans la poussière la Reine du paradis, l'auguste Marie. Mais à vous je rends des hommages immensément plus profonds ; je vous

(1) Hic est enim sanguis meus novi Testamenti. (Math., xxvi, 28.)

(2) *Méditations sur l'Évangile*, Lxi^e journée.

adore comme doit être adorée la divinité, je vous adore parce qu'encore une fois vous êtes le sang d'un Dieu, je répète ce mot pour qu'il entre plus avant dans mon être et me pénètre des sentiments qui doivent m'animer au pied des autels, l'adoration d'abord, et puis, et surtout, l'amour !

II

Dans l'Eucharistie en effet, nous possédons non seulement le vrai sang de Jésus-Christ, mais le sang qui nous a rachetés du péché, qui nous a arrachés à l'esclavage du démon, qui nous a ouvert les portes du ciel, qui nous a mérité toutes les grâces du salut, en un mot le SANG RÉDEMPTEUR.

C'est une loi fondée sur la nature des choses et sur la volonté de Dieu, une loi confirmée par la tradition des peuples les plus divers et les plus anciens, que l'expiation du péché ne peut se faire que par le sang répandu, parce que le sang est le principe de la vie et que le péché étant l'abus de la vie qui se révolte contre le Souverain Législateur, il faut en réparation que le sang soit versé, soit par le coupable, soit par une victime qui lui est substituée, afin d'apaiser la colère de Dieu. D'autre part, c'est une loi également que les testaments ne sont valables que par la mort du testateur, c'est-à-dire quand le sang, privé de l'influx de l'âme qui le quitte, cesse de vivifier le corps qu'il anime.

Or Jésus s'étant fait la victime du genre humain pour la réparation de toutes les iniquités, Jésus ayant voulu donner en testament à tous les humains les dons infinis de la grâce et de la gloire, il a fallu, à ce double titre, qu'il mourût, qu'il répandît son sang.

Aussi bien, c'est à l'effusion du sang de Jésus-Christ que les saintes Ecritures attribuent la Rédemption et les bienfaits multiples qui en sont la conséquence. Ecoutez quelques textes admirables des écrivains sacrés, sur ce sujet fondamental. — Voici saint Paul qu'on pourrait appeler le chantre inspiré du Précieux Sang. « Il a plu au Père éternel, dit-il, que toute plénitude résidât en lui, et de se réconcilier toutes choses par lui, ayant pacifié par le sang qu'il a répandu sur la croix et ce qui est sur la terre et ce qui est dans les cieux. Jésus-Christ, le pontife des biens futurs, étant venu dans le monde, est entré une fois dans le sanctuaire par un tabernacle plus grand et plus excellent qui n'a pas été fait de main d'homme, et il y est entré non pas avec le sang des animaux mais avec son propre sang, ayant acquis une rédemption éternelle. Car si le sang des boucs et des taureaux et l'aspersion de la cendre d'une génisse sanctifient ceux qui sont souillés, en leur donnant une pureté extérieure et charnelle, combien plus le sang de Jésus-Christ, qui par le Saint-Esprit s'est offert lui-même à Dieu comme une victime sans tache, purifiera-t-il notre conscience des œuvres mortes, pour nous faire rendre un culte plus parfait au Dieu vivant ! Le premier testament ne fut confirmé qu'avec le sang, et, selon la loi, presque tout se purifie avec le sang, et les péchés ne sont pas remis sans effusion du sang. Il était donc nécessaire que ce qui était la figure des choses célestes fût purifié par le sang des animaux ; mais les choses célestes elles-mêmes durent l'être par des victimes plus excellentes. » — Voici saint Pierre : « Nous savons, s'écrie-t-il, que nous avons été rachetés par le précieux sang de Jésus-Christ, l'Agneau sans tache et sans défaut, qui avait été prédestiné avant la création du monde, mais qui a été manifesté

dans les derniers temps. Nous avons été élus, selon la promesse de Dieu le Père, pour recevoir la sanctification du Saint-Esprit, pour obéir à la foi et être arrosés du sang de Jésus-Christ. » — Voici saint Jean : « Jésus-Christ, dit-il, Jésus-Christ est le témoin fidèle, le premier né d'entre les morts et le prince des rois de la terre, il nous a aimés et nous a lavés de nos péchés dans son propre sang. » Le même apôtre nous représente les anciens de l'Apocalypse chantant un cantique nouveau et disant : « Vous êtes digne, Seigneur, de prendre le livre et d'en ouvrir les sceaux, parce que vous avez été mis à mort et que, par votre sang, vous nous avez rachetés pour Dieu, de toute tribu, de toute langue, de tout peuple et de toute nation, et vous nous avez faits rois et prêtres pour notre Dieu, et nous règnerons sur la terre. » Et il entendit une grande voix dans le ciel qui dit : « C'est maintenant qu'est établi le salut, la force, le règne de notre Dieu et la puissance de son Christ, parce que l'accusateur de nos frères, qui les accusait jour et nuit devant notre Dieu, a été précipité du ciel et ils l'ont vaincu par le sang de l'Agneau. »

Certainement Jésus pouvait par la moindre de ses actions, à cause de la valeur infinie que l'union hypostatique donnait à toutes ses œuvres, opérer notre salut. Mais d'après les décrets éternels de la Trinité, notifiés dans la sainte Ecriture, c'était seulement son sang versé et versé dans sa mort qui devait être le prix de notre rédemption.

O Dieu, comme il a été versé avec une surabondance pleine d'amour ! Il a ruisselé sur la poussière et les rochers du jardin des Oliviers, il a inondé la salle du prétoire, il a jailli sur les mains et les vêtements des bourreaux, il a coulé dans les rues de Jérusalem, le long de la voie douloureuse, il a rougi le sommet du

Calvaire, il a empourpré le bois de la croix ! Il s'est échappé de tout le corps du Sauveur à l'agonie de Gethsémani, de son front au couronnement d'épines, de ses épaules à la flagellation, de ses mains et de ses pieds au crucifiement, de son cœur jusqu'à la dernière goutte, sous le coup de la lance du soldat, sur le gibet d'ignominie !

Et qu'elle fut grande, l'efficacité de ce sang répandu ! La colère de Dieu apaisée, sa justice satisfaite, les péchés pardonnés, toutes les grâces méritées : grâces générales et grâces particulières, grâces de l'institution de l'Eglise avec sa hiérarchie et ses divins pouvoirs d'enseigner, de gouverner, de sanctifier, grâces des sacrements et surtout de l'adorable sacrement de nos autels, et puis l'enfer fermé, le ciel ouvert, le démon vaincu, et le peuple innombrable des prédestinés conquis !

Et ce sang divin, ce sang si puissant et si efficace, ce sang rédempteur, nous le possédons dans l'Eucharistie ! *Hic est sanguis meus !*

Ah ! si un bienfaiteur insigne avait, pour nous arracher au déshonneur ou à la servitude, sacrifié pour nous une fortune considérable, comme notre reconnaissance serait vive à son endroit ! Si, poussant l'héroïsme jusqu'à la dernière limite, il avait donné sa vie pour nous soustraire à la mort, à moins d'être un monstre d'ingratitude, nous bénirions son nom cent fois par jour, et la vue de son portrait exciterait dans nos cœurs, chaque fois que nos yeux le rencontreraient, une émotion profonde, la plus tendre et la plus intense gratitude. O mon âme, souviens-toi donc ! Jésus s'est livré pour toi, Jésus, pour te racheter de la mort éternelle et pour t'ouvrir les portes du paradis, a versé pour toi tout son sang ! Et ce sang, non, non, la terre ne l'a pas bu !

Il a été recueilli avec un soin jaloux par les anges, il est vivant, il est dans l'Eucharistie, il est dans le calice après la consécration ! O sang de Jésus, prix de mon salut, rançon de mes péchés, trésor des trésors, je me prosterne devant vous dans les sentiments de la plus profonde adoration ! O sang de Jésus, je vous aime de toute l'ardeur de mon âme, en mon nom, au nom de mes frères, mais surtout au nom de ceux qui vous oublient, qui vous dédaignent et qui vous profanent ! O sang de Jésus, je veux recueillir avidement vos précieuses bénédictions, car vous n'êtes pas seulement le vrai sang divin, le sang rédempteur, vous êtes encore pour tous et chacun de nous le SANG ÉMINEMMENT SANCTIFICATEUR !

III

Il faudrait une voix plus qu'angélique, ou plutôt il faudrait la science de Dieu lui-même pour raconter les merveilleuses opérations du Précieux Sang. Nous ne pouvons que bégayer misérablement ses influences dans le monde, les transformations qu'il réalise, les conquêtes qu'il multiplie. Toute l'œuvre de la sanctification de l'univers est le fruit de sa féconde toute-puissance.

Au ciel il réjouit les élus et remplit leur cœur des allégresses les plus ineffables. Au purgatoire il rafraîchit, il éclaire, il console, il purifie. Sur la terre il provoque tous les repentirs, il répand tous les pardons, il suscite tous les dévouements, il encourage, il aide toutes les bonnes volontés, il fait jaillir une efflorescence incomparable de bons désirs, de saintes résolutions et d'œuvres de salut.

Il agit par l'intermédiaire des anges, des ministres de Dieu, des saintes inspirations, de la parole sainte, des bons exemples, de la prière et des sacrements. Il agit aussi et surtout immédiatement par lui-même.

Car, redisons-le dans l'émotion et la reconnaissance de notre cœur, sur la terre nous avons, nous possédons le Précieux Sang, partout ! partout ! dans l'Eucharistie, *Hic est sanguis meus !*

Dans l'Eucharistie, le sang de Jésus-Christ est notre protection. Voulez-vous, s'écrie saint Jean Chrysostome avec l'accent du triomphe, voulez-vous connaître la vertu du sang du Christ ? Revenons au symbole, recourons à la figure, relisons l'ancienne Ecriture. En Egypte au milieu de la nuit, Dieu allait déchaîner la dixième plaie qui devait anéantir les premiers-nés des Egyptiens, parce qu'ils retenaient captif son peuple de prédilection. Mais, pour que la chère nation des Israélites ne fût pas enveloppée dans le massacre, car Israélites et Egyptiens habitaient pêle-mêle les mêmes endroits, il établit un moyen de distinction. Admirable type qui prédisait la vérité des événements futurs ! Les coups de la colère divine allaient frapper, l'ange exterminateur se préparait à parcourir les maisons et à y semer la mort. Que vas-tu commander, ô Moïse ? Tuez, dit-il, un agneau d'un an, et marquez vos maisons de son sang. Quoi donc, ô Moïse, est-ce que le sang d'un agneau peut protéger l'homme doué de raison ? Sans doute, répond l'homme de la droite du Tout-Puissant ; non parce que c'est le sang d'un être sans raison, mais parce que ce sang est la figure et le symbole du Sang du Seigneur. Ne voyez-vous pas que souvent les statues des rois, qui sont sans vie et sans voix, protègent ceux qui se réfugient à leur ombre, non parce qu'elles sont d'airain, mais à cause du prince qu'elles représentent ?

De même le sang de l'agneau, être sans raison, protégeait les Israélites, non parce que c'était du sang, mais parce qu'il représentait le sang de l'Agneau de Dieu. En effet, l'ange du Seigneur, chargé de ses vengeances, en voyant les portes marquées de ce sang libérateur, passait sans entrer et sans frapper. Et aujourd'hui, quand le démon voit, non plus le sang figuratif, mais le sang prophétisé, le sang du Christ, non sur les portes des édifices, mais étincelant dans les ciboires et dans les calices des temples sacrés, ou empourprant les lèvres des fidèles, il s'enfuit épouvanté, sa puissance est enchaînée, et il ne peut nuire aux amis du Sauveur !

Dans l'Eucharistie, pendant les saints mystères, par l'effusion mystique du sang rédempteur, par son immolation sacramentelle au moyen de la consécration séparée des deux espèces du pain et du vin, le Sauveur nous applique, avec une incroyable surabondance, les fruits de sa mort réelle du Calvaire et de son immolation sanglante sur la croix. Quelles adorations infinies qui vont jusqu'à l'anéantissement ! Quelles actions de grâces incomparables pour tous les bienfaits que nous recevons sans cesse de la main libérale de Dieu ! Quelles expiations efficaces ! Ah ! comme celui d'Abel, le sang de Jésus, à l'autel, crie, mais c'est pour demander pardon, c'est pour appeler sur le monde toutes sortes de grâces et de bénédictions !

Dans l'Eucharistie, le sang de Jésus-Christ nous sanctifie surtout par la sainte communion, quand il vient à nous, quand il s'unit à nous, quand il devient notre breuvage divin, quand, par lui, nous devenons pour ainsi dire un seul sang avec le Fils de Dieu fait homme, *concorporei... consanguinei* ! (1) Pendant la

(1) S. Cyr. de Jerus. Catech. Myst. 4.

passion, le sang adorable du Sauveur n'était répandu que sur la terre et au milieu de ses ennemis et de ses bourreaux ; mais, dans la communion, il est répandu sur nos cœurs. A la croix, il n'agissait que de loin, soit pour la distance des lieux, soit pour celle des temps ; ici, il nous est présent, il tombe immédiatement sur nos âmes pour nous procurer un trésor incalculable de dons célestes.

Il nous honore à un degré que les lèvres humaines ne sauraient exprimer. Il nous instille une vie, des inclinations, des sentiments tout divins. Il nous remplit d'une énergie indomptable pour les combats de la vertu, *ille sanguis valde nos facit audaces* (1). Il endort nos peines, il nous console dans nos tribulations, il nous relève dans nos abattements. *Dedit et tristibus sanguinis poculum !* (2) Il est une source de jubilation universelle. Il couvre de verdure les sables monotones de la vie. Il fait fleurir le désert, il couronne de fleurs les rochers arides et il embellit les plus sombres solitudes. La joie humaine est une chose magnifique, un véritable hommage d'adoration au Créateur. En dehors de Dieu, il n'est pas de beauté qui puisse lui être comparée, si ce n'est l'éternel jubilé des anges. Et le Précieux sang réjouit, *lætificat*. (3) C'est une lumière qui éclaire, c'est une voix qui encourage, c'est un vin qui remplit de force et de courage, c'est un lait plein d'ineffables douceurs, c'est un trésor de mérites incalculables, c'est une rosée qui féconde admirablement la terre de notre âme, c'est un remède efficace à toutes nos maladies, c'est une source de grâces pour atteindre à la

(1) S. Joannes Chrysost.

(2) Hymnus Officii SS. Sacramenti.

(3) Faber : *le Précieux sang*.

vie éternelle. *Sanguis Domini nostri Jesu-Christi custodiat animam meam in vitam æternam !* (1)

O sang adorable de mon Sauveur, produisez en moi tous ces adorables effets ! Lavez-moi, purifiez-moi, nourrissez-moi, désaltérez-moi, ennoblissez-moi, fortifiez-moi, sanctifiez-moi ! O sang véritable du Fils de Dieu fait homme, inspirez-moi une vive et profonde dévotion à votre égard ! Que je puise dans ce culte sacré une violente haine du péché, une grande estime des sacrements et de la messe, l'intelligence de l'esprit de dévouement et de sacrifice, une ardente reconnaissance pour les augustes mystères de l'Incarnation, de la Rédemption et de l'Eucharistie, une dévotion de plus en plus tendre pour la très sainte Vierge Marie, un amour tous les jours plus brûlant et plus dévoué pour Dieu et sa cause ! O sang d'une dignité infinie, ô sang rédempteur, ô sang vivificateur et sanctificateur, je me prosterne devant vous dans le plus humble respect et dans l'anéantissement le plus complet ! A vous mes hommages d'adoration, à vous la reconnaissance de mon cœur, à vous ma confiance la plus absolue. Soyez ma protection pendant ma vie, soyez ma consolation et mon soutien à l'heure de la mort ; soyez ma sanctification sur cette terre, soyez ma glorification dans les cieux !

*Je me scrais estimé bien heureux si j'avais pu de la bles-
sure de votre Cœur recueillir une seule goutte de sang et la*

(1) Orat. Missæ ante Commun.

conserver ; et voilà que par votre Sacrement, je reçois dans ma bouche, dans mon cœur et dans mon âme votre précieux sang qu'adorent les anges du ciel ! O Sacrement d'amour ! O calice d'ineffable tendresse !

B. HENRI SUZO.



CHAPITRE VIII

L'ÂME DE JÉSUS-CHRIST DANS L'EUCCHARISTIE

*Hoc est sanctum sancto-
rum.*

Ceci est le saint des saints.
(Ezech. xli, 4.)

Le « Tabernacle du témoignage », qui était le centre du culte des Israélites, se composait de deux parties distinctes. Dans la partie antérieure, qui s'appelait le *saint*, se trouvaient l'autel des holocaustes, le chandelier à sept branches et la table des pains de proposition. Elle donnait accès à une partie plus auguste, le *saint des saints*, qui renfermait l'arche d'alliance. Celle-ci, faite de bois incorruptible, recouverte de lames d'or, contenait les tables de la loi et un vase de manne, et elle était couronnée par le propitiatoire du haut duquel Dieu rendait ses oracles.

Le tabernacle était une figure de la divine Eucharistie. Le *saint* représentait le corps sacré de Jésus. Le *saint des saints* symbolisait l'âme très parfaite de notre divin Sauveur. Cette âme, en effet, est le sanctuaire de la divinité, à qui elle est unie d'une façon très étroite, car les saints Docteurs nous disent que l'Incarnation, l'union du Verbe incréé à notre humanité, s'est faite par

l'intermédiaire de l'âme, *mediante anima*. Cette âme est sainte d'une sainteté incorruptible, elle est enrichie de l'or des vertus, en elle et par elle Dieu rend ses oracles : *Hoc est sanctum sanctorum !*

L'âme de Jésus-Christ, mais elle est véritablement, réellement, substantiellement présente dans l'Eucharistie, en vertu des paroles sacramentelles : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang », prononcées par le prêtre sur le pain et le vin. En effet, comme l'enseigne saint Paul, le Christ ressuscité ne meurt plus ; son corps, dans l'adorable mystère de nos autels, est un corps vivant, son sang est un sang animé ; là où est son corps, là où est son sang, là est son âme. *Hoc est sanctum sanctorum !*

L'âme de Jésus-Christ, quel trésor pour nous, trésor, hélas ! caché pour un grand nombre d'esprits superficiels, qui ne pensent qu'aux choses qui se voient, se touchent et se sentent. Mais en vérité c'est ce qu'il y a de plus noble, de plus parfait, de plus salubre dans la création tout entière. *Hoc est sanctum sanctorum !*

L'âme de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, oh ! qu'il fait bon la contempler et en méditer les excellences suréminentes ! Combien cette étude nous inspire de confiance et d'édification, comme elle nous fait mieux sentir le don infini que Dieu nous a fait dans le très Saint-Sacrement. *Hoc est sanctum sanctorum !*

Autrefois, sous la Loi ancienne, le Grand-Prêtre ne pouvait pénétrer qu'une fois par an dans le *saint des saints* ; sous la Loi nouvelle, tous, et à tous les instants, nous sommes admis à explorer les richesses ineffables de la très sainte âme de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Allons-y donc avec un empressement plein de dévotion, animés des dispositions qu'exige cette noble et sainte démarche. Le Grand-Prêtre d'Israël n'entrait dans le

sanctuaire de l'arche d'alliance qu'après avoir offert un sacrifice, en faisant fumer l'encensoir, et en portant le sang de la victime. Sainte âme de Notre-Seigneur, nous venons à vous, tout contrits de nos péchés, recueillis et émus, la prière sur les lèvres, la charité dans le cœur ! Permettez-nous de fixer nos regards sur vos souveraines amabilités ; souffrez que nous contemplions avec un respect plein d'amour les merveilles de dignité, de sainteté et de bonté qui brillent en vous et qui sont votre gloire et notre espérance ! *Anima Christi, sanctifica me !*

I

Qui dira les GRANDEURS de l'âme de Notre-Seigneur Jésus-Christ ? C'est le chef-d'œuvre de la droite du Tout-Puissant, dont le prix et l'excellence surpasse infiniment tout ce qu'il y a de plus élevé et de plus auguste dans les créatures. Oui, le plus merveilleux des ouvrages de Dieu est sans contredit l'âme de notre Sauveur. Son corps est admirable, sans doute, plus qu'on ne peut dire, son sang a une dignité qu'il est impossible à une langue humaine d'exprimer, mais son âme est incomparablement supérieure. C'est la portion la plus noble de son humanité. C'est l'image la plus parfaite et la plus ressemblante de la divinité qui se puisse rencontrer ; c'est le souffle le plus pur de la bouche de Dieu ; c'est le soupir le plus divin et le plus noble de son cœur ; c'est l'objet le plus digne de toute l'étendue de son estime, de ses complaisances et de son amour. C'est le principe et le soutien de la vie naturelle du Sauveur ; c'est le sanctuaire trois fois saint de ses vertus.

Notre divin Sauveur, en entrant dans le monde, disait : « O Dieu, vous m'avez donné un corps, vous l'avez disposé avec un soin particulier, afin qu'il fût apte à l'accomplissement de la mission que vous m'avez confiée. » Ne doit-il pas en dire autant et bien davantage de son âme ? Dieu ne l'a pas seulement choisie entre des milliers de milliers, il l'a appropriée divinement. Il lui a donné une perfection plus grande qu'à toutes celles qui ont été ou qui seront dans la suite des temps ; il lui a donné toute la perfection possible.

Quelle étonnante activité ! Quel esprit pénétrant, élevé, profond, étendu ! Quelle sensibilité exquise ! Quelle perfection de mémoire et d'imagination ! Quel cœur plein de tendresse, quelle volonté sainte, droite, forte et suave à la fois !

L'âme de Jésus est l'âme d'un docteur et du plus éclairé de tous les docteurs ; c'est l'âme d'un thaumaturge et du plus admirable de tous les thaumaturges ; c'est l'âme d'un prophète et du plus auguste de tous les prophètes ; c'est l'âme d'un conquérant et du plus illustre de tous les conquérants ; c'est l'âme d'un bienfaiteur et du plus généreux et du plus dévoué de tous les bienfaiteurs ; c'est l'âme d'un roi et du plus puissant de tous les rois, roi des esprits et des cœurs, roi des anges et des hommes, roi du ciel et de la terre, roi de l'univers tout entier.

L'âme de Jésus-Christ, c'est l'âme la plus sublime en gloire qui soit dans le paradis. Aussitôt qu'elle fut créée et qu'elle anima le corps du Sauveur, elle jouissait des splendeurs de la vision béatifique, privilège insigne, excellence incomparable ! Elle voyait Dieu face à face, elle était inondée de délices et de gloire, immensément plus que tous les élus ensemble. Il ne faut pas s'étonner de ce miracle inouï ; dès le premier

moment de l'Incarnation elle était l'ÂME D'UN DIEU, elle subsistait dans la personne du Verbe increé, qui lui conférait, par l'union hypostatique, une dignité infinie.

Et cette âme si noble, si grande, si divine, nous la possédons dans la sainte Eucharistie !

Ce trésor ineffable, cette perfection unique, réside auprès de nous, au milieu de nous, dans le très Saint-Sacrement ! Grandeurs de la terre, dignités humaines, excellences des créatures, vous pâlissez auprès de la grandeur, de l'excellence et de la dignité de l'âme de mon Sauveur, comme la clarté des étoiles pâlit devant les rayons éblouissants de l'astre du jour ! O très sainte âme de Jésus-Christ, je me prosterne devant vous dans le respect le plus profond, je vous vénère avec toute l'humilité de mon cœur ; ce n'est pas dire assez, je vous adore dans l'anéantissement de mon être ! Que vous êtes grande, que je suis petit et misérable ! Oui, je le reconnais et je le confesse : après Dieu, il n'y a rien de si grand que vous au ciel et sur la terre !

II

Après la grandeur, méditons la SPLENDEUR de l'âme du Sauveur. De même qu'elle est dans les êtres créés ce qu'il y a de plus sublime, elle est ce qu'il y a de plus beau : c'est le chef d'œuvre de la beauté.

L'univers est plein de magnificence. Il est beau le ciel qui se dresse comme un pavillon immense au-dessus de nos têtes, illuminé le jour des rayons du soleil, et la nuit de la douce clarté de la lune et du scintillement des étoiles. Elle est belle la terre avec ses

fleurs, ses fruits, ses productions variées et les êtres divers qui l'habitent et lui donnent la vie. Elle est belle l'immensité de l'océan avec les mouvements imposants de ses flots, avec la multitude innombrable des poissons qui vivent dans son sein, avec son calme solennel et ses terribles tempêtes. Elles sont belles les plaines de l'air sillonnées en tous sens par les chantages ailés qui célèbrent la gloire du Tout-Puissant. Le Créateur lui-même a trouvé son œuvre si magnifique qu'il en a été dans l'admiration : *Et vidit Deus quod esset bonum !* (1). Bien au-dessus de ces beautés de l'ordre naturel, à une hauteur vertigineuse, brillent les beautés de l'ordre surnaturel. Au-dessus des beautés créées, il y a les beautés de la grâce. Oui l'âme en état de grâce est plus splendide que toutes les splendeurs créées. La grâce c'est la beauté exquise, c'est la beauté suprême, c'est une participation à la beauté même de Dieu, *divinæ consortes naturæ* (2).

Or il y a autant et plus de différence entre la grâce octroyée à l'âme la plus parfaite et la grâce conférée à l'âme de Jésus-Christ, qu'il y en a entre un grain de poussière et la masse des plus gigantesques montagnes, entre une goutte d'eau et les abîmes incommensurables de l'océan ! Elle a, par l'union hypostatique, le privilège et la beauté de la grâce substantielle, étant unie à la nature divine dans la personne du Verbe. Elle a une abondance plénière, magnifique et sans égale de la grâce sanctifiante. En effet, dès le premier instant de sa création, la grâce lui a été accordée au plus haut degré possible. Cette grâce ne peut recevoir

(1) Gen., 1, 10.

(2) II Pet., 1, 4.

aucun accroissement par le cours ordinaire de la puissance de Dieu, ni même, selon des théologiens éminents, par la puissance absolue, soit parce que cette suprême grâce lui est due comme une dépendance et une suite naturelle de la grâce substantielle, soit parce qu'elle l'a reçue dans l'état de la béatitude qui est toujours le même, soit parce qu'elle la possède comme grâce de chef et par conséquent comme principe de toute la grâce qui a été accordée aux hommes et aux anges, *de plenitudine ejus omnes nos accepimus gratiam pro gratia* (1). De plus l'âme de Jésus-Christ possède la plénitude et la merveilleuse efflorescence des vertus et des grâces gratuites propres à convertir les âmes, dont le salut dépend de ses soins et de ses mérites. Elle a le pouvoir des miracles, le don des langues, le don de prophétie, tout ce qu'on peut souhaiter pour conduire les hommes dans la voie du salut.

Oui, disons-le bien haut, pour la plus grande gloire de Dieu et pour notre plus grande dévotion au mystère des autels, la sainte âme de Jésus-Christ, que nous adorons dans l'Eucharistie, a toutes les grâces, c'est-à-dire toutes les beautés.

C'est beau la science, c'est admirable un esprit rempli de connaissances sublimes et variées, et l'âme de Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement est l'âme la plus docte, la plus savante qui soit et qui puisse être. Ah ! qu'il est merveilleux l'esprit de notre Sauveur, qu'il est grand, qu'il est vaste, qu'il est profond, qu'il est universel ! C'est dans l'ordre intellectuel, un soleil qui a plus de lumière et de rayonnement que les plus grands esprits des anges et des hommes n'en possèdent ensem-

(1) Joan , 1, 16.

ble. Lui seul sait toutes choses sur les individus, sur les nations, sur l'Eglise. Lui seul connaît le secret de tous les cœurs ; lui seul n'ignore rien de ce qui regarde l'état de la nature, de la grâce et de la gloire ; lui seul voit dans une pleine clarté ce qui doit arriver dans toutes les circonstances des temps et dans la suite de tous les siècles ; l'avenir ne lui est pas plus caché que le présent. Il comprend tout, il renferme tout, jusqu'aux plus petits atomes, sans ombre, sans imperfection, sans confusion, sans oubli. Quelles splendides et inénarrables lumières lui viennent de la science infuse, de la science expérimentale, de l'union hypostatique, de la vision béatifique !

C'est beau la force qui agit puissamment, qui supporte patiemment, qui triomphe vaillamment de toutes les difficultés, et qui marque son passage par des œuvres impérissables. Qui dira la force de l'âme de Jésus-Christ, de cette âme que nous adorons dans l'Eucharistie ? Un ancien disait : « Donnez-moi un point d'appui et je soulèverai le monde. » Jésus-Christ a trouvé ce point d'appui, il a soulevé l'univers, il l'a porté vers les régions sublimes du beau, de l'honnête et du bon, il l'a élevé jusqu'à Dieu ! Son âme, en effet, comme on l'a remarqué avec justesse, a toutes les puissances, toutes les énergies, toutes les forces : la force modeste dans le triomphe au milieu des enthousiasmes des foules ; la force patiente devant les entêtements de ses disciples, les chicanes des Pharisiens et la mauvaise foi des princes des prêtres ; la force sereine et radieuse en face des injures, des soufflets, des crachats, des verges ; la force résignée dans l'angoisse, au milieu du plus affreux accablement de la nature ; la force heureuse et victorieuse dans la réalisation de ses gigantesques entreprises, dans la conver-

sion de l'univers qui a accepté ses enseignements, suivi ses directions, accompli ses commandements et qui l'adore comme son Sauveur, son Rédempteur et son Roi !

C'est beau la vertu ; ses attraites forcent l'admiration des plus indifférents. Or, sous les espèces et sous les apparences sacramentelles du pain et du vin réside l'âme la plus vertueuse que nous puissions contempler. « Jésus-Christ a été doux, s'écriait Pascal émerveillé de la sainteté du Sauveur, Jésus-Christ a été doux, patient, saint, saint, saint à Dieu, terrible au démon, sans péché. Oh ! qu'il est venu en grande pompe et en prodigieuse magnificence aux yeux du cœur et de ceux qui voient la sagesse ! » En vérité l'âme de Jésus a tous les charmes de la vertu. Jamais l'ombre du péché le plus léger ne l'a effleuré. Le Sauveur a pu, sans que la surveillance jalouse et maligne des Pharisiens l'ait pris en défaut, jeter à ses ennemis ce défi : « Qui de vous me convaincra de péché ? » Il a pratiqué toutes les vertus, à un degré héroïque. Et quoique chaque vertu soit en lui dans son plein et absolu développement, elle ne nuit pas à la vertu contraire, elle l'appelle. En sorte qu'en Jésus-Christ on ne voit jamais une seule vertu à la fois ; on en admire toujours deux absolument opposées qui finissent par se résoudre dans la plus parfaite harmonie. Qui fut, par exemple, plus austère que Jésus-Christ, et cependant qui fut plus tendre ? Qui eut plus que lui le sentiment de sa gloire intérieure, et néanmoins qui fut plus humble ? Et tout cela sans effort, sans lacune. Tout est simple, uni, commun, si j'ose dire ; mais si vous regardez bien vous apercevrez une vertu qui surpasse tout comme en se jouant, un fonds intense d'humilité, de détachement, de pénitence, de

mépris pour le monde, de charité pour les hommes, d'union à Dieu, qui ne paraît presque rien au premier coup d'œil, mais qui désespère bientôt ceux qui pensent en approcher. Du reste, comme c'est la douleur qui est la pierre de touche de la perfection morale, elle ne lui est point ménagée. Toutes les épreuves fondent sur lui pour y faire étinceler toutes les vertus. Il avait dit : « Bienheureux les pauvres, » et voilà qu'on l'expose nu sur une croix, sans parvenir à altérer la sérénité de son visage. Il avait dit : « Bienheureux les doux », et il est attaché à une colonne, flagellé inhumainement, souffleté, insulté, sans qu'on lui arrache une plainte. Il avait dit : « Bienheureux les miséricordieux », et quand Judas le trahit par un baiser, quand Pierre le renie, quand les bourreaux lui crachent au visage, il n'a qu'une parole, un regard, une prière, la parole, le regard, la prière du pardon et de l'amour. Il avait dit : « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, » et après qu'il a tout donné au monde, son esprit, son cœur, sa vie, recevant en échange le supplice et l'infamie de la croix, il tressaille de bonheur. Je le regarde sur sa croix, ayant fait le bien par l'impulsion du plus pur amour, l'ayant réalisé au prix des plus grandes souffrances, et payé par la plus noire ingratitude ; et je dis que c'est là le sommet sublime de la plus grande beauté morale. (1)

Voici de nouveaux rayons de la beauté de l'âme du Sauveur : à ces vertus incomparables, dont nous venons d'évoquer le souvenir, correspondent des mérites incomparables. A cause de l'excellence infinie de la personne de l'Homme-Dieu, les actions de sa sainte

(1) Mgr Bougaud.

âme, même les plus ordinaires, étaient théandriques, c'est-à-dire humainement divines et divinement humaines ; elles avaient une valeur infinie. Aussi bien, que d'infinis mérites depuis le premier instant de l'Incarnation jusqu'au moment solennel de la mort sur la croix ! Quels trésors indicibles ! Quel océan sans fonds et sans rivage des mérites les plus précieux et les plus divins !

Ajoutez à cela la beauté ineffable, le rayonnement inénarrable de la vision intuitive de l'âme du Sauveur, et vous pourrez soupçonner un peu, avoir quelque idée de son inexprimable beauté.

« Un trait vient par le regard, s'écriait Bossuet tout éperdu de tant de merveilles, un trait vient par le regard qui fait que le cœur épris des beautés de Jésus-Christ lui dit : « Ah ! que vous êtes beau, mon bien-aimé, que vous êtes beau et agréable ! » Cette admiration attire l'âme à un certain silence, qui fait taire toutes choses pour s'occuper des beautés de celui qu'elle aime. De sorte que tout ce que l'âme peut dans cette bienheureuse admiration, c'est de se laisser attirer de plus en plus aux charmes de Jésus-Christ et de ne répondre à l'attrait que par un certain AH ! d'admiration. O Jésus-Christ, ô Jésus-Christ, ô Jésus-Christ ! C'est tout ce qu'on sait dire. Peu à peu, tout autre objet s'efface du cœur ; ou bien le cœur dit : « Cela est beau, mais enfin ce n'est pas Jésus-Christ. » (1)

O divine âme de mon Sauveur, vraiment présente dans le très Saint-Sacrement, je suis ravi de vos charmes infinis ! Je vous admire, je vous aime ! Arrière toutes les beautés périssables ! En vous seule, sainte

(1) *Lettres de piété* : première lettre.

âme, je mets toutes mes complaisances ! Ah ! puissé-je un jour, dans la pleine lumière du ciel, vous contempler, ô vous qui faites l'admiration des bienheureux, ô vous qui ravissez la Trinité elle-même ! Comment se fait-il que le cœur des hommes soit assez aveugle pour ne point discerner vos attraits, assez dur pour ne point goûter vos amabilités ! Pour moi, je veux tous les jours vous étudier davantage, je veux vous faire connaître et aimer, selon mon pouvoir, par mes frères ! O beauté toujours nouvelle, toujours plus radieuse, que ne vous ai-je plus tôt connue, que ne vous ai-je plus ardemment aimée ! Mais désormais, ô sainte âme, je vous le promets, vous serez l'objet préféré de mes méditations et de mon amour !

III

Dans l'âme de Notre-Seigneur, l'abîme appelle l'abîme. Après l'abîme des grandeurs, il y a l'abîme de la beauté ; nous avons essayé d'y porter nos faibles regards. Il nous reste à sonder et à contempler l'abîme de la bonté, de la générosité et du dévouement.

O ciel ! qui pourra expliquer la bonté de Jésus aux jours de sa vie mortelle et dans sa vie eucharistique ?

Quoique sa science soit immense, quoique sa dignité soit suréminente, on peut dire cependant que, fidèle image de Dieu qui est charité, son caractère distinctif, qui domine tout, c'est la bonté.

Bonté pleine de tendresse qui s'émeut profondément sur toutes les misères : témoin ses belles paraboles de la brebis perdue et de l'enfant prodigue, sa charité pour la veuve de Naïm, la Chananéenne et son ami

Lazare ; témoin les larmes de compassion qu'il versait sur Jérusalem infidèle.

Bonté universelle qui ne connaît point de limites dans son extension, qui embrasse dans son affection les pauvres comme les riches, les ignorants comme les savants, les pécheurs comme les justes ; et même, on peut l'affirmer, ses préférences sont pour les plus déshérités et les plus malheureux.

Bonté inépuisable qui ne se lasse point de répandre ses bienfaits, qui convoque auprès d'elle tous les misérables et tous les nécessiteux pour leur venir en aide. « Venez tous à moi, dit notre bon Sauveur, vous qui souffrez et êtes affligés, et je vous guérirai, je vous consolerais, je vous délivrerai. Si quelqu'un a soif, soif de vérité, de bonheur, de liberté, de pardon, qu'il vienne à moi, et je comblerai tous ses désirs. Que votre cœur ne se trouble pas, qu'il ne tremble pas, je vous donne ma paix, je vous laisse ma paix, bien inestimable qui surpasse tous les sentiments et tous les bonheurs ! »

Bonté souverainement efficace, à qui tous, qui que nous soyons, nous sommes redevables de l'incomparable bienfait de la rédemption et du salut. Il est souverainement important pour notre dévotion en effet, de remarquer que nous n'avons pas moins d'obligation vis-à-vis de l'âme de Notre-Seigneur qu'à l'égard de son corps sacré et de son sang précieux, puisque c'est elle qui, volontairement et librement, a accepté toutes les souffrances de ce corps, toutes les effusions de ce sang, et enfin le terrible sacrifice de la croix, *oblatus est quia ipse voluit* (1). De plus les douleurs intérieures qu'elle a endurées, surtout pendant le drame san-

(1) Is., LIII, 7.

glant de la Passion, à Gethsémani, aux tribunaux de Caïphe, de Pilate et d'Hérode, au prétoire, sur le Calvaire, étaient plus pénibles et plus cuisantes que celles que les bourreaux faisaient souffrir à son corps sacré. D'où procédait en effet cette prodigieuse sueur de sang du jardin des Oliviers, sinon des combats violents que soutenait alors cette âme agonisante? Pensant aux outrages, aux infamies et aux supplices honteux auxquels sa personne allait être exposée, elle ne peut s'empêcher d'exhaler cette plainte: « Mon âme est triste jusqu'à la mort. » Oh! qu'elle était affligée cette âme bénie, quand elle se vit oubliée de ses amis, délaissée de son Père, trahie par le perfide Judas, abandonnée par ses chers apôtres, et sur le point d'être livrée à ceux qui ne respiraient que sa perte! Quelles poignantes réflexions ne faisait-elle pas en cette situation si lamentable! Quelles luttes intimes, quels supplices intérieurs, tandis qu'elle priait son Père céleste et n'en était point écoutée, et que songeant au déluge de maux qui allait fondre sur elle, elle passait par l'agonie de la mort, jusqu'à ce qu'elle se séparât de son corps pour consommer l'œuvre de la rédemption du monde!

Or, sous les espèces sacramentelles, l'âme de Jésus nous continue ses inépuisables bontés. Elle ne respire que notre bonheur; elle nous appelle à elle avec amour pour nous combler de ses faveurs; elle travaille à notre sanctification avec un zèle incroyable, sans faire ni exception ni acception de personne. Les fruits de salut acquis au Calvaire, elle brûle de nous les distribuer. Elle s'applique à nous sanctifier de toutes manières.

Et d'abord, par les admirables exemples qu'elle nous donne. Quelle profonde humilité dans sa vie eucharis-

tique ! Quelle douceur infatigable ! Quelle patience qui ne se dément jamais, ni devant les oublis les plus persistants, ni devant les plus noires ingratitudes, ni devant les outrages les plus sanglants ! Quelle obéissance parfaite, héroïque, qui la soumet aux volontés de ses prêtres, aux exigences des plus humbles fidèles ! Quel absolu détachement de tout ce que le monde recherche le plus ! Quelle pauvreté, quel dénuement étrange, hélas ! en beaucoup de sanctuaires qui ne sont vraiment que de misérables étables de Bethléem ! *Aspice et fac secundum exemplar !* (1)

Elle nous sanctifie par ses toutes puissantes prières. Elle fait valoir nos pauvres supplications auprès de son Père et leur donne du prix ; elle autorise celles que les prêtres offrent au nom du peuple chrétien. Elle montre au Père céleste les plaies sacrées du saint corps qu'elle anime, et qui y demeurent empreintes comme une affirmation sublime de ses mérites et un témoignage authentique de son excessif amour pour nous. O précieuses plaies ; ô langues éloquentes ! ô protection ineffable ! ô crédit irrésistible ! ô source de toutes les bénédictions ! Ce n'est pas assez. L'âme de Jésus prie formellement pour nous, et ce n'est pas un des mystères les moins profonds de sa vie béatifique et bienheureuse. Elle demande instamment et constamment l'application et la distribution des grâces qu'elle a méritées par les larmes versées sur l'arbre de la croix et par l'effusion du sang rédempteur. O prière infiniment humble et respectueuse, ô prière extraordinairement fervente, ô prière qui jamais ne se lasse et qui s'étend à tous les fils d'Adam, quelles que soient leurs misères,

(1) Exod., xxv, 40.

cette prière souverainement efficace qui fait à chaque instant descendre sur terre, du sein de Dieu, un fleuve magnifique des plus abondantes bénédictions ! *Semper vivens ad interpellandum pro nobis !* (1).

En troisième lieu, l'âme de Jésus-Christ, au saint Sacrement de l'autel, nous sanctifie, nous vivifie, nous divinise par ses immolations mystiques, dans toutes les messes qui se célèbrent chaque jour, sur toute la surface du globe. Dans l'auguste sacrifice, elle adore pour nous, elle remercie pour nous, elle expie pour nous, elle implore pour nous, et nous obtient toute faveur, toute grâce, toute bénédiction. *Omni benedictione cœlesti et gratia repleamur !* (2)

Enfin, l'âme de notre bien-aimé Sauveur exerce envers nous, dans l'Eucharistie, son ministère de bonté et de miséricorde par ses très puissantes influences sacramentelles. Du fond de sa prison du tabernacle, elle nous bénit, elle nous parle au cœur, elle nous encourage, elle nous convertit. Mais c'est surtout quand nous la recevons, avec son corps sacré, dans la divine communion, qu'elle agit en nous et pour notre plus grand bien, si toutefois nous ne mettons pas d'obstacle à sa bienveillance. Elle prend possession de notre corps, de notre mémoire, de notre esprit, de notre volonté, elle s'unit à nous par des liens ineffables. Elle nous apporte le gage et le sceau de notre béatitude éternelle ; elle nous facilite le moyen de parvenir au terme si désirable de notre prédestination qui est la gloire, et ce, en nous donnant l'impression de ses vertus, la participation aux mérites de ses bonnes œuvres,

(1) Heb., VII, 25.

(2) Canon Missæ.

de ses souffrances et surtout du sacrosaint sacrifice du Calvaire. *Venite ad me... et ego reficiam vos !* (1)

O très sainte âme de Jésus-Christ, ô vous qui, après Dieu, êtes la plus sublime grandeur de la terre et du ciel, je me prosterne devant vous, dans l'anéantissement le plus profond ! O vous la beauté sans égale, je vous loue, je vous bénis, je vous admire, je vous contemple avec amour. (2) O vous la bonté inépuisable, qui jamais ne vous fatiguez de faire du bien, je vous donne mon cœur, je veux vivre pour vous. (3) O vous la miséricorde indulgente pour les plus humbles, généreuse pour les plus pécheurs eux-mêmes, j'ai recours à vous avec pleine confiance, bénissez-moi, sanctifiez-moi. (4) O très sainte âme de mon Sauveur, que mon âme s'attache étroitement et irrévocablement à vous, comme l'âme de Jonathas à celle de David, afin que je reçoive l'adorable empreinte de vos saintes dispositions et de vos vertus ! Qu'à votre exemple ma mémoire ne se souvienne que de Dieu et de ses miséricordes ; que mon intelligence ne s'applique qu'à Dieu et aux choses de Dieu ; que ma volonté soit totalement soumise à la volonté de Dieu ! O très sainte âme, insinuez-vous dans toutes mes puissances, afin que transformé en vous, par l'imitation de vos vertus, je mérite de partager votre bonheur et votre gloire dans les cieux ! *Benedicat mihi anima tua !* (5)

(1) Matth., xi, 28.

(2) Vivet anima et laudabit te (Ps. cxviii, 175).

(3) Inveni quem diliget anima mea (Cant. i.)

Anima mea illi vivet (Ps. xxxi, 31).

Animam pro anima (Deut., xix, 21).

(4) Miserere animæ meæ (IV, Reg., i, 14).

In te confidit anima mea (Ps. lxvi, 2).

(5) Gen., v, 31.

Mon doux Maître, je voudrais bien vous aimer, mais mon cœur est trop petit !

Sainte COLETTE.



CHAPITRE IX

LE CŒUR DE JÉSUS-CHRIST DANS L'EUCCHARISTIE

*Elegi et sanctificavi locum
istum ut sit Cor meum ibi
cunctis diebus.*

J'ai choisi et j'ai sanctifié ce
lieu pour que mon Cœur y de-
meure à jamais.

(II, Par., VII, 16).

On ne saurait trop louer et trop exalter la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. C'est le remède préparé par la bonté divine aux langueurs et aux infirmités du monde vieillissant. C'est elle, d'après la parole autorisée du pape Pie IX, qui doit être le salut des nations. C'est ce qu'il y a de plus touchant, de plus consolant, de plus persuasif dans la religion. C'est une sorte de promulgation de la loi de Dieu dans la charité.

Or, c'est dans l'Eucharistie surtout qu'il faut étudier le Cœur de Jésus et lui rendre notre culte.

La divine Eucharistie, en effet, peut être justement appelée le grand sacrement du Cœur adorable de Jésus. Car c'est un sacrement où son grand amour et son immense charité triomphent avec plus d'éclat que dans

les autres sacrements, puisque d'une part ce divin Sauveur ne l'a institué qu'en suivant les tendres inclinations de son grand cœur, qui n'a jamais eu de bornes quand il a été question de nous donner des marques de sa dilection, et puisque, d'autre part, dans ce sacrement ineffable, il a renfermé son Cœur qui est la portion la plus noble et la plus précieuse de son humanité.

Oh ! que le Cœur de Jésus nous apparaît bon, aimable, miséricordieux dans l'Eucharistie ! Oh ! qu'il nous est facile, par l'Eucharistie, d'honorer dignement le Sacré-Cœur de Jésus et de bénéficier de ses inépuisables faveurs ! Oh ! quels liens étroits et merveilleux entre le Saint-Sacrement et le Sacré-Cœur !

Le Cœur de Jésus, en effet, est dans l'Eucharistie dans sa plus vivante réalité ; l'Eucharistie est pour nous le don le plus insigne du Sacré-Cœur de Jésus ; et c'est surtout par l'Eucharistie que le Cœur de Jésus veut recevoir nos hommages.

Méditons ces sublimes vérités ; goûtons-les ; savourons-les ; ouvrons nos âmes aux sentiments de la plus tendre et la plus ardente reconnaissance envers le divin Cœur qui est si proche de nous, si généreux envers nous, dans le mystère des autels et qui nous y offre un moyen si facile de lui rendre gloire et honneur. *Cor meum ibi cunctis diebus !*

I

I. L'objet secondaire et matériel de la dévotion au Sacré-Cœur est le cœur physique de notre divin Sauveur.

Or, CE CŒUR EST TRÈS RÉELLEMENT, TRÈS VÉRITABLEMENT, TRÈS SUBSTANTIELLEMENT DANS LE SAINT-SACREMENT.

Dans l'Eucharistie, en effet, par la vertu des paroles de la consécration, Jésus-Christ est présent TOUT ENTIER, selon l'expression dogmatique du Concile de Trente, avec son corps, son sang, son âme et sa divinité, *Christum totum*.

Nous y adorons donc ce cœur physique de Jésus, portion principale de son humanité, subsistant dans la personne du Verbe, et par conséquent d'une dignité infinie.

Nous y adorons ce cœur, organe essentiel dans le corps humain, qui est le premier animé et qui est le dernier touché par la mort, selon l'expression des philosophes.

Nous y adorons ce cœur formé du plus pur sang de Marie, ce cœur source auguste du sang rédempteur qui a coulé à la circoncision, au jardin de Gethsémani, à la flagellation, au couronnement d'épines, au portement de la croix, au crucifiement et sous le coup de lance du soldat.

Nous y adorons ce cœur, symbole de l'immense affection du Verbe incarné pour nous, ce cœur qui pour nous s'est resserré sous les étreintes de la douleur, s'est dilaté sous l'influence de la joie et du bonheur, qui, en un mot, a reçu le contre-coup de tous les sentiments de la charité du Sauveur pour nous !

II. Mais l'objet principal et spirituel de la dévotion au Sacré-Cœur, c'est l'amour dont Notre-Seigneur était animé à notre égard, et d'abord son amour humain.

Dans le langage populaire, universellement adopté, le cœur c'est l'amour. Avoir du cœur, c'est aimer ;

n'avoir point de cœur, c'est être sans affection. Or, dans l'Eucharistie, nous possédons le cœur d'homme de Notre-Seigneur, le cœur de l'Homme-Dieu.

Dans l'Eucharistie nous adorons l'amour de la sainte âme de Jésus pour nous. Oh ! qu'il est grand, large, profond, infatigable, généreux, cet amour ! Comme il se dévoue, comme il se donne, comme il pardonne ! Il a toutes les formes, toutes les forces, toutes les délicatesses des affections les plus saintes, les plus ardentes et les plus tendres qui se puissent rencontrer. C'est l'amour d'un bienfaiteur, d'un ami, d'un médiateur, d'un pontife, d'un père, d'une mère ! Comme il nous a aimés, le cœur d'homme de Jésus pendant son existence mortelle ! Comme il nous aime dans le ciel et sous les voiles eucharistiques !

C'est de ce Cœur que jaillissaient toutes les pensées, tous les sentiments, toutes les larmes, tous les travaux, toutes les mortifications de la vie cachée. C'est de ce Cœur que procédaient ces instructions si belles qui ravissaient les foules enthousiasmées, ces exhortations si consolantes, ces attendrissements si sympathiques pour toutes les misères humaines, ces larmes versées sur Lazare et sur Jérusalem infidèle, ces miracles de guérisons accordées avec tant de bonté à ceux qui venaient les solliciter avec une humble confiance, ces prières si ardentes, ces adorations si parfaites, cette admirable formule de l'Oraison dominicale, et le testament suprême du Jeudi-Saint, et les sept paroles du Calvaire, et l'acte de très parfaite soumission à la volonté de son Père, par lequel il acceptait si généreusement la mort pour nous racheter !

Ah ! si nous pouvions pénétrer les augustes secrets de la sainte Hostie, quelles merveilles de dilection s'épanouiraient devant nos regards ravis ! Comme le

Cœur de Jésus continue sa vie d'amour pour nous ! Comme il pense à nous, comme il nous aime tous et chacun de nous ! Oui, oui, il ne cesse de pleurer sur d'autres Lazares, de gémir sur d'autres Jérusalem infidèles, de guérir d'autres malades, de ressusciter d'autres morts, d'évangéliser d'autres ignorants, de convertir d'autres égarés, d'accueillir d'autres prodigues. Il vit en aimant, il ne peut vivre sans aimer !

III. Mais il y a en Jésus-Christ deux natures, et par conséquent il y a aussi en Jésus-Christ deux volontés, deux amours, deux charités, la charité humaine et la charité divine ; et cette dernière est l'objet suprême et incomparable de la dévotion au Sacré-Cœur ; et nous la possédons dans l'Eucharistie, puisque nous y possédons le Christ tout entier, l'Homme-Dieu, le Verbe incarné.

Oui, quand nous sommes prosternés au pied du tabernacle, nous pouvons adorer, louer, bénir, aimer l'amour incréé, le Cœur divin de Jésus.

Le Cœur qui unit les trois adorables personnes par les liens du plus ineffable amour.

Le Cœur qui nous a aimés de toute éternité, *in charitate perpetua dilexi te*. (1)

Le Cœur qui, de toute éternité, nous a appelés au bienfait de l'existence, aux splendeurs de l'ordre surnaturel, aux incomparables bienfaits de l'Incarnation, de la Rédemption, de la Justification. *In charitate perpetua dilexi te*.

Le Cœur qui, de toute éternité, nous a préparé ce trône si glorieux, qui doit durer toujours, récompense excessive de notre fidélité. *Venite, benedicti Patris*

(1) Jer , xxii, 3.

mei, possidete paratum vobis regnum a constitutione mundi. (1)

Il est beau certainement, le signe sensible de la dévotion au Sacré-Cœur, l'image d'un cœur entouré de flammes, dominé par une croix, blessé, et enserré par la couronne d'épines. Il est expressif, il est touchant, il inspire de bonnes pensées, de généreux sentiments : Jésus-Christ l'a révélé lui-même, il lui a promis ses bénédictions ! Mais, ô divin Sauveur, vous nous avez donné un signe infiniment plus touchant et plus précieux de cette auguste dévotion : ce sont les saintes espèces eucharistiques ! Ici votre Cœur n'est plus seulement en figure, mais en réalité, il est vivant et animé ! Ici ce n'est pas seulement une image de votre charité, mais c'est votre amour lui-même humain et divin ! Soyez béni, très charitable Sauveur, de nous avoir donné à jamais votre adorable Cœur, dans sa vérité divine et humaine, au très Saint-Sacrement ! Terre, sois dans l'étonnement, cieux, soyez dans l'admiration en face de ce prodige ; que toutes les nations proclament avec enthousiasme, comme dit le prophète Isaïe, que Dieu a fait éclater sa puissance ! O sainte Sion, tressaille d'allégresse, éclate en cantiques de louanges parce que le saint d'Israël demeure au milieu de toi. *Cor meum ibi cunctis diebus !*

II

Non seulement Jésus nous a donné son Cœur dans

(1) Matth., xxv, 34.

l'Eucharistie, mais l'EUCCHARISTIE EST POUR NOUS LE DON LE PLUS PARFAIT DU CŒUR DE JÉSUS. Nouvel aspect du mystère de nos autels qui ouvre dans nos âmes la source des plus belles lumières et des plus saintes affections.

L'Eucharistie est pour nous sur la terre le dernier mot de la charité du Cœur de Jésus, *In finem dilexit*. Dans l'Eucharistie, en effet, Notre-Seigneur a trouvé le secret de condenser tous les dons qu'il a faits à la terre ; il y renouvelle tous les mystères de grâce de sa naissance, de sa vie et de sa mort.

Le célèbre Thomas de Cantimpré, évêque hollandais, l'une des gloires de l'ordre de Saint-Dominique, rapporte (1) qu'en 1267, au temps de Pâques, en l'église de Saint-Amand, à Douai, un prêtre, distribuant la communion à la messe, laissa tomber une hostie. Effrayé de cet accident qu'il ne pouvait s'expliquer, il s'agenouilla pour le réparer. Mais au moment de saisir l'hostie, il la voit s'élever de terre et planer dans les airs. Il n'avait qu'un corporal sur lequel était placé le ciboire. Il prit donc le purificateur et l'étendit au-dessous de l'hostie qui vint s'y reposer. Après l'avoir reçue, il la porta sur l'autel, se prosterna et pria Notre-Seigneur de lui pardonner son irrévérence. Or, en ce moment même, comme il avait les yeux fixés sur les saintes Espèces qu'il venait de recueillir, il s'aperçut, avec une très grande surprise, que l'Hostie se changeait en un gracieux enfant. Emu jusqu'au fond du cœur en présence d'un si grand miracle, il ne put retenir ses cris. Les chantres se portent à son secours et voient

(1) *La Sainte Messe*, par le R. P. de Cochem (édition E. Vitte, Lyon).

comme lui le céleste enfant. Leur joie éclate aussitôt, et le peuple se précipite à son tour pour contempler la merveille. Mais, nouveau prodige, là où les chantres voyaient Jésus-Christ sous la forme d'un enfant, les autres fidèles le voyaient sous la forme d'un homme et dans la splendeur de la majesté divine. Dans leur saisissement tantôt ils baissaient les yeux par respect, tantôt ils les relevaient pour regarder de nouveau. Le miracle dura une heure. Qui dira les douceurs d'une faveur aussi précieuse ? La foule était devenue très considérable, et, dès que le prêtre, la vision ayant cessé, eut enfermé le Saint-Sacrement dans le tabernacle, elle publia partout le fait dont elle avait été témoin. L'évêque, qui le rapporte, fut un des premiers à l'apprendre. Il alla à Douai et s'informa auprès du doyen de Saint-Amand de l'exactitude du fait. Celui-ci répondit : « Oui, cela est vrai, Jésus-Christ a été vu par un grand nombre de personnes, sous sa forme humaine. »

A ces mots, continue Thomas, naquit en moi un vif désir de jouir de la même grâce, et je priai le doyen de me montrer la sainte Hostie. Il m'accompagna à l'église, où une foule énorme nous suivit dans l'espoir que le prodige se renouvellerait.

Le doyen ouvrit le tabernacle, non sans frayeur, et sortit le Saint-Sacrement, avec lequel il donna la bénédiction. Aussitôt le peuple, élevant la voix, éclate en sanglots en s'écriant : « O Jésus ! ô Jésus ! » Je demandai ce que signifiaient ces cris, ces larmes, et on me répondit : « Nous voyons de nos yeux notre divin Sauveur ! » Cependant je ne voyais, moi, que la forme ordinaire de la sainte Hostie, ce qui m'affligeait beaucoup, car je craignais que le refus de mon Rédempteur de se montrer à moi ne fût le châtiment de mes péchés. Je sondai scrupuleusement ma conscience, et n'y trou-

vant rien de particulier, je conjurai avec larmes Jésus-Christ de me laisser voir son visage de mes yeux corporels. Après d'ardentes supplications, mes vœux furent exaucés, et je contemplai non pas la figure d'un enfant, comme cela était arrivé à beaucoup de fidèles, mais la forme d'un adulte. Je vis le Sauveur face à face ; ses yeux étaient clairs et agréables, sa barbe assez longue encadrait son menton, son front était uni et large, ses joues pâles, sa tête un peu inclinée. Je vis Notre-Seigneur, dis-je, et j'étais si ému de cette vision que mon cœur faillit se briser dans l'excès de ma joie et de mon amour. Après un temps assez long, le visage du Christ changea ; il devint triste, tel qu'il avait dû être durant sa douloureuse Passion. Il m'apparut couronné d'épines, inondé de sang. J'étais touché d'une telle commisération que je versais des larmes amères sur l'état de mon Sauveur ; et je croyais sentir sur mon front la pointe des épines qui déchiraient le sien. L'assistance poussait de grands cris et donnait mille témoignages d'affliction. Comme à la première apparition chacun voyait d'une manière différente ; car pendant que les uns contemplaient Jésus sous la forme d'un enfant nouveau-né, d'autres l'apercevaient sous les traits d'un adolescent, d'autres avec la taille d'un homme fait, d'autres enfin au milieu des horreurs de la Passion. Je renonce à peindre les émotions qu'éprouvaient ces heureux chrétiens, et je laisse à ceux qui aiment Dieu le soin de se l'imaginer.

Voilà un trait bien saisissant et bien édifiant qui exprime une grande et ineffable vérité théologique, c'est que dans l'Eucharistie, qui est le présent par excellence du Sacré-Cœur, Jésus, outre le don complet qu'il nous fait de lui-même, renouvelle et réunit toutes les phases de son existence, toutes les merveilles de sa charité.

Avec la Présence Réelle, en effet, je retrouve dans le Saint-Sacrement le mystère de Bethléem, le mystère de Nazareth, le mystère du Calvaire, *Amor amorum* ! Dans l'Eucharistie, Jésus-Christ naît et s'immole mystiquement ; Jésus-Christ aime, Jésus-Christ prêche, Jésus-Christ guérit, Jésus-Christ console, Jésus-Christ dirige, Jésus-Christ nourrit, Jésus-Christ opère d'incroyables merveilles, *Amor amorum* ! Dans l'Eucharistie Jésus-Christ souffre. Lui qui a enduré des supplices sanglants, il y supporte des supplices terribles quoique non sanglants, *passus cruenta et mystica*. Dans l'Eucharistie il y a la croix, les épines, les plaies ; il y a l'indifférence, la négligence, la trahison, le sacrilège ; le bon Maître y est en proie à d'inénarrables et miraculeuses tristesses, que les bons fidèles partagent avec lui ; et de leurs yeux s'échappent des larmes, de leur cœur des soupirs, de leur bouche des lamentations ; ils sont comme saint François d'Assise qui parcourait les chemins de l'Ombrie en jetant à tous les échos ce cri douloureux : L'amour n'est pas aimé, l'amour n'est pas aimé ! *Amor amorum* !

En vérité, que de prodiges de miséricorde dans l'Eucharistie ! Oh ! bien-aimé Sauveur, je vous en remercie en mon nom et au nom de tous mes frères ! Soyez à jamais béni pour votre auguste sacrement, qui vous donne à nous avec tous vos trésors, avec tous les bienfaits de votre existence mortelle, souffrante et glorieuse ! Dans l'Eucharistie vous nous donnez votre Sacré-Cœur ; dans l'Eucharistie, votre Sacré-Cœur nous fait participants de toutes vos grâces. Au fait votre Sacré-Cœur présent au milieu de nous pourrait-il faire autre chose que de nous bénir et nous combler de ses faveurs, *Cor meum ibi cunctis diebus* ! Encore une fois merci pour vos miséricordes !

III

« Je donnerai, aux fidèles serviteurs de mon Sacré-Cœur, disait Notre-Seigneur à la B. Marguerite-Marie, toutes les grâces nécessaires dans leur état. Je mettrai la paix dans leur famille. Je les consolerais dans toutes leurs peines. Je serai leur refuge assuré pendant leur vie et surtout à la mort. Je répandrai d'abondantes bénédictions sur toutes leurs entreprises. Les pécheurs trouveront dans mon Cœur la source et l'océan infini de la miséricorde. Les âmes tièdes deviendront ferventes. Les âmes ferventes s'élèveront rapidement à la plus grande perfection. Je bénirai même les maisons où l'image de mon Sacré-Cœur sera exposée et honorée. Je donnerai aux prêtres le talent de toucher les cœurs les plus endurcis. Les personnes qui propageront cette dévotion auront leur nom écrit dans mon Cœur et il n'en sera jamais effacé. »

Pour qui l'effet de ces belles promesses du Sauveur ? Pour les vrais dévots du Sacré-Cœur ; pour ceux qui l'étudient, pour ceux qui le prient, pour ceux qui l'imitent, pour ceux qui l'aiment en leur nom et en esprit de réparation, au nom de ceux qui l'offensent. Mais l'avantage de ces promesses est surtout POUR CEUX QUI LUI RENDENT LEURS HOMMAGES DANS LA DIVINE EUCHARISTIE. Qui nous l'assure ? Jésus-Christ lui-même par l'intermédiaire de sa fidèle servante. Écoutons-en le témoignage à la fois simple et grandiose que nous en rend la B. Marguerite-Marie, racontant les grandes révélations dont elle fut honorée par Notre-Seigneur.

« Une fois que le Saint-Sacrement était exposé, dit-elle, après m'être sentie retirée au-dedans de moi-

même par un recueillement extraordinaire de tous mes sens et puissances, Jésus-Christ, mon doux Maître, se présenta à moi tout éclatant de gloire, avec ses cinq plaies brillantes comme cinq soleils ; et de cette sacrée humanité sortaient des flammes de toutes parts, mais surtout de son adorable poitrine, qui ressemblait à une fournaise : et, s'étant ouverte, il me découvrit son tout aimant et tout aimable Cœur, qui était la vive source de ces flammes. »

Pendant que la Bienheureuse le contemplait tremblante d'émotion, « ce fut alors, dit-elle, qu'il me découvrit les merveilles inexplicables de son pur amour, et jusqu'à quel excès il l'avait porté d'aimer les hommes, dont il ne recevait que des ingratitude : ce qui m'est beaucoup plus sensible que tout ce que j'ai souffert dans ma passion ; d'autant que s'ils me rendaient quelque retour d'amour, j'estimerai peu tout ce que j'ai fait pour eux, et voudrais, s'il se pouvait, en faire encore davantage ; mais ils n'ont que des froideurs et du rebut pour tous mes empressements. Toi, du moins, donne-moi cette joie de suppléer, autant que tu pourras, à leur ingratitude. » Alors il lui demanda deux choses : la première, de communier tous les premiers vendredis de chaque mois pour lui faire amende honorable ; la seconde, de se lever entre onze heures et minuit, chaque semaine, dans la nuit du jeudi au vendredi, et de se prosterner une heure la face contre terre, en expiation de tous les péchés des hommes et pour consoler son Cœur de cet abandon universel dont la défaillance des apôtres au jardin des Olives n'avait été qu'une faible annonce.

Une autre fois, pendant l'octave du Saint-Sacrement, la Bienheureuse, comme elle le raconte encore, était à genoux devant la grille du chœur, les yeux fixés sur le

tabernacle. Elle venait de recevoir « des grâces excessives de son amour », lorsque tout à coup Notre-Seigneur lui apparut sur l'autel. Alors lui découvrant son Cœur :

« Voilà, dit-il, ce Cœur qui a tant aimé les hommes, qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consumer pour leur témoigner son amour ; et en reconnaissance je ne reçois de la plupart que des ingratitude par leurs irrévérances et sacrilèges et par les froideurs et mépris qu'ils ont pour moi dans ce sacrement d'amour. Et ce qui m'est plus pénible, c'est que ce sont des cœurs qui me sont consacrés. C'est pour cela que je te demande que le premier vendredi après l'octave du Saint-Sacrement soit dédié à une fête particulière pour honorer mon Cœur, en communiant ce jour-là, et en lui faisant réparation d'honneur par une amende honorable, pour les indignités qu'il a reçues. Et je te promets que mon Cœur se dilatera pour répandre avec abondance les influences de son amour sur tous ceux qui lui rendront cet honneur, ou qui lui procureront qu'il lui soit rendu (1). »

Ainsi donc Notre-Seigneur manifeste son Cœur dans l'Eucharistie, spécialement aux jours où l'on honore l'Eucharistie. Il se plaint de l'ingratitude des hommes, mais particulièrement à l'égard de l'Eucharistie. Il veut une réparation d'amour, mais surtout par l'Eucharistie, par des actes de la dévotion eucharistique : par l'Heure-Sainte passée au pied du tabernacle, par la communion, par le sacrifice qui est la prière publique eucharistique par excellence. Quoi d'étonnant ? C'est dans l'Eucharistie que Jésus nous a donné son Cœur

(1) Mgr Bougaud : Histoire de la B. Marguerite-Marie.

vivant et immortel ; c'est dans l'Eucharistie surtout qu'il nous'a témoigné son amour ; c'est dans l'Eucharistie que l'insulte lui est plus sensible et la réparation plus chère et plus précieuse ; c'est dans l'Eucharistie qu'il prie pour nous, avec nous et en nous. *Cor meum ibi cunctis diebus !*

Aussi bien les saints, de tout temps, soit sous l'inspiration du Saint-Esprit, soit pour obéir aux volontés du Sauveur formellement exprimées, se sont-ils appliqués à rendre au Cœur de Jésus amour pour amour surtout dans l'Eucharistie et par l'Eucharistie.

« Puisque nous avons eu la faveur de nous approcher du très doux Cœur de Jésus, disait saint Bernard après une fervente méditation au pied des autels, et qu'il nous est bon d'y demeurer, que rien ne nous en sépare ! Qu'il est doux, qu'il est délicieux d'habiter dans ce Cœur ! Je ne veux plus méditer, je ne veux plus aimer que ce Cœur ! C'est le temple de Dieu, c'est le Saint des saints, c'est l'arche du testament, c'est là que j'adorerai, que je louerai le nom du Seigneur. Je dirai avec David : « J'ai trouvé mon Cœur pour prier. » Ce Cœur, c'est celui de mon Roi, de mon frère, de mon ami dévoué, c'est celui du bon Jésus, et ce Cœur est à moi ! O Jésus, par votre Cœur exaucez-moi, ô Jésus, attirez-moi dans votre Cœur ! O Jésus, le plus beau des enfants, couvrez-moi de plus en plus de mes iniquités, afin que je puisse habiter dans votre Cœur tous les jours de ma vie, voir et vouloir votre volonté sur moi ! Oh ! qui n'aimerait un Cœur si aimant, si généreux, si pur ! O Cœur, blessez-nous du trait salutaire de votre dilection ! »

Faisant écho à de si beaux accents, la B. Marguerite-Marie, l'admirable apôtre du Sacré-Cœur, s'écriait avec un saint enthousiasme :

C'est dans la sainte Eucharistie,
Que j'ai trouvé mon vrai trésor,

Jésus pour m'y donner la vie
S'y tient dans un état de mort.

Je suis un cierge ardent
Pour le Saint-Sacrement ;
C'est ma plus grande envie
De consumer ma vie
Comme un cierge allumé
Devant mon Bien-Aimé !

O saint Cœur de Jésus, à l'exemple de saint Bernard et de la B. Marguerite-Marie, je veux vous étudier, vous adorer, vous louer, vous bénir, vous invoquer, vous aimer dans le très Saint-Sacrement ! O Sacré-Cœur de Jésus, soyez le remède de ma fragilité, l'objet de mon parfait amour et l'assurance de mon salut ! O Sacré-Cœur de Jésus, présent dans le très Saint-Sacrement, je vous adore et je vous aime de tout mon cœur ! O Sacré-Cœur de Jésus, à vous mes pensées et mes sentiments, à vous mon âme et mon corps, pour le temps et pour l'éternité ! Ainsi soit-il !

Notre autel d'or, c'est le Cœur du Christ. Là est l'encens qui monte vers le ciel ; là sont les parfums suaves qui embaument la terre.

Saint ANTOINE DE PADOUE.



CHAPITRE X

LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST DANS L'EUCCHARISTIE

Ecce Deus, Salvator meus.

Voici mon Dieu, il est mon
Sauveur.

(Isai , xii, 2).

En haut nos esprits et nos cœurs : *Sursum corda!*
Il nous faut contempler, bénir, adorer, aimer
la grandeur des grandeurs, la beauté des beautés, la merveille des merveilles ! Que notre âme s'élance sur les ailes de la foi et de la sainte dilection au-dessus de tout ce qu'il y a de sublime sur la terre, au-dessus de ce qu'il y a de visible et d'invisible dans le ciel, au-dessus même de la chair, du sang, de l'âme et de l'humanité tout entière de Notre-Seigneur Jésus-Christ !

En effet, quoique cette chair soit infiniment pure et infiniment glorieuse, parce qu'elle est hypostatiquement unie à la personne du Verbe, quoique le sang du Sauveur soit infiniment précieux, parce qu'il est le sang d'un homme-Dieu et le prix de la rédemption de tout l'univers ; quoique son âme soit toute sainte, quoiqu'elle ait été l'espace de trente-trois années et qu'elle soit encore la vie de Jésus-Christ comme homme et le plus glorieux des chefs-d'œuvre du Saint-Esprit, il y a

encore dans l'Eucharistie quelque chose d'incomparablement plus auguste, plus élevé et plus adorable, c'est la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, doublement cachéesous les espèces sacramentelles et sous le voile de son humanité sainte !

Là est mon Dieu, là est le Dieu mon Sauveur, *Ecce Deus, Salvator meus !*

Quelle parole, quelle affirmation, quelle réalité, quel ineffable sujet de méditation, tout rempli de grandeurs qui donnent le vertige et de suavités qui jettent dans l'extase ! O Séraphin, qui avez purifié les lèvres du Prophète avec un charbon pris sur l'autel, venez toucher mon esprit et mon cœur, venez le pénétrer d'un immense respect et d'un ardent amour !

I

Nous lisons dans la vie de Saint Antoine de Padoue (1), que Dieu se plaît à glorifier de nos jours d'une façon particulière, le beau trait suivant. Il était à Bourges, prêchant avec grand zèle et grand succès contre les Albigeois, en faveur des dogmes chrétiens et surtout de l'Eucharistie. Il y avait en cette ville un juif influent nommé Guillard, l'un des plus acharnés parmi les ennemis des croyances catholiques. Les discours de Saint Antoine l'avaient ébranlé, mais sans le convaincre entièrement.

Il eut un jour une longue discussion avec l'apôtre au sujet du dogme, inadmissible selon lui, de la Présence

(1) *Saint Antoine de Padoue*, par le R. P. Léopold de Chérancé.

Réelle de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie. « Eh quoi ! répliquait le savant apologiste, le Sarrasin croit à la parole de Mahomet ; le philosophe au témoignage d'Aristote ; et vous, israélite, vous refusez de croire à la déclaration si nette et si lumineuse de l'Homme-Dieu ? »

Poussé à bout par cette vigoureuse argumentation, l'incrédule répétait l'éternelle objection du scepticisme : « Croire ne me suffit pas ; je voudrais voir ! » Et comme ses ancêtres, il demandait un miracle. « Frère Antoine, dit-il au Bienheureux, si vous pouvez démontrer par un phénomène sensible ce que vous démontrez par le raisonnement, j'abjurerai mes croyances et j'embrasserai les vôtres. Y consentez-vous ? — Certainement, répondit l'apôtre, avec une assurance dont son interlocuteur ne pénétrait pas le motif. — J'ai une mule, reprit le juif ; je l'enfermerai et la laisserai à jeun pendant trois jours. Au bout de ces trois jours je l'amènerai sur la place la plus spacieuse de la ville, en présence de tous les habitants, et je lui présenterai de l'avoine. De votre côté, vous apporterez l'hostie qui, selon vous, contient le corps de l'Homme-Dieu. Si la mule dédaigne l'avoine, pour se prosterner devant l'ostensoir, je me déclarerai catholique. »

Le défi était solennel ; le Franciscain l'accepta. Dans l'intervalle l'apôtre se prépara par le jeûne et la prière. Au jour indiqué, au moment fixé, Guillard débouchait sur la place publique, conduisant sa mule et entouré d'une tourbe de sectaires qui jouissaient d'avance du spectacle de la confusion de leur antagoniste. Du côté opposé arrivait le Bienheureux, portant dans ses mains l'ostensoir d'or et l'Agneau triomphateur, les yeux voilés par la modestie, le cœur encore tout rempli de l'ivresse des saints mystères qu'il venait de célébrer ;

derrière lui la masse des fidèles chantant des hymnes à l'Eucharistie.

Au milieu de la place, il s'arrête et impose silence ; et, se tournant vers la mule, il lui parle en ces termes : « Au nom de ton Créateur, que je porte quoiqu'indigne dans mes mains, je t'enjoins, je te commande, ô être privé de raison, de venir immédiatement te prosterner devant Lui, afin que les incroyants reconnaissent par là que toute la création est soumise à l'Agneau qui s'immole sur nos autels. » En même temps, on offre à la mule la pâture que réclamait sa faim ; mais elle, docile à la voix du thaumaturge et sans toucher à l'avoine, s'avance et plie les genoux devant l'ostensoir, dans l'attitude de l'adoration. Les catholiques applaudissent et se sentent affermis dans leurs croyances ; les sectaires sont confondus et se cachent, ne pouvant résister à la puissance du thaumaturge qui commande aux éléments, ni à la vigueur de sa dialectique ; ceux qui doutaient, ceux qui cherchaient sincèrement la vérité, reviennent au Symbole catholique.

Guillard est de ce nombre, il se convertit, il abjure solennellement ses erreurs, il devient apôtre, et en mémoire de cet événement une magnifique église est bâtie sur l'une des places principales de Bourges, laquelle subsiste encore aujourd'hui.

Ce splendide miracle eucharistique est vraiment digne d'admiration. Il constitue une théologie abrégée et en action du dogme du Saint Sacrement. On y voit Jésus vrai Dieu et vrai homme résidant dans l'Hostie, agissant avec une irrésistible autorité sur la créature irraisonnable elle-même, et par un prodige plus merveilleux touchant le cœur de l'incrédule et le convertissant ; on y voit la foi de tout un peuple s'affirmant de la façon la plus solennelle et éternisant sa croyance par

lès pierres d'une église monumentale, qui chantent à leur manière la présence et la gloire de Jésus-Hostie.

Ce miracle est, en faveur du dogme de la présence de Dieu dans l'Eucharistie, la voix de la puissance divine faisant écho à d'autres voix non moins éloquentes et non moins persuasives.

Voix de Jésus-Christ lui-même nous affirmant qu'il est « le pain vivant descendu du ciel » ; changeant à la Cène « le pain en son corps et le vin en son sang », inséparable, comme son corps, de la divinité ; ordonnant aux apôtres « de réaliser le même prodige » ; et, avant de retourner à son Père, leur déclarant « qu'il veut demeurer avec eux tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. »

Voix de l'Eglise qui regarde le très Saint-Sacrement comme son plus riche trésor, précisément parce qu'elle y possède son Dieu, le Verbe incarné, ainsi qu'elle l'enseigne sans relâche par ses conciles.

Voix du peuple chrétien qui adore, prie, aime son Dieu dans l'Eucharistie.

Seigneur Jésus, le premier besoin de mon cœur, quand je prie aux pieds de vos autels, est de vous reconnaître pour mon charitable conseiller, mon docteur infaillible, mon modèle incomparable, mieux que cela pour mon souverain Maître. Comme Pierre à Césarée, je déclare que vous êtes dans l'Eucharistie « le Christ Fils du Dieu vivant » ; comme le même apôtre, à Capharnaüm, le lendemain de la multiplication des pains, symbole de l'adorable Sacrement, je proclame que loin de me scandaliser des abîmes effrayants pour la raison que renferme ce mystère, je veux m'attacher plus étroitement à vous, parce que « vous avez les paroles de la vie éternelle » ; comme saint Thomas, au céna-cle, huit jours après la Résurrection, confus et ravi, je

confesse, je chante que vous êtes « mon Seigneur et mon Dieu » ; ce dogme béni, je le crois d'une foi ferme qui s'appuie sur votre parole, laquelle ne sait point tromper ; d'une foi inébranlable qu'aucune objection ne peut émouvoir ; d'une foi fière qui se sait en communion avec tout ce que l'humanité a de grand, de noble, de savant, d'illustre ; d'une foi inassouvie qui veut toujours devenir plus ardente ; d'une foi généreuse et persévérante : avec votre grâce, ô mon Dieu, je donnerais ma vie pour affirmer votre présence sous les espèces de l'adorable Sacrement, et je veux vous être fidèle jusqu'à la mort !

II

Dieu est là : *Ecce Deus !* O mon âme, qu'est-ce donc que Dieu ? Dieu ! Dieu ! Mets-toi bien en face de l'abîme infini d'infinies perfections que ce mot, unique dans toutes les langues, évoque et représente !

I. Dieu, dit la théologie (1), est simple : il n'a ni corps, ni parties distinctes. Il est simple, car il n'a rien d'emprunté. Il est bon sans qualité, grand sans quantité, créateur sans avoir besoin de rien ; il est partout sans tenir de place, il est éternel sans avoir de terme ; il change toute chose et reste immuable. Il est bon d'une bonté infinie : bon pour tous mais surtout pour les hommes. Il est infini dans la multitude de ses perfections, dans leur intensité, dans leur magnificence. Il est présent partout, de différentes manières ; toutefois une souillure, une tache ne saurait l'atteindre nulle part. Il

(1) *Tout pour Jésus*, Esprit du P. Faber.

est immuable : son Eternité le défend des injures du temps, son Immensité le met à l'abri des changements de place, et sa Sagesse assure la constance de ses desseins. Il est éternel, sans commencement et sans fin ; éternel et animé d'une vie qui existe tout entière, toute à la fois, et dont il a une possession parfaite. Il subsiste en vertu de l'incomparable Unité de sa nature adorable, et l'intérêt suprême de tout en ce monde consiste dans l'unité de Dieu. Il est la Pureté par excellence, la Sainteté ineffable, la Beauté la plus éclatante. Sans cesse reposant au sein d'une paix adorable, l'inquiétude ne saurait approcher de son être. Il se révèle à la nature, à la foi, à la gloire ; et cependant il demeure incompréhensible pour tous. Son nom est le Dieu ineffable. Sa Science est infiniment au-dessus de notre conception, et fait jaillir la source de la joie inaltérable. Son Être est la vérité même, et sa Vie est la fontaine inépuisable de la vie. Sa Volonté est sainte, irréprochable, suprême ; sa Liberté sans égale est au-dessus de toute expression. L'Amour qu'il ressent pour ses créatures est éternel, consolant, graduel ; et sa Miséricorde est un abîme aussi magnifique qu'infini de compassion et de condescendance. Sa Justice est sans tache comme sa sainteté, et bienveillante comme sa miséricorde. Sa Puissance est illimitée et ne respire que l'amour. Rien ne saurait approcher de sa Félicité. Toutefois ce ne sont pas là des perfections séparées ; il est lui-même chacune d'elles, et il est unique ! O Sublimité de la science et de la sagesse de Dieu ! O Majesté dont nos faibles regards ne peuvent soutenir l'éclat ! O Perfection inénarrable que les chérubins les plus élevés ne peuvent pas même bégayer ! Dieu est tout ce qu'il nous est possible d'imaginer, penser, contempler de beau, de bien, de suave, de vrai, d'ineffable ; ou plutôt

il n'est rien de tout cela, parce qu'il dépasse d'une façon incommensurable tout ce que nous pouvons rêver de parfait à son égard. Cependant, s'il faut parler, ô Dieu, j'ose résumer toutes vos perfections en deux mots : Vous êtes l'infiniment grand, vous êtes l'infiniment bon ! *Ecce Deus, Salvator meus !*

II. On admire ici-bas ceux qui, à force de science et de pénétration d'esprit, arrachent à la nature ses secrets, supputent le volume, les distances et les révolutions des corps célestes, trouvent d'admirables remèdes aux maladies les plus pernicieuses et les plus rebelles, suppriment les distances par la rapidité des communications, les ténèbres par l'éclat des lumières, font courir la pensée d'un bout du monde à l'autre, avec la promptitude de l'éclair. Science humaine, tu n'es que ténèbres, tu n'es qu'un misérable flambeau bien pâle et bien fumeux, à côté du soleil éblouissant de la science infinie qui est Dieu, lequel est caché sous les voiles eucharistiques. *Magnus Dominus et laudabilis nimis !* (1).

On admire les potentats de la terre qui commandent et sont obéis par des millions d'êtres humains, et qui, par le prestige de leur autorité, les ressources de leur intelligence, transforment les nations et changent la face des empires. Pauvres puissants : une maladie les réduit à rien et les couche dans le tombeau ; un petit revers les arrête dans leur marche triomphale. Ah ! il y a un autre puissant auquel rien ne peut résister, ni les esprits, ni les corps ; un puissant qui commande à la foudre et à la tempête ; un puissant qui d'un mot a créé l'univers, qui d'un seul acte de sa volonté pour-

(1) Ps., XLVII, 2.

rait le réduire en poussière ; un puissant qui règne sur le ciel, la terre et les enfers ; un puissant devant qui toutes les nations sont comme si elles n'étaient pas. Et ce Tout-Puissant réside dans l'auguste Sacrement de nos autels. *Magnus Dominus et laudabilis nimis !*

On admire les conquérants qui par la vaillance de leur épée décorent leur pays d'une gloire immortelle, reculent les frontières de leur nation, imposent le respect de l'honneur et de la justice, font fleurir dans leur patrie, à l'ombre du drapeau victorieux, les sciences et les arts. Il y a un conquérant glorieux entre les conquérants, ou plutôt près duquel tous les géants des batailles ne sont que d'humbles pygmées. C'est celui qui s'appelle le Dieu des armées, celui qui donne la victoire à qui il lui plaît, celui qui dompte non-seulement les corps mais les cœurs, celui qui triomphe infailliblement de tous ses ennemis et en fait l'escabeau de ses pieds. Ce victorieux c'est Dieu, l'Emmanuel, le Dieu avec nous dans l'adorable Eucharistie, *Magnus Dominus et laudabilis nimis !*

On admire ces génies pacifiques qui par leur sagesse industrielle et leur dévouement sans bornes procurent avec abondance le bien de leurs semblables ; ces esprits intègres qui défendent efficacement la veuve et l'orphelin et maintiennent avec une équité que rien ne peut entamer les droits de la justice. On admire ces cœurs irréprochables qui ont le zèle du bien, pratiquent toute vertu, et gardent inviolablement la sainteté de l'âme et du corps. Il y a quelqu'un qui gouverne avec une sagesse, une bonté, une science, une puissance, dont rien ne peut nous donner l'idée ; quelqu'un qui atteint d'un bout de l'univers à l'autre avec force, et qui dispose de tout avec douceur et suavité ; quelqu'un de qui dérive toute justice, toute beauté, toute bienfai-

sance, toute splendeur, tout progrès, toute bénédiction ! c'est l'Eternel, c'est l'infiniment heureux, c'est l'infiniment juste, c'est l'infiniment saint ; c'est Dieu ; c'est vous ô Jésus, vous qui êtes le seul saint, le seul Seigneur, le seul Très-Haut ; c'est vous qui êtes présent sous les apparences sacramentelles, mon Seigneur et mon Dieu. *Magnus Dominus et laudabilis nimis !* C'est vous l'infiniment grand, mais aussi l'infiniment bon, *Ecce Deus, Salvator meus !*

III. Ah ! la miséricorde de Dieu, combien cet attribut doit nous être cher, à nous pauvres misérables ! Combien j'aime à la méditer, à la contempler, à l'exalter !

La miséricorde : c'est la bonté, c'est l'amour se portant de préférence vers le malheur ou vers le péché, et, le plus souvent, vers ces deux choses à la fois. La miséricorde : c'est le plus bel apanage, le caractère le plus distinctif de la divinité.

Prenez le texte sacré, la sainte Bible. Infailliblement, à livre ouvert, vous tomberez sur la miséricorde. Y a-t-il dans l'ancien Testament un livre, une page qui ne parle de la miséricorde de Dieu ? C'est une redondance, une synonymie perpétuelle, pour redire de mille manières la même chose, à savoir que Dieu est miséricordieux, que sa grandeur, son bonheur, c'est de pardonner. Si Moïse, dans un cantique célèbre, énumère et glorifie les merveilles du Tout-Puissant, la terminaison de chaque strophe, la reprise et comme le refrain de l'hymne, c'est que Dieu est bon, qu'il est miséricordieux, et que sa miséricorde est éternelle. Que de Moïse on passe à David, les mêmes traits abondent.

Ecoutez par exemple : *Misericors et miserator et longanimis et multum misericors*. Le Seigneur est miséricordieux ; et qu'est-il encore ? Il est encore miséricordieux : *Misericors et miserator* ; puis, qu'est-

il ? Il est longanimité et miséricorde, sa miséricorde est de longue haleine : *Misericors et miserator et longanimis* ; et qu'est-il enfin ? Il est beaucoup miséricordieux, *Et multum misericors* !

Mais Dieu n'est-il pas juste aussi et sa nature ne lui commande-t-elle pas d'infliger quelquefois le châtiement ? Oui ; mais comprenez la parole du Psalmiste : *Misericors et miserator et justus Dominus*. Dieu est deux fois miséricordieux, et une fois juste : deux parts, deux mesures de miséricorde contre une de justice. Est-ce assez ? Et quand l'heure de la justice a sonné, est-ce pour toujours ? Laissons encore parler le roi-prophète : *Misericors Dominus et justus, et Deus noster miseretur*. « Dieu est miséricordieux et il est juste, puis il est encore miséricordieux. » C'est-à-dire qu'il commence par la miséricorde, par beaucoup de miséricorde, et que s'il est forcé de donner quelque chose à la justice, c'est pour revenir bientôt à la miséricorde. En telle sorte que la justice de Dieu ne se produit qu'avec une double escorte de pardon ; elle ne marche, dit saint Ambroise expliquant ce verset du psaume, qu'enfermée et comme resserrée entre deux haies de miséricorde, *Gemino septo interclusa misericordiæ*.

Mais il est encore un autre mot que les interprètes se sont plu à commenter, c'est celui-ci : *Quoniam multus es ad ignoscendum* : « Dieu est multiple, il est plusieurs pour pardonner. » Qu'est-ce à dire ? N'est-ce point le premier enseignement et le point le plus élémentaire de la religion qu'il n'y a qu'un seul Dieu ? Oui, sans doute. Mais pour caractériser certains hommes dont l'unique occupation est de faire du bien, n'est-ce pas une façon usitée de dire qu'ils savent se multiplier. Pareillement Dieu se multiplie en quelque

sorte et devient plusieurs quand il s'agit de pardonner.
Quoniam multus es ad ignoscendum. (1)

C'est cette miséricorde infinie qui a multiplié pour nous les prodiges de la grâce et de la sanctification. C'est elle qui a fait l'Incarnation et la Rédemption ; c'est elle qui nous a donné l'Evangile, l'Eglise, les Sacrements, la force de la prière ; c'est elle qui nous prépare les joies inénarrables et inamissibles du Paradis !

Et cette miséricorde infinie nous la possédons ; elle est près de nous dans la sainte Eucharistie ; elle habite en nous par la sainte Communion, *Ecce Deus, Salvator meus !*

On lit dans la vie de la Bienheureuse Marguerite-Marie que Notre-Seigneur lui apparaissait dans le Saint-Sacrement sous deux aspects bien différents. Tantôt il se manifestait à elle dans l'appareil grandiose de sa redoutable majesté, et alors elle tremblait de crainte et d'humilité, dans tout l'anéantissement de son être. Tantôt il se montrait avec toutes les grâces et toutes les amabilités de son inexprimable tendresse, et alors il semblait à la Bienheureuse qu'elle nageait comme perdue dans un océan de délices. C'était la vision de la sainteté de justice et de la sainteté d'amour.

O Verbe incarné, je n'ai pas, comme votre fidèle servante, le privilège de vous contempler d'une manière sensible et comme à découvert dans votre adorable mystère. Mais je crois et je confesse, de toute l'énergie de mon âme, que vous résidez sous les voiles sacrés, avec votre humanité et votre divinité trois fois sainte,

(1) Cardinal Pie, *Œuvres*, t. x.

avec vos incomparables grandeurs et vos ineffables bontés. *Adoro te supplex latens deitas !* Je vous révère et je vous aime. Je voudrais avoir tous les cœurs et toutes les langues pour vous louer, vous bénir et vous témoigner ma reconnaissance. Du moins je chanterai, en m'adressant à toute créature, le cantique du prophète Isaïe célébrant tout spécialement votre chef-d'œuvre, votre Eucharistie. En employant ses paroles. C'est par vous que je vous louerai, car c'est vous qui m'avez inspiré. « Je vous rends grâces, Seigneur. Vous avez été irrité contre moi, à cause de mes fautes ; mais votre colère s'est apaisée et vous m'avez comblé de consolations. Voici mon Dieu et il est mon Sauveur. J'agirai avec confiance, sans rien craindre, car le Seigneur est ma force, ma gloire et mon salut ! Vous puiserez avec allégresse aux fontaines du Sauveur, et vous direz : « Louez le Seigneur et invoquez son nom ; faites connaître ses œuvres parmi les peuples ; souvenez-vous que son nom est grand. Chantez un cantique au Seigneur, car il a agi avec magnificence ; faites connaître ses merveilles dans la terre entière. O Sion, tressaille d'allégresse et bénis le Seigneur, car il est grand Celui qui est au milieu de toi : c'est le Saint d'Israël ! »

Le Verbe éternel, incompréhensible, qui est parlout, est pourtant fixé là !

P. FABER.



CHAPITRE XI

L'EUCHARISTIE CHEF-D'ŒUVRE DE LA PUISSANCE DIVINE

Quis loquetur potentias Domini?

Qui racontera les merveilles de la
puissance de Dieu ?

(Ps. cv, 2.)

Nous lisons dans saint Luc (1) que Marie arrivant chez sa cousine Elisabeth s'abandonna aux plus vifs transports de joie et de reconnaissance. « Mon âme, s'écriait-elle, glorifie le Seigneur et mon esprit tressaille dans le Dieu son Sauveur. » Pourquoi cette allégresse et ces paroles de gratitude ? « C'est, continuait Marie, que Dieu a fait en moi de grandes choses ; c'est qu'il a fait éclater sa puissance en prenant naissance dans mon sein, » *fecit mihi magna qui potens est*. Quand il est question d'honorer l'Eucharistie, l'Eglise, elle aussi, ne peut retenir sa joie et sa reconnaissance. Elle prodigue les richesses de la nature et de l'art, l'or et les pierreries, les suaves parfums de l'encens, les tissus les plus précieux, les lumières et

(1) Luc, 1, 46.

les fleurs : elle fait entendre ses cantiques les plus mélodieux ; elle organise des processions triomphales. Et si on lui demandait la raison de ce culte solennel, de ces pompeuses cérémonies, elle répondrait comme la divine Vierge : « Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses, en instituant la sainte Eucharistie et en m'en confiant la dispensation. » Le Très Saint-Sacrement, en effet, est digne de tous les hommages, parce que c'est l'œuvre, disons mieux, *c'est le chef-d'œuvre* de la toute puissance de Dieu.

I

Le moment solennel de la consécration est arrivé ; le prêtre profondément incliné, par respect pour les grands mystères qui vont s'accomplir, prononce, au nom de Jésus-Christ, sur le pain et le vin qu'il tient entre ses mains, ces paroles : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang » ; et, sur le champ, plus vite qu'on ne saurait l'exprimer, il s'opère des prodiges, qui, par leur grandeur, frappent de stupeur les intelligences angéliques elles-mêmes.

Le prêtre parle et soudain Jésus est là sur l'autel, sous les apparences du pain et du vin ; il est là tout entier, vivant et agissant ; il est là, avec ce corps qu'il a pris dans le sein de Marie, avec ce sang qu'il a répandu dans sa Passion et repris à la Résurrection, avec son âme très parfaite, avec sa divinité ; il est là, et ses yeux nous voient à travers les espèces sacramentelles, dit saint François de Sales, comme derrière un voile transparent ; ses oreilles entendent nos prières, son cœur est sensible à notre amour, comme aussi à nos froideurs et à nos irrévérences.

Le prêtre parle, et soudain les miracles se multiplient comme par enchantement. Miracle dans la substance du pain et du vin, qui sont détruits et changés au corps et au sang de Jésus-Christ. Miracle dans les espèces sacramentelles, qui sont détachées de leur sujet et n'ont d'autre support que la main toute-puissante du Verbe de Dieu. Miracle du côté du corps du Sauveur, qui est sur l'autel, invisible et impalpable, à la manière des esprits, tout entier dans toute l'hostie et tout entier dans chaque partie de l'hostie. Miracle de multiplication : Jésus est à la fois dans le ciel et sur l'autel, en des milliers et des milliers de lieux ; dans le même moment on l'élève et on l'abaisse ; on le porte à droite, on le porte à gauche, à l'orient et à l'occident tout ensemble. Miracle dans la manière d'être. Au ciel, Jésus est tout éclatant de lumière ; à l'autel, il est comme enseveli dans l'obscurité la plus profonde ; il réunit les situations les plus opposées : il est un prisonnier libre, un mort vivant, un impassible qui souffre ; il est mangé sans être consommé, distribué sans être partagé, immolé sans passer par les horreurs de la mort.

Le prêtre parle et soudain se réalisent les figures de l'ancienne loi, relatives au grand sacrement de la loi nouvelle. Nous avons sur l'autel le véritable agneau pascal, qui, par sa mort mystique, nous délivre de la servitude du péché et nous introduit dans la terre promise de la sainteté, où coulent le lait et le miel des consolations spirituelles. Nous avons le véritable pain d'Elie, destiné à nous fortifier dans le chemin qui doit nous conduire à la montagne de Dieu, qui est le ciel. Nous avons la vraie manne, le vrai pain des anges. Autrefois, dans le désert, tous les jours, la manne tombait dans le camp des Israélites, qui la recueil-

laient, et cette céleste nourriture avait le secret de se proportionner au goût de chacun. La vie, dit un pieux auteur, est pour nous un désert, dont celui du Sinai, avec ses solitudes, ses horreurs, son ciel d'airain, ses alarmes continuelles, n'était qu'une faible image. Or, tous les jours, au moment de la consécration, le ciel s'ouvre. Le Christ, la nourriture de nos âmes, descend sur l'autel, pour les bienheureux fidèles qui vont le recevoir, et ce pain céleste est ce qu'il y a pour eux de plus doux et de plus suave. Il donne à chacun ce qui convient à son désir et à sa vocation. Aux uns, il laisse une saveur de pureté et d'innocence ; aux autres, un parfum de douceur et de charité ; à ceux-ci, il se communique comme un charbon ardent, qui les embrase d'amour ; ailleurs, il s'insinue comme une rosée, qui calme et qui rafraîchit.

Le prêtre parle, et soudain nous avons à l'autel un mémorial de tous les grands mystères de notre religion, selon cette parole du Psalmiste : *Le Seigneur, qui est bon et miséricordieux, a fait un abrégé de ses merveilles pour en conserver la mémoire, en donnant à ceux qui le craignent une excellente nourriture* (1). Mémorial du mystère de Bethléem : le Fils de Dieu s'incarne tous les jours, entre les mains du prêtre, comme il s'est incarné une fois dans le sein de Marie. Mémorial du mystère du Calvaire : Jésus s'immole sur l'autel d'une manière non sanglante, comme il s'est immolé d'une manière sanglante sur la Croix. Mémorial du mystère de la sainte Trinité : avec le Verbe de Dieu, se trouvent présents, comme nous l'avons dit, le Père et le Saint-Esprit, à cause des liens

(1) Ps., cx, 4.

indissolubles qui unissent ces adorables personnes. Mémorial des délices qui nous attendent dans le ciel : à la voix du prêtre, l'autel devient un vrai paradis. Notre-Seigneur, la joie des anges et des saints, y est aussi réellement que dans l'éternelle Jérusalem, entouré de ses anges, qui chantent en son honneur les plus délicieux cantiques. O prêtre ! que tu es grand ! que de merveilles s'opèrent par tes mains ! Par ton ordination, tu es placé au-dessus des glorieuses phalanges des esprits angéliques. Ils adorent Celui que tu produis à l'autel et ils ne peuvent eux-mêmes le produire ! Je comprends que les saints t'appellent *un Dieu terrestre*, tant tu es puissant par la toute-puissance même de Dieu !

II

Un jour, le vénérable curé d'Ars, dans une de ses homélies sur la sainte Eucharistie, disait à ses auditeurs : « Si l'on vous annonçait que tel jour, à telle heure, on ressuscitera un mort, vous viendriez sans doute, en grand nombre, pour être témoins de ce prodige. Eh bien ! à chaque Messe qui se célèbre, au moment de la consécration, le prêtre opère un prodige infiniment plus grand. » Rien n'est plus vrai. La sainte Eucharistie n'est pas seulement un grand miracle, un assemblage de miracles, un mémorial des plus grandes choses qui soient : c'est le miracle des miracles, c'est le dernier mot, le chef-d'œuvre de la puissance divine.

A coup sûr, j'admire Josué arrêtant l'astre du jour dans sa course, Moïse entr'ouvrant la mer Rouge, immobilisant les flots comme deux murailles liquides, de

chaque côté des Israélites, pour leur faire un libre passage ; j'admire saint Pierre guérissant d'un mot le paralytique qui se tenait à la porte du temple, saint Paul arrachant à la mort le jeune enfant qui s'était tué en tombant et le rendant à sa mère ; j'admire les thaumaturges suspendant les lois de la nature et lui commandant en maîtres. Mais j'admire incomparablement plus le miracle de la *transsubstantiation*. Ici, ce n'est pas sur les créatures que s'exerce la toute-puissance divine ; c'est sur le Créateur lui-même, sur le Verbe de Dieu, en produisant à l'autel Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Qui racontera les merveilles de la création ? Rien n'existait que Dieu seul, quand, rompant le silence de son éternité, l'Infini dit un mot et ce mot fit jaillir les mondes du néant, *dixit et facta sunt* (1). Dieu parle, et la terre et la mer et les astres sont créés ; les prairies se couvrent de fleurs ; les plantes se chargent de fruits ; les animaux les plus variés peuplent la terre, les airs et les eaux ; l'homme enfin paraît, semblable au roi qui fait son entrée dans le palais qui lui a été préparé. Et, remarque l'Ecriture, Dieu vit que tout était bien, *vidit Deus quod esset bonum* (2). Mais, si grande qu'elle soit, l'œuvre de la création pâlit devant le prodige de la transsubstantiation. Le prêtre, lui aussi, dit une parole et voilà que le Fils de Dieu, par une opération mystique et incompréhensible, reçoit un être nouveau. Ce n'est pas le fini qui est produit, c'est, si l'on peut parler ainsi, l'Infini ; ce n'est pas le périssable, c'est l'Immortel, c'est l'Immense, c'est l'Immuable,

(1) Ps., xxxii, 9.

(2) Gen., i, 10.

c'est le Seigneur des Seigneurs ! Et nous aussi, ô Dieu, nous trouvons que cela *est bien*, que c'est admirable, que c'est délicieux ; et c'est pourquoi nous vous adorons, nous vous louons, nous vous bénissons, nous vous aimons à jamais !!!

Dans les sacrements de la loi nouvelle, il est une chose, dit Tertullien, qui confond l'esprit humain, c'est, d'une part, la simplicité dans l'acte, et, de l'autre, la magnificence dans les effets, *simplicitas in actu et magnificentia in effectu*. Dans le baptême, par exemple, on verse un peu d'eau sur la tête d'un enfant, on prononce en même temps quelques paroles, au nom de Jésus-Christ, et voilà qu'aussitôt, ô prodige ! il s'opère un admirable changement. L'âme souillée de la tache originelle est purifiée et devient plus blanche que la neige ; la grâce sanctifiante accompagnée du glorieux cortège des trois vertus théologales, des autres vertus surnaturelles et des sept dons du Saint-Esprit, vient l'embellir de ses charmes ; l'esclave du démon devient l'enfant de Dieu ; l'exilé du ciel a droit aux jouissances du Paradis. Mais, c'est surtout quand il est question du Très Saint-Sacrement, qu'il faut redire le mot de Tertullien. Une parole prononcée sur un peu de pain, sur un peu de vin, quels faibles éléments, quelle *simplicité dans l'acte* ! Mais aussi quelle *magnificence dans les effets* ! Un Dieu présent ! Un Dieu immolé ! Un Dieu qui devient la nourriture de nos âmes et le compagnon de notre pèlerinage !

Mais osons le dire, pour rendre au Saint-Sacrement le suprême honneur qui lui est dû, la transsubstantiation dépasse en grandeur l'Incarnation elle-même. Dans l'Incarnation, Marie dit cinq paroles : *Fiat mihi secundum verbum tuum* (1), « qu'il me soit fait selon

(1) Luc., 1, 33.

vosre parole, » et le Fils de Dieu obéit à la voix de Marie, vierge très sainte, lis immaculé de pureté, en s'incarnant dans son sein. A l'autel, le prêtre prononce également cinq paroles : *Hoc est enim corpus meum* (1). « Ceci est mon corps », et le Verbe de Dieu obéit à un homme pécheur, qui, comme dit saint Paul, « a besoin de prier pour ses propres iniquités, avant d'intercéder pour celles du peuple. » Dans l'Incarnation, Jésus prit une chair passible et mortelle ; à la consécration, il est produit dans un état de gloire et d'immortalité. Dans l'Incarnation, celui qui remplit le ciel et la terre, s'enferma dans le sein de Marie ; à la consécration, il s'enferme dans les limites étroites d'une humble hostie. L'Incarnation n'a eu lieu qu'une fois, et le mystère de l'Eucharistie se renouvelle tous les jours, et dans tous les lieux du monde !

Oh ! que de prodiges, à la fois ! Qu'il est bien vrai, comme le dit saint Augustin, que Dieu, tout-puissant qu'il est, ne pouvait faire davantage ! Qu'il est bien vrai, comme le dit saint Thomas, que l'Eucharistie est le résumé de tous les miracles ! Qu'il est bien vrai, qu'elle est la merveille de la grâce, le chef-d'œuvre de la toute-puissance divine ! C'est avec plus de raison que le Prophète, que nous avons lieu de nous écrier : « Seigneur, qui expliquera l'étendue de votre puissance ? Seigneur, vos œuvres sont grandes ! » Ah ! si nous avions la foi, disait le curé d'Ars, comme nous aimerions Notre-Seigneur, dans le Très Saint-Sacrement ! L'Eucharistie, en effet, n'est que l'ineffable produit de la Toute-Puissance employée par le Souverain-Amour. Estimons donc profondément le Très

(1) Marc., xiv, 22.

Saint-Sacrement ; croyons que c'est ce qu'il y a de plus grand dans la religion et travaillons à l'estimer et à l'aimer chaque jour davantage !

L'Eucharistie est la grâce parfaite, parce qu'elle contient réellement le Christ qui est la plénitude de la grâce.

S. THOMAS D'AQUIN.

CHAPITRE XII

L'EUCCHARISTIE CHEF-D'ŒUVRE DE L'AMOUR DIVIN

Cum dilexisset suos qui erant in mundo in finem dilexit eos.

Jésus ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin.

(Joan., XIII, 1.)

Ces paroles de l'Apôtre de la dilection, que beaucoup de docteurs entendent du Très Saint-Sacrement, un pieux auteur (1) les a condensées dans un mot magnifique, sublime, intraduisible. Voulant brièvement et le plus parfaitement possible exprimer la nature du mystère de nos autels, il l'appelle INCORDIATIO DEI ; ce qui signifie, que comme par l'Incarnation, le Verbe *s'est fait chair*, par la divine Eucharistie *il s'est fait cœur* ! Cette splendide expression est un abîme de vérité. L'Eucharistie est le suprême témoignage de la charité de Dieu pour nous ; c'est l'ineffable résumé de toutes les bontés et de toutes les miséricordes du Seigneur ; c'est vraiment le chef-d'œu-

(1) Guillelmus Arver.

vre de l'amour du Créateur pour sa créature. A l'autel, Notre-Seigneur épuise toutes les ressources de son Cœur infiniment aimant. A l'autel, suivant la belle expression de Richard de Saint-Victor, son amour pour nous se nourrit d'excès, *amor excessibus vivit*. Il s'y donne en effet complètement à nous, il s'y fait absolument *nôtre* : premier excès d'amour. Et en se donnant à nous complètement, il trouve le moyen de s'oublier absolument lui-même en descendant à des abaissements qui déconcertent la raison : second excès d'amour. Méditons ce double mystère de charité.

I

Jésus se donne à nous tout entier dans la sainte Eucharistie. Il s'y fait le compagnon de notre pèlerinage, la nourriture de nos âmes et notre victime de propitiation.

Autrefois les Juifs se préféraient à tous les peuples, parce que Dieu ne dédaignait pas d'habiter au milieu d'eux et de les accompagner dans leurs marches et leurs campements. « Non ! s'écriait Moïse, il n'est point de nation sous le ciel qui nous soit comparable en gloire et en honneur, parce qu'il n'en est point à qui Dieu se communique avec plus de familiarité ! (1) » C'est bien à l'Eglise qu'il appartient de tenir ce fier langage ; l'Eglise, au milieu de laquelle Dieu réside, non plus seulement en figure, comme chez les Juifs, par l'arche de l'alliance, mais en sa propre substance, avec la plénitude de la divinité ; l'Eglise, cette cité mys-

(1) Deut., iv, 7.

térieuse que le prophète Ezéchiel, éclairé des lumières prophétiques, avait entrevue à travers les siècles et qui n'avait point d'autre nom que celui-ci : « C'est le séjour de Dieu, *Dominus ibidem !* (1) » O Ciel ! notre Dieu au milieu de nous, quelle douce et délicieuse pensée ! En vérité, nous sommes aussi privilégiés que ceux qui vivaient avec lui, aux jours de son existence mortelle. Nous sommes aussi heureux que Marie et Joseph à Nazareth : comme eux, nous possédons Jésus. Nous avons le même bonheur que la Samaritaine et la Magdeleine : comme elles, nous pouvons converser familièrement avec Jésus. Nous n'avons rien à envier aux fidèles de Jérusalem : comme eux, nous pouvons entendre les doux accents de la voix de Jésus parlant à nos âmes recueillies aux pieds de son autel ; comme eux, nous pouvons nous courber sous sa bénédiction ; comme eux, nous pouvons l'accompagner à travers les rues de la cité, quand il va visiter les malades ; comme eux, nous pouvons bénéficier des miséricordieux effets de sa puissance, puisqu'il nous crie à tous : *Venez à moi, vous qui souffrez et n'en pouvez plus, et je vous consolerais !* (2)

Ce n'est point assez pour le Cœur de Jésus d'être notre *Emmanuel*, le « Dieu avec nous, » il veut être notre victime. Tout le monde en convient, souffrir pour ceux qu'on aime est une marque non équivoque de sincère affection ; mais mourir pour ses amis, voilà le suprême témoignage de l'amour (3). Jésus nous l'a donné ce témoignage sur la montagne du Calvaire, en

(1) Ezech., XLVIII, 35.

(2) Matth., XI, 28.

(3) Joan., xv, 13.

s'immolant sur la croix. Voilà pourquoi l'Apôtre s'écriait : *Le Christ m'a aimé et il s'est livré pour moi* (1). En mourant pour notre salut, alors que nous étions ses ennemis, il nous a donné la preuve la plus convaincante de son amour pour nous (2). Eh bien ! ce suprême témoignage d'affection, Jésus le renouvelle à l'autel et dans des circonstances plus touchantes qu'au Calvaire. Grâce au saint Sacrifice de la messe, par amour pour nous, il s'immole d'une immolation réelle, quoique non sanglante ; non pas une fois, mais tous les jours ; non pas en un seul lieu du monde, mais dans tous les pays, dans les grandes cités comme dans les humbles bourgades, partout où il y a un prêtre pour prononcer sur le pain et sur le vin les paroles sacramentelles. Il s'immole pour adorer, remercier, prier son Père en notre nom. Il s'immole pour écarter de nos têtes les vengeances célestes et nous obtenir toute sorte de bénédictions. O amour ineffable ! O amour incompréhensible ! *O Sacramentum amoris ! O vinculum charitatis !*

Est-ce tout ? Non ! Que reste-t-il ? Il reste l'extrême limite, l'excès, l'ivresse, la folie de l'amour, *in finem dilexit !* Il reste que nous participions à la victime immolée ! Il reste que Jésus descende dans notre cœur, devienne notre nourriture, nous fasse vivre de sa vie ! « Venez à moi, nous dit-il, je vous nourrirai de ma substance, je vous rassasierai de ma chair, je vous abreuverai de mon sang ! » Un homme peut bien porter l'héroïsme jusqu'à mourir pour son ami ; mais jamais pasteur n'a nourri ses brebis de sa substance, jamais

(1) Gal., II, 20.

(2) Rom., V, 8 et seq.

une mère n'a livré sa chair à son enfant pour lui conserver la vie. A vous seul, ô Jésus, était réservée cette divine invention ! Vous avez dépassé de l'infini les inspirations les plus généreuses de la plus ardente charité ! Vous avez tout vaincu, vous vous êtes vaincu vous-même, en vous mettant dans l'impuissance de rien faire de plus pour votre créature, pas même au Ciel, dont les délices ne sont autre chose que les joies d'une éternelle communion.

II

Mais que dis-je ? Notre-Seigneur a trouvé moyen d'ajouter encore à ces infinis témoignages d'amour par la manière dont il se donne à nous. Ce n'est pas assez pour son cœur de se mettre complètement à notre disposition : pour mieux être à nous, il consent à des humiliations qui sont la dernière expression de la charité, le suprême raffinement de l'amour.

Et d'abord, n'est-ce pas un prodigieux abaissement pour Notre-Seigneur que d'habiter au milieu des hommes ? Depuis le jour de son Ascension, il règne au plus haut des cieux, il jouit de la gloire qu'il s'est acquise par ses souffrances et sa mort ; les Anges et les Saints font retentir sans cesse, en son honneur, la céleste Jérusalem, des cantiques du triomphe. « Quel besoin avez-vous, semblait dire à Notre-Seigneur le zèle de sa gloire, d'habiter au milieu des hommes, ces créatures imparfaites, pécheresses et ingrates ? Vous n'en retirerez que des humiliations. Au reste, depuis le Ciel, vous pouvez leur témoigner votre amour en leur appliquant les fruits de votre Rédemption. » —

Mais, d'autre part, l'amour représentait au Cœur de Jésus qu'il ne pouvait se séparer de ceux qu'il aimait. Et Jésus fit ses délices d'habiter au milieu des hommes. Véritable Salomon, il réalisa ce que le premier n'avait pu faire. Sans diviser son corps, il le légua tout entier à l'Eglise triomphante et tout entier à l'Eglise militante. Et dans cette lutte de l'honneur et de l'amour, ce fut l'amour qui l'emporta. *Amor de Deo triumphat* (1).

Voulant demeurer au milieu de nous, sans doute Jésus y résidera d'une manière digne de son infinie grandeur ; il siègera sur l'autel comme sur un trône de gloire, dans l'appareil de sa puissance, avec tout l'éclat de sa majesté ; de même qu'au Thabor, ses vêtements seront éclatants comme la neige et son visage brillant comme le soleil. Sans doute, des milliers et des milliers d'anges lui feront une cour magnifique et un splendide cortège d'honneur. Et tous les mortels seront pénétrés de la vérité de son auguste présence, et devant ses autels ils n'oseront se permettre la moindre indécence ; tous, au contraire, ils s'abîmeront dans la plus profonde adoration. — Si Notre-Seigneur avait agi ainsi, il aurait à coup sûr sauvegardé les intérêts de sa gloire. Mais son amour a deviné que devant un tel déploiement de grandeur, beaucoup d'âmes seraient saisies d'effroi et n'oseraient pas aussi librement le visiter et s'entretenir avec lui. Et au risque d'être nié par les incrédules, blasphémé par les impies, méprisé et insulté par les hérétiques, il a voilé complètement sa gloire sous les apparences du pain et du vin. C'est lui qui fait mugir la tempête et gronder le tonnerre : et

(1) S. Bernardus.

dans l'Eucharistie il se tait, il ne fait pas entendre à celui qui vient l'outrager la moindre parole de reproche. Il garde un silence absolu. C'est lui qui fait mouvoir les mondes dans l'espace : et dans l'Eucharistie, il est sans mouvement et comme sans vie. C'est lui qui remplit de son immensité le ciel et la terre : et il se renferme dans les limites étroites des espèces sacramentelles. C'est lui qui donne à la nature ses charmes et ses attraits : et dans l'Eucharistie il se fait abject, petit, humilié ; il s'anéantit incomparablement plus que dans l'Incarnation. Et dans ces abaissements inouïs, c'est l'amour qui triomphe. *Amor de Deo triumphat !*

Mais supposez que Jésus consente à habiter parmi les hommes dans cet état d'humiliation, peut-être se bornera-t-il à se rendre présent dans un seul endroit dont il fera comme la capitale de son amour. On s'y rendra en pèlerinage de tous les pays de la terre. Et alors ce seront des empressements, des adorations, des respects qui le dédommageront de l'excès de ses abaissements. — Mais trop d'âmes aimées du Sauveur seraient par là privées du bénéfice de sa présence ! Trop de pauvres, trop de vieillards, trop d'infirmes ne pourraient le visiter. C'est pourquoi Jésus aimera mieux s'exposer à passer inaperçu, à force de se rendre commun ; et il habitera dans toutes nos villes et dans toutes nos bourgades, si petites qu'elles soient. Encore un triomphe de l'amour. *Amor de Deo triumphat !*

Mais enfin Notre-Seigneur gardera peut-être quelque souci de sa gloire. Puisqu'il le veut, qu'il habite au milieu de nous, qu'il y habite humilié et anéanti, qu'il réside dans tous les sanctuaires, mais au moins que ce ne soit qu'à certains jours de l'année. Alors, dans ces

augustes solennités, les fidèles accourront nombreux dans le saint temple, Jésus n'aura pas la douleur d'être délaissé pendant de longues heures dans son Tabernacle. — Mais le Cœur de Jésus ne s'accommode pas de cette demi-mesure. Nous sacrifiant sa gloire, il la sacrifie tout entière; nous aimant sans relâche, il veut rester avec nous sans interruption. Nouvelle victoire de l'amour. *Amor de Deo triumphat!*

Voilà les abaissements de Jésus comme compagnon de notre pèlerinage; il faudrait dire ses ineffables humiliations comme victime et nourriture de nos âmes. Vous le verriez encore s'oubliant complètement lui-même pour ne s'inquiéter que de nos intérêts. A la Cène, au Calvaire où il nous donne de si grandes preuves de son amour, il n'est pas sans quelque souci de son honneur. Il fait remarquer à Judas son crime, il le menace des vengeances divines; le voile du temple en se déchirant, le soleil en s'obscurcissant, les sépulcres en s'entr'ouvrant, les morts en ressuscitant, proclament sa divinité. — A l'autel, il s'immole sans que rien ne paraisse à l'extérieur. A la Table sainte, il consent, pour ne pas effrayer les âmes justes, à descendre sans se venger dans les cœurs impurs qui lui sont un séjour plus affreux que le plus affreux cloaque; il ne leur dit pas même comme à Judas : *Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ici?* (1) Tant il est vrai que l'amour est victorieux de son divin Cœur, *amor de Deo triumphat*; tant il est vrai que sa charité pour nous se nourrit d'excès, *amor excessibus vivit*; tant il est vrai qu'il nous a aimés jusqu'aux dernières limites,

(1) Matth., xxvi, 50.

cum delexisset suos qui erant in mundo in finem dilexit eos !

Puisque Notre-Seigneur nous a témoigné tant d'amour dans l'Eucharistie, il n'y a qu'un moyen pour nous de lui payer le tribut de notre reconnaissance ; c'est de l'aimer tous les jours avec une ferveur nouvelle dans son auguste Sacrement. Conjurons ce divin Sauveur de mettre le comble à ses bontés, en allumant dans nos âmes une sainte passion pour le mystère de l'autel. Qu'il ne permette pas que, par un miracle diabolique, nous soyons en quelque sorte écrasés sous ses bienfaits, sans nous sentir poussés à lui témoigner notre gratitude ; qu'il ne permette pas que, vivant au milieu de l'incendie de l'amour, nous demeurions froids et glacés. Mais que plutôt, comme autrefois par le ministère de son serviteur Moïse, frappant de la verge miraculeuse le rocher sec et aride, il en fit couler une eau rafraîchissante, il daigne toucher nos cœurs de sa grâce et en faire jaillir les eaux salutaires de la dévotion, qui rejaillissent pour nous jusqu'à la vie éternelle. Oh ! oui, Seigneur Jésus, puisque vous nous aimez d'un si ardent amour, nous voulons être à vous, nous voulons nous attacher à vous, nous voulons vous aimer aujourd'hui et à jamais !

La divinité est cachée, l'humanité est cachée, la charité seule apparaît !

S. BERNARD.



CHAPITRE XIII

L'EUCCHARISTIE CHEF-D'ŒUVRE DE LA SAGESSE DIVINE

*Haurietis aquas in gaudio de fontibus
- Salvatoris, et dicetis in illâ die: Confi-
temini Domino, et invocate nomen ejus;
notas facite in populis ad inventiones
ejus.*

Vous puiserez avec joie aux sources du
Sauveur, et en ce jour-là vous direz:
Chantez les louanges du Seigneur et invo-
quez son nom; publiez ses inventions
parmi les peuples.

(Is., XII, 3 et 4)

Quand nous arrêtons nos réflexions sur l'auguste
mystère des autels, les merveilles de perfec-
tion qu'il renferme éblouissent les faibles regards
de notre esprit. C'est alors qu'il y a lieu de nous écrier
avec l'apôtre saint Paul : *O profondeur des trésors de
la sagesse et de la science de Dieu ! Que ses jugements
sont incompréhensibles et ses voies impénétrables !* (1)
A coup sûr, nous aurions plus tôt fait de nombrer les

(1) Rom., XI, 33.

grains de sable du rivage de la mer, ou les gouttes d'eau dont la réunion forme les océans, que de mesurer l'étendue des perfections divines cachées dans l'adorable Eucharistie. Eussions-nous pour les exprimer les lumières des chérubins et les ardeurs des séraphins, nous ne ferions encore que bégayer; et, n'était l'édification mutuelle que nous nous devons, au lieu de parler, il faudrait, en face des autels, nous abîmer dans une muette contemplation. Après avoir montré que le Très Saint-Sacrement est le chef-d'œuvre de la puissance et de la charité de Dieu, avec un profond respect et non sans avoir invoqué le secours du Très-Haut, selon la recommandation du prophète, convaincus d'ailleurs de notre indignité et de notre impuissance, soulevons encore un coin du voile qui recouvre les mystères insondables de l'autel. *Confitemini Domino et invocate nomen ejus!* Disons que l'Eucharistie est le chef-d'œuvre de la sagesse éternelle. Elle y éclate en effet d'une manière ineffable, cette divine sagesse, et dans le *don* que Jésus nous a fait de lui-même dans le Très Saint-Sacrement, et dans la *manière* dont il s'y donne à nous; et il est infiniment juste de la publier parmi tous les peuples. Que ne nous est-il donné de la faire comprendre à tous les hommes! *Votas facite in populis adinventiones ejus!*

I

L'Eucharistie, c'est-à-dire Jésus-Christ donné aux humains, comme compagnon, nourriture et victime, est un chef-d'œuvre de sagesse, d'abord parce que c'est une complète satisfaction au besoin le plus impérieux

du cœur de l'homme et du cœur de Dieu, ensuite parce que c'est le plus sublime résumé de la religion tout entière.

I. *Dieu est charité*, dit l'Écriture (1). Il a besoin de se donner ; et l'histoire de l'humanité n'est guère que l'histoire du don que Dieu nous a fait de lui-même. Dans le Paradis terrestre, prenant une forme sensible, il traite nos premiers parents avec une touchante familiarité et une ineffable condescendance. Le péché vient jeter ses ténèbres dans notre esprit et ses mauvaises inclinations dans notre cœur ; Dieu revient à nous pour nous rendre la pure lumière de la foi et l'honneur de la vertu. Par le ministère de ses anges, il multiplie ses apparitions aux patriarches ; puis il fixe sa demeure au milieu du peuple juif ; il le gouverne ; il lui parle du haut du Propitiatoire ; il le conduit par les juges, les rois et les prophètes. Quand les temps sont venus, il se rapproche de nous davantage encore ; il se revêt des livrées de notre mortalité ; il devient comme l'un de nous ; il converse, Lui notre Dieu, avec les hommes ; et, avant d'offrir à son Père le sacrifice de sa vie pour le salut du monde, il se donne en nourriture à ses Apôtres par la sainte communion. L'Incarnation, la Communion du Jeudi-Saint, la Rédemption, quelle satisfaction donnée à l'amour infini de Jésus-Christ pour nous ! Mais cette satisfaction n'est pas complète. Que faut-il encore ? Il faut que Jésus-Christ *individualise* son Incarnation ; il faut qu'il s'unisse à chacun de nous, comme il s'est uni à notre nature ; il faut qu'il vive avec toutes les générations humaines, sous toutes les latitudes, comme il a vécu

(1) Deus charitas est, (I Joan., iv, 8.)

avec quelques privilégiés, au jour de sa vie mortelle ; il faut qu'il fasse sentir à chacun de nous les fruits de la Rédemption surabondante qu'il opéra sur la croix. Comment réalisera-t-il cet idéal d'amour ? Par une invention de sa sagesse, par l'institution de la sainte Eucharistie qui le constitue LE DIEU AVEC NOUS. *Notas facite ad inventiones ejus !*

Mais, comme on l'a dit, l'homme aussi a besoin de Dieu ; Dieu est la vie de son âme, de son cœur, de tout son être, l'objet de toutes ses aspirations, et ce cri : MON DIEU ! est celui de tous les hommes et de toutes les situations de l'existence. L'idolâtrie était une illusion que l'homme se faisait sur la présence réelle de Dieu, dont il sentait le besoin... Il faut à l'homme le surnaturel ; s'il n'a pas celui du bien, il choisira celui du mal (1),

Oui, l'homme a besoin de Dieu, il est fait pour Dieu, il lui faut Dieu et Dieu présent d'une manière sensible. Il est vrai que ce désir est mêlé de peur. Le peuple hébreu, au pied du Sinaï, demande à Moïse que ce soit lui, et non le Très-Haut, qui lui parle, et cependant, il reste au pied du Sinaï ; les Juifs sont persuadés que quiconque voit Dieu doit mourir, et cependant ils s'obstinent à désirer voir sa face ; ils disent avec le Prophète : *Cicux, répandez votre rosée et que la terre enfante son Sauveur* (2). Dieu donna quelque satisfaction à ces vifs désirs, à cet impérieux besoin, par l'Incarnation. Il apparut au monde sous la forme la plus douce et la plus rassurante, sous la forme d'un

(1) Mgr Mermillod, *Annales du Très Saint Sacrement*, 4^e année, page 293.

(2) Is., XLV, 8.

petit enfant. Aussi, comme les bergers et les mages vinrent l'adorer avec un empressement plein de confiance ! Puis, il grandit plein de grâce et de sagesse ; il se fit homme du peuple ; il évangélisa avec une si douce majesté et une si majestueuse douceur, que les foules, oublieuses des premières nécessités de la vie, se pressaient autour de lui pour entendre sa parole et être témoins de ses miracles. Sans doute, ils furent bien privilégiés, ceux qui eurent le bonheur de le voir de leurs propres yeux, de l'entendre de leurs oreilles. Mais, l'humanité, prise dans son ensemble, restait avec son immense besoin de la divinité. Pour satisfaire ces nobles désirs et ces généreuses aspirations, Jésus fit appel à la sagesse. Il inventa l'Eucharistie ; et, avec l'Eucharistie, il put réaliser deux choses qui paraissaient impossibles : quitter le monde en sa glorieuse Ascension et rester dans le monde ; se séparer de nous tout en demeurant au milieu de nous ; nous laisser sur la terre son corps sacré et l'emporter dans les cieux ! Lorsque Elie fut enlevé sur un char de feu, il légua comme héritage son manteau à Elisée. Alors, dit saint Jean Chrysostome, il y avait comme un double Elie ; car Elie était en haut, et Elisée, qui devint un autre Elie, était en bas. Mais ce que nous possédons dans le Saint-Sacrement est bien plus précieux. Elie n'abandonna que son manteau à son disciple ; mais le Fils de Dieu en montant au ciel nous laisse sa propre chair. Elie se dépouilla de son vêtement ; mais Jésus-Christ nous laissa tellement son corps, qu'en nous le donnant il le retint et l'emporta avec lui dans les cieux. Artifice merveilleux que sa sagesse inventa pour obéir à son Père, qui l'appelait à lui, et satisfaire à son amour qui lui commandait de demeurer au milieu de nous. Et c'est ainsi que, selon la pensée si profonde

et si juste des Pères, l'Eucharistie est l'EXTENSION de l'Incarnation du Verbe. *Notas facite adinventiones ejus!*

II. Le propre de la sagesse est de pénétrer la nature de tout et de tout ramener à l'unité. A ce point de vue, il est impossible de trouver un plus beau monument de sagesse que la divine Eucharistie : elle est le résumé de la religion tout entière ; elle est le mystère de l'unité. « L'Eucharistie, dirons-nous en employant les paroles d'un éloquent prélat (1), est le tout du dogme. Qui croit à l'Eucharistie, croit à la Rédemption dont elle complète l'œuvre, à l'Incarnation dont elle continue le miracle, à la Trinité dont elle renferme les trois personnes, à Dieu dont elle atteste la souveraine puissance, la paternelle bonté, les attributs incréés. Qui croit à l'Eucharistie, croit à l'Eglise, dont les ministres la confectionnent, dont les Tabernacles la gardent, dont le zèle jaloux veille à en maintenir l'intégrité et à en prêcher la divinité. Qui croit à l'Eucharistie, croit à la vie éternelle. Il l'espère, il l'attend, il la mérite, il en reçoit le gage et il en goûte par avance les ineffables béatitudes. Où se conserve la morale, sinon près des Tabernacles du vrai Dieu ? Le Seigneur, pour conserver le Décalogue, avait élu domicile au milieu des Juifs et il ne cessait de parler du haut de l'arche sainte, où les deux tables de la loi étaient renfermées. Il en est de l'Eglise comme de la Synagogue. Seule, elle a gardé la loi morale, parce que, seule, elle a gardé l'Eucharistie. Regardez notre culte : qui en autorise la pompe, la grandeur, les cérémonies augustes, sinon le

(1) Mgr Besson : *Les Sacrements*, convenances et harmonies du mystère de l'Eucharistie, p. 225.

Dieu de l'Eucharistie ? L'Eglise catholique groupe autour des Tabernacles les rangs innombrables de ses enfants, elle donne au Dieu qui les habite l'escorte majestueuse de ses prêtres et de ses pontifes, elle passe en chantant ses mystères, en prêchant sa foi, en célébrant son culte, à travers les flots émus des révolutions qui la regardent et qui lui ouvrent leur sein sans l'engloutir. Si haut que s'élève la vague, elle montera plus haut encore, elle tiendra au-dessus de toutes les tempêtes cette Hostie sainte, cette blanche victime, cet Agneau de Dieu, que ni le fer, ni la flamme, ni les grandes eaux ne sauraient atteindre ; elle le promènera de triomphe en triomphe jusqu'aux rivages de l'éternité. A l'autel, les membres des trois portions qui composent l'Eglise se réunissent dans l'unité du même bonheur, de la même louange et de la même charité. Les saints qui triomphent, les saints qui souffrent, les saints qui combattent encore, tournent ensemble leurs regards vers le même autel, ressuscitent et vivent par le même pain, se sanctifient, se rachètent ou se glorifient par les mérites du même sang ; et dans la langue parfaite de la louange comme dans la langue incomplète de la prière, au ciel, sur la terre, dans le purgatoire, c'est le même Dieu à qui l'on crie : « Bénédiction, amour, honneur et gloire dans les siècles infinis ! » (1) C'est par Jésus-Christ que l'Eglise militante gagne ses combats, par Jésus-Christ que l'Eglise souffrante obtient sa délivrance, par Jésus-Christ que l'Eglise triomphante jouit de son bonheur. Les anges, ministres de l'Homme-Dieu, vont recueillir sur toutes les lèvres cette expression d'adoration, de reconnaissance et d'a-

(1) Apoc., vii, 12.

amour, et, rapprochant ainsi à travers le triple abîme du ciel, de la terre et de l'enfer, ces cœurs qui battent au même nom, ils les fondent, à force de services mutuels et de fraternels échanges, dans la magnifique harmonie de l'Eglise universelle, autour de ce centre vivant qui les attire, les échauffe, les embrase, les transforme et les divinise à jamais. » Le prophète n'a-t-il pas raison de nous exciter à la reconnaissance envers l'Eucharistie, en nous disant : *Confitemini Domino et invocate nomen ejus ; notas facite in populis adinventiones ejus ?* « Glorifiez le Seigneur et invoquez son nom ; faites connaître aux nations ses admirables inventions ! » (1)

II

Si maintenant nous considérons le mode dont Notre-Seigneur s'est donné à nous dans le Très Saint-Sacrement, nous aurons encore des merveilles de sagesse à admirer. En choisissant le pain et le vin pour en faire la matière de l'Eucharistie, notre divin Sauveur trouva moyen tout ensemble de ménager notre faiblesse, de manifester l'immensité de son amour et de nous donner les plus belles leçons.

I. Jésus veut demeurer au milieu de nous : je le remercie de sa bonté, car mon cœur a besoin de lui ; mais oserai-je m'approcher de sa personne sacrée toute rayonnante de gloire, plus étincelante que mille soleils, et si majestueuse que les Dominations et les Puissances, prosternées dans une profonde adoration,

(1) Is., XII, 4.

ne peuvent se défendre d'un saint tremblement, *adorant Dominationes, tremunt Potestates?* (1) Jésus veut à l'autel renouveler pour notre salut son sacrifice du Calvaire ; qu'il soit béni de ce puissant moyen de sanctification qu'il daigne m'offrir ; mais oserai-je m'approcher du sanctuaire et voir son corps sacré défiguré par les coups de la mort ? Jésus veut me nourrir de sa chair et de son sang ; que le ciel lui témoigne pour moi une juste reconnaissance ; mais, oserai-je presser de mes dents son corps divin ; oserai-je boire en sa forme naturelle son sang adorable ? Tais-toi, esprit humain, avec tes raisonnements sans portée ! Le Dieu d'amour est aussi le Dieu de la sagesse. Il tient à sa disposition des ressources que tu n'aurais pu soupçonner. Il choisit le pain et le vin, éléments familiers à l'homme ; par sa toute-puissance, qu'il communiquera à ses ministres, il changera le pain en son corps et le vin en son sang. Il se substituera à cette double substance dont il ne restera plus que les apparences. Approche donc, ô homme timide ; ton Dieu est là voilé sous les espèces sacramentelles ; il est là immolé, autant que le comporte son état impassible ; il descendra dans ta poitrine, sans que rien puisse troubler les susceptibilités de ta délicatesse !

II. Par le choix du pain et du vin, substances communes et peu coûteuses, comme matière de l'Eucharistie, Notre-Seigneur nous fait voir la générosité de son amour. C'est un signe qu'il veut multiplier sa présence sur tous les points du globe. S'il eût pris une matière plus précieuse, peut-être aurait-il mieux sauvegardé les intérêts de sa gloire, mais ses enfants

(1) Præf. Missæ.

auraient plus difficilement participé aux saints mystères. Son amour n'a pu s'y résigner.

III. Enfin, par la matière du pain et du vin, Notre-Seigneur nous donne les plus précieuses leçons. Et d'abord il nous affirme la continuité de sa présence au milieu de nous. Le pain, dit saint Liguori, étant un aliment qui se consomme quand on le mange et se conserve quand on le garde, notre divin Sauveur a voulu rester sur la terre sous l'espèce du pain, non-seulement pour s'unir à l'âme de ses serviteurs en se donnant à eux en nourriture, mais encore pour être conservé dans les vases sacrés du Tabernacle. — En second lieu, Jésus-Christ nous représente, de la façon la plus vive, que la Messe est *le sacrifice du Calvaire reproduit et continué*. Le pain et le vin, en effet, sont un symbole expressif de la Passion du Sauveur. Car, comme le pain se compose de beaucoup de grains de froment moulus et pétris ensemble ; comme le vin est fait de beaucoup de grains de raisins foulés et écrasés sous le pressoir : ainsi le corps de Jésus-Christ fut brisé de coups, en sorte que son sang s'est échappé par toutes les ouvertures que firent en sa chair les fouets, les épines, les clous et la lance du soldat. — En troisième lieu, la matière du pain et du vin nous indique la nécessité de la sainte Communion. « De même, semble nous dire Notre-Seigneur, que chaque jour vous mangez du pain, et chaque jour vous étanchez votre soif, sans quoi vous vous affaibliriez graduellement et vous finiriez par succomber ; de même, *si vous ne mangez ma chair et si vous ne buvez mon sang, vous n'aurez point la vie en vous* (1). » — Quatrièmement, le pain

(1) Joan., vi, 54,

et le vin nous marquent les dispositions que nous devons apporter à la sainte Table. Disposition de *pénitence* et de *pureté* : les grappes de raisins, les épis doivent être brisés, broyés, purifiés et transformés par le feu avant de devenir le pur aliment qui fortifie et qui réjouit les humains. Disposition de *désir* : pour profiter de la nourriture matérielle, il faut la prendre avec appétit. Disposition de *charité* : le pain et le vin sont composés d'un grand nombre de grains fondus ensemble ; pareillement, nous devons tous, par la charité, ne former qu'un seul corps et une seule âme, nous qui participons au même pain et qui buvons au même calice. Si donc, en nous disposant à communier, *nous nous rappelons que le prochain a quelque chose contre nous, allons nous réconcilier avec notre frère* (1), revêtons-nous de l'esprit de charité, afin de nous unir au Dieu de charité. — Enfin, la matière eucharistique nous donne une idée exacte de la nature de la Communion et de ses effets. Elle nous dit que l'Eucharistie est *la nourriture de nos âmes et qu'elle y produit les mêmes effets que la nourriture matérielle dans nos corps*. La nourriture matérielle s'unit très intimement à celui qui la prend ; elle entretient la vie en réparant la continuelle déperdition de vigueur que fait notre corps ; elle augmente ses forces et lui procure un bien-être et une satisfaction qu'il n'éprouvait pas auparavant. L'Eucharistie, dit le Catéchisme romain, produit tous ces effets dans l'âme.

Nous n'avons fait que bégayer misérablement quelques-unes des merveilles de sagesse que renferme le Très Saint-Sacrement ; et cependant quels sujets d'édi-

(1) Matth., v, 24.

fication ont frappé nos esprits et touché nos cœurs ! Quand nous sommes recueillis au pied de l'autel devant les blanches espèces sacramentelles, ou devant le calice doré qui a l'insigne honneur de renfermer le sang de Jésus-Christ, si nous prêtons l'oreille aux enseignements de la foi, nous verrons dans cet auguste mystère : une satisfaction infinie donnée à l'amour des hommes pour Dieu et à l'amour de Dieu pour les hommes ; un symbole admirable de toute la religion : du dogme, de la morale et du culte ; un foyer d'unité où viennent se rencontrer tous les membres de l'Eglise ; un témoignage ineffable des miséricordes de Dieu ; un ménagement d'une délicatesse infinie pour notre faiblesse et notre misère ; un livre divin où les enseignements les plus précieux sont inscrits en lettres d'amour. *Chantons donc les louanges du Seigneur et invoquons son saint nom ; publions parmi les peuples les admirables inventions de sa charité !*

O mon adorable maître, si dans ce Sacrement vous ne couvriez votre grandeur d'un voile, qui oserait si souvent s'en approcher pour recevoir dans une âme pleine de souillures et de misères Celui qui est la sainteté infinie ? Que les anges et toutes les créatures vous louent à jamais, Seigneur, de ce que vous daignez ainsi vous accommoder à notre faiblesse !

Sainte THÉRÈSE.



CHAPITRE XIV

L'EUCCHARISTIE EST LE PARADIS SUR TERRE

Plantaverat Dominus Deus paradisum voluptatis a principio in quo posuit hominem quem formaverat.

Dès le commencement, Dieu avait planté un paradis de délices où il mit l'homme qu'il avait créé.

(Gen., 11, 8.)

Dieu, dit l'Ecriture, fait tout avec nombre, poids et mesure. Il atteint d'une extrémité à l'autre de la création avec force, et dispose tout avec douceur, en souverain maître du temps, des éléments, des esprits et des cœurs. Dans ses œuvres, rien de heurté, rien de brusqué, mais partout, dans le monde physique comme dans le monde moral, une proportion admirable et un merveilleux enchaînement. Tout est préparé, tout est coordonné, de manière à former dans l'ensemble une splendide et parfaite unité. L'aurore prépare et appelle le jour, la fleur prépare le fruit, l'enfance prépare la jeunesse et celle-ci l'âge mûr et la vieillesse, l'Ancien Testament préparait le Nouveau qu'il esquisait et dont il était la figure.

Nous avons deux destinées, l'une temporelle, l'autre éternelle. Est-ce que la première ne préparera pas la seconde ? Nous n'en saurions douter.

Dans le commencement, Dieu, après avoir créé l'homme, voulant que la couronne éternelle qu'il lui réservait fût non-seulement un don mais encore une récompense, avant de l'introduire dans les célestes parvis, le soumit à un temps d'épreuve et le plaça, dit l'historien sacré, dans un paradis de délices. Adam y vivait innocent et heureux dans la compagnie de son Maître, qui daignait l'entretenir familièrement et le nourrir des fruits de l'arbre de vie. Hélas ! Adam pécha, il fut chassé du paradis, et le châtiment pesa dur et long sur lui et sa postérité. Enfin le Messie vient pour réparer et restaurer toutes choses avec plus de magnificence qu'elles n'avaient été établies (1). Il crée dans son Eglise un nouveau paradis, préparation du paradis éternel, et de beaucoup supérieur à celui de l'Eden, l'Eucharistie qui fait de la terre un ciel, *terram cœlum facit hoc mysterium* (2).

Ne croyons pas que ces paroles renferment une pieuse exagération !

Avec l'Eucharistie, cette affirmation est très certaine, notre pauvre terre devient une splendide image du paradis. C'est un nouveau ciel, moins beau sans doute, mais substantiellement le même que celui où Dieu se donne à ses élus avec plénitude et pour l'éternité !

Vérité fondamentale qui bien comprise est de nature

(1) Deus qui humanæ substantiæ dignitatem mirabiliter condidisti et mirabilius reformasti. (Ex lit. Missæ.)

(2) S, Jean Chrysostome. hom. XXIV, in I Epist. ad Cor.

à transformer totalement notre condition terrestre ! Vérité lumineuse qui jette un jour admirable sur le monde de la nature et de la grâce ! Vérité pleine de suavité qui est une source d'ineffables consolations. Méditons-la avec une attention pleine d'amour. Convainquons-nous que l'Eucharistie est le *Paradis sur terre* sous un triple rapport : en faisant de la terre 1^o le lieu de la PRÉSENCE DE DIEU, 2^o le lieu de la GLORIFICATION DE DIEU, 3^o le lieu du BONHEUR PARFAIT. O Marie, Reine du paradis, ô bienheureux habitants du céleste séjour, priez pour nous ; demandez pour nous au Seigneur l'intelligence, l'estime et l'amour de l'incomparable don de l'Eucharistie qui, tout en faisant notre bonheur ici-bas, doit nous conduire aux ineffables délices dont vous êtes inondés !

I

J'interroge les théologiens et je leur demande : Qu'est-ce que le ciel ? Et ils me répondent d'une voix unanime : Le ciel est le séjour où habitent les trois divines personnes, *Dominus in cælo sedes ejus* (1). Sans doute Dieu est partout ; il remplit le ciel et la terre ; dans son immensité il est présent à tous les points de l'espace, et son être dépasse de l'infini les limites de l'univers. Mais il est particulièrement dans le ciel, parce que c'est là qu'il manifeste particulièrement sa gloire et ses ineffables perfections à ses élus.

(1) Ps., x, 5.

Or, l'Eucharistie fait de la terre un paradis par une toute spéciale présence de la divinité.

Prêtons l'oreille sur ce sujet aux paroles éloquentes de la Bouche-d'Or, de l'illustre archevêque de Constantinople. « Ici-bas, dit saint Jean Chrysostome, le mystère eucharistique transforme la terre en paradis. Montez jusqu'au ciel ou plutôt jusqu'au ciel des cieux ; ouvrez les portes du séjour de la béatitude, regardez attentivement et je vous montrerai sur nos autels ce que vous avez vu de plus excellent dans le paradis. Dans le palais du roi ce qu'il y a de plus auguste, ce ne sont pas les tapisseries qui décorent les murs, ni l'or qui étincelle sur les lambris, mais la majesté royale assise sur son trône. De même dans le ciel. Je ne m'arrête pas à vous faire admirer les anges, les archanges et toutes les hiérarchies des Bienheureux, ni les splendeurs de la cour du Roi des rois ; mais je veux que vous contempriez le Maître de toutes ces magnificences, le Seigneur, le chef de tous les esprits célestes ! Mais vous l'avez sur la terre ! Vous le voyez sur l'autel ! Que dis-je ? Vous le touchez ; ce n'est pas assez : vous le mangez ! et quand vous avez communiqué, vous l'emportez dans vos maisons. » *Hic terram cœlum facit hoc mysterium !* (1)

Oui, par l'Eucharistie la terre est honorée d'une présence de Dieu toute particulière : comme les élus nous possédons l'*Emmanuel*, « le Dieu avec nous », *Emmanuel quod est interpretatum nobiscum Deus* (2).

Présence aussi certaine dans le ciel. Là où est l'hostie consacrée, là est Jésus-Christ ; là le Verbe in-

(1) Hom. 24 in Epist. I ad Cor. *in fine*.

(2) Matth., I, 23.

carné ; là le Fils de Dieu avec les attributs, les grandeurs et les gloires de la divinité ; là le Fils de Marie avec les perfections de sa nature humaine en qui sont tous les trésors de la science et de la sagesse ; là avec le Fils, le Père et le Saint-Esprit, à cause des liens inséparables qui unissent les trois divines personnes. *Emmanuel quod est interpretatum nobiscum Deus !*

Présence aussi continuelle que dans le ciel. L'Eucharistie est la plus sublime réalisation de la promesse que Notre-Seigneur faisait à ses apôtres quelques jours avant son Ascension : « Voici que je suis avec vous *tous les jours*, jusqu'à la consommation des siècles. » Rien ne rebute sa constance : ni les oublis, ni les froideurs, ni les désertions, ni les insultes, ni les blasphèmes, ni les profanations sacrilèges. *Emmanuel quod est interpretatum nobiscum Deus.*

Présence aussi universelle que dans le ciel. Dieu remplit le ciel de sa majesté : Dieu, par l'Eucharistie, est présent sur tous les points du globe, partout où un prêtre prononce sur le pain et le vin les paroles toutes puissantes de la Consécration. Dieu est présent dans les grandes cités et dans les humbles bourgades ; dans les centres de la civilisation la plus avancée et au milieu des populations les plus incultes et les plus barbares : dans les régions glacées du septentrion et dans les pays fécondés par les rayons du soleil des tropiques ; parmi les justes et parmi les pécheurs, sur les autels des basiliques les plus magnifiques et dans les tabernacles des plus pauvres églises. *Emmanuel quod est interpretatum nobiscum Deus.*

Ah ! je le sais, dans le ciel Dieu manifeste sa présence avec une gloire merveilleuse. C'est une lumière, une splendeur, une magnificence dont nous ne pouvons nous faire une idée, tandis que sur la terre il est

le Dieu caché, *vere tu es Deus absconditus* (1). Caché pour nous enseigner la vertu fondamentale de l'humilité ; caché pour exercer notre foi et multiplier nos mérites ; caché pour ménager notre faiblesse, nous inspirer plus de confiance, nous attirer plus puissamment à lui et gagner plus efficacement nos cœurs par l'excès de ses abaissements : car plus il se fait petit, plus il s'abaisse pour nous, plus il ravit nos âmes. Mais bien qu'il soit très caché, il ne nous en est pas moins très présent : *Emmanuel quod est interpretatum nobiscum Deus*.

Je vous adore, ô Dieu présent dans l'Eucharistie, partout où vous résidez sur notre terre. Je vous adore, ô divinité cachée sous les espèces sacramentelles, je vous donne tout mon cœur, parce qu'en vous contemplant je suis éperdu d'amour. A la vérité, dans l'Eucharistie, il n'y a rien pour les sens ; mais l'affirmation de la foi me suffit ; je crois à la parole infallible du Fils de Dieu ! Sur la croix la divinité seule était cachée, ici l'humanité comme la divinité échappent à nos regards ; mais je les reconnais, je les proclame, et je sollicite de vous, ô Sauveur, la grâce qu'implorait le larron pénitent. Je ne vois point vos plaies, comme l'apôtre saint Thomas ; néanmoins je confesse que vous êtes mon Dieu ; Seigneur, augmentez ma foi, ma confiance et mon amour ! O mémorial de la mort de mon Sauveur, pain vivant et vivifiant, soyez la vie et les plus chères délices de mon âme ! O source de pureté, Jésus, mon Seigneur, lavez mon âme dans votre sang, dont une seule goutte est capable de purifier l'univers de toutes les iniquités ! O Jésus, que je contemple

(1) Is., XLV, 15,

aujourd'hui présent sous le voile du mystère, faites que le souhait le plus ardent de mon cœur soit réalisé, accordez-moi de vous voir un jour face à face et de jouir des ineffables délices de la jouissance intuitive (1).

II

Qu'est-ce que le ciel ? Le ciel, me répond encore la théologie, est le lieu par excellence de la glorification de Dieu.

Glorification magnifique par les splendeurs du palais où elle se produit. L'Apôtre bien-aimé, qui fut admis à la contempler, nous en a laissé dans l'Apocalypse une esquisse merveilleuse, bien qu'elle ne soit qu'une ombre de la réalité. « Un ange, dit-il, vint et il me transporta en esprit sur une grande et haute montagne ; et il me montra la Ville, la sainte Jérusalem, illuminée de la clarté de Dieu. Et la lumière qui l'éclairait était semblable à une pierre précieuse, à une pierre de jaspé transparente comme du cristal. Et il y avait une grande et haute muraille, où se trouvaient douze portes et douze anges, un à chaque porte ; et il y avait des noms écrits, les noms des douze tribus des enfants d'Israël. Il y avait trois portes à l'Orient, trois portes au Septentrion, trois portes au Midi et trois portes à l'Occident. Et la muraille avait douze fondements sur lesquels étaient inscrits les noms des douze apôtres de l'Agneau. Et celui qui parlait avec moi avait une baguette d'or pour mesurer la ville, les portes et la mu-

(1) *Adoro te*, hymne de saint Thomas d'Aquin.

raille. Or, la ville est bâtie en carré ; elle est aussi longue que large. Et l'ange mesurait la ville avec sa baguette, et il la trouva de douze mille stades ; et la longueur et la largeur et la hauteur en sont égales. Et il en mesura la muraille qui était de cent quarante-quatre coudées de mesure d'homme, qui était celle de l'ange. Et cette muraille était bâtie de jaspe et la ville était d'un or pur, semblable à un cristal très limpide. Et les fondements de la muraille étaient ornés de toutes sortes de pierres précieuses. Le premier fondement était de jaspe, le second de saphir, le troisième de calcédoine, le quatrième d'émeraude, le cinquième de sardonix, le sixième de sardoine, le septième de chrysolithé, le huitième de béryl, le neuvième de topaze, le dixième de chrysoprase, le onzième d'hyacinthe, le douzième d'améthyste. Or, les douze portes étaient douze perles, et chaque porte était faite d'une de ces perles, et la place de la ville était d'un or pur, comme un verre diaphane. Et je ne vis point de temple dans la ville parce que le Seigneur Dieu tout-puissant et l'Agneau en sont le temple. Et cette ville n'a pas besoin d'être éclairée par le soleil ou par la lune, parce que c'est la lumière de Dieu qui l'éclaire et que l'Agneau en est le flambeau (1). »

La glorification de Dieu dans le ciel est plus magnifique encore par le nombre, la dignité et la sainteté des adorateurs. Ils sont des milliers de milliers ; ils sont de purs rayons de la splendeur éternelle ; ils ont lavé leur robe dans le sang de l'Agneau ; rien de souillé n'a pu pénétrer dans cette auguste assemblée ; ce sont des princes, des rois, des prêtres, des amis de Dieu, des

(1) Apoc., xxi, 9-23.

ministres de ses bontés, des ambassadeurs de ses miséricordes ; c'est la sainte humanité du Sauveur ; c'est la Vierge Marie ; ce sont les anges et les saints ! — Et quels hommages ils rendent à la divine majesté ! Hommages de sublimes adorations, d'ineffables actions de grâces, d'amour le plus brûlant, de louanges enthousiastes, immenses, incessantes ! Hommages à Dieu le Père, à Dieu le Fils, à Dieu le Saint-Esprit ! Hommages à l'Agneau de Dieu qui a été mis à mort pour le salut du monde ! Hommages des anges, hommages des saints ! Isaïe et Daniel, mais surtout le disciple bien-aimé, nous en font parvenir quelques échos. Qu'ils sont beaux, qu'ils sont grandioses ! « J'ai vu, dit saint Jean dans l'Apocalypse, j'ai vu, et il y avait un trône, et sur le trône assis le Roi éternel des siècles et l'Agneau. Et autour du trône vingt-quatre vieillards et quatre animaux symboliques. Et ceux-ci sans relâche, le jour et la nuit, disaient : « Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu tout-puissant, qui était, qui est et qui doit venir ». Et les vingt-quatre vieillards se prosternaient devant l'Eternel, et ils jetaient leurs couronnes devant son trône, et ils disaient : « Il est digne, notre Dieu, de recevoir gloire, honneur et vertu (1). » Et je vis encore, et j'entendis la voix d'anges innombrables autour du trône et des animaux et des vieillards, et ils criaient : « Il est digne, l'Agneau qui a été immolé, de recevoir puissance, divinité, sagesse, force, honneur, gloire et bénédiction (2). » Et j'entendis que le nombre de ceux qui avaient été marqués du sceau des élus était de cent quarante-quatre mille, de toutes les tribus des

(1) Apoc., iv, 11.

(2) Apoc., v, 12.

enfants d'Israël. Ensuite je vis une grande multitude que personne ne pouvait compter, de toute nation, de toute tribu, de tout peuple et de toute langue. Ils étaient debout devant le trône et en présence de l'Agneau, vêtus de robes blanches et ayant des palmes à la main. Et ils criaient à haute voix en disant : « Gloire à notre Dieu et à l'Agneau ! » Et tous les anges se tenaient debout autour du trône et des vieillards et des quatre animaux ; et s'étant ensuite prosternés ils adorèrent Dieu en disant : « Amen ! bénédiction, gloire, sagesse, actions de grâces, honneur, puissance et force à notre Dieu dans les siècles des siècles. Amen ! (1) »

Oh ! avec quelle perfection notre terre, grâce à l'Eucharistie, est une image du ciel au point de vue de la glorification de l'auguste Trinité ! Aux chrétiens de la terre comme aux élus du paradis il faut appliquer la parole du Psalmiste : « Bienheureux ceux qui habitent dans votre maison, ils vous loueront dans les siècles des siècles ! (2) »

Sur terre comme au ciel Dieu a son palais d'honneur : ce sont nos églises que la foi et la piété s'efforcent de rendre moins indignes de l'auguste majesté qui daigne y habiter. Les bons chrétiens s'épuisent en générosité pour que le temple saint s'élève grandiose et monumental ; ils empruntent à tous les règnes de la nature leurs richesses ; ils font appel aux ressources de l'art et de l'industrie ; plus d'une fois on y admire les étoffes rares et splendides et l'on y voit briller l'or et les pierres précieuses.

(1) Apoc., vii.

(2) Beati qui habitant in domo tua, in secula seculorum laudabunt te (Ps. LXXXIII, 5.)

Sur terre comme au ciel Dieu tient sa cour qui se compose d'adorateurs remarquables par leur dignité et leur sainteté. Il y a les anges. Personne ne doute, dit saint Grégoire-le-Grand, qu'au moment du sacrifice le ciel ne s'ouvre à la voix du prêtre, que les chœurs des anges ne soient présents pour rendre hommage à Jésus-Christ, qu'il ne s'établisse un saint commerce entre les choses d'en haut et les choses d'ici-bas, qu'il ne s'opère une union ineffable du visible et de l'invisible. Les anges, affirme saint Léon, vénèrent le corps du Seigneur et protègent les fidèles qui sont présents. Oui, s'écrie saint Chrysostome. les esprits célestes assistent à nos mystères. Des yeux de la foi, ô chrétiens, voyez-les dans le sanctuaire où ils chantent des hymnes en l'honneur du grand Roi qui trône sur l'autel. Les anges sont là qui se prosternent devant notre commun Maître. Ah ! si, au dire de saint Paul, les anges remplissent l'air, quel endroit doivent-ils plus affectionner que celui où réside leur Seigneur ? — Autour du tabernacle il y a encore les bons fidèles que l'attrait de leur cœur appelle auprès de leur trésor ; les bons fidèles qui s'efforcent de purifier leur âme afin d'être moins indignes de paraître devant le grand Roi ; les bons fidèles qui sont avides de l'audience du Dieu très bon et très grand ; les bons fidèles qui viennent s'offrir au Seigneur par Jésus et avec Jésus ; les bons fidèles qui s'approchent de la Table Sainte pour y recevoir le Dieu Sauveur dans leur cœur comme dans un ciboire d'or. Tout ce qu'il y a de noble, de saint, de grand dans l'humanité se réunit avec empressement aux pieds de l'Emmanuel, *ubi fuerit corpus illic congregabuntur et aquilæ* (1). — Autour du tabernacle je vois aussi des

(1) Matth., xxiv, 28.

pêcheurs, ils viennent laver leur âme dans le sang de l'Agneau !

Sur la terre comme dans le ciel Dieu reçoit tout honneur et toute gloire par le culte privé et par le culte public. Des hommages ardents, enthousiastes, variés lui sont prodigués : c'est l'adoration, c'est la louange, c'est l'action de grâce, c'est la supplication, c'est la réparation ! Oh ! la belle imitation du ciel dans nos églises, le dimanche, quand le peuple chrétien, en habits de fête, vient rendre gloire à Dieu par Jésus-Christ et avec Jésus-Christ, *per Christum, cum Christo, in Christo, est tibi omnis honor et gloria* (1) ; quand Dieu est adoré, béni et prié dans des chants si beaux et si expressifs ; quand l'assemblée partagée en deux chœurs semblables aux chœurs des anges et des saints, célèbre la gloire du Père, du Fils et du Saint-Esprit avec des accents inspirés par Dieu lui-même ! Quelle imitation du ciel le jour de la Fête-Dieu quand toute une population glorifie l'Emmanuel ! J'y vois les vieillards du paradis : ce sont les prêtres ; j'y vois les anges : ce sont les longues files de personnes vêtues de blanc ; j'y vois les chérubins symboliques : ce sont les chœurs de chant qui disent les cantiques de la louange répétés par la multitude ; j'y vois les nuages d'encens qui s'élèvent, comme au paradis, vers le Dieu trois fois saint ; j'y vois les fleurs embaumées, touchant le symbole des vertus qui font la sainteté ; et partout la joie illuminant les visages, le respect dans le maintien, les cantiques sur les lèvres ! Quelle imitation du ciel le jour de l'Adoration perpétuelle ! En cette fête l'Agneau de Dieu, le Verbe incarné est élevé sur son trône tout

(1) Ex Lit Missæ.

splendide de riches décors, tout étincelant de lumières ; les acclamations retentissent sans relâche : « Il est digne l'Agneau qui a été immolé, de recevoir la gloire, l'honneur, la louange et la bénédiction ! » Les chrétiens affluent dans le saint temple, quelquefois des milliers et des milliers ; sans cesse des adorateurs exaltent les excellences du Roi immortel des siècles ; tous les hommages sont rendus « au Dieu avec nous » : l'hommage de l'esprit par la foi, l'hommage du cœur par l'amour, l'hommage des lèvres par les psaumes et les cantiques, l'hommage du corps par les adorations les plus respectueuses et les plus profondes !

Salut, ô vrai corps du Christ, né de la Vierge Marie, qui a véritablement souffert, qui a été immolé pour nous et qui maintenant règne pour l'éternité dans le ciel des cieux, *Ave verum corpus natum de Mariâ Virgine !* Salut, Roi immortel des siècles, glorifié par les anges et les saints dans le paradis et qui voulez bien ici-bas agréer nos adorations ! Vous êtes le seul saint, le seul Seigneur, le seul Très-Haut ! A vous louange, amour et reconnaissance à présent et toujours, *Regi sæculorum immortalis omnis honor et gloria !* (1)

III

Le ciel est le lieu de la présence de Dieu et de sa parfaite glorification, mais c'est aussi le séjour du bonheur ineffable, complet et inamissible.

Au ciel les élus sont bien, pour employer le mot

(1) 1 Tim., I, 17.

sublime de simplicité; d'Isaïe, *Dicite justo quoniam benè* (1); la félicité est dans leur cœur, ils sont inondés d'un torrent de délices; ou plutôt ils nagent dans le bonheur comme dans un océan, le bonheur est au-dessus d'eux, au-dessous d'eux, en eux, *intra in gaudium Domini tui!* (2) Leur béatitude est telle que saint Paul, qui en a été le témoin dans son ravissement au troisième ciel, voulant l'expliquer, se contente d'affirmer qu'elle est indicible : « Non, s'écrie-t-il, l'œil de l'homme n'a jamais vu, son oreille n'a jamais entendu, son cœur n'a jamais goûté le bonheur que Dieu réserve à ceux qui l'aiment. »

Eh bien, j'ose le dire, encore sous ce rapport, l'Eucharistie fait de la terre un ciel et la transfigure en un paradis de délices. Elle y renouvelle pour nous, moins la plénitude et la fixité, mais quant à l'essence, les mystères béatifiques qui font l'ineffable félicité des anges et des saints, *Plantaverat Dominus Deus paradisum voluptatis.*

C'est sous cet aspect consolant que les Ecritures nous représentent la divine Eucharistie. Faisant allusion au banquet sacré, les Livres saints l'appellent tantôt une viande très délicate, tantôt un vin délicieux, ici un miel plein de douceur, là une nourriture angélique; ailleurs enfin, comme pour résumer ces diverses propriétés, un festin splendide où le Roi de gloire célèbre magnifiquement les noces de son Fils. « O Dieu, dit le Psalmiste, vous avez préparé au pauvre voyageur sur la terre une table pleine de douceur (3). » Et Jacob,

(1) Is., III, 10.

(2) Matth., XXV, 23.

(3) Ps., LXVII, 11.

dans son admirable vision prophétique, s'écrie : « J'attendrai votre Sauveur, ô mon Dieu. Que son pain est succulent, les rois y trouvent leurs délices (1). » « Que vos saints participent à votre banquet, dit encore le Prophète-Roi, que les justes jouissent avec bonheur de ce festin et qu'ils soient remplis de contentement. O Seigneur, vous m'avez préparé une table contre mes ennemis. Que mon calice est enivrant, qu'il est splendide ! (2) » Pain céleste, nous déclare Notre-Seigneur, incomparablement supérieur à la manne, laquelle cependant était d'une délicieuse suavité et prenait les goûts les plus exquis selon la volonté de ceux qui s'en nourrissaient (3). *Plantaverat Dominus Deus paradisum voluptatis !*

L'Eucharistie fait de la terre un paradis et un paradis de délices : c'est ainsi que les saints ont aimé à la considérer et à la caractériser. Ecoutez leur langage, il est plein d'enthousiasme et de ravissement. « L'Eucharistie, dit saint Chrysostome, fait de la terre un ciel en miniature (4) ». Et saint Augustin : « Dieu en moi, quoi de plus délicieux (5). » Et saint Ambroise : « En recevant le Christ nous recevons les joies de la vie éternelle (6) ; » et encore : « Là où est le Christ là est la vie, là les jouissances du royaume éternel (7). » Et saint Bernard : « Que pouvez-vous souhaiter de bon que vous ne le trouviez en lui ? (8) » Et l'auteur de l'Initiation : « Là où vous

(1) Gen., XLIX, 20.

(2) Ps., LXVII, 4 et Ps. XXII, 5.

(3) Sap., XVI, 21.

(4) Cœlum in angustum redactum.

(5) Deus in me, quid dulcius ?

(6) Hic est cibus in quo vita definitur (In Ps. II).

(7) Ubi Christus, ibi vita, ibi regnum (In Luc, lib. X).

(8) Sermon. XXIX de *Passione*.

êtes, Seigneur, là est le ciel (1). » Et le vénéré M. Olier : « Possédant Jésus-Christ en nous, nous possédons le ciel (2). » Et saint Laurent Justinien : « En Jésus-Christ se trouve la paix intérieure, le repos inaltérable, le bonheur tranquille, une grande allégresse, une sérénité confiante, une société aimable, le baiser d'union, le charme de la contemplation, la suavité de l'Esprit-Saint ; là est la porte du ciel et l'entrée du paradis (3). » David résumait parfaitement les paroles de tous les saints, quand, au psaume quatre-vingt-troisième, il chantait si éloquemment le paradis sur terre en disant : « Que vos tabernacles me sont chers, ô Dieu des vertus ! Mon âme tombe de défaillance à force de désirer la maison du Seigneur. Mon cœur et ma chair ont tressailli d'amour pour le Dieu vivant. Le passereau a trouvé une retraite et la tourterelle un nid pour ses petits. Mon asile, ce sont vos autels, ô Seigneur des vertus ! Bienheureux ceux qui habitent en votre maison ! » *Plantaverat Dominus Deus paradisum voluptatis !*

Au fait la raison éclairée par la foi nous démontre péremptoirement que nous retrouvons dans l'Eucharistie les éléments qui font la joie béatifique des élus, et que par conséquent l'Eucharistie transforme la terre en un paradis de délices.

I. Ce qui fait d'abord le bonheur du ciel, c'est qu'on possède Dieu, et, avec Dieu, tous les biens du corps et de l'âme, tout ce qu'on peut désirer.

Or, par l'Eucharistie nous jouissons de la POSSESSION DE DIEU.

(1) Ubi tu, ibi cœlum.

(2) Catéchisme chrétien, II Part. C. xv.

(3) De casto connubio, cap. xxv.

L'histoire ecclésiastique rapporte que saint Félix de Cantalice, étant en prière une nuit devant l'autel du Saint-Sacrement, tout à coup la sainte Vierge lui apparut portant dans ses bras l'Enfant Jésus, plein de grâce et de beauté, et le lui présenta. Dans un ravissement inexprimable le saint colla d'abord ses lèvres frémissantes sur les petits pieds de l'Enfant Jésus ; puis bientôt, s'enhardissant, il le prit dans ses bras, le serra contre son cœur et se mit à lui témoigner la tendresse de son âme par mille baisers arrosés de douces larmes (1).

Nous avons tous le même bonheur, seulement au lieu de voir Jésus des yeux du corps, nous l'adorons caché sous les saintes espèces. Ne désirez pas le contempler et toucher le bord de son vêtement, comme autrefois les habitants de Jérusalem, au jour de son existence mortelle. Votre sort est meilleur, vous dit saint Chrysostome (2) : par l'Eucharistie il est avec nous, il nous comble de ses dons, il est à nous ! Il est à nous avec toutes ses gloires, toutes ses bontés et toutes ses perfections. Il est à nous et se soumet à toutes nos volontés, se laissant porter, élever, abaisser, adorer, donner ! Il est à nous, demeurant au milieu de nous pour être notre modèle, notre guide, notre protecteur et notre défenseur. Il est à nous pour se faire notre avocat et l'interprète de nos hommages auprès de son Père, particulièrement au saint Sacrifice. Il est à nous pour venir en nos cœurs, les vivifier et les combler de ses bienfaits. Il est à nous, nous le possédons vérita-

(1) Chanoine Ambrosiani : *Les Mystères de l'union béatifique*, ouvrage plein de piété et d'érudition.

(2) Hom. LX ad pop. Ant.

blement, et quel trésor est le nôtre ! Nous le possédons quand il demeure pour nous dans nos églises ; nous le possédons quand il s'immole pour nous sur l'autel ; nous le possédons quand nous le recevons dans la sainte communion, quand dans la joie de notre âme nous pouvons nous écrier :

Le ciel a visité la terre,
Mon bien-aimé, repose en moi !
Du saint amour c'est le mystère,
O mon âme, adore et tais-toi !

Ah ! je comprends que les saints aient été éperdument passionnés pour l'Eucharistie ! Je comprends leur empressement, leur assiduité, leur dévouement pour le Très Saint-Sacrement ! Je comprends un saint Louis de Gonzague, par exemple, qui passait à l'église tout le temps que l'obéissance lui laissait libre ; une sainte Madeleine de Pazzi qui ne faisait pas moins de trente visites par jour à Jésus-Hostie ; un saint François Régis qui, après avoir employé toutes ses journées en œuvres de zèle, allait souvent passer des nuits entières au pied des autels ; un saint Venceslas, roi de Bohême, qui, non content de préparer lui-même le pain et le vin du Sacrifice, d'assister quotidiennement à plusieurs messes, d'orner le temple sacré de ses plus riches draperies et de ses plus précieux bijoux, de servir avec une piété d'ange le prêtre à l'autel, se faisait un bonheur d'aller pieds nus, pendant des nuits d'hiver, adorer Notre-Seigneur présent dans l'Eucharistie ; je comprends un saint Vincent de Paul qui visitait son bien-aimé le plus souvent possible et passait des heures entières, malgré ses nombreuses occupations, dans un mystérieux tête à tête avec l'Hôte divin du Tabernacle ; je comprends un saint François de Sales qui était

comme un séraphin embrasé d'amour devant l'hostie sainte ; une Bienheureuse Marguerite-Marie qui était prête à marcher pieds nus sur un chemin de charbons ardents pour aller à Jésus ! Pour tous ces saints, pour tous les vrais chrétiens, l'Eucharistie est le souverain trésor, le paradis de délices, de la possession duquel ils ne peuvent se séparer. *Plantaverat Dominus Deus paradysum voluptatis !*

II. Ce qui fait en second lieu le bonheur des élus c'est l'ineffable union qu'ils ont avec Dieu par les splendeurs de la vision intuitive et les délices de l'amour béatifique. Par l'Eucharistie nous entrons, pour une part considérable, en participation de ce bonheur.

Quelle union à Dieu d'abord par la foi ! Sans doute, tant que nous demeurons ici-bas, nous ne sommes pas dans la région de la pleine lumière. Cependant quelles illuminations Jésus, le Verbe incarné, le Docteur de la justice, nous donne dans l'adorable sacrement : sur Dieu et sur nous-mêmes, sur le temps et sur l'éternité ! Il nous ouvre les yeux de l'âme, il nous révèle ses infinies perfections, particulièrement sa sagesse, sa puissance et sa bonté. C'est au pied du Tabernacle que les grands savants, comme saint Thomas d'Aquin, et les humbles fidèles, ignorants des lettres humaines, comme saint Pascal Baylon, se sont enrichis d'une merveilleuse science divine. Et quelquefois le rayonnement divin est si fort, l'illustration surnaturelle est si intense, que l'on sort pour ainsi dire des limites de la foi pour approcher des frontières de la Vision !

Quelle union avec Dieu par l'amour dans le culte du Très Saint-Sacrement ! Vous rappelez-vous les disciples d'Emmaüs ? Rien que pour avoir entendu la parole du Sauveur, le jour de Pâque, ils étaient tout brûlants

de séraphiques ardeurs ! Les chrétiens recueillis et fervents ressentent ces flammes aussi douces que pénétrantes. Comment seraient-ils froids et insensibles auprès de la beauté incréée, auprès de la perfection infinie, auprès d'un Dieu qui s'appelle lui-même un feu ardent et consumant ? Comment seraient-ils de marbre et de glace en face de Celui qui brûle pour eux d'un amour si gratuit, si généreux, si tendre, si persévérant, en face de l'AMOUR DES AMOURS, comme dit saint Bernard en parlant de Jésus-Hostie ?

Quelle union avec Dieu surtout par la communion ! Prenez deux morceaux de cire, dit saint Cyrille d'Alexandrie (1), soumettez-les à l'action du feu, ils ne font bientôt qu'un seul morceau : image de l'union qui existe entre Dieu et le chrétien qui communie ! Nous gardons, il est vrai, notre nature et notre personnalité ; mais quelle union encore une fois ! « Celui qui mange ma chair et boit mon sang, dit Notre-Seigneur, demeure en moi et moi en lui ! » O douceur ineffable de l'union contractée au banquet sacré ! O avant-goût magnifique des délices du paradis ! Il avait mille fois raison cet enfant qui disait que LA PREMIÈRE COMMUNION EST UN JOUR DU CIEL PASSÉ SUR LA TERRE, et cet autre qui définissait le paradis : UNE PREMIÈRE COMMUNION QUI DURE TOUJOURS ! « O sacrement de bonté s'écrie le tendre Augustin, tout éperdu de tant de délices, ô signe d'unité, ô lien de charité (2). » *Plantaverat Dominus Deus paradysum voluptatis !*

III. Les élus dans le ciel nagent au sein de la plus inénarrable félicité, d'abord parce qu'ils possèdent

(1) Lib. IV, in Joan., c. xvii.

(2) Tract XXVI in Joan.

Dieu et qu'ils lui sont unis de la manière la plus intime, mais encore à cause du poids immense de gloire éternelle que Dieu leur donne comme un inestimable trésor (1). Ils sont honorés de la dignité d'amis du Très-Haut, de rois, d'enfants de Dieu. Vivant de la vie de Dieu, ils sont, selon la parole de saint Jean, élevés à la gloire de la déification (2).

Ce troisième élément de bonheur, je le retrouve sur la terre par la sainte Eucharistie.

Ah ! il mentait, le démon, quand, poussant Ève à la désobéissance, il l'excitait à manger du fruit défendu en lui promettant qu'elle et son époux seraient comme des dieux, *eritis sicut dii* ! (3) Cette promesse ne se réalise en ce monde que dans le Très Saint-Sacrement. « Celui qui mange ma chair, nous dit Notre-Seigneur, vivra par moi, comme moi je vis par mon Père (4). » « Ce n'est pas moi, nous dit-il encore par la bouche de saint Augustin, qui me changerai en vous, c'est vous qui vous changerez en moi, *non ego mutabor in te, sed tu mutaberis in me* ! »

Il y a en nous un principe de vie divine, la grâce, merveille infiniment plus belle que les plus magnifiques splendeurs de l'univers ; la grâce qui est une participation mystérieuse, mais réelle, à la nature divine, *divinæ consortes naturæ* (5) ; la grâce qui nous fait les enfants de Dieu, les frères de Jésus-Christ, les héritiers du ciel, *ex Deo nati sunt* (6) ; la grâce qui

(1) II Cor., iv, 17.

(2) Nondum apparuit quid erimus... videbimus eum sicuti est... similes ei erimus, I Joan., iii, 2.

(3) Gen., iii, 5.

(4) Joan., vi, 58.

(5) II Pet., i, 4.

(6) Joan., i. 13.

nous rend capables d'œuvres divines, *Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus* (1). Cette vie de grâce nous est donnée au baptême, mais elle est proprement entretenue et nourrie par l'Eucharistie. « Dans la collation de la grâce qui est le but de tous les sacrements, dit un grand théologien, l'Eucharistie se distingue de tous les autres en ce qu'aucun des sacrements n'a pour institution essentielle, principale et directe de nourrir la charité, simplement pour augmenter sa perfection et consommer l'union de l'âme avec le Christ, tandis que c'est la fin première de l'Eucharistie. Ainsi la Confirmation augmente la grâce, mais pour donner la force de résister aux ennemis de la foi : l'Ordre, pour rendre capables des ministères sacrés ; tandis que l'Eucharistie n'a d'autre but, en augmentant la grâce, que d'unir davantage au Christ, de perfectionner sa ressemblance dans l'homme, d'y verser plus abondamment sa vie, ses mœurs, ses vertus (2). »

Oui, par l'Eucharistie, nous sommes honorés, grandis, transformés ! Oui, par l'Eucharistie, nous vivons en Dieu, pour Dieu et par Dieu ! Oui, par l'Eucharistie, nous portons en notre âme Jésus-Christ ! (3) Oui, par l'Eucharistie, nous devenons ; en un certain sens, un même corps avec Jésus-Christ, un même sang avec Jésus-Christ, comme la goutte d'eau tombant dans le vin prend la nature du vin, comme le fer plongé dans

(1) Gal., II, 20.

(2) Suarez apud Tesnière. *Somme Eucharistique*. — Qui vult vivere, habet ubi vivat. Accedat, credat, incorporetur ut vivificetur (S. Aug., tract. 26, in Joan.).

(3) Sic enim efficitur Christiferi, hoc est Christum in corporibus nostris ferentes (S. Cyr. Hieros. Cat. Myst. 4).

le feu prend la nature du feu, *consanguinei ut, ita dicam, et consanguinei facti estis!* (1) Oui, par l'Eucharistie, nous sommes déifiés et selon le mot d'un grand évêque (2), nous devenons DES DIEUX EN FLEUR ! « O chrétien, devons-nous dire avec saint Léon, reconnais ta dignité, et, devenu participant de la nature divine, ne vas point en dégénéralant retourner à ton ancienne bassesse ! Rappelle-toi par qui tu as été arraché à la puissance des ténèbres et transplanté dans la lumière du royaume de Dieu. O chrétien, réjouis-toi ; O chrétien, sois digne du corps dont tu es membre ; vis pour Dieu et en Dieu ! (3) »

Donc reconnaissance à Dieu qui, grâce à l'Eucharistie, a changé pour nous la terre en paradis ! Respect, confiance et amour à l'Eucharistie : honorons l'Emmanuel comme les anges l'honorent dans le ciel ! Au pied de l'Eucharistie, qui est le gage assuré de la vie éternelle, *pignus futuræ nostræ gloriæ* (4), enflammons-nous de saints désirs pour le paradis du ciel où nous retrouverons, mais avec une incroyable plénitude et sans craindre de les perdre jamais, les délices du paradis de la terre ! O salutaire Hostie, qui ouvrez les portes du ciel, de toutes parts nos ennemis nous font la guerre, donnez-nous force et courage, aidez-nous de votre victorieux secours, *Da robur, fer auxilium!*

(1) S. Cyr. Hier. Cat. Myst. 4.

(2) Mgr Berteaud.

(3) Serm. I de Nativ.

(4) Trid. sess. XIII.

Après la vision béatifique, le Saint-Sacrement est la vision la plus complète de Dieu dont les créatures puissent jouir.

P. FABER.



LIVRE DEUXIÈME

Jésus notre Victime dans la Très Sainte Eucharistie

CHAPITRE I

LA MESSE EST UN VÉRITABLE SACRIFICE

Habemus altare.

Et nous aussi, nous avons un
autel !

(Heb., xiii, 10.)

Nous lisons, au livre de l'Exode, que Moïse, conduisant le troupeau de Jethro, son beau-père, dans l'intérieur du désert, vint à la montagne de Dieu nommée Horeb. Là, le Seigneur lui apparut dans une flamme de feu qui sortait d'un buisson miraculeux lequel brûlait sans se consumer. « J'irai, dit Moïse, et je

contemplerai cette merveille ! » Et comme il avançait, une voix se fit entendre disant : « Moïse, Moïse, n'approche pas d'ici, ôte ta chaussure, car la terre que tu foules est une terre sainte. » — Sur le point d'étudier et de contempler la grande merveille qui s'appelle la Messe, l'*action* par excellence qui a un immense retentissement au ciel et sur la terre, le *mystère* que les saints docteurs appellent « redoutable, terrible, sacrosaint, divin, » il me semble que la même invitation au recueillement et au respect nous est adressée par le Seigneur. Je crois l'entendre nous faire cette solennelle exhortation : « Souvenez-vous que la Messe est le dernier mot de ma sagesse, de ma puissance et de ma bonté. N'oubliez pas que c'est la Messe qui vous donne l'Eucharistie, c'est-à-dire mon Christ comme victime, nourriture, compagnon et modèle de vos âmes. Rappelez-vous que c'est la Messe qui glorifie l'auguste Trinité et fait le salut des élus ! »

C'est donc avec une religieuse émotion et un respect plein d'amour que nous abordons cet auguste sujet. Nous expliquerons successivement la nature de la Messe, ses grandeurs, ses fruits, les dispositions avec lesquelles il faut l'entendre, et les rites sacrés qui en accompagnent la célébration.

En ce chapitre, nous nous convaincrons que la Messe est un véritable sacrifice, c'est-à-dire « l'offrande d'une chose extérieure et sensible faite à Dieu, au nom du peuple chrétien, par un ministre légitime, avec destruction ou changement dans la victime, pour reconnaître le souverain domaine de Dieu et ses perfections infinies. » Et, comme conclusion, nous nous écrierons avec l'Apôtre, dans l'allégresse et la reconnaissance de nos cœurs : « Nous aussi, nous avons un autel, *Habemus altare !* »

I

Écoutons un célèbre orateur (1) de ce siècle nous expliquer la loi du sacrifice dans une page aussi lumineuse qu'éloquente.

Dieu est la perfection suprême qui se suffit à elle-même, Dieu est le maître absolu des créatures qu'il a produites par pure bonté. L'homme ne possède rien qui ne soit don de Dieu, rien que Dieu ne puisse lui enlever à chaque instant. Voilà ce qu'il faut confesser, non-seulement de cœur et de bouche, mais par l'action la plus capable d'exprimer notre néant devant Celui qui est l'être même. Or, je n'en vois pas d'autre que le sacrifice. Puis-je mieux dire à Dieu qu'il n'a besoin de rien ; qu'il serait tout encore, quand même le monde ne serait plus ; que tout ce qui est lui appartient sans réserve ; que je tiens tout de son infinie libéralité ; que j'attends de son bon plaisir qu'il daigne me laisser vivre ; puis-je mieux dire cela qu'en lui consacrant et en détruisant en son honneur une chose qui sera la représentation, le *vicaire* de ma propre vie ? Oui, le vicaire de ma propre vie, car je la prendrai parmi les êtres qui sont mes serviteurs et mes nourriciers. De profane qu'elle est je la ferai sacrée en lui imposant les mains comme pour la pénétrer de moi-même, et en lui disant : « Tu es à moi autant que j'ai pu te faire moi, mais tu n'es plus à moi ; sois à Dieu : *Sacra esto !* Je voudrais ne plus être, afin que la grandeur de Dieu

(1) R. P. Monsabré, *Conférence sur le Sacrifice.*

puisse mieux triompher sur mon néant : ne sois plus ! Que ton anéantissement adore le principe et le Maître de tout être ; que ton anéantissement remercie Celui qui daigne me conserver ; que ton anéantissement implore la pitié de Celui qui peut me détruire ! »

Adoration, action de grâce, impétration au degré le plus expressif et le plus éloquent : voilà le sacrifice de l'homme innocent. Ne comprenez-vous pas tout de suite que, si la souveraine majesté de Dieu demande une si grande action, cette action deviendra plus nécessaire lorsque la justice divine exigera une réparation de l'homme pécheur ? En prévariquant, il a vraiment mérité d'être détruit, l'épargner c'est lui donner une seconde fois la vie.

Alors, ce n'est plus assez que l'être qu'il destine au sacrifice soit le vicair de son existence d'emprunt ; il faut qu'il soit le *porteur de son péché*, et, pour cela qu'il soit chargé d'imprécations et d'anathèmes, qu'il devienne comme un péché vivant sur lequel seront assouvies les saintes colères du ciel. Dans le sang répandu, dans les flammes vengeresses qui consumeront l'hostie, on lira ce mot tragique : EXPIATION !

Oui, le sacrifice est l'acte essentiel de la religion. Oui, il est fondé sur les exigences de la nature humaine, et il a été révélé par Dieu comme le moyen indispensable pour lui rendre le culte qui lui est dû.

Aussi bien je le retrouve partout et dans tous les temps : chez les infidèles et chez le peuple de Dieu, sous la loi de nature et sous la loi écrite. Par le ministère de Moïse Dieu en régla lui-même toute l'économie dans le plus grand détail. Il fixa les victimes à offrir, les temps de l'oblation, les qualités du sacrificateur, les cérémonies à observer. Il y avait des sacrifices non sanglants et des sacrifices sanglants. Ceux-ci prenaient

différents noms selon les fins pour lesquelles ils étaient offerts. L'*holocauste* avait pour but de reconnaître le souverain domaine de Dieu et sa perfection infinie ; les *pacifiques* de remercier Dieu de ses bienfaits reçus ou d'en obtenir de nouveaux et ils devenaient alors ou *eucharistiques*, ou *impétratoires* ; les *propitiatoires* enfin étaient destinés à expier les péchés commis.

Les temps fixés par la Providence sont arrivés. Jésus, la grande victime du genre humain, offre sur la Croix le sacrifice dont tous les autres n'étaient que la figure. L'œuvre de la Rédemption est accomplie, la dette pour le péché est payée, toutes les grâces qui doivent sauver les élus sont méritées, le Calvaire devient le point culminant de l'histoire humaine et la source intarissable du salut !

Tout est-il dit ? Les sacrifices sont-ils à jamais abolis ? N'y aura-t-il plus d'offrande pour perpétuer le souvenir du grand sacrifice qui a été préparé par tant d'oblations diverses ? L'Eglise, l'œuvre par excellence de la droite du Tout-Puissant, sera-t-elle privée d'autel et de sacerdoce ? Devra-t-elle, comme la Synagogue, se référer à la foi pour bénéficier des fruits de l'immolation du Calvaire ? Sera-t-elle même, je le dirai, moins privilégiée que la Synagogue, car les Juifs avec la foi avaient leurs prêtres, leur culte pompeux dont le centre était l'autel sur lequel s'offraient de nombreuses victimes ? Sera-t-elle même inférieure aux nations païennes qui sont puissamment portées vers la divinité par le spectacle souvent grandiose de leurs sacrifices ? Gardez-vous de le croire ! L'Eglise est la fille de Dieu, tandis que la Synagogue n'était que sa servante, Dieu aime son Eglise et « il préfère les portes de la sainte Sion à tous les tabernacles de Jacob ! » Un sacrifice visible est exigé par la nature humaine, comme le dit

le saint Concile de Trente (1) : l'Eglise aura son sacrifice, et ce sacrifice est la Messe, *Christus dilexit Ecclesiam* ! Il faut à l'homme un sacerdoce, un autel, des victimes à offrir au Seigneur : l'Eglise aura, par la Messe, son sacrifice, son autel et sa victime, *habemus altare* !

II

Aussi bien Dieu a-t-il songé de toute éternité à lui faire ce présent si délicieux et si nécessaire. Aussi bien, dès l'antiquité la plus reculée, l'a-t-il préparé par les figures les plus expressives sous la loi de nature et sous la loi écrite. Aussi bien, a-t-il mis sur les lèvres de ses Voyants les paroles les plus éloquentes pour le prophétiser. Et tandis qu'il faisait annoncer l'incomparable sacrifice de la Croix, il promettait un autre sacrifice, distinct de celui-ci, un sacrifice splendide, magnifique, divinement saint, qui devait être la gloire du peuple élu (2).

Prêtons l'oreille à deux de ces oracles qui signalent si nettement la nature et le caractère de l'adorable sacrifice de la Messe.

Le premier est de David, le Roi-Prophète, dans le

(1) Ut dilectæ sponsæ suæ Ecclesiæ visibile, *sicut hominum natura exigit*, relinqueret sacrificium, quo cruentum illud semel in cruce paragendum representaretur.. corpus et sanguinem suum sub speciebus panis et vini Deo Patri obtulit (Trid., sessio xxii, cap. 1).

(2) Hæc denique illa est (oblatio) quæ per varias sacrificiorum, naturæ et legis tempore, similitudines figurabatur, utpote quæ bona omnia, per illa significata, velut illorum omnium consummatio et perfectio complectitur (Trid., sessio xxii, cap. 1).

fameux psaume cent neuvième ; et il a été formulé dix siècles avant la venue du Sauveur. Le Psalmiste, après avoir signalé la gloire du Messie, sa victoire sur Satan et ses suppôts, son règne universel, en même temps que sa génération éternelle, met en scène Dieu le Père. Il le fait parler à son Fils. « Le Seigneur l'a juré (certes, il s'agit de quelque chose d'important, pour que le Dieu de toute vérité place sa parole, qui ne ment pas, sous l'autorité du serment), le Seigneur l'a juré, dit-il, et il ne s'en repentira pas (tant la réalisation du projet qu'il médite rapportera de gloire à la divinité, et de bonheur à l'humanité) : Vous êtes prêtre pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédech ! » Or, sur la Croix, Notre-Seigneur n'a été prêtre qu'à un instant fugitif de la durée ; il a été prêtre, mais plutôt selon l'ordre d'Aaron, dont la sacrificature immolait des victimes sanglantes. Il fallait donc un autre sacrifice, un sacrifice qui se renouvelât dans la suite des siècles, un sacrifice non sanglant où il fut question de pain et de vin : c'est la Messe. *Tu es sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech !* (1)

Six siècles s'écoulaient. Un nouveau prophète, sur l'appel de Dieu, se lève. Il jette un regard sur les sacrifices du sacerdoce aaronique et sur un autre sacrifice qui doit être inauguré dans le milieu des temps, comme l'œuvre de Dieu par excellence, et, inspiré par le Saint-Esprit, il s'écrie en s'adressant aux prêtres de l'ancienne loi et en prêtant sa voix au Très-Haut : « Mon cœur n'est plus avec vous, dit le Seigneur des armées, et je ne recevrai plus d'offrandes de vos mains. Car depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, mon nom est grand

(1) Ps. xci.

parmi les nations. Et en tout lieu on sacrifie et on offre en l'honneur de mon nom une oblation pure, parce que mon nom est grand parmi les nations, dit le Seigneur des armées (1). » On le voit, dans cette célèbre prophétie, il s'agit d'un sacrifice qui doit être offert parmi les nations, non une fois, mais sans relâche, non point en un seul lieu du monde, mais en tous lieux. Or, le sacrifice de la Croix ne s'est accompli qu'en un seul endroit, à Jérusalem, une seule fois, le Vendredi-Saint. Il doit donc y avoir un autre sacrifice, et ce sacrifice très pur, très glorieux à Dieu, ce sacrifice de tous les instants, ce sacrifice universel, c'est la Messe. *In omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda !* Chrétiens, soyez sans crainte, nous aurons aussi un autel, Dieu nous l'a juré, *habemus altare !*

III

Magnifique est l'annonce, plus magnifique est la réalisation.

Quelle solennité dans l'institution de la Messe, on voit bien que c'est une œuvre chère entre toutes au Cœur de Jésus ! Quelle solennité dans le choix du jour : c'est le Jeudi-Saint, la veille de la mort du Christ ; le Sauveur va dire ses suprêmes paroles et nous faire un legs qui sera l'insigne expression de son amour, *pridie quam pateretur !* Quelle solennité dans le choix du lieu : Jésus veut une salle spacieuse, pompeusement décorée, c'est la seule circonstance, on l'a remarqué

(1) Malach., I, 10 et 11.

avec justesse, où il veut paraître riche ! Quelle solennité dans la préparation : après avoir disposé ses apôtres par le spectacle de ses exemples, par la vue de ses miracles, par les leçons divines de son enseignement, il se jette à genoux et lave leurs pieds, lui le Maître, à eux les serviteurs, pour indiquer la pureté, l'humilité, la charité, qui doivent éclater en ceux qui participent aux saints mystères ! Quelle solennité dans les rites sacrés que le divin Rédempteur veut bien employer ; il prend du pain dans ses mains saintes et vénérables, dans ces mains qui avaient opéré tant de merveilles, rendu la vue aux aveugles, guéri les maladies les plus diverses et multiplié les pains au désert ; il élève les yeux vers le ciel ; et ayant devant lui toutes les générations, sachant parfaitement comment il sera compris dans la suite des siècles, rendant grâce à son Père pour tant de merveilles qui se déroulent à ses regards, il bénit le pain, le rompt et le distribue à ses disciples en disant : « Prenez et mangez, ceci est mon corps qui vous est donné, faites ceci en mémoire de moi. » Puis prenant le calice et rendant grâce semblablement, il le bénit en disant : « Buvez-en tous, ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, répandu pour vous et pour beaucoup pour la rémission des péchés. Faites ceci en mémoire de moi. » C'est-à-dire consacrez, im-molez, mangez, et donnez en nourriture mon corps et mon sang. « Chaque fois que vous mangerez ce pain divin, chaque fois que vous boirez à ce calice, vous annoncerez, vous réitérerez, vous proclamerez l'im-molation du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne ! »

La grande merveille est opérée, la première Messe est dite, la Messe est instituée !

Nous avons un mémorial de la scène sanglante du Vendredi-Saint. Mémorial vivant : c'est Jésus avec son

vrai corps, son vrai sang et sa divinité ! Mémorial ineffable : c'est Jésus avec tous ses mérites et toutes ses bontés et toutes ses perfections ! Mémorial qui est un sacrifice commémoratif du sacrifice du Calvaire, et en même temps un vrai sacrifice en lui-même, de même que les sacrifices figuratifs de l'ancienne loi étaient de vrais sacrifices !

« Que je trouve de douceur, ô Seigneur, de méditer votre parole, s'écrie Bossuet ! (1) que j'en trouve dans cette parole par laquelle vous établissez et continuez ce banquet, qui est en même temps un sacrifice ! Je ne me lasse point de la méditer ; je la considère de tous côtés ; je la rumine, pour ainsi parler, et je la passe et repasse sans cesse dans ma bouche pour la goûter, pour en tirer tout le suc : « Ceci est mon corps donné pour vous » ; au temps présent : « Qui se donne : Ceci est mon sang répandu pour vous » ; du même temps : « Qui se répand ». Saint Mathieu parle ainsi, saint Marc, saint Luc, saint Paul, quatre témoins parfaitement informés de votre parole, tous quatre parlent au présent, afin que nous entendions, non-seulement que Jésus-Christ en disant : « Ceci est mon corps », l'entendait de ce même corps qui allait être livré pour nous, mais encore qu'il entendait que ce même corps, qui allait être livré et donné pour nous, l'était déjà par avance dans la consécration mystique, et le serait à chaque fois qu'on célébrerait ce sacrifice. Croyons donc, non-seulement que le corps de Jésus-Christ devait être donné pour nous à la Croix et l'a été, en effet, mais encore qu'à chaque fois qu'on prononce cette parole, il est par cette parole actuellement donné pour

(1) Méditations sur l'Évangile.

nous, *Hoc corpus quod pro vobis datur....* Seigneur Jésus, vous êtes la Parole, et vos paroles sont prononcées avec un choix digne de vous. En disant : « Ceci est mon sang répandu pour vous, » vous me marquez que non-seulement il est répandu pour moi sur la croix, mais encore qu'il se répand pour moi et pour la rémission de mes péchés dans le calice, pour m'en assurer, pour me l'appliquer, pour continuer éternellement l'intercession toute-puissante que vous faites pour moi par ce sang. »

Oui, dans cette soirée mémorable qui précéda le jour de sa mort, Jésus, en instituant l'Eucharistie, nous a donné non-seulement un sacrement, mais un sacrifice que les successeurs des Apôtres, les prêtres, doivent offrir, en célébrant la Messe, jusqu'à la fin du monde.

Oui, la Messe est un vrai sacrifice : la tradition catholique l'a toujours cru avec une persistance qui n'a pas souffert d'interruption, et, dès le temps des Apôtres, on a offert à Dieu dans la sainte Eglise le corps et le sang de Jésus-Christ sous les espèces du pain et du vin :

Témoin cet autel de bois, relique incomparable, sur lequel le prince des Apôtres célébrait nos mystères adorables, qui est conservé à Rome, dans la Confession de Saint-Pierre, avec un soin jaloux, et sur lequel le Pape seul peut offrir la sainte Victime.

Témoin cette déclaration si belle de l'apôtre saint André s'écriant sur la croix de son supplice dont il avait fait une chaire : « L'Agneau qui a été immolé sur l'autel et qui a été mangé par le peuple demeure vivant sur son trône céleste. »

Témoin ces innombrables affirmations des saints Docteurs, surtout des quatre premiers siècles, ensei-

gnements si nets, si lumineux, si unanimes, si irréfragables sur la vérité du sacrifice de nos autels, que l'impie Luther ne crut pas pouvoir mieux faire que de les écarter dédaigneusement, comme n'exprimant pas la pensée du Sauveur, que lui seul, le moine apostat et débauché, se vantait de pénétrer et de connaître exactement !

Témoin l'enseignement catégorique de l'Église infail-
lible assemblée en la ville de Trente, fixant la doctrine
avec autorité, et lançant l'anathème : « A quiconque nie
qu'à la messe on offre à Dieu un vrai et propre sacri-
fice ; — à quiconque nie que par ces paroles : « Faites
ceci en mémoire de moi », Jésus-Christ a ordonné prê-
tre les Apôtres ; — à quiconque ose dire que le sacri-
fice de la Messe est seulement un sacrifice de louange
et d'action de grâce, un simple mémorial du sacrifice
du Calvaire, mais qu'il n'est point propitiatoire, qu'il
ne profite qu'au célébrant et qu'on ne doit point l'offrir
pour les vivants et pour les morts, pour les péchés, les
peines, les satisfactions et les autres nécessités ! *Habe-
mus altare !*

IV

Au fait, la Messe réalise avec une incroyable perfec-
tion toutes les conditions requises pour la constitution
d'un vrai sacrifice.

A la Messe il y a un prêtre, c'est Jésus-Christ qui
s'offre par le ministère des prêtres mortels qui tien-
nent sa place, comme il s'est offert par lui-même sur
l'autel de la croix, ainsi que s'exprime le saint Concile
de Trente.

A la Messe il y a une victime, c'est encore Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il a aimé son Eglise, dit saint Paul, et il s'est livré pour elle, *Christus dilexit Ecclesiam et tradidit semetipsum pro ea* (1). De la sorte, Jésus-Christ est la victime éternelle. C'était lui qui était déjà offert et immolé en figure par les mains d'Abel, de Melchisédech et d'Abraham ; c'était lui qui était offert et immolé par les fils de Lévi et d'Aaron ; c'est lui, mais défiguré et méconnaissable, qui était offert et immolé sur les autels idolâtres et jusque sous le couteau homicide ; c'est lui qui a été offert et immolé plus par son amour que par la cruauté des hommes, sur la croix ; c'est lui qui s'est offert et immolé au Cénacle ; c'est lui que nous offrons et que nous immolons tous les jours, que nous offrirons et que nous immolerons jusqu'à la fin des siècles sur les autels ; c'est lui qui s'offre et s'immole, qui s'offrira et s'immolera éternellement sur le sublime autel du ciel, où le bien-aimé l'a vu dans l'attitude de sacrificateur et de victime (2).

A la Messe il y a une sublime oblation qui est faite pour nous. *Pour nous !* Quelle délicieuse et consolante pensée ! Autrefois le grand-prêtre, quand il offrait les sacrifices, portait sur sa poitrine un riche pectoral, orné de douze pierres précieuses où étaient gravés les noms des douze tribus d'Israël. A chaque Messe qui se célèbre, Jésus-Christ, le grand-prêtre de la loi nouvelle, nous porte tous inscrits, en caractères d'amour, dans son Cœur ; tous, c'est-à-dire : et les habitants du ciel, et les âmes du purgatoire, et les hommes qui

(1) Ephes., v, 25.

(2) Cardinal Pie.

vivent actuellement sur la terre, et parmi ceux-ci surtout les membres de son Eglise, et parmi ceux-ci encore surtout ceux qui assistent dévotement au saint Sacrifice, ceux qui procurent qu'il soit offert, ceux qui y sont spécialement recommandés. Et au nom de tous, il présente à son Père une oblation très pure et très sainte, qui dépasse de l'infini toutes les oblations de l'ancienne loi et les mérites de tous les anges et de tous les saints réunis, une oblation souverainement efficace pour glorifier Dieu et nous sanctifier, ainsi que nous l'expliquerons plus au long, *Christus dilexit Ecclesiam et tradidit semetipsum pro ea ut eam sanctificaret !*

A la Messe, il y a immolation non sanglante, il est vrai, mais réelle. Sur l'autel du sacrifice quel changement s'opère ! Quel anéantissement aux yeux éperdus de la foi (1) ! Quelle immolation dans la destruction du pain et du vin dont il ne reste plus que les apparences pour faire place au corps et au sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Quelle immolation dans la consécration séparée du pain et du vin ! Par la force des paroles il ne devrait y avoir sous l'espèce du pain que le corps du Sauveur, et sous l'espèce du vin que son sang ; et si Notre-Seigneur est tout entier sous chaque espèce, c'est uniquement parce que, ressuscité, il est vivant et immortel ! Quelle immolation dans l'être sacramentel que Jésus-Hostie prend à la Messe et qui est détruit par la communion ! O ciel ! à quel abaissement il se réduit ! Où est donc la beauté, l'éclat, la puissance, l'activité, la richesse, la gloire du Verbe, du Chef de

(1) Novum instituit (Christus) Pascha, seipsum sub signis visibilibus immolandum (Trid., sess. xxii, c. 1).

l'Église, du Roi des nations ? Où sont les charmes vainqueurs de son humanité devant lesquels les bienheureux sont ravis et extasiés de bonheur ? Tout cela est caché, tout cela est voilé, tout cela a disparu. Jésus est dans un état de mort ! Il n'agit pas, il ne paraît pas comme un homme, pas même comme le dernier des êtres vivants. C'est l'anéantissement. « Néant d'apparence, néant d'action, néant de liberté, néant de vie sensible, néant d'étendue, néant de relations avec les êtres qui l'environnent. La victime égorgée dans les sacrifices anciens disparaissait-elle plus entièrement sous les cendres du bûcher, que le Christ sous la poussière des accidents ? O prêtre, pourraient dire les anges, tu l'as réduit au néant, notre Roi de gloire : il est moins vivant, dans cet état, que le ver de terre ; et le prin d'herbe annonce sa présence au soleil avec plus d'éclat que lui ! (1) » *Exinanivit semetipsum !*

Enfin à la Messe, pour compléter la perfection du sacrifice, Jésus, notre victime, devient notre nourriture ; son être sacramentel est détruit par la communion, et l'immolation reçoit son achèvement !

En vérité, le ciel en soit béni, notre condition est infiniment supérieure à celle de l'ancien peuple. Nous avons un autel, un sacerdoce, un sacrifice parfaits, *habemus altare !* Oblations de la loi de Moïse, malgré leur nombre et la pompe des cérémonies qui vous les accompagnaient, vous n'étiez qu'une ombre devant la grande réalité de la Messe, *habemus altare !* La Messe nous remplace toutes avec un incroyable avantage : par la Messe nous avons un holocauste parfait, une

(1) P. Tesnière, exposant la théologie du P. Franzelin sur la raison formelle du sacrifice de la Messe.

parfaite action de grâces, une parfaite supplication, une parfaite expiation, *habemus altare !* La nuit a été chassée par la lumière, la figure a fait place à la réalité, *habemus altare !* Aussi bien, Seigneur, votre autel eucharistique est-il l'objet de mon respect, de ma confiance et de mon amour, *Altaria tua, Domine; altaria !* Je viendrai me prosterner au pied de votre autel pour vous y offrir la victime du salut, vous y adorer et y recevoir les dons de votre miséricorde ! O Dieu, grâces vous soient rendues à jamais pour votre don ineffable !

Chaque jour de ma vie, j'offre au Dieu tout-puissant, non la fumée de l'encens, ni la chair des animaux, mais l'Agneau immaculé qui, après avoir servi de nourriture au peuple fidèle, n'est pas consommé, mais demeure vivant pour continuer jusqu'à la fin du monde sa sublime immolation.

Saint ANDRÉ.



CHAPITRE II

EXCELLENCE DU SAINT SACRIFICE DE LA MESSE

*De quo nobis grandis sermo
et ininterpretabilis ad dicen-
dum.*

Nous avons à parler d'un
sujet sublime, d'un sujet inef-
fable.

(Heb., v, 11).

Qu'il est grand, qu'il est magnifique, qu'il est sublime le sacrifice de nos autels ! C'est l'œuvre de prédilection de l'auguste Trinité, *Domine. opus tuum*, c'est la merveille des merveilles, le mystère des mystères : mystère de foi, mystère d'amour ! On peut, en toute vérité, lui appliquer la parole que l'apôtre saint Paul a dite du sacerdoce de Jésus-Christ : « Pour en expliquer la nature, il faudrait des paroles grandioses, mais la langue humaine est impuissante à les articuler, » *de quo nobis grandis sermo et ininterpretabilis ad dicendum*. Nous ne comprendrons bien les splendeurs de la Messe qu'à la divine lumière qui éclaire les bienheureux dans le ciel. Aussi notre devoir est-il de l'étudier tous les jours davantage, afin d'en concevoir tous les jours une estime plus haute et un

amour plus ardent. C'est dans ce but que nous allons essayer de dire quelque chose de son incomparable excellence. Pour aider notre faiblesse nous recourrons au double secours de l'autorité et de la réflexion.

I

Qu'est-ce que la Messe? J'interroge la théologie et l'un de ses plus profonds interprètes en ce siècle me répond en ces termes : « Le sacrifice des autels, c'est le centre de tout le culte catholique. Faites cesser le sacrifice : le temple devient triste et solitaire comme un tombeau ; c'est une maison vide et inhabitée, car le sacrifice qui se célèbre sur l'autel est toute la vie du temple. Faites cesser le sacrifice : le dimanche devient mort et insignifiant ; c'est une *fériation* ennuyeuse et sans but, car le sacrifice qui se célèbre le matin est toute l'âme du dimanche. Faites cesser le sacrifice : et la poésie solennelle des cérémonies, la pompe mélodieuse du chant et la grave et pieuse lenteur des offices s'effacent et disparaissent ; la liturgie, refroidie et glacée, se réduit à une psalmodie sèche, courte et monotone, car le sacrifice est toute l'inspiration et tout le motif de la liturgie. Mais que dis-je ? Le sacrifice des autels est comme le soleil de la religion tout entière ; c'est le foyer d'où partent les rayons étincelants de la vérité et les chaleureuses influences de la grâce : c'est la source d'où jaillissent et découlent toutes les inspirations de la tendre piété. Et comme, dans nos corps, la fonction du cœur est d'épurer sans cesse et de renouveler le sang, que par un double mouvement il attire d'abord et repousse ensuite dans nos veines ;

ainsi l'auguste sacrifice, condensant en quelque sorte tous les jours sur l'autel le sang de Jésus, entretient et rafraîchit sa vertu et le fait rentrer ensuite dans nos âmes plus vivifiant et plus salulaire. »

Qu'est-ce que la Messe ? J'interroge les orateurs sacrés, et le plus sublime d'entre eux (1) s'écrie dans un langage coupé par l'émotion : « Je vois un autel : on va offrir un sacrifice : le sacrifice des chrétiens : le sacrifice de l'oblation pure, dont il est écrit « qu'elle doit être offerte depuis le soleil levant jusqu'au couchant. » Où donc est l'appareil du sacrifice ? Où est le feu ? Où est le couteau ? Où sont les victimes ? Cent taureaux, cent génisses ne suffiraient pas pour exprimer la grandeur de notre Dieu. On offrait aux faux dieux même des hécatombes, c'est-à-dire des bœufs par centaines ; je ne vois rien de tout cela. Quelle simplicité du sacrifice chrétien ! Je ne vois qu'un pain sur l'autel, quelques pains au plus, un peu de vin dans le calice : il n'en faut pas davantage pour faire le sacrifice le plus saint, le plus auguste, le plus riche qui se puisse jamais comprendre. Mais n'y aura-t-il point de chair, n'y aura-t-il point de sang dans ce sacrifice ! Il y aura de la chair, mais non pas la chair des animaux égorgés : il y aura du sang, mais le sang de Jésus-Christ, et cette chair et ce sang seront mystiquement séparés. Et d'où viendra cette chair ? d'où viendra ce sang ? Il se fera de ce pain et de ce vin : une parole toute-puissante viendra, qui, de ce pain fera la chair du Sauveur, et de ce vin fera son sang.... Que le sacrifice des chrétiens est grand ! qu'il est auguste ! qu'il est simple ! qu'il est humble ! Un peu de pain, un peu de

(1) Bossuet, *Méditations sur l'Evangile*.

vin et quatre paroles le composent. Je reconnais le caractère du Seigneur Jésus : Qui voyez-vous ? un homme. Qu'y croyez-vous ? un Dieu..... Voilà les richesses de l'Eglise ! »

Qu'est-ce que la Messe ? J'interroge les auteurs ascétiques et le plus divin, l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*, répond avec un enthousiasme saisissant : « Quand vous auriez la pureté d'un ange et la sainteté de saint Jean-Baptiste, vous ne seriez pas digne de recevoir et de toucher ce sacrement ; car il n'est pas dû aux mérites des hommes de consacrer et de toucher le sacrement de Jésus-Christ et de prendre en nourriture le pain des anges. Sublime est ce mystère et grande est la dignité des prêtres qui ont reçu un pouvoir qui n'a pas été accordé aux anges ! Car il n'y a que les prêtres légitimement ordonnés dans l'Eglise qui aient le pouvoir de célébrer et de consacrer le corps de Jésus-Christ..... O aveuglement ! ô dureté du cœur humain de ne pas apprécier davantage un don si ineffable et de tomber dans l'indifférence par l'usage qu'on en fait tous les jours ! Car si ce très Saint-Sacrement ne se célébrait qu'en un seul lieu, et n'était consacré que par un seul prêtre dans le monde, avec quelle ardeur on courrait en ce lieu et vers ce prêtre, pour assister à la célébration des divins mystères ! Mais maintenant il y a beaucoup de prêtres et Jésus Christ est offert en une foule d'endroits, afin que la grâce de Dieu et son amour pour nous éclatent d'autant plus que la sainte communion est plus répandue dans le monde !... Lorsque vous célébrez ou que vous entendez la Messe, cela vous doit paraître un prodige aussi grand, aussi nouveau, aussi délicieux que si Jésus-Christ, descendant pour la première fois ce jour-là dans le sein de la très Sainte Vierge, se faisait homme, ou qu'attaché à la croix, il

souffrit, mourût pour le salut des hommes... Quand le prêtre célèbre il honore Dieu, il réjouit les anges, il édifie l'Eglise, il secourt les vivants, il procure le repos aux défunts, et se rend lui-même participant de toutes sortes de biens ! (1) »

Qu'est-ce que la Messe ? J'interroge les anges du ciel et ils me répondent par leur assiduité autour des saints autels, par leur ferveur pendant la célébration des saints mystères, que l'auguste sacrifice est pour eux le grand moyen de payer à la très sainte Trinité leur dette d'adoration, de respect et de reconnaissance, *per quem studant angeli, adorant Dominationes, tremunt potestates !*

Qu'est-ce que la Messe ? J'interroge les saintes âmes de tous les siècles, et elles me disent par leur conduite que c'est la perle précieuse de l'Evangile, digne d'être achetée au prix de toutes les richesses. Je les vois assister avec un empressement avide aux divins mystères, malgré leurs occupations. Je vois l'empereur Constantin faisant tous les jours célébrer le saint sacrifice en sa présence, jusque dans ses camps ; saint Venceslas, roi de Bohême, préparer lui-même de ses mains augustes la matière du sacrifice . saint Louis, roi de France, entendant chaque jour plusieurs messes ; l'illustre Thomas Morus, chancelier d'Angleterre, se faisant un honneur de servir le prêtre à l'autel.

Qu'est-ce que la Messe ? J'interroge les saints Docteurs et ils me répondent par saint Bernard : « En entendant ou en célébrant une seule Messe, on peut plus mériter que celui qui emploierait toute sa fortune à soulager la misère des pauvres, plus que celui qui

(1) Imit. Christ., lib. iv, c. 1, 2, 4, 5.

irait en pèlerinage jusqu'aux extrémités du monde et qui visiterait avec la plus grande dévotion les sanctuaires de Rome et de Terre-Sainte. »

Qu'est-ce que la Messe ? J'interroge l'Eglise et elle me déclare par le concile de Trente : « que c'est l'action la plus sainte et la plus divine de la religion chrétienne. »

Qu'est-ce que la Messe ? J'interroge notre grand Dieu, et il m'assure par son prophète Malachie qu'elle est l'objet de ses plus chères complaisances. « Vous ne m'êtes plus agréables, dit le Dieu des armées aux prêtres de l'ancienne loi, et je ne recevrai plus d'offrande de vos mains. Voilà que de l'Orient à l'Occident mon nom est grand parmi les nations : en tout lieu on sacrifie et l'on offre à mon nom une oblation pure (1). »

Qu'est-ce que la Messe ? J'interroge le démon lui-même et il me fait entendre par son acharnement à discréditer nos mystères sacrés, par son ardent désir du temps où, sous le règne de l'antechrist, « il aura puissance contre le sacrifice perpétuel », que la Messe est le mur et l'avant-mur de protection de la religion chrétienne.

Et c'est ainsi que le ciel et la terre, le Créateur et la créature, les saints et les anges, l'enfer lui-même proclament l'excellence de la sainte Messe. O mon âme, réjouis-toi, bénis le Seigneur, loue ses miséricordes avec toute l'ardeur dont tu es capable, *quantum potes, tantum aude* ! Crois que la Messe est le joyau le plus riche des largesses de Dieu à son Eglise : les autorités les plus imposantes le déclarent avec une saisissante

(1) Mal., I, 11.

unanimité, et aussi la raison illuminée des splendeurs de la foi ! *De quo nobis grandis sermo !*

II

En premier lieu, si je considère les éléments constitutifs du sacrifice, il me faut avouer que c'est l'œuvre de Dieu la plus splendide, comme dit le saint Concile de Trente, traduisant et appliquant la parole des saintes Lettres, *opus Dei* (1), et je m'écrie que c'est là surtout que le Seigneur se montre magnifique, pour parler le langage du prophète Isaïe (2). Dans cette sublime action ce sont des abîmes et des abîmes de grandeur, je rencontre le divin partout : soit dans celui qui agit, soit dans l'objet, soit dans la fin, soit dans les heureux bénéficiaires de son œuvre !

A la Messe ce qui est offert ce ne sont point les éléments inanimés de la création, ce ne sont pas les êtres raisonnables, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont le sang est si précieux qu'une seule goutte est plus que suffisante pour purifier l'univers entier : *la victime est un Dieu !* A la Messe celui qui offre, c'est, avant tout, le Pontife selon l'ordre de Melchisédech, celui qui n'a pas besoin de prier pour lui-même comme les enfants d'Aaron et de Lévi, celui dont le célébrant visible n'est que le représentant, celui que saint Paul exalte comme « l'Immaculé, l'innocence même, dont la sainteté est plus élevée que les cieux, » celui qui est la

(1) Domine, opus tuum (Hab., III, 2).

(2) *Ibi magnificus est Dominus Deus noster* (Is., XXXIII, 21).

splendeur de la gloire du Père céleste, l'image de sa substance, qui soutient l'univers par sa puissance et qui expie les péchés du monde (1), Notre-Seigneur Jésus-Christ : *le prêtre est un Dieu !* Celui à qui Jésus-Christ est offert à la Messe, ce n'est ni Marie Immaculée pourtant si pure, ni un élu du ciel si parfait qu'on le suppose. Nous célébrons sur le tombeau des saints, en l'honneur des saints, pour remercier le Seigneur des grâces qu'ils ont reçues, pour leur obtenir une augmentation de gloire accidentelle, pour nous concilier leur intercession ; mais le sacrifice n'est pas offert aux saints, *il est offert à Dieu seul*, parce que Dieu est le souverain Seigneur et la souveraine amabilité ! La Messe est offerte pour l'Eglise entière, pour les bienheureux du paradis, pour les fidèles de la terre, pour les âmes du purgatoire, qui ne font qu'un seul être mystique avec Jésus-Christ, qui sont incorporés avec Jésus-Christ, qui sont divinisés en Jésus-Christ, et par Jésus-Christ. Ainsi, à la Messe, Dieu, toujours Dieu (2). O beauté, ô grandeur ! *Ibi magnificus est Dominus Deus noster !*

Si j'envisage maintenant la valeur de la Messe, quelle merveille ! C'est un principe que la moindre des actions du Sauveur a une dignité souveraine et un prix infini parce que c'est l'action d'une personne divine. Mais à la Messe n'est-ce pas le Sauveur qui agit, n'est-ce pas lui qui s'immole ? Donc la Messe a une puissance infinie pour la glorification de la Trinité et la sanctifi-

(1) Epist. ad Hæbreos.

(2) Et quoniam quatuor in omni sacrificio considerantur, quis offerat, quid offerat, cui offerat, pro quibus offerat, idem ipse, et qui offert et quod offert, unum esset cum eo cui offerre! at, in unum faceret pro quibus offerebat (S. Augustin).

cation du monde. Ce point est d'une importance si capitale que nous le reprendrons bientôt, et, pour notre consolation, nous le méditerons avec détail. *Ibi magnificus est Dominus Deus noster !*

Si j'examine maintenant la place qu'occupe la Messe dans la religion, je la trouve prépondérante, immense, incomparable ! C'est par la Messe que se rend à Dieu le culte public et aussi le culte particulier le plus excellent. C'est la Messe qui nous donne la Présence Réelle, la Communion, l'Eucharistie à laquelle se rapportent les sacrements dont elle est la fin, le complément et la perfection. La Messe est donc le centre autour duquel gravite tout le reste dans le service de Dieu, la Messe est le soleil des exercices spirituels, elle est le cœur de la religion ! Sous cet aspect encore ne convient-il pas de l'exalter comme le don magnifique de la bonté du Tout-Puissant ? *Ibi magnificus est Dominus Deus noster !*

Mais voici une autre excellence du sacrifice de nos autels. La Messe est l'œuvre de Dieu, sublime entre toutes, parce que, outre ses autres mérites, elle résume, renouvelle et rend présents tous les mystères du christianisme. Qui de nous, m'écrirai-je en empruntant les paroles d'un prélat de notre siècle aussi docte que pieux, qui de nous ne s'est pas surpris quelquefois, comme Augustin, comme Bernard, à regretter de n'avoir pas été témoin de la naissance du Sauveur, de n'avoir pas été du nombre des heureux bergers appelés à recueillir ses premières bénédictions, son premier sourire ? Or, il ne tient qu'à nous de nous dédommager. Le Fils de Marie naît chaque jour parmi nous. Voici le signe auquel nous le reconnaitrons : Nous le trouverons enveloppé des langes du sacrement et couché sur la pierre de l'autel, Bethléem, la crèche sont

au milieu de nous : nous les trouverons à l'autel eucharistique. Parfois peut-être aussi nous gémissons de n'avoir pas été témoins du spectacle, terrible et consolant en même temps, du Calvaire, de n'avoir pu contempler ce prodige d'amour : un Dieu déposant sa vie pour ses créatures ! Jésus-Christ s'immole tous les jours parmi nous ! les prodiges de sa naissance et de sa Passion se renouvellent à la fois : *Et renascens perpetuo moriendo vivit* ; voyez ce sang séparé de ce corps ! Nous le reconnaitrons à ce signe : il est enveloppé du linceul des saintes espèces et posé sur le tombeau de l'autel. Le Calvaire, le sépulcre sont au milieu de nous : nous les trouverons à l'autel eucharistique ! Pieuse Madeleine, il vous apparut, votre maître ressuscité ; disciples heureux, vous le vîtes de vos yeux, et vous ne le quittâtes que lorsqu'il disparut dans la nue, laissant sur la montagne la trace de ses pieds. Réjouissons-nous, Jésus-Christ ressuscite, Jésus-Christ triomphe tous les jours au milieu de nous : *In memoriam resurrectionis, Ascensionis Domini nostri Jesu Christi*. Remarquons cette parcelle sacrée que le prêtre réunit au sang du calice, emblème de la réunion de l'âme de Jésus à son corps ! Ame chrétienne, qui revenez du sacrifice, de quel prodige avez-vous été témoin ? *Dic nobis, quid vidisti in via ?* J'ai vu le sépulcre du Dieu vivant et la gloire du Dieu ressuscité : *Sepulcrum Christi viventis !* Le monument de la résurrection, le mont des Oliviers avec l'empreinte des pieds du Sauveur, sont au milieu de nous, nous les trouverons à l'autel eucharistique ! Encore une fois, que la miséricorde de notre Dieu est splendide et magnifique dans la sainte Messe, *Ibi magnificus est Dominus Deus noster !*

Autrefois le grand Apôtre se prosternait à deux

genoux devant Dieu et lui demandait avec instance de remplir ses chers Ephésiens de foi et d'amour, afin qu'ils pussent apprécier, estimer et aimer le mystère du Christ. Je fais la même prière pour moi et tous mes frères en Jésus-Christ. O Dieu, accordez-nous de mieux discerner les excellences du sacrifice ineffable de nos autels. *De quo nobis grandis sermo!* O Dieu, faites-nous sentir efficacement la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur de votre charité dans l'institution de cet adorable mystère, votre œuvre par excellence, *Domine, opus tuum*. O Dieu, donnez-nous d'apprécier, non pas comme elles le méritent, c'est au-dessus de nos forces, mais davantage et tous les jours mieux, les richesses incompréhensibles de la dilection du Sauveur dans la très sainte Messe! *Investigabiles divitias Christi*. Ainsi soit-il! Ainsi soit-il!

La Messe est la plus divine de toutes les choses qui se passent ici-bas.

MGR DE SÉGUR.

CHAPITRE III

LA MESSE ET LE SACRIFICE DE LA CROIX

Hoc facite in meam commemorationem.

Faites ceci en mémoire de moi.

(Luc., xxii, 19.)

C'est une pensée bien douce pour les âmes dévotes à la Passion de Jésus-Christ, de songer que les scènes du Calvaire se renouvellent tous les jours à l'autel. C'est là une vérité fondamentale, extrêmement féconde en fruits de salut, et sur laquelle il importe d'avoir les plus solides convictions. Lorsque nous célébrons les autres mystères de la vie de Notre-Seigneur, nous ne faisons qu'en rappeler la mémoire. A Noël, l'Eglise nous représente la naissance du Sauveur ; mais il n'est pas vrai qu'il naisse en ce jour. A l'Ascension, à la Pentecôte, on nous remet en souvenir son entrée dans le ciel et la venue du Saint-Esprit sur la terre ; mais il n'est pas vrai qu'en ces fêtes Notre-Seigneur monte au ciel, et envoie visiblement le Paraclet à son Eglise. Il en va tout autrement pour la Passion et la mort de notre divin Sauveur. A la Messe, il ne se fait pas une simple représentation du sacrifice du

Calvaire, car, sur l'autel, Jésus-Christ s'immole très réellement quoique mystiquement. Aussi bien, on ne saurait mieux définir la sainte Messe qu'en disant qu'ELLE EST LE SACRIFICE DE LA CROIX REPRODUIT ET CONTINUÉ A TRAVERS LES SIÈCLES.

I

L'idée la plus juste qu'on puisse donner du saint sacrifice de la Messe, et l'éloge le plus achevé qu'on en puisse faire, c'est de dire qu'il est identiquement le même que le sacrifice après lequel le monde a soupiré pendant quatre mille ans, qui a été prédit par les prophètes, figuré par les cérémonies de l'ancien culte, offert au milieu des temps sur le Calvaire, et dont l'oblation unique, dit saint Paul, a été pleinement suffisante pour consommer la sanctification de tous les élus, *unâ oblatione consummavit in sempiternum sanctificatos* (1).

A la Messe quel est le *prêtre* ? Comme au Calvaire, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ. A la vérité, à l'autel, vous voyez un homme mortel, mais ce n'est que le prêtre secondaire. Le prêtre principal, c'est l'unique sacrificateur de la Loi nouvelle, celui dont tous les prêtres catholiques ne sont que les ministres et les représentants, *celui qui était hier, qui est aujourd'hui et qui sera demain* (2), celui à qui il a été dit : *Vous êtes prêtre pour l'éternité* (3), le Sauveur Jésus. Cela

(1) Heb., x, 14.

(2) Heb., xiii, 8.

(3) Ps., cix, 4.

est tellement vrai, que quand est venu le moment solennel de rendre présent Notre-Seigneur, et de l'immoler mystiquement par la consécration séparée de son corps et de son sang, le prêtre secondaire cesse de parler en son propre nom. Il ne dit pas : *Ceci est le corps du Christ, ceci est le sang du Christ* ; mais : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang*, Jésus parlant par sa bouche et se servant de sa langue et de ses lèvres pour accomplir l'auguste mystère. « Non ! s'écrie saint Jean Chrysostome, ce n'est point la puissance d'un homme qui peut accomplir ce nombre étonnant de merveilles, que la foi nous découvre sur l'autel. Nous ne sommes que les ministres et les instruments du véritable sacrificateur. C'est le Seigneur lui-même qui sanctifie et change en principe de salut les dons matériels présentés pour le sacrifice. Alors donc, continue le saint docteur, que vous voyez le prêtre élevant vers le ciel la sainte offrande, n'allez pas croire que cet homme soit le ministre véritable, mais, portant vos pensées au-dessus de ce qui frappe les sens, considérez la main de Dieu invisiblement étendue : c'est par elle que tout est fait ! »

A la Messe, quelle est la *victime* ? Comme au Calvaire, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le Sauveur était à la veille de sa mort ; après avoir fait la Cène légale avec ses apôtres, il prit du pain, le bénit, le rompit et le distribua à ses disciples, en disant : *Ceci est mon corps*. Puis ayant pris le calice, il le bénit semblablement en disant : *Prenez et buvez, ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance qui sera répandu pour vous et pour un grand nombre, pour la rémission des péchés*. Il venait de dire la première de toutes les Messes, il venait de faire une commémoration anticipée de l'immolation du Calvaire. Or, vou-

lant perpétuer ce sacrifice non sanglant à travers les âges, il prononça ces toutes puissantes paroles : *Faites ceci en mémoire de moi* ; c'est-à-dire, comme l'explique saint Paul, offrez le même sacrifice que je viens d'offrir moi-même, savoir : mon corps et mon sang. Renouvelez, dans la suite des siècles, ce sacrifice qui est une représentation de mon sacrifice sanglant qui aura lieu demain ; qu'en mémoire de ma Passion, le même corps et le même sang, qui seront demain séparés par une exécution sanglante, soient aussi séparément consacrés tous les jours, de la manière que je les ai consacrés en votre présence.

C'est qu'en effet, à l'autel, comme au Calvaire, il y a une *immolation* ; seulement le sang n'y coule pas, c'est une immolation mystique et non sanglante. Au nom du Christ, le prêtre prononce sur le pain ces paroles : *Ceci est mon corps*, et sur le vin ces autres paroles : *Ceci est mon sang* ; et, par la force des paroles, sous les espèces sacramentelles, le corps et le sang de Jésus-Christ sont sur l'autel, *séparés*. « Oui ! séparés, dit Bossuet, le corps d'un côté, le sang de l'autre, la parole a été le glaive qui a fait cette séparation mystique. En vertu de la parole, il n'y aurait rien là que le corps, rien là que le sang ; et, si l'un se trouve avec l'autre, c'est parce qu'ils sont inséparables, depuis que Jésus est ressuscité ; car, depuis ce temps, il ne meurt plus. Mais pour imprimer sur ce Jésus qui ne meurt plus, le caractère de la mort qu'il a véritablement soufferte, la parole vient, qui met le corps d'un côté et le sang de l'autre, et chacun sous des signes différents. Le voilà donc revêtu de ce caractère de la mort, ce Jésus, autrefois notre victime par l'effusion de son sang, et aujourd'hui encore notre victime, d'une ma-

nière nouvelle, par la séparation mystique de ce sang d'avec ce corps. »

Et en vertu de cette mystérieuse immolation, le sacrifice de l'autel a la *même valeur* que le sacrifice de la Croix. Oh ! qu'il y avait d'efficacité dans l'immolation sanglante de Jésus pour payer à son Père le tribut d'hommages que sa majesté réclame, acquitter la dette de reconnaissance contractée à son égard par la créature, laver nos iniquités et obtenir les grâces dont nous avons besoin ! Qu'il y avait de puissance pour nous sauver, dans la médiation d'un Dieu mourant et acceptant, pour nous procurer le bonheur, un supplice où l'excès de la confusion se trouvait réuni à l'excès de la souffrance ! Eh bien ! saint Jean Chrysostome nous assure qu'il y en a tout autant dans la célébration d'une seule Messe, *tantum valet celebratio Missæ, quantum valet mors Christi in cruce !*

La Messe, c'est le sacrifice de la Croix *reproduit*. Comme l'Eglise, dans sa liturgie, insiste sur cette vérité fondamentale ! Que signifient cette aube blanche dont le prêtre est revêtu, ce cordon qui ceint ses reins, cette couronne qui orne sa tête, cette tunique sacerdotale qui recouvre ses autres vêtements, sinon Jésus-Christ habillé de la robe des insensés, garotté au jardin des Olives, attaché à la colonne de la flagellation, couronné d'épines et revêtu dérisoirement du manteau d'écarlate, comme un roi de théâtre ? Pourquoi cette croix, dominant l'autel bâti en forme de sépulcre, tracée sur les ornements sacerdotaux et sur les linges sacrés ? Pourquoi ces nombreux signes de croix que le prêtre fait pendant la célébration des saints mystères, sur le pain et le vin qui doivent être changés au corps et au sang de Jésus-Christ, sur lui-même et sur les fidèles ? N'est-ce pas pour nous rappé-

ler que la Messe est le mémorial, la continuation, le renouvellement du sacrifice du Calvaire, auquel il se rapporte, duquel il tire toute sa raison d'être et toute sa vertu? Oui! à l'autel comme au Calvaire, c'est un prêtre, qui est Dieu, offrant à la majesté infinie une victime qui est Dieu! De part et d'autre c'est la même valeur et la même excellence!

II

Que dis-je, la même *excellence*? A l'autel, j'é retrouve quatre caractères que je ne rencontre point au Calvaire, et qui, si j'ose le dire, me rendent la Messe plus chère et plus précieuse que le sacrifice de la croix.

Caractère d'*abaissement* d'abord. Ah! sans doute, au Calvaire, Jésus était bien humilié! Son front couronné d'épines, son corps déchiré par les fouets de la flagellation et par les clous, ce voisinage de deux malfaiteurs crucifiés à ses côtés, cette foule sans entrailles qui l'insultait et se moquait de lui, tout cela le réduisait à un état de complète ignominie. Toutefois on voyait encore son humanité; sa divinité seule était voilée, *in cruce latebat sola deitas*, dit saint Thomas; et même les ténèbres qui couvraient le ciel, les rochers qui se fendaient, le voile du temple qui se déchirait, les morts qui ressuscitaient ne la laissaient pas sans témoignage. Mais à l'autel, quelles humiliations! L'humanité elle-même disparaît, *at hic latet simul et humanitas*. Jésus-Christ est là, dans un état de mort, sous les chétives espèces sacramentelles, il est comme anéanti! Mais il nous est d'autant plus cher qu'il se

fait plus petit par amour pour nous ! *Tanto mihi carior quanto pro mè viliior !* (1)

Caractère d'abaissement, caractère d'*universalité*. Le sacrifice de la croix ne s'est offert qu'en un seul endroit, à Jérusalem, sur la montagne du Calvaire ; le sacrifice de la Messe s'offre partout. L'Afrique n'a pas assez de feux, le Nord pas assez de glaces, la barbarie pas assez de supplices, pour empêcher le missionnaire de dresser un autel au Dieu vivant. Le sang de l'Agneau sans tache coule dans nos cités populeuses et dans les plus modestes hameaux ; dans les plus splendides basiliques et dans les plus humbles églises ; au sommet des plus hautes montagnes et dans les vallées les plus profondes ; il coule sur la planche d'un vaisseau qui sépare à peine le prêtre et l'assemblée d'un abîme où les monstres grondent au milieu des flots. Elle s'offre, la divine victime, dans les jours de paix, à la vue de tous, et dans les jours de persécution, à la dérobée, dans le réduit d'une pauvre demeure. Et c'est ainsi que s'accomplit l'oracle de Malachie, parlant au nom du Seigneur : *En tout lieu on sacrifie et on offre à la majesté de mon nom une oblation pure et sainte. Depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, mon nom est grand parmi les nations !* (2)

C'est qu'en effet le sacrifice de l'autel ne s'offre pas seulement partout, mais *tous les jours* et à *toutes les heures du jour*. Et c'est là le troisième caractère qui le distingue. Quelle joie pour l'âme chrétienne de songer qu'il n'est pas une minute où le sang de l'Homme-Dieu ne coule quelque part dans l'univers ! Le soleil éclaire

(1) S. Bern.

(2) Mal., 1, 11.

à peine les rives lointaines de la Chine et du Japon, qu'il y voit le missionnaire à l'autel, pendant qu'une partie de notre hémisphère est encore ensevelie dans le sommeil. A mesure que la terre tourne et présente aux rayons du jour les nations qui la couvrent, l'Inde et le Thibet, Babylone et Ninive, Jérusalem et le Liban, l'Europe et l'Afrique, l'Amérique du nord et l'Amérique du sud, et les îles sans nombre perdues dans l'Océan, viennent successivement se prosterner devant les autels pour offrir au Dieu vivant l'adorable victime. Le sang du Christ, coulant sans relâche, baigne l'univers entier ; il descend jusqu'aux régions inférieures, dont il force les portes ; il monte jusqu'aux astres, pour leur faire sentir sa vertu sanctificatrice, et ainsi, comme le chante l'Eglise, *et la terre et la mer et les astres, tout est lavé dans le sang de l'Homme-Dieu !* (1)

Caractère d'*utilité*, quatrième caractère d'excellence du saint sacrifice de la Messe. Cela est vrai, saint Paul nous l'assure : par son unique oblation du Calvaire, Jésus-Christ a consommé l'œuvre de la sanctification du monde. Mais, en fait, ce sacrifice n'eut point alors pour nous son effet, puisque nous n'étions pas nés : il nous est appliqué par le sacrifice de l'autel. Au Calvaire est la source des grâces, l'autel est un des canaux précieux par lesquels cette eau de bénédiction coule dans nos âmes. Au Calvaire, la Rédemption a été opérée d'une manière générale ; à l'autel, elle se particularise et s'actualise pour chacun de nous. « Y pensez-vous, disait saint Jean de Jérusalem à son

(1) Terra, pontus, astra, mundus,
Quo lavantur flumine !

peuple, à la Messe ce n'est point seulement une paix générale qui se traite, c'est une réconciliation particulière qui se fait. C'est de vous qu'il s'agit. C'est personnellement pour vous qu'est dressé cet autel, comme un tribunal de grâce, *pro te mensa exstructa est*. C'est pour vous spécialement que s'immole l'Agneau sans tache, *pro te immolatur Agnus*. C'est nommément pour vous que le prêtre mortel et le Grand-Prêtre de la Loi nouvelle s'intéressent, *pro te agitur sacerdos*. Vous êtes le coupable, dont il ménage la grâce ; vous êtes l'indigent, en faveur de qui il sollicite assistance ; l'obligé, dont il acquitte la reconnaissance ; le sujet, dont il exprime les hommages. Et au sortir de la Messe, chacun de vous a le droit de répéter la parole de l'apôtre : « Le Christ m'a aimé, moi personnellement, et il « s'est livré pour moi, *dilexit me et tradidit semetipsum pro me* (1). »

Voilà la gloire du sacrifice de nos autels. Ayons donc pour lui la plus profonde estime. Croyons qu'il est l'*action religieuse* par excellence, comme l'appelle le concile de Trente ; regardons-le comme *le soleil des exercices spirituels, le centre de la religion chrétienne, le cœur de la dévotion, l'âme de la piété, l'abîme de la charité divine*, comme parle saint François de Sales. Assistons-y le plus souvent qu'il nous sera possible, que ce soit là notre plus chère dévotion, et ainsi l'autel sera pour nous, dans toute la force du terme, *la source des grâces qui rejaillissent jusqu'à la vie éternelle* (2).

(1) Eph , v. 2.

(2) Joan., iv, 14.

Il y a dans la sainte Messe autant de mystères qu'il y a de gouttes d'eau dans la mer, de grains de poussière dans l'air et d'anges dans le Ciel.

Saint BONAVENTURE.



CHAPITRE IV

SOVERAINE EFFICACITÉ DE LA MESSE POUR GLORIFIER DIEU

Infinitus thesaurus est hominibus.

C'est un trésor infini pour les hommes.

(Sap., vii, 14.)

Nous avons étudié la nature du saint sacrifice de la Messe et nous avons été émerveillés devant cette œuvre divine entre les œuvres divines, comme s'exprime S. Denis l'Aréopagite (1). Contemplons maintenant ses fruits admirables et nous comprendrons mieux encore son incomparable excellence. Envisageons-les d'abord par rapport à Dieu.

Nous avons quatre obligations à remplir à l'égard du Souverain Maître. Comme créatures tirées du néant par le Créateur nous devons reconnaître son souverain domaine sur nous et notre absolue dépendance vis-à-vis de lui, nous devons glorifier ses perfections infinies, sa majesté infinie, sa bonté infinie, en un mot,

(1) Divinorum omnium divinissimum.

nous devons l'adorer de corps et d'âme. En second lieu, tenant tout de sa divine générosité, nous avons à lui témoigner notre gratitude. Cette double obligation incombe à toute créature sans exception, aussi bien aux anges et aux saints qui sont au ciel qu'aux fils d'Adam qui sont encore sur la terre. — Et puis, nous sommes si faibles, si impuissants pour le bien, si pauvres, si dénués de tout, si indigents, que nous avons besoin de recourir sans cesse à sa miséricordieuse bonté : nous devons prier. Enfin, comme pécheurs, nous sommes tenus rigoureusement d'expier nos fautes, de crier pitié et indulgence et d'implorer notre pardon.

Or, la Messe est pour nous le moyen suprême pour nous acquitter envers Dieu de cette quadruple dette. La Messe, en effet, comme le remarque saint Laurent Justinien, a été avant tout instituée pour glorifier Dieu et pour affirmer de la manière la plus expressive sa souveraine grandeur et son domaine souverain sur toute créature.

Aussi bien dans la liturgie du sacrifice il y a un rit remarquable qui met en pleine lumière cette vérité. Quand le prêtre a terminé les prières du Canon, avant de commencer la préparation immédiate à la communion, il prend l'Hostie consacrée et la plaçant sur le calice qui renferme le Précieux Sang, il l'élève en prononçant ces paroles qui sont une magnifique définition du mystère de nos autels : « C'est par le Christ, c'est avec le Christ, c'est dans le Christ, que nous vous rendons, ô Dieu le Père tout-puissant dans l'union du Fils et du Saint-Esprit, tout honneur et toute gloire ! »

Oui, par la Messe, nous présentons à l'auguste Trinité, avec une ineffable perfection, l'hommage de l'adoration, l'hommage de la reconnaissance, l'hommage de

la supplication, l'hommage de la propitiation. Oui, la Messe est pour nous un trésor infini pour glorifier le Seigneur. *Infinitus thesaurus est hominibus*. Méditons cette délicieuse et consolante vérité.

I

I. La première dette que nous avons à payer à Dieu, la plus importante, c'est celle de l'adoration.

On raconte (1) qu'une sainte âme, embrasée de l'amour de Dieu et du désir de sa gloire, s'écriait souvent : « Ah ! mon Dieu, mon Dieu, que je voudrais avoir autant de cœurs et autant de langues, qu'il y a de feuilles sur les arbres, d'atomes dans l'air, de gouttes d'eau dans l'océan, pour vous aimer et vous louer autant que vous le méritez ! Oh ! que n'ai-je en mon pouvoir toutes les créatures, pour les déposer à vos pieds, afin que toutes se consomment d'amour pour vous, pourvu que je vous aime plus qu'elles toutes ensemble, plus même que les anges, plus que les saints, plus que le paradis tout entier. » Un jour qu'elle se livrait à ces transports avec la plus vive ardeur, elle entendit le Seigneur lui répondre : « Console-toi, ma fille ; par une seule Messe que tu entendras avec dévotion, tu me rendras toute la gloire que tu souhaites et infiniment plus encore ! »

Rien de plus vrai que cette parole de Dieu à son humble servante. Que fait Jésus-Christ sur l'autel du sacrifice ? Il s'abaisse, il s'anéantit, il s'immole réellement quoique spirituellement ! Au nom de qui ? En

(1) Saint-Jure, *Connaissance et amour de Jésus-Christ*, liv. III.

notre nom : il se substitue à nous, il tient notre place ! Et pourquoi ? Pour reconnaître la grandeur de Dieu et la petitesse de la créature ; pour protester qu'il a droit sur nous et que nous sommes à lui ; pour l'adorer.

Remarquons que nous entendons le mot adoration non point dans le sens restreint de l'acte de la vertu de religion, mais dans le sens large et complet du premier commandement : « *Dominum Deum adorabis et illi soli servies*, Un seul Dieu tu adoreras et aimeras parfaitement », c'est-à-dire comme la réunion de tous les hommages par lesquels nous rendons gloire à toutes les perfections divines. Les autres fins du sacrifice ne sont qu'une application partielle de cette première fin.

Par la Messe donc nous glorifions l'infinie grandeur, l'infinie souveraineté, l'infinie indépendance, l'infinie richesse, l'infinie libéralité, l'infinie éternité, l'infinie sagesse, l'infinie bonté du Dieu un et trine !

La Messe, rappelons-le nous, est surtout un acte d'amour de Dieu. J'aime cette belle définition du mystère de nos autels, donnée par un ancien auteur (1) : « La Messe est une action publique, instituée par Jésus-Christ pour témoigner à Dieu, en immolant une victime, qu'on l'estime et qu'on l'aime plus que tout ce qui est créé et qu'on se consacre à son service. » Ainsi non-seulement à la Messe nous faisons une éclatante profession de respect, d'obéissance et de soumission envers la majesté divine, mais nous lui donnons le plus beau témoignage d'estime et d'amour. La meilleure preuve de dilection, dit Notre-Seigneur, c'est de mourir pour ceux qu'on aime. Et voilà qu'à la Messe nous nous

(1) Le P. Vaubert : *La dévotion à Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'Eucharistie*.

immolons, en la personne de Jésus-Hostie, qui nous représente, à l'amour de Dieu. Nous nous donnons à lui, nous nous sacrifions à lui ; nous le reconnaissons si bon, si beau, si parfait que nous faisons profession de ne penser, de n'aimer, de ne respirer que pour lui ; nous protestons de la façon la plus expressive que nous nous consacrons à lui, que nous nous dévouons à lui, que nous ne voulons vivre et mourir que pour lui ! O Dieu, lui disons-nous quand nous sacrifions, — sinon par les paroles, du moins par les actes, mille fois plus éloquents que les discours, — ô Dieu, je viens reconnaître aux pieds de vos autels que vous êtes tout et que la créature n'est rien ; que vous ne tenez rien de personne et que toutes les créatures qui sont dans le ciel et sur la terre et même dans l'enfer vous sont redevables de tout ce qu'elles ont de bon ; que vous n'avez besoin de rien pour être heureux et que vous trouvez en vous-même votre béatitude, tandis que nul ange, nul homme ne trouvera jamais de félicité qu'en vous seul et qu'il ne sera pleinement satisfait que lorsqu'il jouira dans la vision intuitive de votre infinie bonté. O Dieu, je m'attache à vous de toutes mes forces, je me consacre à vous tout entier, je me donne à vous pour le temps et pour l'éternité ! O mon âme, quels cantiques de louange, quels accents d'amour, quels hommages d'adoration s'élèvent de l'Hostie sainte pendant le sacrifice, pour monter vers Dieu en ton nom ! Puisses-tu les bien comprendre et les apprécier comme ils le méritent !

II. Innombrables sont les grâces que nous avons reçues de la bonté de Dieu ! Notre vie est un tissu de bienfaits divins : bienfaits généraux et bienfaits particuliers ; bienfaits dans l'ordre de la nature et bienfaits dans l'ordre de la grâce ; bienfaits de la création, de la

conservation, de l'Incarnation, de la Rédemption, des Sacrements et en particulier de l'Eucharistie ; bienfaits qui nous viennent par l'intercession de la Très Sainte Vierge et des saints, et par le ministère des anges ; bienfaits de l'enfance, de la jeunesse, de l'âge mûr et de la vieillesse ; bienfaits de tous les instants. *Qu'avons-nous que nous n'ayons reçu ?* (1) Tous, nous devons nous écrier avec David : *Que rendrai-je au Seigneur pour tous les bienfaits dont il m'a comblé ?* Tous, nous devons répondre comme lui : *Je prendrai le calice du salut et j'invoquerai le nom du Seigneur* (2), c'est-à-dire : J'aurai recours au saint Sacrifice ! Car il nous rend ce second service de payer admirablement la dette de gratitude que nous devons à Dieu ; c'est pour cela qu'il porte le nom si expressif d'EUCARISTIE qui signifie gratitude et reconnaissance.

Mais quelle belle action de grâces que celle de la Messe ! Dieu nous comble de ses faveurs, il se donne lui-même à nous, et voilà qu'à la Messe, en retour, nous lui offrons, non pas les biens de la terre, il n'en a que faire, mais son divin Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Un Dieu pour un Dieu, n'est-ce pas une juste compensation ? D'ailleurs, notre adorable Sauveur, en notre nom, pendant le saint sacrifice, accomplit avec une incroyable sublimité tous les devoirs de la reconnaissance, lesquels sont, d'après saint Thomas, le souvenir et l'estime du bienfait, l'amour du bienfaiteur et un retour proportionné. Or Jésus, le Verbe incarné, Dieu et homme tout ensemble, connaît les mystères du Créateur et de la créature, les abîmes d'indigence d'un

(1) I Cor., iv, 7.

(2) Ps., cxv, 12 et 13.

côté et les abîmes de miséricorde de l'autre ; il sait quel prodige c'est que cette condescendance du bon Dieu qui l'incline à avoir pitié de misérables comme nous ; il connaît, sans les oublier, toutes les grâces que nous avons reçues du ciel, jusqu'à celle qui nous paraît la plus minime ; il en apprécie l'incommensurable valeur ; et il loue et bénit son Père des miséricordes qu'il a exercées et exerce envers ses frères, dont nous sommes, nous, quoiqu'indignes ; et pour payer notre dette de gratitude il s'offre lui-même à son Père pour tous et chacun de nous ! Oh ! si nous le voulions, comme nous serions reconnaissants au Père, au Fils et au Saint-Esprit pour leurs bontés à notre égard ! La Vénérable sœur Françoise Farnèse était tourmentée des plus vifs regrets en se voyant comblée des bienfaits divins, sans trouver moyen d'acquitter sa dette de reconnaissance envers Dieu. Un jour qu'elle s'abandonnait à ces sentiments inspirés par le plus tendre amour, la Sainte Vierge lui apparut et déposant entre ses bras son divin Enfant : « Recevez-le, lui dit-elle, il est à vous et sachez-en tirer parti. Avec lui seul vous satisferez à toutes vos obligations ! » — Et nous aussi recourons à la Messe pour exercer envers notre bon Maître cette vertu qui honore si grandement le cœur de l'homme ! O précieuse Messe par laquelle le Fils de Dieu est en quelque sorte déposé entre nos bras, comme la Sainte Vierge le déposa autrefois entre les bras de sœur Françoise Farnèse, *parvulus datus est nobis* ! (1) Heureuse Messe où Jésus-Christ, en notre nom, remercie son Père et lui rend en notre lieu et place le culte qu'il préfère, *cultus Dei in hoc maxime constitutus est ut anima ei non sit ingrata* (2).

(1) Is., ix, 6.

(2) S. Aug., *De Spir. et Litt.*, c. xi.

II

Passons maintenant aux hommages qui sont propres à ceux qui n'ont pas abordé aux rivages fortunés du paradis, mais qui demeurent encore dans la vallée de larmes, je veux dire l'impétration ou la prière et la propitiation ou l'expiation.

I. Elle est grande notre misère ici-bas ! De combien de grâces nous avons besoin tant pour le corps que pour l'âme ! Tous nous devons nous appliquer la parole que l'ange, de la part de l'Éternel, adressait à un orgueilleux qui pensait qu'il se suffisait à lui-même et qu'il n'avait besoin de rien : « Vous êtes pauvre, vous êtes aveugle, vous êtes indigent, vous êtes malheureux, vous êtes misérable et digne de pitié ! (1) » Pour faire notre salut nous avons besoin d'une multitude de secours. De nous-mêmes comme de nous-mêmes nous ne pouvons pas former une pensée qui soit méritoire du ciel. Il nous faut de toute nécessité recourir au Seigneur. Nous sommes obligés de reconnaître par la prière que Dieu est l'infiniment riche, la source unique et obligatoire de tous les biens, nous devons à la vérité de notre indigence et à la gloire du Dieu très grand et très bon cette humble confession de notre misère par la prière. La prière est pour nous une stricte obligation.

Or, Dieu en soit béni, la Messe, ici encore, nous vient en aide pour payer divinement cette dette imposée à

(1) Apoc., III, 17.

notre condition. Ici encore la Messe nous permet infiniment de glorifier Dieu comme il le mérite !

Oh ! comme Jésus-Christ prie admirablement à la Messe en notre lieu et place. Du fond de l'abîme d'anéantissement où le placent, sous les saintes espèces, les paroles de la consécration, comme il crie vers Dieu en notre faveur ! *De profundis clamavi ad te, Domine !* (1) Comme il exprime bien, par son être sacramentel et par son immolation non sanglante, la petitesse et l'indigence de l'homme et la grandeur et la richesse de Dieu ! Quelles supplications victorieuses s'échappent des plaies de son corps divin ! Quelle sublime Hostie pacifique nous présentons au Seigneur pour provoquer ses généreuses libéralités ! Quel trésor de grâces nous faisons descendre sur nous et sur le monde ! Nous le verrons bientôt dans une méditation spéciale, *Omni benedictione cœlesti et gratia repleamur !* (2)

II. Il est bien touchant l'usage des Religieuses de Notre-Dame de Sion, à Jérusalem ! Dans l'église qui s'élève dans la ville sainte sur les ruines du Prétoire, ces épouses du Christ, après l'Elévation, chantent sur le ton de la plus humble supplication ces paroles que prononçait le Sauveur expirant : *Pater dimitte illis ; nesciunt enim quid faciunt.* « O Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Ces bonnes Religieuses ne font qu'exprimer sensiblement la supplication silencieuse mais toute-puissante de la Victime eucharistique et l'expiation infinie qu'elle offre à Dieu son Père pour nous !

Il en est qui s'étonnent, dit S. Léonard de Port-

(1) Ps. cxxxix, 1.

(2) Ex Liturgia Missæ.

Maurice, en voyant le changement opéré, en quelque sorte, dans la conduite de Dieu par rapport au gouvernement du monde. Anciennement, il se faisait appeler le Dieu des armées, il parlait à son peuple du milieu des nuages et la foudre à la main, et de fait il le châtiât selon toute la rigueur de sa justice. Pour un seul adultère, il fit passer au fil de l'épée vingt-cinq mille personnes de la tribu de Benjamin. Pour un léger sentiment d'orgueil auquel David se laissa aller en faisant le dénombrement de son peuple, il envoya une peste si cruelle qu'en peu d'heures elle causa la mort à soixante-dix mille personnes. Pour un simple regard trop curieux ou peu respectueux des Béthsamites sur l'Arche sainte, il en fit périr plus de cinquante mille. Et maintenant il supporte avec patience, non-seulement la vanité et les légèretés, mais les impudicités, même les plus révoltantes, les scandales les plus criants, les blasphèmes les plus horribles, les profanations les plus éhontées du saint jour du dimanche. La terre ne s'entr'ouvre pas pour dévorer les blasphémateurs, le feu du ciel ne détruit pas nos cités et nos bourgades. Comment cela se fait-il ? Pourquoi une telle diversité de conduite ? Nos ingratitude seraient-elles plus excusables qu'autrefois ? Ne le pensez pas ! Elles sont au contraire plus criminelles, à raison des bienfaits immenses dont nous avons été comblés.

Où donc est la raison de la clémence de Dieu ? Pas ailleurs que dans l'oblation du saint sacrifice, dans laquelle l'Agneau sans tache s'offre sans cesse au Père éternel comme victime pour expier les péchés du monde. Par nos péchés, en nous révoltant contre Dieu, nous irritons sa colère et nous provoquons ses châtiements ; et, grâce à la Messe, à tous les instants de la durée et sur tous les points du globe, Jésus-Christ en

s'humiliant sur les autels jusqu'à une incroyable immolation, en offrant ses souffrances du Calvaire, offre à la majesté du Très-Haut une magnifique compensation, et une surabondante satisfaction à sa justice irritée. Toutes ses plaies, toutes ses blessures, comme autant de bouches divinement éloquentes, crient : *Pater, dimitte illis* (1), demandant pardon et miséricorde. Et Dieu se laisse toucher ; et Dieu eetient son bras vengeur prêt à nous frapper. Et c'est ainsi que la Messe offre à Dieu une propitiation d'une valeur toute divine ; c'est ainsi que, selon la belle expression de saint Eucher, « elle est comme une colonne inébranlable qui soutient le monde chancelant sous ses crimes (2), » c'est ainsi qu'elle est le soleil qui réjouit la sainte Eglise, dissipe les nuages et répand partout la sérénité ; c'est ainsi qu'elle est l'arc-en-ciel de la réconciliation entre Dieu et les hommes !

O mon Dieu, je vous remercie de m'avoir remis entre les mains le trésor incommensurable de la Messe, pour vous glorifier dignement, *infinitus thesaurus est hominibus* ! O mon Dieu, avec toute la reconnaissance de mon cœur, je m'écrie tout joyeux, comme l'un de vos plus dévots serviteurs dans le Saint-Sacrement : « Certainement, certainement, en entendant la sainte Messe avec les dispositions convenables, nous rendons au Seigneur un honneur infini ; » et l'honneur du sacrifice d'holocauste, et l'honneur du sacrifice eucharistique, et l'honneur du sacrifice impétratoire, et l'honneur du sacrifice de propitiation ! O mon Dieu, je veux user de mon trésor pour avoir part aux douceurs de votre

(1) Luc., xxiii, 34.

(2) Nutantis orbis statum sus inens (Hom , iii).

amour. Je viendrai au pied des autels vous offrir *par Jésus-Christ*, mon intermédiaire et mon avocat, *avec Jésus-Christ*, en joignant mes faibles hommages à ses hommages si parfaits, *en Jésus-Christ*, avec son esprit d'humilité, de générosité, de dévouement et d'amour, tout honneur et toute gloire. *Per Christum, cum Christo, in Christo, tibi... omnis honor et gloria !*

Tout l'honneur que les anges et les hommes ont jamais rendu à Dieu ne peut lui procurer autant de gloire qu'une seule Messe.

Saint ALPHONSE DE LIGUORI.



CHAPITRE V

SOUVERAINE EFFICACITÉ DE LA MESSE POUR LA SANCTIFICATION DE NOS AMES

*Omni benedictione cœlesti et
gratia repleamur.*

Nous pouvons attendre de la
Messe toute grâce et toute bénédiction céleste.

(Ex Lit Cath.).

Faites tous vos efforts, disait saint François de Sales, « pour assister tous les jours à la sainte Messe, afin d'offrir à Dieu pour vous et pour toute l'Eglise, le très saint, le très sacré, le très souverain sacrifice, qui est le centre de la religion chrétienne, le cœur de la dévotion, l'âme de la piété, le mystère ineffable par lequel Dieu s'appliquant réellement à nous, nous communique magnifiquement ses grâces et ses faveurs. Si par quelque force majeure, vous ne pouvez pas assister à la célébration de ce souverain sacrifice, d'une présence réelle, au moins faut-il que vous y portiez votre cœur, pour y assister d'une pré-

sence spirituelle. » Si le saint Docteur pressait si vivement les fidèles d'assister à la Messe, c'est qu'il en connaissait le merveilleux pouvoir pour nous procurer toutes sortes de biens. En effet, elle est pour nous une source de grâces, sa vertu repose sur les fondements les plus solides, et son efficacité s'étend à une multitude de bienfaits.

I

Il semble que le sacrifice n'ayant été établi que pour honorer Dieu, là devraient se borner toutes nos prétentions. Ce serait toujours une grande consolation pour une âme qui aime le Seigneur, de pouvoir si aisément le glorifier de la manière la plus excellente qu'il soit possible sur la terre. Mais Dieu a tellement mêlé nos intérêts aux siens que nous ne pouvons travailler efficacement aux uns sans promouvoir efficacement les autres. « Le croiriez-vous, dit saint Augustin (1), jusque dans les sacrifices ordonnés pour sa gloire, le Seigneur a moins envisagé ses avantages que les nôtres ? » En effet, les fruits que nous retirons de la Messe sont si merveilleux et en si grand nombre, qu'il n'est pas aisé d'en montrer toute l'excellence, ni d'en faire un exact dénombrement. Le ciel, la terre, le purgatoire, les anges, les chrétiens, les saints qui jouissent du bonheur éternel et les âmes qui achèvent de se purifier : tout le monde y a part. A chacun des hommages que nous offrons à Dieu correspond un profit pour nous.

(1) S. Aug., lib. X de *Civit. Dei*, cap. v.

En retour de nos hommages d'*adoration*, Dieu nous réserve des trésors d'honneur, surtout pour le ciel ; car il glorifie ceux qui le glorifient. *Il est impossible*, dit saint Bernard, *que le fidèle qui assiste dévotement à la Messe fasse une mauvaise mort*. Et Notre-Seigneur Jésus-Christ a révélé à sainte Mechilde que celui qui aura eu la coutume d'assister pieusement à la Messe pendant sa vie, sera consolé à sa mort par la présence des anges qui le défendront contre les embûches du démon.

La reconnaissance pour les grâces reçues est le moyen le plus efficace pour en obtenir de nouvelles. Que ne devons-nous pas espérer du saint sacrifice de la Messe, qui est une si parfaite *action de grâces* pour tous les bienfaits du Seigneur ? Quel titre à la bienveillance divine n'acquérons-nous pas, en y assistant avec les dispositions requises ? L'Eglise a donc raison de chanter : « qu'il est digne, qu'il est juste, qu'il est convenable et *salutaire* de rendre grâces à Dieu, par Jésus-Christ Notre-Seigneur ? »

A l'hommage de la *propitiation* correspond dans le cœur de Dieu le sentiment de la pitié, de la commisération, de la patience et de la longanimité ! Il attend, comme un père miséricordieux, que les prodiges, sollicités par ses grâces nombreuses reviennent à lui, lui qui ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive.

Mais c'est surtout comme sacrifice d'*impétration* que la Messe est pour nous un trésor infini de sanctification qui nous procure les bonnes grâces de notre Seigneur et Maître, *infinitus thesaurus est hominibus*. Pour apprécier son efficacité, dit le docte Suarez, il faut se rappeler l'efficacité de la Passion : c'est le même Jésus-Christ qui s'immole et qui attire sur tous

les grâces du ciel (1). La Messe nous est si salutaire qu'à la fin des temps l'antechrist, ce formidable émissaire de l'enfer pour établir le règne de l'impiété, s'efforcera avant tout d'empêcher l'usage public de nos sacrifices. Nouvel Holopherne, en coupant ainsi ces précieux canaux des faveurs du ciel, il voudra réduire Béthulie aux abois, il espérera détruire l'Eglise. Son pouvoir, il est vrai, ne s'étendra pas jusque-là; mais en s'opposant au libre exercice de la religion et en particulier à la célébration de nos saints mystères, il viendra à bout d'altérer considérablement le christianisme, de refroidir la ferveur des chrétiens et de rendre leur charité languissante (2). Ainsi le soleil éclipsé, quoique toujours présent dans le monde, quoique toujours le même dans le fond, ne laisse pas de causer dans la nature une sorte de langueur plus ou moins sensible.

II

Mais sur quoi est fondée l'efficacité de la sainte Messe comme sacrifice d'impétration, comme moyen d'attirer les bénédictions de Dieu sur nous? Avant tout sur la prière de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

O ciel! c'est Jésus-Christ qui prie à la Messe, Jésus-Christ vrai homme, mais aussi vrai Dieu, Jésus-Christ qui est toujours écouté par son Père éternel qui met en lui ses complaisances (3). C'est Jésus-Christ qui

(1) Quidquid est effectus divinæ Passionis est effectus hujus sacrificii: continet enim in se Christum passum (Disp. 79, sect. 1).

(2) Refrigescet charitas multorum (Math., xxiv, 12.)

(3) Pater... semper me audis (Joan., xi, 41 et 42).

prie et demande, non comme une faveur, mais comme le paiement d'une dette, les grâces qu'il a achetées sur le Calvaire par l'effusion de tout son sang ! C'est Jésus-Christ, mais qu'elles sont sublimes les qualités de sa prière ! Prière extrêmement fervente, *cum clamore valido* ! Prière souverainement clairvoyante : il sait dans le plus petit détail toutes les nécessités et tous les besoins de chacun de nous ! Prière infiniment humble : il s'abaisse jusqu'à l'anéantissement devant la majesté de Dieu afin de mieux toucher son cœur !

Représentons-nous ce Pontife éternel, revêtu d'une perfection sans bornes, tout éclatant de vertus, qui paraît devant son Père en qualité de suppliant et d'intercesseur pour nous, *Ut appareat vultui Dei pro nobis* (1). Pénétré d'un respect infini pour l'adorable Majesté du Très-Haut, il le prie, il le conjure de verser abondamment sur tous ses bénédictions. Il étale, pour ainsi dire, à ses yeux, le prix immense de ses plaies sacrées, de son sang et de ses travaux ; il lui rappelle le souvenir des larmes qu'il répandit et des prières qu'il fit autrefois pour nous durant le cours de sa vie mortelle, et spécialement sur l'arbre de la croix. Qui pourrait douter qu'une telle supplication n'émeuve le cœur du Père céleste pour ouvrir sa main libérale et en faire découler ses dons les plus précieux ?

L'Eglise intervient aussi, portant dans ses mains les fruits de justice et de sainteté des âmes justes de tous les temps, tous les mérites accumulés par cette multitude innombrable de saints dont elle a enrichi le ciel. Encouragée par ce trésor, monument éternel de la bonté de son Dieu et de la constante protection de son au-

(1) Heb., ix, 24.

guste Epoux, Jésus-Christ, elle sent redoubler sa confiance, et elle prie ; et Jésus, la victime de nos autels, présente à Dieu ses demandes les appuyant de son crédit tout puissant !

Enfin, de concert avec le prêtre qui sacrifie, les assistants au sacrifice, tous ceux qui l'offrent ou sont censés l'offrir à Dieu, concourent à leur manière à ce concert de prières, soit qu'ils étendent leurs supplications à tous les fidèles, soit qu'ils les restreignent à des intérêts particuliers. Et Jésus, notre avocat, notre divin intercesseur, appuie leurs demandes, il les autorise en les joignant aux siennes, pour leur donner par cette union bienheureuse toute l'efficacité qu'elles peuvent avoir.

Dieu, le bien infini, est jaloux de répandre autour de lui ses bienfaits et de nous communiquer ses grâces (1). Il veut que nous le priions. Il nous assure qu'il fera droit à nos demandes : « Demandez, nous dit-il, et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira. » Il s'engage même sous l'autorité du serment à exaucer nos prières, et, comme si ce n'était pas assez, il corrobore encore sa parole par les comparaisons les plus expressives et les paraboles les plus consolantes : « En vérité, en vérité, tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom vous l'obtiendrez. » Comment serait-il sourd à une prière parfaite comme est celle de la sainte Messe ? Il ne le peut. Aussi bien, en considération de la Messe, nous comble-t-il de toutes bénédictions célestes et de toutes grâces temporelles et spirituelles. *Omni benedictione cœlesti et gratiâ repleamur !*

(1) Bonum sui diffusivum.

III

I. Grâces spirituelles. Et d'abord la sainte Messe nous obtient la destruction complète du péché. Dans l'intention de Notre-Seigneur, le saint sacrifice doit concourir d'une manière spéciale à la rémission des péchés. C'est ce qui est rappelé tous les jours aux prêtres et aux fidèles au moment solennel de la Consécration. « Voici le calice de mon sang qui sera répandu pour vous et pour beaucoup pour la rémission des péchés : *Hic est enim calix sanguinis mei qui pro vobis et pro multis effundetur in remissionem peccatorum.* » Et le saint concile de Trente affirme en effet que Dieu « touché par l'oblation de ce sacrifice pardonne les fautes, même les péchés les plus graves (1). » Il faut remarquer toutefois que le sacrifice ne remet pas les péchés de la même manière que les sacrements de Baptême et de Pénitence. Ceux-ci les effacent immédiatement, par eux-mêmes : la Messe dispose à en recevoir la rémission au tribunal sacré en obtenant des grâces de conversion, qui excitent les pécheurs à la componction et à la détestation de leurs fautes. D'autre part la Messe obtient à ceux qui sont dans l'amitié de Dieu la délivrance, en tout ou en partie, des peines temporelles qu'il faudrait subir en ce monde ou en l'autre. Comme nous l'expliquerons bientôt avec plus de détails, le saint sacrifice, appliqué par nous aux âmes du purgatoire, a la vertu de les introduire dans le

(1) *Hujus quippe (sacrificii) oblatione placatus Dominus, gratiam et donum pœnitentiæ concedens, crimina et peccata etiam ingentia dimittit* (Trid., sess. xxii, cap. 2).

séjour du *rafraichissement*, de la lumière et de la paix. Saint Jérôme, cité par le P. Léonard de Port-Maurice, assure « que pendant qu'on dit la Messe pour une âme du Purgatoire, le feu qui la consume suspend son énergie, en sorte qu'elle ne souffre pas pendant tout ce temps. » Le même Docteur affirme « qu'à chaque Messe, un grand nombre d'âmes sortent du Purgatoire et s'envolent au ciel. » Enfin la Messe nous affranchit du péché en nous procurant la victoire sur les différentes tentations qui nous assiègent et qui ont tant de pouvoir pour nous faire succomber : tentations extérieures de la part des compagnies dangereuses, du mauvais exemple, du scandale ou des puissances de l'enfer ; tentations intérieures, causées par les funestes impressions d'une chair rebelle, par la force de nos habitudes criminelles ou par la seule inconstance de notre volonté dans le bien (1).

A la destruction du péché succède infailliblement la vie de la grâce. Dieu ne détruit que pour édifier ; il n'arrache que pour planter ; il n'éteint le feu de la concupiscence que pour allumer le feu de la charité ; s'il abolit par la Messe l'empire du démon, c'est pour établir le sien dans nos âmes. C'est pour cela que le saint concile de Trente enseigne que non-seulement le sacrifice de nos autels nous obtient le don de la pénitence, mais encore nous ménage à propos les secours dont nous avons besoin dans les différentes conjonctures de la vie (2). Oui, la Messe est pour les justes le principe

(1) Si quis devote audit missam non incidit in peccatum mortale et venialia remittuntur ei (S. Augustin).

(2) Docet sancta Synodus per sacrificium fieri ut .. et gratiam inveniamus in auxilio opportuno (Sess. xxii, c. 2).

des grâces les plus variées. Grâces de lumière pour discerner la vérité, grâces de force et de générosité pour pratiquer le bien énergiquement sans peur et sans respect humain, grâces d'affermissement dans la vertu : « Celui qui entend pieusement la Messe, assure le pape saint Grégoire-le-Grand, se maintiendra dans la bonne voie. » Grâces de consolation, d'encouragement et de paix. Grâces de progrès dans la charité et dans toutes les vertus surnaturelles. Grâces de protection spéciale, de préservation particulière et surtout de persévérance finale qui nous arrache à l'enfer et nous fait prendre rang parmi les Bienheureux !

II. Là ne se borne pas l'efficacité de la sainte Messe. Elle nous obtient encore tous les biens temporels en tant qu'ils peuvent concourir au salut de notre âme : la santé, l'abondance, la tranquillité, la préservation ou la délivrance des fléaux comme la peste, la guerre, la famine, les persécutions, les calomnies et les inimitiés. Elle nous obtient les faveurs que nous sollicitons ; et elle nous en procure beaucoup d'autres auxquelles nous ne songeons pas. Ici encore nous avons l'affirmation de deux illustres Docteurs de l'Eglise. « Sans aucun doute, dit saint Jérôme, le Seigneur nous accorde toutes les grâces que nous lui demandons à la Messe, pourvu qu'elles nous soient avantageuses ; et, ce qui est bien plus merveilleux, très souvent il nous accorde même ce que nous ne lui demandons pas ; en sorte qu'on peut dire que la Messe est le soleil du genre humain qui répand ses rayons sur les bons et sur les méchants, et qu'il n'y a pas d'âme si perverse au monde qui ne retire quelque profit de l'assistance au saint Sacrifice, bien des fois même sans qu'elle y pense et sans qu'elle en fasse la demande. » — « Il est incontestable, dit de son côté saint Grégoire, dans son

quatrième dialogue, que celui qui assiste à la Messe sera délivré de beaucoup de maux et de dangers imprévus. » Le trait suivant, rapporté par S. Antonin, archevêque de Florence, nous en donne une preuve saisissante. Deux jeunes gens, assez libertins du reste, sortirent un jour ensemble pour une partie de chasse ; l'un des deux avait entendu la Messe auparavant, mais non pas l'autre. Tandis qu'ils étaient en chemin, il s'éleva tout à coup une violente tempête, et au milieu des tonnerres et des éclairs, ils entendirent une voix qui criait : « Frappe, frappe ! » Comme ils continuaient à marcher, saisis de frayeur, la foudre éclata et tua celui qui n'avait pas assisté à la Messe. L'autre, que l'épouvante mettait hors de lui-même, ne savait où diriger ses pas, lorsqu'il entendit de nouveau la même voix qui répéta : « Frappe, frappe ! » Le malheureux jeune homme s'attendait à une mort certaine ; mais il fut rassuré par une autre voix qui répondit : « Je ne puis pas, parce qu'aujourd'hui il a entendu le *Verbum caro factum est*. » Ce fut donc la Messe à laquelle il avait assisté qui le préserva d'une mort certaine.

En vérité, grâce à la Messe, tous les jours et à toutes les heures du jour l'œuvre de notre rédemption continue à s'exercer, et puissamment (1). En vérité, par la Messe, nous sommes comblés de toute grâce et de toute bénédiction dans notre corps et dans notre âme pour ce monde et pour l'autre (2). Ah ! qu'il serait à souhaiter que nous connussions bien le précieux trésor que nous avons entre les mains ! Heureux, mille fois heureux le

(1) Opus nostræ Redemptionis exercetur (Secr. in Missa Dom, 9 post Pent.).

(2) Omni benedictione cœlesti et gratia repleamur.

peuple chrétien s'il savait profiter de ses avantages. Mais, hélas ! comme disait le Vénérable curé d'Ars, c'est la foi qui manque ! Sortons de notre sommeil, secouons notre torpeur, réveillons notre foi et notre confiance.

Oui, confiance en la Messe : imitons l'Eglise. Pendant les saints mystères elle ne met point de bornes à ses supplications ; elle multiplie hardiment ses demandes, sachant l'étendue du crédit de Notre-Seigneur. Elle prie pour les présents et pour les absents, pour les justes et pour les pécheurs, pour ses enfants et pour ses persécuteurs, pour le corps et pour l'âme, pour les vivants et pour les morts, pour le temps et pour l'éternité.

Confiance en la Messe : imitons les anges. Selon saint Jean Chrysostome, les esprits célestes attendent l'heure du sacrifice pour rendre plus efficace et plus sûre leur intercession en faveur des hommes. Ils prient alors pour nous avec une confiance plus marquée, et c'est l'oblation du corps adorable de Jésus qui la leur inspire (1).

Confiance en la Messe : imitons les saints dans leur zèle à en recueillir les fruits. Imitons un saint Louis qui malgré, ou plutôt *à cause* des grands soucis que lui causait l'administration de son royaume, assistait, tous les jours, à deux et quelquefois à quatre Messes ; une sainte Monique, qui, mourant à Ostie, recommande à son fils Augustin, non pas d'embaumer son corps avec

(1) Archangeli precantur, habent tempus ille acceptabile, oblationem sibi faventem... et angeli tunc temporis, pro olearum ramis, ipsum corpus Dominicum protendentes, Dominum pro humana natura rogant (IIom., III, de incompreh. Dei natura),

les plus précieux aromates, non pas de lui faire de magnifiques funérailles, non pas même de ramener ses dépouilles mortelles sur la terre africaine, près des restes de Patrice son époux, mais de ne point l'oublier au saint autel ; un saint Vincent de Paul qui, après avoir offert la divine Victime et avoir pris part à la manducation de sa chair sacrée, ne trouvait pas de plus belle action de grâces que d'assister au saint Sacrifice ; une sainte Jeanne de Chantal dont la maxime était qu'il ne faut rien entreprendre ni conclure d'important, qu'après la sainte Messe et la sainte Communion ; un saint Philippe de Néri qui, lorsqu'il voulait obtenir une grâce, allait la demander à Dieu à la Messe et par la Messe.

Confiance en la Messe : profitons de son efficacité toute-puissante pour notre bonheur et notre sanctification. Allons avec pleine assurance à l'autel, au trône de la grâce pour obtenir miséricorde ! (1)

La Messe est la clef d'or du Paradis.

SAINT LÉONARD DE PORT-MAURICE.



(1) Adeamus cum fiducia ad thronum gratiæ ut misericordiam consequamur (Heb., iv, 16).

CHAPITRE VI

LA MESSE POUR LES VIVANTS

Introïto ad altare Dei.

J'irai jusqu'à l'autel du Seigneur.

(Ps. XLII, 4).

Elle est grande l'efficacité du saint Sacrifice. Nous l'avons vu, la Messe est un trésor infini de glorification pour Dieu et de sanctification pour les âmes. Oh ! comme Dieu désire nous voir puiser à pleines mains à ce trésor inépuisable ! Un jour que le Vénérable P. Alvarez se préparait à célébrer l'adorable mystère, il lui arriva d'être ravi en extase. Il vit en esprit l'Enfant Jésus qui étendait vers lui ses bras chargés de pierres précieuses. Et l'Enfant Jésus lui disait : « S'IL Y AVAIT QUELQU'UN QUI VOULUT ME DÉCHARGER DE CE FARDEAU ! » Ce fardeau ce sont les fruits bénis de la Messe. Il nous faut maintenant examiner qui sont ceux qui peuvent avoir le bonheur de les recueillir. L'Eglise est très explicite dans sa doctrine sur ce sujet. Elle enseigne que le saint sacrifice

est offert pour les vivants et pour les morts (1) ; et quand le Pontife communique aux nouveaux prêtres leurs sublimes prérogatives, il leur dit ces paroles : « Recevez le pouvoir de célébrer la Messe tant pour les vivants que pour les morts (2). » Bientôt nous parlerons de la Messe pour les défunts ; en cette méditation nous nous occuperons de la Messe pour les vivants. Qui donc, parmi les vivants, participe aux fruits du saint sacrifice ? Et dans quelle mesure y participe-t-on ? Pour donner une réponse claire et pratique, nous rappellerons les principes de la théologie sur cette matière importante, et nous signalerons trois catégories de personnes qui bénéficient plus largement des richesses de l'auguste mystère de nos autels.

I

Il faut observer avant tout qu'on distingue à la Messe plusieurs sacrificateurs. Il y a un sacrificateur principal : Jésus-Christ que le prêtre représente ; il y a un sacrificateur secondaire : le prêtre qui célèbre le saint sacrifice ; il y a un troisième sacrificateur qui est l'Eglise, laquelle offre la divine Victime par le prêtre comme par son ministre. Le prêtre agit donc à l'autel en son nom propre, au nom de Jésus-Christ et au nom de l'Eglise.

I. En tant qu'il agit *en son propre nom*, le prêtre offre d'abord la Messe pour lui-même. C'est le *fruit*

(1) Si quis dixerit Missæ sacrificium... neque pro vivis et defunctis... offerri debere, anathema sit (Trid., sess. xxii, canon 3).

(2) Pont. Rom., de *ordinatione presbyteri*.

très spécial qui lui est destiné par la munificence de Notre-Seigneur, et dont il ne peut en aucune façon se dépouiller. Chose étonnante, s'écrie le P. Chaignon, parlant au nom de la tribu sacerdotale, nous sommes députés devant le trône de Dieu, de par l'Eglise universelle, pour y porter les hommages et y plaider la cause de toute créature ; nous montons à l'autel comme envoyés du ciel, de la terre et de ce monde invisible qui tient, pour ainsi dire, le milieu entre la terre et le ciel, le purgatoire ; il semble qu'étant chargés d'une mission si étendue et d'un intérêt si général, il devrait nous être défendu de songer à nos intérêts particuliers ; l'homme public se dévoue tellement au bien public, qu'il se reprocherait de ne pas s'oublier soi-même dans ce qu'il fait au nom de tous. Il en va tout autrement pour le prêtre dans la première, la plus sublime de ses fonctions. Non-seulement on lui permet, mais on lui commande de penser à lui, à ses propres besoins, à son indigence, avant de parler pour ses frères : le sacrifice qui est offert pour le monde entier, l'est tout particulièrement pour le célébrant. C'est donc pour la rémission de nos innombrables péchés, de nos offenses, de nos négligences si multipliées que nous présentons d'abord à la justice de Dieu les satisfactions surabondantes du Sauveur immolé ; les premières gouttes de son sang seront employées à effacer de nos âmes tout ce qui pourrait encore leur rester de souillures ou de taches légères. — De plus, le prêtre, en tant qu'il offre le saint sacrifice en son nom, peut disposer d'un fruit appelé *fruit moyen*, ou *spécial*, ou *ministériel*, qu'il peut appliquer à qui il veut, aux vivants ou aux morts. Dieu lui a octroyé cette dispensation pour rehausser son caractère aux yeux des peuples et pour relever davantage sa dignité.

II. En tant qu'il agit *au nom de Jésus-Christ*, le prêtre offre le saint sacrifice pour tous les hommes ; il ne peut excepter personne, cela ne lui est point permis, et, le ferait-il, son exception serait nulle et de nulle valeur. Par ces mots : *tous les hommes*, il faut entendre : 1^o *tous les saints* qui sont au ciel, au nom desquels Notre-Seigneur paie à son Père la dette de la reconnaissance, et en faveur de qui il demande une augmentation de gloire accidentelle ; 2^o *toutes les âmes* qui sont en purgatoire, pour lesquelles il offre à Dieu quelque chose de ses expiations infinies ; 3^o *tous les hommes* qui sont sur la terre, au nom desquels il adore, remercie, répare et implore. Le fruit qui est produit par la Messe ainsi considérée s'appelle *le fruit général*. Il n'est pas le même pour tous, parce que tous n'ont pas les mêmes besoins, ni les mêmes dispositions.

III. En tant qu'il agit *au nom de l'Eglise*, le prêtre offre le saint sacrifice pour tous les membres de l'Eglise *qui ne sont pas séparés de son unité*, comme parle le cardinal Bona. Il l'offre pour toute l'Eglise militante, pour toute l'Eglise souffrante, pour toute l'Eglise triomphante, pour les justes et pour les pécheurs ; il ne peut exclure aucun de ceux que l'Eglise n'a pas exclus ; il ne peut comprendre aucun de ceux que l'Eglise a rejetés de son sein ou qu'elle ne reconnaît pas pour ses enfants ; en sa qualité de ministre de l'Eglise, ce n'est pas lui qui, ici, fait l'application de la Messe, mais l'Eglise, et ce, principalement par les oraisons qui sont dites pendant le saint sacrifice et par les paroles qui accompagnent les rites sacrés. Le fruit qui revient à tous les membres de l'Eglise, par cette application de la Messe faite au nom de l'Eglise, s'appelle encore *le fruit général*. Il n'est pas le même

pour tous, parce que tous les membres de l'Eglise n'ont pas les mêmes besoins, ni les mêmes dispositions.

Remarquons en particulier deux catégories de personnes qui profitent plus largement des fruits du saint sacrifice : les *assistants* d'abord. Rien de plus juste : ils montrent plus de zèle et plus d'empressement pour honorer Dieu, et ils sont unis plus étroitement par leur présence et leurs hommages à la très sainte Victime de nos autels. Aussi l'Eglise veut-elle que son ministre fasse spécialement mention d'eux pendant les saints mystères. « Recevez, dit le prêtre, à l'*Offertoire*, Dieu le Père tout-puissant... cette hostie immaculée... que je vous offre... *pour tous ceux qui sont ici présents.* » Et quand approche le moment solennel de la consécration : « Souvenez-vous aussi, Seigneur, *de tous ceux qui assistent à ce sacrifice*, dont vous connaissez la foi et la piété ; pour qui nous offrons ou qui vous offrent ce sacrifice de louange pour eux et pour tous les leurs, pour la rédemption de leurs âmes, pour l'espérance de leur salut et de leur conservation, et qui vous rendent leurs vœux, à vous qui êtes le Dieu éternel, vivant et véritable. »

Et parmi les assistants, ceux qui perçoivent un fruit plus abondant, ce sont ceux qui ont l'avantage de *servir à l'autel*.

Ainsi la sainte Messe profite à tous les habitants du ciel, à toutes les saintes prisonnières de la justice de Dieu dans le purgatoire, à tous les enfants d'Adam qui sont sur la terre. Pour ce qui regarde ces derniers, elle profite à tous les justes et leur procure l'affermissement dans le bien, l'avancement dans la vertu, le perfectionnement dans la charité, un zèle toujours plus grand pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Elle

profite aux pécheurs, et, s'ils veulent prêter l'oreille aux sollicitations de la grâce que leur fait parvenir la divine Victime, il n'est point de chaînes de péché, si lourdes qu'elles soient, qu'ils ne puissent rompre. Elle profite d'une manière spéciale à ceux enfin à qui est appliqué le *fruit ministériel*, à ceux qui prêtent leur concours à la célébration des saints mystères *en servant* le prêtre à l'autel, à ceux qui *assistent* au saint sacrifice. Fixons notre attention sur ces trois catégories de privilégiés qui reçoivent plus abondamment les salutaires influences de la plus grande *action* qui soit au monde.

II

I. Parmi les fruits du sacrifice il en est un qui est à la libre disposition du célébrant. Ce fruit, nous l'avons vu, s'appelle le fruit *spécial* ou *ministériel*. Le prêtre l'applique selon l'intention de telle ou telle personne qui le demande et qui fait, en retour, une offrande, une aumône, qui est d'ailleurs sans aucune proportion avec la chose acquise. De cette manière les fidèles font plus particulièrement l'adorable sacrifice leur bien propre, *meum ac vestrum sacrificium*. Ils peuvent en user, avec une sorte d'autorité, pour eux-mêmes, pour les âmes du purgatoire, pour tel ou tel de leurs parents ou de leurs amis, pour ce pécheur qui vit éloigné de Dieu, pour ce malheureux que les coups de la fortune frappent avec une rigueur impitoyable, pour ce chrétien exposé à des dangers sérieux de l'âme ou du corps, pour cette bonne œuvre à promouvoir, pour ce scandale à réparer, pour ce fléau à conjurer ! Oh ! s'ils le veulent, combien les fidèles, grâce à cette part d'effica-

cité qu'ils peuvent s'approprier, sont riches, qu'ils sont puissants ! Quelle influence ils ont sur le cœur de Dieu ! Pourquoi faut-il que le monde ignore les immenses ressources qu'il a à sa disposition pour le bien ! « Ici, quel épouvantable indice de l'affaiblissement de la foi. m'écrirai-je avec un éloquent Prince de l'Eglise ! Jusqu'à ces derniers temps, les sacrificateurs avaient toujours été trop peu nombreux au gré de la piété des fidèles qui se disputaient avec une sainte jalousie le sang de Jésus. Mais aujourd'hui, le sang divin, qui coule à l'autel, cherche une âme à qui il s'applique, et personne ne se présente. Le monde est plein de paralytiques à guérir et pas un malade n'est venu demander à être descendu à la piscine ! Le sacrifice est terminé : Dieu en a respiré avec complaisance la suave odeur, il n'en a rien laissé échapper, mais les hommes en ont laissé échapper une partie importante et le but spécial du sacrifice qui est d'individualiser la grâce est manqué ! Seigneur Jésus, enchaînez donc l'élan trop généreux de votre amour ; resserrez vos veines trop largement ouvertes, tarissez la source déjà si diminuée des vocations ecclésiastiques. Pour le ciel il n'y aura jamais assez de sacrificateurs ; mais pour la terre il y en a trop. Car si mutilée, si amoindrie que soit votre tribu sacerdotale, le sang de Jésus-Christ coule trop abondamment encore pour une génération qui n'en comprend plus la valeur, qui n'en sent plus le besoin (1). »

II. Après ceux qui ont les avantages du fruit ministériel ou spécial, les plus privilégiés parmi ceux qui bénéficient des grâces de la Messe sont les *servants*.

(1) Cardinal Pie, 3^e prône sur le saint sacrifice de la Messe.

Le Seigneur leur réserve une belle part dans ses divines largesses, et, comme le Prophète, ils peuvent dire : « Je suis tombé sur un héritage magnifique, *funes ceciderunt mihi in præclaris et hæreditas mea præclara est mihi* (1) ». C'est juste : ils approchent plus près de l'autel ; ils contribuent en quelque chose à l'oblation sainte ; ils ont, dit saint Bonaventure, un ministère *angélique*, et de même que les anges qui remplissent le rôle d'*assistants* auprès du trône de Dieu dans le ciel reçoivent avec plus d'abondance les irradiations de sa splendeur et les ardeurs de son amour, de même ceux qui servent le célébrant recueillent plus de grâce du saint sacrifice,

Ah ! que les servants de la Messe soient comme les flambeaux de l'autel, tout lumineux, tout brûlants, lumineux par la foi, brûlants des flammes de la charité ! Qu'ils ressemblent aux esprits célestes dont ils sont les représentants visibles, qu'ils soient comme les anges rayonnants de pureté, de zèle et de dévotion ! Heureuses leurs familles quand ils retournent au foyer domestique : ils reviennent tout parfumés des grâces de l'autel, tout embaumés de la bonne odeur de Jésus-Christ ! Heureux ces ministres privilégiés de Jésus-Hostie ! Leur office est une fonction extrêmement désirable ! A eux bien mieux qu'aux serviteurs de Salomon s'applique la parole de la reine de Saba : « Heureux ceux qui sont à vous, heureux vos serviteurs qui sont sans cesse devant vous ! (2) » Ah ! je ne m'étonne pas que de grands saints et d'illustres personnages selon le monde se

(1) Ps. xv, 6.

(2) III Reg., x, 8. Beati viri tui et beati servi tui qui stant coram te semper.

soient fait une gloire de servir le prêtre à l'autel et aient ambitionné cette fonction comme un insigne honneur. Le roi saint Venceslas, par exemple, servait tous les jours la Messe. Saint Thomas d'Aquin, après avoir célébré, ne désirait rien tant que de servir une seconde Messe. Thomas Morus, grand chancelier d'Angleterre, à qui on reprochait de méconnaître les bienséances de sa position, en servant la Messe, répondait : « Je me fais un véritable honneur de pouvoir rendre ce faible service au plus grand des souverains ! » Et l'illustre Jean Sobieski, avant de frapper les Turcs, sous les murs de Vienne, d'une irrémédiable défaite, pour attirer les bénédictions de Dieu sur ses armes, fit célébrer la Messe en présence de son armée rangée en bataille, et il voulut lui-même la servir, debout les bras en croix comme autrefois Moïse sur la montagne, comme Jésus sur le Calvaire. C'était la foi qui inspirait ces grands chrétiens. Que la foi nous inspire et nous dirige !

III. Voici une troisième catégorie de participants privilégiés aux fruits de la messe : ce sont les *assistants*.

Comme chrétiens, qui que nous soyons, nous avons un rôle important à remplir dans l'oblation sainte. Nous en sommes d'abord les témoins obligés. Tout homme en effet doit un culte à Dieu, le sacrifice est l'acte nécessaire et essentiel de ce culte ; la victime qui y est immolée tient notre place et par son immolation rend hommage en notre nom à la souveraine excellence de Dieu. Nous devons donc de temps en temps offrir le sacrifice d'adoration, nous devons, du moins à certains jours, y prendre part, et, le moins que nous puissions faire est d'y assister et d'en être les *témoins*. Nous en sommes aussi les *sacrificateurs* dans un sens

très juste et très réel. Saint Pierre, mettant en relief la dignité des fidèles, entre autres gloires leur attribue celle du sacerdoce, *regale sacerdotium* (1). De là vient que le célébrant ne fait pas les offrandes sacrées, comme personne particulière, mais comme représentant tout le peuple des baptisés. Il ne dit pas : J'offre, je supplie, je voue, mais : Nous vouons, nous offrons, nous supplions. Non pas que tous soient revêtus du caractère de l'Ordre, mais tous sont unis au prêtre comme à leur mandataire autorisé. Aussi bien ils concélébrent avec lui. De plus, par vocation, nous sommes offerts à Dieu comme *victimes*, avec Jésus, dans la sainte Messe. Remarquons la belle preuve que saint Augustin donne de cette vérité. « Jésus-Christ et l'Eglise, nous dit-il, ne faisant qu'un seul corps mystique, d'après l'enseignement de l'Apôtre, il est impossible que l'un soit immolé sans l'autre. Puis donc que cet Homme-Dieu est le chef de tous les fidèles et que tous les fidèles lui sont unis comme ses membres, il faut qu'en même temps qu'il est sacrifié pour eux, ils le soient pareillement avec lui et que ce Sauveur du monde offre à Dieu toute l'Eglise dans sa personne dans une action où lui-même est offert à Dieu pour toute l'Eglise (2). »

Or, les assistants remplissent incomparablement mieux que ceux qui ne sont pas présents à la Messe cet office de témoins, de sacrificateurs et de victimes. C'est à eux spécialement que le célébrant dit à l'*Orate fratres* : « Priez, mes frères, afin que mon sacrifice qui

(1) 1 Pet., II, 9.

(2) Cum autem sit Christus Ecclesiae caput et Ecclesia caput Christi, tam ipsa per ipsum quam ipse per ipsam debet offerri.

est aussi le vôtre soit agréé de Dieu le Père tout-puissant, » Et les assistants répondent avec beaucoup de justesse : « Que le Seigneur reçoive ce sacrifice à la gloire et à l'honneur de son nom, pour notre utilité et pour celle de toute l'Eglise.

Pour notre utilité, ce mot indique bien que les fidèles présents, à raison même de leur assistance, reçoivent plus de fruits de la Messe. Le sacrifice est plus particulièrement à eux, *vestrum sacrificium*. En cela rien de plus convenable. Les assistants montrant plus de bonne volonté, il est équitable qu'ils soient plus largement récompensés. D'autre part le prêtre les recommande plus particulièrement à la miséricorde divine et cela à plusieurs reprises pendant les saints mystères, comme nous l'avons vu dans la première partie de ce discours. D'ailleurs aux pieds des autels, leurs dispositions étant plus parfaites, ils sont plus aptes à recevoir les célestes présents. Si peu qu'ils se recueillent et qu'ils ouvrent leur âme aux inspirations de l'Esprit-Saint qui leur parle par la liturgie, leur foi sera plus ardente, leur espérance plus confiante, leur componction plus vive, leur amour plus enflammé. Au chant du *Gloria in excelsis* ils rendent gloire à Dieu de meilleur cœur. Ils sont excités puissamment à la reconnaissance, notamment par l'appel si éloquent de la Préface : « En haut les cœurs ! Rendons grâces au Seigneur notre Dieu ! C'est vraiment digne, juste et salutaire ! » Ils sont inclinés efficacement à l'humilité, particulièrement par le cri neuf fois répété de l'appel à la miséricorde divine, *Kyrie eleison*, par l'exclamation du publicain qui retentit au *Confiteor* et à l'*Agnus Dei*, par la touchante confession de notre misère du *Nobis quoque peccatoribus* ! Ils prient mieux : quel lieu plus favorable pour implorer les grâces de Dieu, quel mo-

ment plus propice que celui où le ciel s'ouvre pour nous donner Jésus-Christ et avec lui toutes sortes de biens ! Aussi sont-ils regardés par Dieu avec un œil de bonté, aussi sont-ils bénis avec une incroyable libéralité.

Les richesses spirituelles recueillies par les assistants en effet sont si grandes que l'Eglise notre Mère, soucieuse de nos intérêts, s'applique avec un soin jaloux à nous les mettre entre les mains. Pour nous forcer, pour ainsi dire, à puiser aux trésors divins, elle nous fait un précepte formel, une obligation grave d'assister à la Messe le dimanche et certains jours de fêtes très solennelles. Pour les autres jours elle multiplie ses invitations, elle réitère ses conseils, elle nous presse, elle excite notre bonne volonté ; et son vœu le plus cher serait de nous voir tous, tous les jours, au pied de l'autel du sacrifice et même à la Table Sainte ! (1)

Mais hélas ! combien de chrétiens correspondent mal aux intentions du Cœur de Jésus et de la sainte Eglise ! A la Messe il y a d'abondantes grâces de conversion, de sanctification, de protection et de préservation à recevoir, et ils n'en veulent pas ! A la Messe ils ont des trésors incomparables à recueillir, et ils n'en veulent pas ! A la Messe Jésus se présente à eux, comme au Vénérable Alvarez, chargé de pierres précieuses, les fruits de son sacrifice du Calvaire, il voudrait les leur donner pour les enrichir et les orner d'ineffables splendeurs, et ils n'en veulent pas ! Ils dédaignent l'honneur, le

(1) Optaret quidem sacrosancta Synodus ut in singulis missis fideles adstantes non solum spirituali affectu sed sacramentali etiam Eucharistiae perceptione communicarent (Trid., sess. xxii, c. 6).

bonheur, l'opulence que Dieu leur offre, comme les grossiers Israélites dédaignaient le céleste aliment de la manne à laquelle ils préféraient la grossière nourriture de l'Egypte. *Nauseat!* (1) Que voit-on le dimanche en effet? Le plus grand nombre des hommes surtout violent le précepte de l'assistance à la Messe. Le commerçant est à son comptoir, l'homme d'affaires à ses intérêts, l'homme des plaisirs s'étudie à trouver de nouvelles distractions et de nouvelles satisfactions pour sa légèreté et sa sensualité, l'ouvrier est appliqué à un travail défendu qu'il ne suspend que pour des divertissements souvent plus criminels encore. La cloche, la voix de Dieu retentit coup sur coup, et personne ne prend le chemin du temple, et, le jour du Seigneur, en beaucoup d'endroits, l'église est presque déserte, *Via Sion iugent!* (2) Que voit-on encore? Les jours de la semaine Notre-Seigneur s'immole dans la solitude; il n'a guère pour témoins de son sacrifice que les anges, et cependant il l'offre pour les hommes! Beaucoup de fidèles, qui d'ailleurs ont des sentiments chrétiens et beaucoup de loisirs, ne font pas l'effort de se déranger pour venir recueillir des grâces qui ont tant coûté au Sauveur Jésus! Aux vraies richesses on préfère les biens mensongers de la terre! *Filii hominum usquequo gravi corde? ut quid diligitis vanitatem et quæritis mendacium?* (3)

Qu'il est touchant le trait que racontait, dans une réunion eucharistique, il n'y a pas bien longtemps, un Père mariste, missionnaire en Océanie. « Lorsque je

(1) Num., xxi, 5.

(2) Thren., i, 4.

(3) Ps. iv, 3.

visite une tribu sauvage, j'ai soin de faire arborer des banderolles, afin que les chrétiens plus éloignés soient avertis de ma présence et viennent assister aux saints mystères. Leurs yeux perçants saisissent facilement ce signal et ils se rendent en foule auprès de moi pour entendre la Messe qu'ils ont en singulière estime. Un jour, j'aperçus en mer quelque chose d'étrange qui paraissait s'avancer vers le rivage ; mais bientôt ma surprise fit place à l'admiration, quand je vis une tribu entière qui traversait à la nage un espace considérable, malgré tous les dangers d'une telle entreprise, et cela pour avoir la consolation de voir célébrer le saint sacrifice. » Quelle foi ! Quel zèle ! Quelle condamnation de notre tiédeur et de notre lâcheté !

Ah ! profitons de cet exemple ! Réveillons notre foi ! Sachons comprendre nos intérêts. Venons à la Messe fidèlement les jours où l'assistance est de précepte ! Venons-y pratiquement, avec grand désir d'en profiter. Disons au Seigneur nos intentions, sans craindre de les trop multiplier : la bonté de Dieu est si grande et l'efficacité de la Messe est si puissante ! Déposons-les, pour ainsi dire sur la patène d'or du sacrifice, afin que Jésus les présente à son Père, avec l'appui de sa toute-puissante recommandation. Venons à la Messe fréquemment, le plus souvent que nous pourrons : en cela nous ferons preuve d'intelligence et de foi ! Venons à la Messe tous les jours, si possible : c'est l'œuvre la plus divine ; c'est l'œuvre la plus méritoire ; c'est l'œuvre la plus glorieuse à Dieu ; c'est l'œuvre la plus délicate sur terre pour les élus du ciel ; c'est l'œuvre la plus utile pour les âmes du purgatoire. Venons à la Messe : saint François de Sales dit que la Messe « est le soleil des exercices spirituels. » Ne restons pas dans la nuit ! Que ce soleil béni se lève sur nous ! Qu'il illu-

mine notre âme, qu'il l'échauffe, qu'il la féconde et lui fasse produire les fruits de la vie éternelle !

Si un chrétien ne pouvait consacrer qu'une demi-heure par jour à la prière, il ne saurait rien faire de plus utile à la gloire de Notre-Seigneur, au salut de son âme et au bien général de l'Eglise, que de la consacrer à entendre pieusement la Messe.

MGR DE SÉGUR.



CHAPITRE VII

LA MESSE POUR LES DÉFUNTS

Et facta collatione, duodecim millia drachmas argenti misit Jerosolymam offerri pro peccatis mortuorum sacrificium, bene et religiose de resurrectione cogitans.

Judas Machabée, ayant fait une collecte, envoya douze mille drachmes d'argent à Jérusalem afin qu'on offrit un sacrifice pour les péchés de ceux qui étaient morts, ayant de bons et de religieux sentiments touchant la résurrection.

(II Mac., xii, 43.)

Il y a dans la célébration du saint sacrifice pour les défunts un rite bien instructif et bien touchant. La divine Victime est présente sur l'autel ; le prêtre est sur le point de communier ; après avoir parlé à l'auguste Trinité, aux anges et aux saints, il s'adresse pour la première fois à Jésus-Christ en personne. Incliné en

signe de respect, il lui dit : *Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, accordez le repos aux âmes des trépassés, le repos éternel.* Et il répète cette prière trois fois. En effet, à l'autel, Jésus-Christ est l'hostie de propitiation, non-seulement pour les péchés des vivants, mais encore pour les péchés des morts. Sa vertu expiatrice se fait sentir à la fois à l'Eglise militante et à l'Eglise souffrante. Si le prêtre insiste par trois fois auprès de la sainte Victime, en redisant la même prière en faveur des défunts, c'est que leur situation est bien malheureuse et bien digne de compassion. Méditons sur les grandes souffrances des prisonnières de la justice divine et sur la merveilleuse efficacité du saint sacrifice pour les soulager.

I

La première peine des âmes du purgatoire, c'est la peine du *sens*, c'est-à-dire le supplice du feu. On lit dans l'histoire ecclésiastique que Néron fit saisir à Rome tous les chrétiens qu'il put trouver. Il les revêtit d'une robe enduite de poix et de soufre, et après les avoir distribués dans les divers quartiers de la ville, il ordonna qu'on les attachât à des pieux et qu'on mît le feu à leurs vêtements, en sorte que ces malheureux brûlaient tout vivants et éclairaient les passants des flammes qui les dévoraient. Spectacle horrible dont le seul souvenir nous glace d'effroi ! Et cependant ce n'est là qu'une pâle image des souffrances des âmes du purgatoire.

Le feu qui les torture, dit saint Thomas, est si cruel que « le feu le plus ardent, en comparaison, n'est qu'un

feu en peinture (1). » Les souffrances du Purgatoire, au jugement de saint Cyrille de Jérusalem, sont si grandes, que la moindre des peines qu'on y souffre, l'emporte sur tous les tourments, même réunis, qu'on peut endurer sur la terre (2) : il n'y a de différence entre les tortures de l'enfer et du Purgatoire « que la durée (3). » Selon saint Bernard, toutes les peines qu'on peut imaginer en ce monde ne peuvent nous faire soupçonner celles du Purgatoire. Mettez ensemble, dit-il, les angoisses de la pauvreté, les coups de la mauvaise fortune, l'aiguillon de la calomnie, les inquiétudes, les ennuis, qu'est-ce que tout cela en comparaison des peines du Purgatoire ? rien. Rassemblez ; et ces maux de tête qui sont comme les pointes d'une couronne d'épines, et ces souffrances aiguës qui déchirent les nerfs, et les spasmes affreux, et les cruelles insomnies, toutes les douleurs enfin que puisse endurer le corps humain, qu'est-ce que tout cela auprès des supplices du Purgatoire ? rien. Ah ! quels tourments ! Qui pourra jamais les comprendre ? Ah ! ne

(1) Ignis ille purgatorius non minus calidissimum, qui unquam in hoc mundo exarsit, ignem calore suo superat, quam calidissimus ille ignis depictum in pariete ignem suo excedit calore. (In IV, dist. XXI, q. I, n° 2).

(2) Si omnes, quæ in mundo cogitari possunt, poenæ, tormenta, a fictiones, minori, quæ illic in purgatorio habetur, poenæ comparantur, vel ut solatia erant : mallet enim quilibet viventium, si illas experientia nosceret poenas, usque ad finem mundi omnibus his simul sine remedio cruciari poenis, quas omnes homines singulatim ab Adam hucusque pertulerunt, quam uno die in inferno, aut purgatorio, minori, quæ ille habetur, poena torqueri (S. Cyrill. Hieros, in epistola ad S. August.).

(3) Nihil inter se differunt tormenta infernalìa ab iis, quæ sunt in purgatorio, quia eadem sunt magnitudine ; sed unum est, quod differre possunt, quia infernales finem non exspectant, et purgatorii poenæ sunt cum fine (Ibid.).

dites plus, s'écrie saint Césaire d'Arles : « Ce feu s'éteindra, après tout, et j'arriverai à la vie éternelle. Car les souffrances qu'il fait endurer surpassent tout ce qu'on peut ici-bas voir, sentir, imaginer de plus douloureux (1). »

Mais le feu n'est que le moindre des tourments des âmes du Purgatoire. Leur supplice le plus dur, c'est la peine du *dam*, c'est la privation temporaire de la vue de leur Seigneur et Maître. Ce qui les fait souffrir à l'excès, c'est d'être séparées de Dieu ; de Dieu dont elles connaissent la beauté et la bonté infinies ; de Dieu qui est l'unique objet de leur amour ; de Dieu vers lequel elles aspirent de toute la véhémence de leurs désirs. Sans cesse elles déploient leurs ailes pour s'envoler vers le céleste séjour ; sans cesse, jusqu'à leur entière purification, elles sont retenues par des liens qu'elles ne peuvent briser. Quelle violence ! quelle agonie ! quelle mort dans la vie ! Elles ont obtenu une sentence favorable au tribunal du souverain juge, mais un cruel délai en retarde pour elles le bénéfice. Leur salut est assuré, mais elles n'en ont point encore la jouissance. Elles ont droit à tous les biens, mais elles gémissent dans la plus extrême pauvreté. Ce sont des reines, mais des reines dans les fers. Ce sont des triomphatrices, mais des triomphatrices sans couronne. Ce sont des compagnes des anges, mais elles souffrent du voisinage des démons. Dieu est leur Père, mais comme un créancier impitoyable, il les garde en prison jusqu'à ce qu'elles aient payé leur dernière obole. Il est leur époux, mais, comme un juge sévère, il les a livrées au bourreau.

(1) Hom., VIII.

Ames malheureuses, à quoi comparerai-je votre infortune ? Vous souffrez les tristesses du plus dur des exils, les horreurs de la plus affreuse des prisons, les angoisses du plus poignant des veuvages ! Je prête l'oreille à vos plaintes ; oh ! qu'elles sont douloureuses ! « *Hélas ! dites-vous, comme mon exil se prolonge ! Hélas ! mon père et ma mère m'ont abandonnée ! Seigneur, où sont donc vos anciennes miséricordes ? Mon âme soupire après vous comme le cerf altéré après la source des eaux vives. Quand donc, Seigneur, paraîtrai-je en votre présence ? Oh ! comme votre oreille est dure à ma voix ! comme vous m'êtes devenu cruel ! comme votre main s'est appesantie sur moi ! (1) »*

Et qui sont ceux qui se plaignent si amèrement ? Qui sont ceux que torturent si vivement et le feu et l'amour ? Ce sont des parents bien-aimés à qui nous devons tout ; ce sont ces êtres chéris dont nous aimons à rappeler le souvenir au foyer domestique ; ce sont ceux dont nous entourons les restes mortels de respect et d'amour ; ce sont nos amis ; ce sont nos frères en Jésus-Christ ! Impuissants à fléchir par eux-mêmes le juste Juge, incapables de mériter dans cette nuit fatale où ils vivent et où l'on ne peut plus rien faire qui profite au salut, ils n'ont plus de ressource qu'en nous. De la voix la plus lamentable, ils nous crient : « Ayez pitié de moi, ayez pitié de moi, je vous en conjure, vous au moins qui êtes mes amis, car la main du Seigneur, m'a touché, *miseremini, miseremini mei solum vos amici mei, quia manus Domini tetigit*

(1) Ps. cxix, 5 ; Ps. xxvi, 10 ; Ps. lxxxviii, 50 ; Ps. xli, 2 et 3 ; Job., xxx, 20 et 21.

me (1). Accordez-moi le secours de vos suffrages, venez-moi en aide par vos prières, vos pénitences, les indulgences dont vous disposez et surtout par le saint sacrifice de la Messe. »

II

A quelques milles de Rome, dit un docte prélat (2), dans la paisible enceinte où coulent encore les trois fontaines qui jaillirent aux endroits où rebondit la tête de saint Paul abattue par le glaive, s'élève un humble sanctuaire autrefois visité par saint Bernard. Pendant que le saint religieux y célébrait nos redoutables mystères, il aperçut des anges qui descendaient et montaient sur une échelle lumineuse comme celle que vit Jacob dans le songe de Béthel. Ils descendaient du ciel dans le Purgatoire, pour y prendre les âmes prisonnières; puis ils montaient du Purgatoire au ciel, conduisant par la main les âmes devenues libres. C'était le Sacrifice offert par le saint moine de Clairvaux qui donnait le branle au mouvement rédempteur accompli par les angéliques messagers.

Tous les jours cette œuvre de délivrance s'opère au saint sacrifice en faveur des âmes de nos frères qui après la mort ont quelques fautes à expier.

Au ciel et sur la terre, notre Sauveur ressuscité prie sans cesse pour nous, *semper vivens ad interpellandum pro nobis* (3). Il présente à son Père ses glorieu-

(1) Job., xix, 21.

(2) Mgr Plantier, évêque de Nîmes.

(3) Heb , vii, 25.

ses cicatrices qui, comme autant de bouches éloquentes, plaident constamment la cause des âmes acquises et régénérées par son sang. Mais ici-bas la voix de ces divines blessures semble plus puissante que dans les cieux. Là-haut elles sont fermées, ici-bas elles sont rouvertes sur la pierre du sacrifice ; là-haut le sang ne coule plus ; ici-bas, sur l'autel, il coule et déborde dans la coupe sacrée ; là-haut l'Agneau qu'aperçut saint Jean possède la plénitude de la vie immortelle, ici-bas il est à l'état de mort. La Messe, c'est l'holocauste du Golgotha répété chaque matin dans d'innombrables sanctuaires !

Or, c'est surtout en faveur des prisonnières du Purgatoire que la voix du sang de Jésus-Christ se fait entendre à l'autel. Il n'est point d'âmes, sauf les habitants du ciel, qui tiennent à Dieu de plus près et qui lui soient plus chères. Elles forment les prémices de la Jérusalem céleste, pour lesquelles sont les meilleurs gémissements de l'Agneau qui se tient immolé devant le trône éternel et dont le sang rejaillit sur toute tribu, toute langue, tout peuple et toute nation. A la Messe, Jésus-Hostie prie pour elles, il offre pour elles, en expiation, ses abaissements inouïs du Calvaire renouvelés et continués à travers les siècles par le saint Sacrifice ; il leur applique une part de la surabondante satisfaction qu'il a acquise pendant sa vie mortelle, et surtout par sa Passion douloureuse. Et quand les anges de l'Eucharistie portent dans le Purgatoire les fruits de la sainte Messe, il se passe quelque chose d'analogue à ce qui arriva dans la fournaise de Babylone. Ils font circuler dans la prison de feu un souffle rafraîchissant ; les flammes obéissantes s'écartent momentanément pour livrer passage au sang rédempteur et les âmes souffrantes, surtout *celles qui ont été spécialement*

recommandées au prêtre, trouvent dans sa vertu bienfaisante une précieuse diminution de peine, et le gage non moins précieux d'une délivrance devenue plus prochaine. C'est le sentiment de saint Jérôme et de saint Grégoire que pendant la célébration du saint sacrifice pour l'âme d'un défunt, le feu qui la consume suspend son énergie, *animæ quæ sunt in purgatorio, pro quibus solet sacerdos in missâ orare, interim nullum tormentum sustinent dum missa celebratur* (1). Bien plus, saint Jérôme assure qu'à chaque Messe, un grand nombre d'âmes sortent de leur prison et s'envolent au ciel, *missâ celebratâ, plures animæ exeunt de purgatorio*.

Le B. Henri Suso avait promis à un religieux de son ordre, qu'il aimait tendrement, de dire, s'il lui survivait, tous les lundis, pendant un an, une Messe pour le repos de son âme. Celui-ci lui apparut après sa mort et se plaignit de ce qu'il l'avait oublié. Henri s'en excusant lui dit que, s'il n'avait pas célébré la Messe, il avait fait d'autres prières pour lui. Mais le défunt lui répartit avec de grands soupirs : *Sanguinem, sanguinem Jesu-Christi sedandis his flammis peto*. C'est le sang, c'est le sang de Jésus-Christ que je demande pour apaiser le feu qui me dévore !!!

C'est qu'en effet non-seulement la Messe soulage les âmes souffrantes, mais c'est, dit le concile de Trente, le plus efficace moyen que nous ayons pour les introduire dans *le séjour du rafraîchissement, de la lumière et de la paix* (2).

Oui ! cela est vrai, nos frères défunts peuvent être

(1) Dialog., vi, 56.

(2) Can Missæ.

délivrés par nos prières. La prière a un pouvoir illimité, elle peut forcer les portes de la prison du Purgatoire, car Notre-Seigneur a dit : « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera (1). » Oui ! nous pouvons payer, par nos œuvres satisfactoires, les dettes des trépassés : le dogme consolant de la communion des saints nous en donne l'assurance la plus formelle. Oui ! quand l'Eglise nous le permet, nous pouvons appliquer à ceux qui achèvent dans l'autre vie la purification de leur âme les indulgences que nous gagnons ; car l'Eglise a plein pouvoir sur les mérites de ses enfants et de son céleste Epoux. Mais le moyen le plus efficace, *le moyen des moyens*, pour délivrer les morts souffrants, c'est, disons-le bien haut, le saint Sacrifice de la Messe.

Et en effet, dans les autres suffrages, c'est la créature qui intercède, la créature dont la prière est souvent infructueuse, parce que souvent elle manque des conditions requises ; à la Messe, c'est le Créateur qui prie, c'est Jésus-Christ toujours écouté, à cause de sa suréminente dignité, *exauditur est pro suâ reverentia* (2). D'un côté, c'est une expiation finie, limitée comme tout ce qui vient de l'homme ; de l'autre, une expiation infinie, comme tout ce qui vient de Dieu. Ici, celui qui satisfait a souvent besoin de demander pardon pour ses propres péchés ; là, sur l'autel, celui qui satisfait, c'est *le Juste, l'Immaculé, celui dont la sainteté est plus élevée que les cieux* (3). Aussi, tandis que l'homme plus d'une fois offre une expiation qui

(1) Joan., xvi, 23.

(2) Heb., v, 7.

(3) Heb., vii, 26.

n'est point agréée de Dieu, parce qu'elle est souillée, *si non places non placas*, Jésus, à la Messe, présente à Dieu des satisfactions toujours acceptées. Pensée consolante pour le pécheur ! Si coupable qu'il soit, si avancé dans les sentiers de l'iniquité qu'on puisse le supposer, il peut *sûrement* et *très efficacement* venir en aide à ses parents et à ses amis défunts, non par lui-même, tant qu'il sera dans l'inimitié de Dieu, mais par Jésus-Christ, en faisant célébrer pour eux le saint Sacrifice. Car Dieu a toujours pour agréable la sainte Messe, dont la victime et le prêtre principal ne sont autres que son divin Fils, *en qui il met toutes ses complaisances* (1).

L'histoire sacrée nous raconte que Jonathas, après avoir sauvé l'armée d'Israël, fut condamné à mort pour avoir transgressé le commandement de son père. Alors des milliers de voix s'élevèrent pour implorer sa grâce. De toutes parts on s'écriait : « Jonathas subira-t-il le dernier supplice, après avoir sauvé Israël par une si éclatante victoire ? » Saül se laissa fléchir par ces cris de reconnaissance et de supplication, et pardonna à son fils (2). Si, mettant à profit les moyens qui sont à notre disposition, surtout le saint Sacrifice, en y assistant et en le faisant célébrer, nous délivrons des âmes du Purgatoire, elles deviendront pour nous dans le ciel des défenseurs dévoués. Au besoin, elles s'interposeront entre nous et Dieu. Elles lui diront : « Seigneur, souvenez-vous que vous avez dit : *Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde* (3). Non ! vous ne permettrez pas qu'il périsse,

(1) Matth., III, 17.

(2) I Reg., XIV, 45.

(3) Matth., V, 7.

celui qui nous a consolées dans nos excessives douleurs ! Non ! vous ne refuserez pas le pardon à celui qui fut si charitable à notre égard ! Non ! vous ne laisserez pas tomber dans les gouffres de l'enfer celui qui nous a tirées du Purgatoire ! »

Souvenez-vous, aussi, Seigneur, de vos serviteurs et de vos servantes qui nous ont précédés avec le signe de la foi et qui dorment du sommeil de la paix... Que tous ceux qui reposent en Jésus-Christ entrent par votre miséricorde dans le lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix : Par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

DU CANON DE LA MESSE.

CHAPITRE VIII

COMMENT IL FAUT ENTENDRE LA SAINTE MESSE

Si potes credere.

Si seulement vous pouvez
avoir la foi !

(Marc., ix. 22).

Les fruits que nous retirons du saint Sacrifice pour nous, pour les vivants et pour les morts, sont proportionnés à la piété avec laquelle nous y assistons. Or, la mesure de notre foi est la mesure de notre dévotion. Si, pendant la Messe, nous ne sommes pas pénétrés des pensées de la foi, notre esprit sera rempli de distractions, notre cœur n'éprouvera aucun sentiment de religion, nous serons froids comme ces statues qui décorent nos églises. Au contraire, si nous mettons notre âme sous l'influence des pensées de la foi, nous rivaliserons de ferveur avec les anges qui entourent, dans l'adoration la plus profonde, l'autel où se célèbrent les mystères sacrés. Que nous dit donc la foi sur la sainte Messe ? Elle nous dit « qu'à la Messe Notre-Seigneur Jésus-Christ, vrai homme et vrai Dieu, s'immole véritablement pour la gloire de son Père et pour le salut du monde ; que le mystère du Calvaire

se continue et se reproduit tous les jours à l'autel ; que le Sacrifice eucharistique est identiquement le même que celui de la Croix, puisqu'il a le même prêtre : Jésus-Christ, la même victime : Jésus-Christ. » Cela étant, considérons avec quels sentiments nous devons assister à la Messe et quelles méthodes nous pouvons employer pour nous y maintenir dans la piété et la dévotion.

I

Trois sentiments paraissent résumer les dispositions qui doivent nous animer pendant le saint Sacrifice : le respect, la componction et la confiance.

I. Le *respect* d'abord. L'histoire rapporte qu'un jeune officier, qui accompagnait un jour Alexandre-le-Grand dans un temple pour un sacrifice solennel offert en l'honneur des dieux, aima mieux se laisser brûler la main par le flambeau qu'il portait que de distraire, par ses cris de douleur, la piété des assistants. Et cependant ce sacrifice était offert aux fausses divinités ; et cependant ce jeune homme était païen ! Ah ! nous le savons, nous qui sommes éclairés par les lumières de l'Evangile, pendant les saints mystères, que les docteurs de l'Eglise appellent *redoutables, terribles, incomparables, divins*, le Verbe de Dieu, Jésus-Christ se rend présent sur l'autel et s'immole véritablement, quoique d'une manière non sanglante, à quelques pas de nous. Quel respect doit donc être le nôtre ! Comme il nous faut veiller sur nos regards pour ne point les laisser errer çà et là, sur nos lèvres pour éviter toute parole inutile, sur notre attitude pour nous interdire ce qui sentirait la mollesse et la nonchalance ! Quel

recueillement doit saisir notre esprit et notre cœur pendant cette action sublime, la plus sainte et la plus auguste de notre religion, dont la fin prochaine et immédiate est d'honorer la majesté divine, dont le caractère essentiel est, du côté de l'homme, un humble aveu de sa bassesse et de sa dépendance ! Ils sont bien édifiants les sentiments de ces pieux fidèles qui parcourent les lieux que le Sauveur Jésus a sanctifiés par sa naissance, par ses prédications, par ses miracles, par sa vie et par sa mort ! Avec quelle tendresse ils baisent cette terre privilégiée qui a porté l'empreinte des pas de l'Homme-Dieu et a été arrosée de ses sueurs et de son sang ! Comme ils bondiraient d'indignation s'ils voyaient un misérable s'y laisser aller à des profanations sacrilèges ! Plus coupable est le profanateur de la sainte Messe. L'autel, ne nous laissons pas de le redire, parce que ce point est d'une importance fondamentale, l'autel est une Crèche nouvelle où Jésus prend une naissance mystérieuse ; l'autel est comme une reproduction abrégée de la terre sainte, où il continue ses prédications et ses miracles ; l'autel est un Calvaire où il meurt mystiquement. Le profanateur de la sainte Messe ressemble aux Juifs qui insultaient aux douleurs et aux humiliations du divin Crucifié. Que dis-je ? il est plus criminel qu'eux, car, dit saint Paul, *s'ils l'avaient connu, ils ne l'auraient pas crucifié* (1) ; tandis que celui qui manque de respect à la Victime eucharistique n'a pas l'excuse de l'ignorance. Non ! ne ressemblons pas aux Scribes et aux Pharisiens, insulteurs du Fils de Dieu mourant ; imi-

(1) Si enim cognovissent nunquam Dominum gloriæ crucifixis sent (I Cor., II, 8).

tons plutôt les vingt-quatre vieillards prosternés dans la plus parfaite adoration devant le trône de l'*Agneau immolé depuis l'origine du monde* ! (1)

II. S'il nous avait été donné d'assister sur le Golgotha au drame sanglant de l'immolation du Sauveur ; à la vue de ses suprêmes humiliations, de ses incomparables douleurs, de son sang coulant par les plaies des clous, des fouets et des épines, songeant que ce divin Rédempteur ne souffrait et ne mourait que par amour pour nous, pour notre salut, oh ! sans doute, en face d'une telle charité, notre cœur n'aurait pas été plus dur que le rocher et plus insensible que le soleil. Nous aurions été saisis du plus invincible amour et de la plus amère *contrition* pour nos péchés, causes de tant de souffrances. Nous aurions partagé les sentiments de la Très Sainte Vierge, de saint Jean l'évangéliste, de sainte Marie Magdeleine, la pécheresse convertie. Eh bien ! croyons-le fermement, la Messe, c'est le sacrifice de la Croix reproduit de la manière la plus vive et la plus touchante. Livrons-nous y donc à toutes les émotions de la plus compatissante charité et de la plus douloureuse componction. Ne ressemblons pas, par notre indifférence, à ces soldats mercenaires qui, pendant que la divine Victime rendait le dernier soupir, tiraient froidement au sort sa robe sans couture !

III. Donc, sentiment de respect et de contrition, mais aussi sentiment de *confiance*. A la Messe, au moment solennel de la consécration, Dieu nous donne son Fils ; que peut-il nous refuser, après un pareil présent ? — A la Messe, Jésus-Christ, l'infiniment riche, l'infiniment puissant, l'infiniment miséricordieux, est là

(1) Apoc., XIII, 8.

présent pour nous ; implorons donc de sa bonté, sans crainte d'être rebutés, telle grâce que nous désirons. Il peut, il veut nous l'accorder. « Si vous êtes malades, nous dit saint Ambroise, Jésus est votre médecin ; si vous êtes tourmentés par la fièvre, il est la fontaine des eaux rafraîchissantes ; si vous êtes chargés d'iniquités, il est votre salut ; si vous avez besoin de soutien, il est votre force ; si vous avez faim, il est votre nourriture ; si vous êtes dans les ténèbres, il est votre lumière ; si vous êtes en danger de mort, il est votre vie ; si vous désirez le ciel, il est la voie qui y conduit. » — Mais, non-seulement, à la Messe, Jésus est notre Dieu, il est notre Médiateur, toujours prêt à acquitter nos dettes à l'égard de son Père et à intercéder en notre faveur. Pensée délicieuse et consolante ! Nous n'avons qu'à l'en prier, et il adorera pour nous, il remerciera pour nous, il expiera pour nous, il implorera pour nous. Certes, après cela, il n'est pas difficile de comprendre pourquoi les saints ont eu tant de confiance dans le saint Sacrifice et pourquoi ils ont eu tant de zèle à y assister. Après cela, je ne m'étonne plus que des personnages, d'ailleurs écrasés d'affaires et préoccupés de soins très importants, aient consacré chaque jour un temps précieux à entendre la Messe. Ainsi, le grand Constantin ne se contentait pas d'entendre la Messe tous les jours dans son palais ; mais, lors même qu'il marchait à la tête de ses armées et jusqu'au milieu des camps, il était suivi d'un autel portatif, et il ne manquait aucun jour de faire célébrer les saints mystères en sa présence.

Imitons les exemples des saints. Venons au saint Sacrifice ; confions notre supplique à l'Agneau *immolé*, et son Père nous écoutera, *dabit vobis* ! Ne mettons pas de bornes à nos désirs. Demandons un repentir sin-

ère de nos péchés qui nous fasse marcher dans la componction et la douleur ; une crainte salutaire qui nous fasse fuir à la vue de tant de dangers que nous trouvons sous nos pas ; la défaite de ces passions qui semblent se jouer de notre cœur à leur gré ; l'humiliation de ces puissances des ténèbres qui rôdent éternellement autour de nous pour nous attaquer et nous surprendre ; demandons un sincère esprit de foi qui préside à toutes nos délibérations, de charité qui anime toutes nos démarches ; demandons l'humilité dans l'éclat, la patience dans l'adversité ; demandons tout ce qui peut ou établir ou affermir en nous le royaume de Dieu, cela nous sera accordé dès que Jésus demandera avec nous et pour nous : *Dabit vobis !* Ne craignons pas même de solliciter ce que Jésus-Christ regarde comme accessoire à la justice : la réussite d'une affaire d'où dépend notre avenir temporel ; la santé de telle personne qui nous est chère ; le gain de tel procès ; la lumière dans telle difficulté ; une issue favorable dans telle situation embarrassante ; le succès de telle entreprise. Si nous sollicitons ces avantages secondaires avec soumission à la volonté de Dieu, avec ce cœur et cet esprit de discernement qui regarde moins les biens qu'il cherche que le saint usage qu'il peut en faire, nous serons entendus. *Dabit vobis !* Ne soyons point timides non plus à prier pour les autres ; implorons hardiment le soulagement des âmes du purgatoire, la sainteté de ceux qui sont confiés à nos soins, l'amendement des pécheurs, la conservation et la prospérité de nos supérieurs, la paix et la tranquillité de l'Eglise, la diffusion de son pacifique et salutaire empire. *Dabit vobis !*

Mais pour retirer de la Messe les bénédictions que les saints y ont trouvées, usons des moyens dont ils se

sont servi, employons les méthodes auxquelles ils ont eu recours.

II

I. Une méthode excellente, surtout pour les personnes fortement portées aux distractions ou peu capables de réfléchir et de méditer, c'est de lire dans un livre de prières, en suivant les actions du prêtre et en ayant soin de prononcer les paroles plutôt avec le cœur qu'avec les lèvres.

II. Il en est qui emploient délicieusement et très fructueusement le temps du saint Sacrifice en faisant attention aux rites et aux cérémonies, quand elles ont le bonheur d'en être instruites. Elles goûtent les enseignements que l'Eglise veut nous donner : et par la forme de l'autel, et par le nombre des lumières, et par la lampe du saint Sacrement, et par la couleur des ornements sacrés, et par les paroles prononcées à haute, à basse ou à demi-voix, et par l'encens qui s'élève en nuages odoriférants, et par les yeux élevés vers la Croix, et par les inclinations et les genuflexions, et par les saluts donnés au peuple, et par les mains étendues et rapprochées, et par la matière précieuse des vases sacrés, et par les mouvements divers à droite ou à gauche de l'autel, et par les différentes parties de l'oblation sainte, et par les signes de croix multipliés, etc...

III. Puisque la Messe est la reproduction du sacrifice de la Croix, c'est bien faire d'y méditer sur une ou plusieurs scènes de la Passion. Il y en a qui y repassent en esprit les quatorze stations de la voie douloureuse et qui, après un moment de réflexion sur cha-

eune, font de tout cœur un acte de charité et de contrition. Pratique éminemment salulaire !

IV. Une excellente manière d'entendre la Messe, c'est de s'y occuper des quatre fins du divin Sacrifice, en se posant sur chacune ces trois questions : Que dois-je à Dieu par rapport à l'adoration, à l'action de grâces, etc...? Que puis-je seul, pour m'acquitter de ce devoir? Que puis-je avec Jésus-Christ s'immolant pour moi sur l'autel? On utilise diversement cette méthode. Certaines personnes ont l'habitude de diviser la Messe en quatre parties. 1^o Depuis le commencement jusqu'à la préface, elles s'appliquent à adorer Dieu par Jésus-Christ ; 2^o depuis la préface jusqu'à la consécration, elles remercient Dieu par Jésus-Christ ; 3^o depuis la consécration jusqu'à la communion du prêtre, elles demandent à Dieu, par les mérites de Jésus-Christ, pardon de leurs péchés ; 4^o elles implorent, toujours par Jésus-Christ, depuis la communion du prêtre jusqu'à la fin des saints mystères, les grâces diverses qui leur sont nécessaires pour arriver au ciel.

— Quelquefois une seule de ces fins suffit pour satisfaire la piété et remplir les âmes des plus abondantes bénédictions. Une bonne fille se lamentait un jour de ce qu'elle entendait mal la Messe. — « Que faites-vous donc pendant qu'on la célèbre? » lui demanda son directeur. Elle lui répondit : « Je ne fais rien autre chose que de pleurer mes péchés. » — « Continuez, lui répartit l'homme de Dieu, vous entendez très bien la Messe ! »

V. Une autre méthode très catholique pour assister fructueusement au saint Sacrifice, c'est de suivre, en conformant ses pensées et ses sentiments, les prières liturgiques que le célébrant récite à l'autel. Ces prières sont l'expression officielle des hommages que l'Eglise

offre à Dieu par Jésus-Christ, notre Prêtre éternel, la Victime de notre salut. Elles sont très agréables à Dieu, toutes lumineuses de doctrine et toutes parfumées de la plus suave piété. Elles apportent à l'âme qui les redit avec amour et respect une grande impression d'édification. Témoin les sentiments qu'éprouvait, en les entendant prononcer, un célèbre historien de ce siècle, alors seulement à demi-converti, mais qui mérita de faire une mort très chrétienne. Le fait est rapporté par un illustre évêque de notre époque (1).

« Dans l'été de 1854, dit Mgr d'Autun, peu de temps après mon ordination au sous-diaconat, Augustin Thierry, qui demeurait à peu de distance de l'Oratoire, avait prié mes supérieurs, les PP. Pététot et Gratry, de lui envoyer un de nous, chaque dimanche, afin de lui faire une « lecture religieuse. » A titre d'ancien élève de l'Ecole normale et d'agrégé d'histoire, j'avais été député à cette honorable et charitable mission.

« Je m'étais imaginé que l'illustre aveugle m'exprimerait le désir d'entendre successivement des pages choisies de notre littérature sacrée, peut-être certains épisodes des récits bibliques, — ou bien des chefs-d'œuvre oratoires de Bossuet, de Bourdaloue, de Massillon, du P. Lacordaire, que sais-je ?

« Dans notre première entrevue, et après l'échange des politesses et salutations d'usage, Augustin Thierry me dit : « Monsieur l'abbé, veuillez me lire les prières « de l'Ordinaire de la Messe », ce que je fis aussitôt, en commençant par le psaume *Introibo*, pour aller, sans

(1) Mgr Perraud, *Souvenirs sur Ernest Renan*.

interruption, jusqu'au *Verbum caro factum est* de l'Evangile de saint Jean.

« Ce fut la même chose tous les autres dimanches, et cela jusqu'au mois de mai 1856, époque à laquelle une nouvelle attaque d'apoplexie et de paralysie déterminait la mort d'Augustin Thierry.

« Je n'oublierai jamais de quelle façon il se disposait à entendre cette lecture. Il se faisait habiller comme s'il avait dû aller en ville. Il avait même soin, en signe de respect, d'avoir les mains gantées. Je lisais lentement, dans la langue même de l'Eglise, ces prières liturgiques qualifiées par M. Renan « d'inepties et de misères. » Elles arrachaient parfois à mon auditeur, et comme malgré lui, des cris d'admiration : « Que c'est beau, disait-il à demi-voix ! Que c'est grand ! Que c'est profond ! » Puis, quand je m'étais acquitté de mon office, il m'exprimait sa reconnaissance dans les termes les plus émus et les plus délicats.

« Un certain dimanche, ma soutane avait été aperçue par un de ses amis qui avait dû attendre dans le salon voisin que j'eusse achevé la lecture de ce latin d'église. Je sus depuis que le visiteur avait exprimé son étonnement. Sans aucun respect humain, Augustin Thierry répondit : « Oui, mon ami, on vient me lire les prières de la Messe ; et, sans ma paralysie qui me cloue sur ce fauteuil et m'empêche absolument de sortir, j'irais l'entendre. »

Suivons telle méthode qui ira mieux à notre piété. Mais souvenons-nous que l'assistance à la Messe est un des principaux moyens de sanctification. Elle est d'une efficacité merveilleuse pour nous protéger, nous défendre et nous aider dans la pratique de la vertu ; et un grand saint a pu dire que S'IL ÉTAIT POSSIBLE DE NE

POINT AVOIR DE CALVAIRE, UNE SEULE MESSE SUFFIRAIT
POUR RACHETER LE MONDE ENTIER.

*Lorsque vous êtes devant l'autel, vous ne devez plus penser
que vous êtes devant les hommes. Ne voyez-vous pas les
chœurs des anges et des archanges à vos côtés, saisis de res-
pect devant le souverain Maître du ciel et de la terre !*

Saint JEAN CHRYSOSTOME.

CHAPITRE IX

LA LITURGIE DE LA MESSE : LES ÉGLISES

Adorabo ad templum sanctum tuum et confitebor nomini tuo.

J'adorerai dans votre temple
et j'exalterai votre nom.

(Ps. cxxxvii, 2).

La Messe est le fondement du culte catholique et le centre de la religion ; c'est à elle que finalement se rapportent tous les rites et toutes les cérémonies, tant son excellence est relevée, tant ses effets sont magnifiques ! Afin de mieux apprécier les grandeurs du saint Sacrifice, afin d'y assister plus religieusement, étudions la liturgie de nos augustes mystères. Nous parlerons successivement des églises où s'assemble le peuple chrétien pour offrir à Dieu ses hommages par l'oblation de la sainte Messe ; de l'autel où se consomme l'immolation de la divine Victime ; du célébrant ; des ornements et des vases sacrés ; des signes et des paroles ; des différentes parties du saint Sacrifice. Commençons par nous entretenir des églises. Après en

avoir rappelé brièvement l'historique, nous parlerons de leur nécessité et de leur symbolisme (1).

I

Dans tous les temps et chez tous les peuples, à quelque degré de civilisation ou de barbarie qu'ils appartiennent, on rencontre des lieux spécialement affectés au culte divin. Les forêts et les montagnes furent à l'origine choisis de préférence : les premières se prêtent à la prière par leur mystérieux silence ; l'élévation des secondes, en rapprochant la terre du ciel, semble en même temps rapprocher l'homme de Dieu. Sur l'ordre du Seigneur, Moïse fit construire dans le désert un riche tabernacle où Jéhovah rendait ses oracles et où il donnait des marques sensibles de sa présence, jusqu'à ce qu'enfin fût bâti ce temple de Salomon, la merveille de l'univers, et le seul lieu du monde où il fût permis aux Juifs de sacrifier. Les églises chrétiennes succédèrent au temple de Salomon. La première église a été le Cénacle où Jésus-Christ célébra la Pâque avec ses disciples et institua l'adorable Sacrement. On croit que ce lieu servit longtemps pour la réunion des fidèles. Les apôtres faisaient la *fraction du pain*

(1) Pour cette instruction et pour celles qui suivront sur la liturgie de la Messe : Durand de Mende : *Rationale* ; Guillois : *Catéchisme*, tome IV ; Mgr de Ségur : *Les Saints Mystères* ; la liturgie du Grand-Séminaire de Langres ; Raflray : *Les beautés du culte catholique* ; l'abbé Durand : *Le culte catholique* ; l'abbé Noël : *Catéchisme liturgique* ; d'Hauterive : *Catéchisme de persévérance* ; Chaignon : *Le prêtre à l'autel* ; Bacuez : *Du divin sacrifice*.

dans des maisons particulières, c'est-à-dire dans des salles disposées à cet effet. Sous le règne des tyrans et des bourreaux, on ne pouvait guère avoir d'édifices construits exprès pour l'oblation du saint Sacrifice. Obligés de fuir et de se cacher, les premiers chrétiens n'avaient d'autre temple que les catacombes, les cryptes, le creux des rochers, l'obscurité des bois. Cependant, quelque violent que fût l'orage, il y avait des moments de calme et les fidèles en profitaient pour construire des maisons exclusivement consacrées au service religieux. A la fin du troisième siècle, on en comptait déjà plus de quarante dans la ville de Rome. Quand la religion de Jésus-Christ se fut assise avec Constantin sur le trône des Césars, le zèle des chrétiens prit un nouvel essor, et l'on vit surgir de toute part une foule d'églises construites avec une grande magnificence; sans compter qu'après de longues et mystérieuses purifications, les fidèles convertissaient en églises les temples et les basiliques des païens, imitant les Israélites qui firent servir au culte du vrai Dieu les vases des Egyptiens. Mais c'est surtout au moyen-âge, pendant le treizième siècle, que, sous l'influence de la piété et de la foi, on vit l'Europe chrétienne se couvrir de cette splendide floraison d'églises magnifiques, qui, encore aujourd'hui, excitent si puissamment notre admiration. Une association d'ouvriers, souvent illustres par le génie et la fortune, s'était formée pour construire *gratis* des temples au Seigneur. Dans le langage naïf de l'époque, on les nomma *les logeurs du bon Dieu*. Cette association prit naissance sous les murs de la cathédrale de Chartres et s'étendit promptement en France et en Angleterre. Ses membres s'engageaient à se rendre les devoirs de l'hospitalité et de la charité chrétienne.

Les procédés de leur art, conservés avec soin par eux, étaient enseignés aux agrégés. Ils allaient où on les appelait, se logeaient et se nourrissaient chez les habitants. Ceux-ci, animés de la même émulation pieuse, s'empresaient de contribuer de cette manière à l'édification des églises, qui devaient embellir leur ville et perpétuer d'âges en âges le souvenir de leur foi et de leur esprit chrétien.

II ~

Il faut des églises pour plusieurs raisons. 1^o Nous devons rendre à Dieu nos hommages ; non-seulement les hommages du cœur, mais encore les hommages du corps, non-seulement individuellement, mais collectivement, puisque Dieu a fait et les corps et les âmes et les individus et les sociétés. Pour cela, il faut un endroit où le peuple puisse se réunir : cet endroit c'est l'église. Comment en effet célébrer l'office public en plein air, quand le vent souffle, quand la terre est couverte de neige, quand la pluie tombe ou que le soleil darde sur nos têtes ses rayons ardents ? 2^o Il faut des églises pour que l'âme se livre plus facilement au sentiment religieux et sente plus vivement la présence de Dieu. Or, les églises, étant des lieux distincts de ceux où se traitent les affaires profanes, sont plus favorables au recueillement et à la pensée de la divinité. 3^o Au moyen des églises, par l'intermédiaire de l'homme, la nature vient rendre hommage au Créateur. Les quatre éléments : l'eau, l'air, le feu, la terre, sont réunis dans le temple ; l'eau, pour le sacrifice ; l'air, dans les doux accords de l'harmonie ; le feu, dans l'encensoir

et à l'autel ; la terre, dans les constructions de l'édifice. La création entière est représentée devant le Dieu qui l'a tirée du néant : *les montagnes* ont fourni et leurs pierres et leurs marbres ; *les champs* et *les coteaux*, le pain et le vin du Sacrifice ; *les forêts*, les boiseries de l'autel et du sanctuaire ; *les prairies*, les fleurs qui parfument le temple ; *la mer*, les pierres précieuses qui brillent sur la coupe du calice et au front du pontife ; *les entrailles de la terre*, l'or et l'argent des vases sacrés ; *les parfums*, l'encens qui brûle devant le Seigneur. Les créatures animées sont aussi représentées : *l'abeille* donne la cire des flambeaux ; *l'agneau*, sa victime ; *le ver-à-soie*, les riches tissus des ornements sacrés ; *le cheval* a conduit les matériaux qui servent à la construction, etc... Et c'est ainsi que toute la nature, dans nos temples, s'immole à sa façon devant Dieu, pour rappeler à l'homme, roi de la création, qu'il doit faire à son souverain Maître le sacrifice volontaire de tout son être. 4° Enfin, où, mieux que dans nos temples sacrés, apprendrons-nous à connaître la véritable liberté, la véritable égalité et la véritable fraternité ? N'est-ce pas dans les églises que tous les rangs de la société réunis et confondus se prosternent devant Celui qui est à la fois le Seigneur et le Père de tous ?

III

Le génie chrétien, au moyen du symbolisme, a fait des églises autant de livres grandioses où les plus ignorants peuvent lire les plus belles leçons et les plus utiles enseignements.

Le symbolisme, je le retrouve, sous toutes les formes, dans nos temples.

Symbolisme dans l'orientation. — Par orientation on entend la disposition de l'église par rapport à un point de l'horizon. Les constitutions apostoliques prescrivent qu'elle soit tournée vers l'Orient. Dès les premiers siècles, ce règlement est en vigueur ; les églises sont construites de telle sorte, que les fidèles, regardant l'autel majeur, ont le visage fixé du côté où le soleil se lève. Voici les raisons de cet usage liturgique. C'est 1^o parce que Jésus-Christ fut crucifié le visage tourné vers l'Orient ; 2^o parce que le paradis terrestre, d'où le péché nous a bannis, était à l'Orient ; 3^o parce que Notre-Seigneur s'éleva au ciel à l'Orient de Jérusalem, en regardant l'Occident ; 4^o parce que le soleil matériel est la figure de Jésus-Christ, soleil éternel de justice (1).

Symbolisme dans la forme des églises. — Dans les premiers temps de l'architecture chrétienne, une croix était gravée sur le pavé du temple, dans toute sa longueur, pour indiquer que le sacrifice de la Messe est la représentation du sacrifice de la Croix. Plus tard, on supprima cette croix pour la représenter dans la forme même donnée à l'église. La nef, coupée transversalement par deux prolongements nommés *transepts*, figure Jésus-Christ en croix ; le maître-autel représente sa tête auguste, et les chapelles rayonnantes, qui, en plusieurs endroits, règnent autour de l'autel principal, sa couronne d'épines. Remarquons que les architectes chrétiens ont donné aux églises la

(1) O Oriens, splendor lucis aeternæ et sol justitiæ. (Offic. adventus.)

forme d'un vaisseau. La façade ornementée figure la *proue* ou l'avant du vaisseau ; l'abside arrondie, la *poupe* ou partie postérieure ; et le corps du bâtiment porte le nom de *nef* ou navire. La toiture, avec son arête prononcée, n'apparaît-elle pas comme la forme renversée du vaisseau ? Or, les églises ont cette forme parce que la société des fidèles a été comparée par Notre-Seigneur à une barque. Le premier pilote de cette barque, c'est saint Pierre vivant dans notre saint Père le Pape ; les pilotes secondaires, ce sont les évêques et les prêtres ; les passagers, ce sont les fidèles ; la mer à traverser, c'est le monde ; le port à atteindre, c'est le ciel.

Symbolisme dans le détail de ce que nous voyons à l'église. — Les tours élevées qui surmontent l'édifice appellent à nos cœurs la pensée du ciel, et nous invitent à nous détacher du temps et de ses vanités, pour ne songer qu'aux grandes réalités de l'autre vie. C'est un magnifique et continu *sursum corda* jeté à travers les airs. — A l'extérieur, sur les murs ou sur les contreforts, sont représentées souvent des figures hideuses et grimaçantes : c'est l'image du démon et des ennemis de l'Eglise. Tantôt elles ricanent d'un air triomphant, tantôt elles ont la mine honteuse et découragée : il y a effectivement des alternatives de succès et de revers dans la lutte de l'enfer contre la société de Jésus-Christ. Toutefois l'espérance doit nous rester, *les portes de l'enfer ne prévaudront point*. C'est pour signifier cette victoire définitive de l'Eglise, que, plus d'une fois, sur quelque pignon au chevet du temple, on voit la figure ravissante d'un ange ou même celle de l'archange saint Michel qui a précipité l'ancien serpent dans les abîmes. — A l'intérieur, le chrétien retrouve l'Eglise avec les trois parties qui la

composent : l'Eglise triomphante avec son divin chef, les apôtres, les évangélistes, les anges et les saints dont les images, sculptées par le ciseau ou retracées par le pinceau sur les verrières, nous sourient et semblent nous inviter à nous élever jusqu'à eux par une sainte vie ; l'Eglise souffrante nous est représentée par ces pierres sépulcrales sur lesquelles nous nous agenouillons pour prier ; l'Eglise militante, c'est nous-mêmes. — Parmi les mystères, aucun n'est plus symbolisé dans nos temples que celui de la sainte Trinité : c'est parce que ce dogme, qui est le plus fondamental, a été le plus vivement attaqué. Voyez ! le nombre trois apparaît partout : dans la longueur : la nef, le chœur et le sanctuaire ; dans la largeur : la nef et les bas-côtés ; à l'extérieur : ce sont souvent trois tours, dont les voix d'airain proclament dans les airs la gloire du Dieu trois fois saint. — Ce n'est pas sans raison que dans les églises le clergé est séparé des fidèles : c'est pour rappeler aux ecclésiastiques l'éloignement du monde auquel ils n'appartiennent plus, et aux fidèles, le respect dû aux ministres du Seigneur. Que dirai-je des statues, des tableaux et des vitraux qui parlent si éloquemment à l'ignorant et au savant ? Et ces voûtes élancées, et ces fenêtres aux arcs aigus, et ces feuilles grimpantes, ne nous avertissent-elles pas que notre attention doit se fixer sur les choses d'en haut ? Et ces colonnes qui fuient légères vers le ciel, et ces ogives élégantes, ne sont-ce point une image de la prière humble et confiante qui monte vers le ciel et s'incline devant le trône de l'Éternel ? Et ces rosaces, la merveille de nos cathédrales gothiques ? Se peut-il quelque chose de plus ravissant et de plus instructif que cette fleur immense incrustée dans la muraille, brillante de mille couleurs, portant au cœur l'image de

Dieu, et, dans toutes les divisions qui s'en échappent en rayonnant celle des anges, des patriarches et des saints ?

Véritablement, dirons-nous avec un célèbre orateur (1), quand on pénètre dans un de ces monuments admirables d'harmonie et de grandeur que nous ont légués nos pères dans la foi, un sentiment surnaturel vous saisit à la vue de ces espaces, de ces gigantesques piliers, de ces pierres ciselées, de ces vitraux qui racontent le passé, de cette lumière mystérieuse qui circule dans le temple. La matière a été spiritualisée en quelque sorte ; il passe comme le souffle d'une puissance extraordinaire qui vous enlève de terre, vous transporte dans les régions de l'infini, vous parle de Jésus-Christ qui est le royal chef de l'humanité et en qui toutes choses sont récapitulées. On dirait que ce ne sont pas des mains, mais des idées qui ont bâti ces murailles, des cœurs qui les ont cimentées ; on dirait que ces pierres se sont animées au souffle de la foi de tout un peuple et sont allées s'harmoniser d'elles-mêmes au chant des cantiques sacrés.

Il faut remarquer qu'on ne célèbre pas les saints mystères dans une église, avant que l'édifice n'ait été relevé du rang des choses profanes et dédié à Dieu par la consécration solennelle de l'Evêque, ou du moins par une bénédiction faite en son nom.

A ce sujet voici un fait bien édifiant qu'on lit dans l'histoire du fameux pèlerinage d'Einsiedeln (2). Quand après dix ans de travaux la splendide église qui ren-

(1) Mgr Mermillod.

(2) Description du couvent et du pèlerinage d'Einsiedeln par Dom Brandes.

fermait le célèbre sanctuaire de Marie, la chapelle que l'abbesse Hildegarde avait fait construire pour saint Meinrad, fut achevée, au mois de septembre 948, Eberhard qui avait présidé aux travaux pria Conrad, évêque de Constance, de venir consacrer l'église nouvelle et la chapelle.

L'Evêque arriva accompagné d'Ulric, évêque d'Augsbourg et d'un grand nombre de gentilshommes et de pèlerins. La veille du 14, jour fixé pour la cérémonie, Conrad descendit vers le milieu de la nuit dans l'église et se mit en prières. Tout à coup il vit la chapelle s'éclairer d'une lumière céleste, et Jésus-Christ lui-même, assisté des quatre évangélistes célébrer à l'autel l'office de la dédicace. Des anges répandaient mille parfums à gauche et à droite du divin Pontife ; l'apôtre saint Pierre et le pape saint Grégoire tenaient les insignes du pontificat ; devant l'autel était la sainte Mère de Dieu, entourée d'une auréole de gloire. Un chœur d'anges, présidé par l'archange saint Michel, fit retentir les voûtes de chants célestes ; les saints Etienne et Laurent, les premiers qui aient honoré le diaconat par le martyre, remplissaient les fonctions de leur ordre. Conrad rapporte lui-même dans son livre *de Secretis Secretorum* que le texte du *Sanctus* fut ainsi modifié par les voix angéliques : « Prenez pitié de nous, ô Dieu, dont la sainteté se révèle dans le sanctuaire de la Vierge pleine de gloire. Béni soit le Fils de Dieu qui vient ici établir à jamais son empire ». A l'*Agnus Dei* les voix répétèrent trois fois : « Agneau de Dieu, ayez pitié des vivants qui croient en vous, ayez pitié de nous. Agneau de Dieu, ayez pitié des fidèles trépassés qui reposent dans la sainte espérance, ayez pitié de nous. Agneau de Dieu, donnez la paix aux vivants et aux morts, donnez-nous la paix ». Au

Dominus vobiscum les anges répondirent : « Le Seigneur est porté sur les ailes des séraphins, il pénètre les profondeurs des abîmes ».

Cependant le moment fixé pour la consécration était arrivé. Tout était prêt pour la cérémonie ; les prêtres désignés pour assister l'évêque étaient revêtus des habits sacerdotaux. Le peuple attendait en foule, tous étaient dans l'attente. L'évêque priait toujours à la même place, absorbé par une religieuse extase. Midi approchait et il gardait toujours la même immobilité. Enfin quelques frères se rendent près de lui pour l'inviter à commencer la cérémonie. Mais l'évêque demeurant à la même place raconta avec simplicité ce qu'il avait vu et entendu. Son récit fit supposer qu'il était encore sous l'illusion d'un songe. A la fin le saint évêque cédant à leurs instances se mit en devoir de commencer la consécration. Aussitôt on entendit résonner sous les voûtes une voix mystérieuse qui remplit la vaste enceinte et qui répéta par trois fois : « Cessez mon frère, cessez ; la chapelle a été consacrée par le divinement ». Alors tous les assistants se prosternèrent le front contre terre, et on reconnut que la vision du saint évêque était bien réelle, et que la sainte chapelle était bénie, consacrée, sanctifiée par Jésus-Christ, assisté de ses saints et de ses anges.

Admirable histoire, plus admirable symbole !

Quand une église, quelle qu'elle soit, est bénite ou consacrée, on ne voit pas visiblement Jésus-Christ, mais il est là invisiblement, ils sont là les esprits célestes, c'est par la vertu et l'autorité du Sauveur que les ministres agissent et que tout est fait !

Quand dans une église on célèbre les saints mystères, Jésus-Christ n'apparaît à nos regards charnels, mais est cependant très réellement le prêtre principal ; le

prêtre mortel qu'on voit, qu'on entend, n'est que son représentant, il n'est que le prêtre secondaire !

Oh ! que nos églises sont dignes de notre respect et de notre amour ! C'est vraiment la maison de Dieu et la porte du ciel ! *Hic domus Dei est et porta cœli !* (1).

Disons, en terminant, que l'église consacrée par le pontife ou bénite par les prières liturgiques est un symbole de l'âme chrétienne qui est le temple du Saint-Esprit. Que la sainteté de nos sanctuaires nous rappelle que nous devons garder nos cœurs purs et immaculés, pour y conserver la présence du Dieu trois fois saint. Si, pour y réussir, il nous faut faire des efforts et nous imposer des sacrifices, encourageons-nous par la pensée du ciel, où, dans la société des anges et des saints, jouissant de l'ineffable vision de l'auguste Trinité, nous chanterons les cantiques de l'éternelle allégresse. :

*L'Eglise a bâti des monuments magnifiques pour couvrir d'ombre et de gloire le pain dont le Fils de Dieu a dit :
« Ceci est mon corps ».*

P. LACORDAIRE.



(1) Gen., xxviii, 17.

CHAPITRE X

LA LITURGIE DE LA MESSE : L'AUTEL

Introibo ad altare Dei.

Je m'approcherai de l'autel de
Dieu.

(Ps XLII, 4).

L'autel étant le lieu où s'opère le plus grand de tous nos mystères, les saints lui ont donné les noms les plus glorieux. Ils l'appellent « la table sacrée ; la table céleste ; la table mystique où les justes reçoivent le gage du salut éternel ; la défense de la foi ; l'espérance de la résurrection ; la chaire et le trône de Dieu ; le propitiatoire ; le calvaire ; le tombeau du Christ ». Comme le Prophète, approchons-nous avec respect *de l'autel de Dieu* ; étudions-le au point de vue liturgique, ainsi que ses accessoires ; recueillons avec religion les enseignements si beaux qu'il nous donne.

I

Dans les premiers temps, l'Eglise se servit d'autels

de bois, en souvenir de la table du Cénacle et de l'instrument de notre rédemption : ces autels avaient la forme de tombeaux. Aujourd'hui, l'autel du sacrifice doit être de pierre. S'il était de bois, de bronze, d'argent ou d'or, il faudrait que l'endroit où reposent les saintes Espèces fût de pierre. Autrefois, on plaçait d'ordinaire l'autel sur le tombeau des martyrs, ou du moins, on y mettait des reliques d'un ou de plusieurs de ces glorieux témoins de Jésus-Christ. Maintenant encore, l'Eglise exige qu'on ne consacre point d'autel sans y mettre des reliques des saints. Il faut que ce soit des reliques de martyrs ; toutefois on peut y joindre des reliques de saints confesseurs, par exemple de ceux en l'honneur desquels l'église ou l'autel sont consacrés. L'endroit où ces restes vénérables sont incrustés dans la pierre consacrée, a conservé le nom de *tombeau* ou de *sépulcre*.

On distingue deux sortes d'autel : les autels fixes et les autels portatifs. Les autels *fixes* ou *immobiles* sont des pierres d'une assez grande dimension. Leur support ordinairement en pierre est censé ne faire avec eux qu'un tout et reçoit une seule et même consécration. Les autels *mobiles* ou *portatifs* sont des pierres d'une dimension suffisante pour recevoir le calice et l'hostie. C'est l'autel portatif que l'on nomme ordinairement *pierre sacrée*. Cette pierre est incrustée dans une table de pierre ou de bois ; mais cette table ne reçoit aucune consécration.

L'autel doit être couvert de trois nappes de lin ou de chanvre, pour plus de sûreté en cas d'effusion du précieux Sang.

Qu'il est beau le symbolisme de l'autel ! Que nous serions heureux si nous en comprenions les leçons !

L'autel représente Jésus-Christ. Cette vérité ressort,

de la manière la plus éclatante, des cérémonies mêmes de la consécration.

L'évêque consécrateur fait deux onctions sur l'autel, l'une avec l'huile, symbole de la miséricorde de Jésus-Christ, l'autre, avec le saint chrême qui figure cette huile de joie dont il est oint par son Père (1). On y trace cinq croix : une au milieu et quatre aux angles, sur le modèle des cinq plaies du Sauveur. Sur ces cinq croix on brûle de l'encens : image des prières que les plaies du Sauveur font monter vers Dieu en notre faveur. Les cierges qu'on y allume nous indiquent que les plaies sont devenues glorieuses depuis la résurrection. On place trois grains d'encens dans le petit tombeau creusé à l'intérieur de la pierre, en mémoire des parfums dont Joseph d'Arimathie, Madeleine et les saintes femmes embaumèrent le corps de Jésus. Les reliques qui y sont déposées signifient l'union étroite et inséparable du Sauveur avec les saints, morts dans sa grâce et dans son amour. Dans les sept aspersions faites autour de l'autel nous retrouvons une image des sept sacrements qui découlent du Cœur adorable de Notre-Seigneur. L'autel, ou du moins la table sacrée, doit être en pierre ; est-ce que Jésus-Christ n'est pas appelé dans l'Écriture *la pierre angulaire de l'Église* ? (2) Et que signifient le dépouillement et le lavement des autels avec le vin et l'eau, le Jeudi-Saint, si non Notre-Seigneur dépouillé de tout, de sa gloire, de ses amis, de ses vêtements, et lavé dans le sang et l'eau qui jaillirent de son côté entr'ouvert ?

Cela étant, nous avons la clef pour comprendre le

(1) Ps., XLIV, 8.

(2) Eph, II, 20.

pourquoi des nappes qui sont sur l'autel, de la garniture qui l'entoure, des encensements dont il est l'objet, des baisers qu'y dépose le prêtre.

Les *nappes* représentent le suaire et les linges sacrés dont la piété des fidèles enveloppa le corps de Notre-Seigneur avant de le mettre dans le sépulcre ; la *garniture*, c'est une réparation de la couronne d'épines que les Juifs enfoncèrent sur la tête du Fils de Dieu ; l'*encens*, ce sont les parfums précieux de Marie-Magdeleine répandus sur la tête de Jésus ; et le prêtre baisant l'autel rappelle les saintes femmes baisant les pieds du Sauveur ressuscité.

De plus, ce symbolisme initie l'âme chrétienne à plusieurs cérémonies généralement incomprises. Si le prêtre bénit le calice et l'hostie, il a la main gauche posée sur l'autel ; — s'il prie en union avec Notre-Seigneur, il touche l'autel, y appuyant en quelque sorte sa faiblesse ; — s'il souhaite la paix aux fidèles, il baise auparavant l'autel. Comment comprendre le sens de ces cérémonies, si l'on ignore que l'autel figure Jésus-Christ source de toute bénédiction, Jésus-Christ médiateur puissant qui veut que nous unissions nos prières aux siennes, Jésus-Christ l'auteur et le dispensateur de la paix ?

Parlons maintenant des accessoires de l'autel.

II

1. Sur tout autel où l'on dit la Messe, il doit y avoir au milieu un crucifix ; c'est que le sacrifice non sanglant, qu'offrent chaque jour les ministres de la sainte Eglise, est la continuation et la reproduction du sacri-

fice sanglant que le Rédempteur, cloué à la Croix, offrit à son Père pour tout le genre humain. Il ne serait pas nécessaire de placer une Croix sur l'autel, pendant la célébration des saints mystères, s'il y avait une grande statue du crucifix ou un grand tableau où le crucifix occupe la première place.

II. On ne peut célébrer sans cierges allumés. Les cierges liturgiques qui doivent être faits de cire, fruit du travail de l'abeille, ont une signification générale concernant Jésus-Christ et les fidèles. Pour ce qui regarde Jésus-Christ, la cire, substance très pure, rappelle que Notre-Seigneur est la pureté par essence, qu'il est la *lumière éclairant tout homme venant en ce monde* (1), et qu'il est descendu du ciel pour allumer dans les cœurs le feu de l'amour divin. Relativement aux fidèles, la cire représente leur foi et leur charité. — A la messe basse il faut qu'il y ait deux cierges allumés, l'un à droite et l'autre à gauche de l'autel. Le cierge de gauche, c'est-à-dire du côté de l'épître, symbolise la foi, la sainteté et la ferveur de tous les saints de l'ancienne loi, depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ. Le cierge allumé à droite, du côté de l'évangile, représente la foi, la sainteté, la ferveur de tous les saints de la loi nouvelle, depuis Jésus-Christ jusqu'à la fin du monde. A part quelques exceptions, aux grand'messes il doit y avoir trois cierges allumés de chaque côté du crucifix, qui lui même doit s'élever au-dessus de ces cierges et les dominer. Ces six cierges signifient les six âges de l'Eglise militante. On peut aussi mettre sur l'autel des reliquaires, pourvu que le Saint-Sacrement ne soit pas exposé, et des vases de fleurs,

(1) Joan., I, 9.

hommage très pur au Créateur et au conservateur de l'univers. Autrefois, comme nous le dit saint Augustin, on faisait des guirlandes et des couronnes que l'on plaçait autour et au-dessus des autels, les jours de fête (1). On décorait aussi les murailles de l'église de lys et de roses (2), et l'on en jonchait même le pavé et l'entrée, comme saint Paulin nous l'atteste expressément.

III. Sur l'autel repose le saint Tabernacle. Quand il doit renfermer le Saint-Sacrement, il doit être à l'intérieur tapissé d'une étoffe de soie blanche et à l'extérieur revêtu d'un conopée. On ne doit y renfermer que la sainte Eucharistie. Ni les reliques des saints, ni les saintes huiles, ni quelque autre chose que ce soit, ne peuvent y trouver place. Dans la suite des siècles, les Tabernacles ont pris les formes symboliques de colombes, de tours, de cœurs, d'urnes, de petites arches, de petites chapelles. Ne l'oublions pas, le Tabernacle, c'est l'arche d'alliance de la loi de grâce qui renferme non seulement cette manne miraculeuse que les anciens Israélites mangèrent dans le désert, sans pouvoir toutefois échapper à la mort, mais le *vrai pain de vie* qui préserve de la corruption tous ceux qui s'en nourrissent avec piété. C'est là que réside le Dieu d'amour, environné de ses anges qui l'adorent et le dédommagent de tant de froideur et d'indifférence dont il est l'objet de la part des hommes. Oh ! puissions-nous nous écrier en toute vérité avec David : « Seigneur des armées, que vos Tabernacles sont aimables ! Mon âme soupire et elle est dans la défaillance à force de

(1) S. Aug. *De civit. Dei*, lib. XXII.

(2) S. Hier. *Epist. ad Nepot.*

désirer les parvis du Seigneur. Mon cœur et ma chair ont tressailli d'amour pour le Dieu vivant. Le passe-reau trouve une maison pour se retirer et la tourterelle un nid pour placer ses petits ; moi, j'ai vos autels, Seigneur des armées, mon Roi et mon Dieu ! Heureux ceux qui demeurent dans votre maison ! Un seul jour passé dans vos Tabernacles vaut mieux que mille autres passés sous la tente des pécheurs ! (1) »

« *Sainte Jeanne de Chantal avait grand soin qu'il y eût de belles fleurs au jardin et qu'on les conservât pour les mettre devant le Saint-Sacrement. Tous les dimanches et les fêtes, les sœurs jardinières avaient coutume de lui donner un bouquet pour le porter à la main, pensant la récréer, mais toujours elle faisait appeler la sœur sacristine et envoyait mettre ce bouquet sur l'autel dans un vase ; et lorsqu'on lui en donnait un nouveau, elle l'envoyait de même devant l'autel et se faisait rendre le précédent, qu'elle gardait au pied de son crucifix. « La couleur et l'odeur sont la vie de ces fleurs, disait-elle ; je les envoie devant le Saint-Sacrement, où peu après elles passent et se flétrissent. Je désire être ainsi, et que ma vie, qui passe peu à peu, finisse devant Dieu en honorant le mystère de la très sainte Eglise. »*

(SA VIE).



(1) Ps. LXXXIII. 2 et seq.

CHAPITRE XI

LA LITURGIE DE LA MESSE : LE CÉLÉBRANT

*Sic nos existimet homo ut
ministros Christi.*

On doit nous regarder comme les ministres de Jésus-Christ.

(I Cor., IV, 1.)

Nous avons parlé de l'église, où le peuple chrétien s'assemble pour glorifier Dieu, surtout par l'oblation du saint Sacrifice ; de l'autel, où se consomment nos augustes mystères : l'ordre naturel nous amène à nous entretenir du célébrant qui, au nom de Jésus-Christ et de l'Eglise et en son nom personnel, doit immoler la divine Victime. Il s'avance, revêtu des insignes de sa dignité et portant le calice qui doit bientôt contenir le sang adorable de l'Agneau sans tache. Consacrons ce discours à l'étude des ornements sacerdotaux et des vases sacrés ; nous ne manquerons pas d'y trouver pour notre piété les plus beaux sujets d'édification.

I

De même que les rois et les magistrats, dans leurs fonctions officielles, se servent de vêtements plus distingués, pour que leur autorité apparaisse aux yeux de tous, et afin de se concilier le respect qui leur est nécessaire, ainsi les ministres de Dieu revêtent, pour célébrer, des habits particuliers, savoir : l'amict, l'aube, le cordon, le manipule, l'étole et la chasuble. Ces ornements sacrés rappellent la Passion de Notre-Seigneur et aussi les vertus qui doivent se trouver dans le cœur du prêtre et des fidèles qui ont l'honneur d'offrir avec Lui et par Lui le saint Sacrifice.

L'*amict* est une pièce d'étoffe de forme à peu près carrée que le célébrant met sur ses épaules et autour de son cou. Il représente le voile dont on couvrit la face de Jésus, pendant la Passion, quand on lui disait : *Prophétise et dis qui t'a frappé* (1). Il rappelle au prêtre et aux assistants la modestie du regard et de la voix. L'*amict* doit être de lin ou de chanvre, ainsi que le *corporal*, qui symbolise les langes dont Marie enveloppa le corps de l'Enfant-Dieu à Bethléem et le blanc linceul dont Joseph d'Arimathie enveloppa sa dépouille mortelle, la *palle* qui sert à couvrir le calice pendant la Messe, et le *purificateur* qui est destiné à purifier le calice, les doigts et les lèvres du prêtre. Le lin et le chanvre se salissent aisément par l'usage : image de la fâcheuse facilité avec laquelle nous souillons notre vie. Le lin et le chanvre ne retrouvent leur blancheur

1) Luc., xxii, 64.

qu'après avoir été successivement lavés, tordus, séchés : de même l'âme ne recouvre la pureté et l'innocence qu'après avoir été *lavée* dans le sang de l'Agneau et dans les larmes de la componction, *tordue*, c'est-à-dire brisée par les œuvres de la mortification et de la pénitence, *séchée* par le feu de l'amour divin.

L'*aube* est un vêtement ecclésiastique blanc, large, à manches, et descendant depuis le cou jusqu'aux pieds. Il nous fait ressouvenir du vêtement blanc qu'Hérode fit mettre par moquerie à Notre-Seigneur Jésus-Christ, et il avertit le prêtre que, pour accomplir dignement les saints mystères, il doit porter à l'autel une pureté parfaite. En la voyant, pensons à cette circonstance humiliante de la Passion du Sauveur, et répétons le mot du roi pénitent : *Lavez-moi de plus en plus de mon iniquité, ô Dieu que j'ai offensé !* (1) — L'aube doit aussi être faite de lin ou de chanvre.

La *ceinture* ou *cordon* est destinée à assujétir l'aube ; le prêtre la porte autour des reins. Elle rappelle les liens qui attachaient Jésus-Christ à la colonne de la flagellation ; elle est un symbole de la vertu de continence.

Le *manipule* est une petite bande d'étoffe longue, étroite, de forme presque triangulaire, que le célébrant porte à l'avant-bras gauche. Autrefois, c'était simplement une sorte de serviette dont on se servait pour essuyer la sueur ou même les larmes que la piété faisait couler. Le manipule représente les cordes avec lesquelles Notre-Seigneur fut garrotté au jardin des Oliviers. Il nous avertit qu'un jour Dieu essuiera nos larmes et récompensera nos travaux et nos sueurs.

(1) Ps. L, 4.

L'*étole* est une longue bande d'étoffe brodée qui se met sur le cou, se croise sur la poitrine, et dont les extrémités retombent par devant. Par sa forme, elle symbolise la Croix de Jésus-Christ : elle nous invite à porter avec persévérance le joug du Seigneur, et, de plus, elle exprime l'honneur et l'excellence du sacerdoce catholique.

La *chasuble* est l'ornement sacerdotal que le prêtre met par dessus les autres pour dire la sainte Messe. La chasuble est l'image de la robe écarlate qui fut donnée, dans la maison de Pilate à Notre-Seigneur, comme à un roi de théâtre ; on bien encore elle rappelle la robe sans couture dont les soldats dépouillèrent la divine Victime, avant de l'attacher à la croix. Elle signifie la charité qui nous enveloppe comme d'un manteau et couvre la multitude de nos péchés. Elle tombe en avant et en arrière ; c'est que nous devons aimer Dieu et le prochain, nos amis et nos ennemis. Une croix est dessinée par derrière pour indiquer que le prêtre représente Jésus-Christ à l'autel et que le sacrifice de la Messe est essentiellement le même que le sacrifice de la Croix.

Dans les premiers siècles, les ornements liturgiques étaient toujours blancs. Aujourd'hui ils sont de différentes couleurs : blancs, rouges, verts, violets et noirs. Ce n'est qu'au douzième siècle que nous trouvons cette distinction de couleurs établie d'une manière générale. Or, l'Eglise a varié la couleur des ornements sacerdotaux pour les plus justes motifs. C'est : 1^o pour relever la majesté du Sacrifice et par conséquent lui concilier plus de vénération de la part des fidèles ; 2^o instruire le peuple chrétien par les yeux, puisque chaque couleur a sa signification ; 3^o montrer la merveilleuse fécondité de l'Eglise, ses vertus et ses beautés sans

nombre ; 4° enfin c'est pour imiter autour de l'autel de la terre ce qui, d'après saint Jean, s'accomplit autour de l'autel du ciel, où les anges, qui remplissent les fonctions de ministres, sont vêtus de blanc et ornés de ceintures d'or, où l'Agneau est enveloppé dans la pourpre de son sang, et où l'Épouse est toute brillante du lin le plus éclatant.

Considérons les leçons que nous donne chaque couleur en particulier.

Le *blanc* représente la gloire, la joie, l'innocence. On l'emploie aux fêtes de Noël, de l'Épiphanie, de Pâques, de l'Ascension et de la Fête-Dieu, et généralement à tous les mystères joyeux ou glorieux du Sauveur. Et comme c'est la couleur la plus délicate, sur laquelle la moindre tache paraît aussitôt, elle est aussi un emblème de la chasteté et de la pureté parfaite, et l'on s'en sert pour les fêtes de la Vierge immaculée, des saints anges, des confesseurs et des vierges non martyres. La vue de cette couleur nous apprend que notre âme doit être revêtue de simplicité, de candeur et d'innocence, pour que le céleste Époux puisse lui dire : *Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée, il n'y a point de tache en vous* (1).

Le *rouge* symbolise : 1° la charité, parce qu'elle est ardente comme le feu et va quelquefois jusqu'à donner son sang ; 2° le plus haut degré de dignité et de puissance. Cette couleur est consacrée aux apôtres et aux martyrs qui ont gagné le ciel en versant leur sang pour Jésus-Christ. On l'emploie également la veille et le jour de la Pentecôte, pendant l'octave de cette fête, et aux messes votives du Saint-Esprit, pour rappeler qu'il est

(1) Cant. iv, 7.

descendu sur les Apôtres sous la forme de langues de feu. On s'en sert encore lorsqu'on dit la Messe de la Sainte Croix. Eh quoi ! serons-nous faibles et lâches, quand tant de milliers d'hommes et de femmes ont versé tout leur sang plutôt que d'être infidèles à Dieu ? Reculerons-nous devant quelques sacrifices légers, quand les plus cruels supplices n'ont pu intimider cette foule innombrable de martyrs ? Courage, force, générosité, constance : voilà ce que nous prêche la couleur rouge des ornements sacrés !

Le *vert* : couleur de l'espérance ! On s'en sert les dimanches, depuis l'octave de l'Épiphanie jusqu'à la Septuagésime, et depuis l'octave de la Trinité jusqu'à l'Avent (temps surnommé le *pèlerinage*) ; c'est-à-dire aux époques où l'Église doit tout espérer, puisqu'elle est unie à Jésus-Christ son Sauveur et que ce même Sauveur pour elle a souffert, est mort, est ressuscité, est monté au ciel, afin de lui envoyer le Saint-Esprit. Cette couleur, qui nous rappelle aussi les bienfaits de la Providence toujours attentive à nos besoins, fertilisant la terre et la couvrant de fleurs et de fruits, nous excite à bien cultiver le jardin de notre âme, terre aimée du ciel, où la rosée des grâces se répand avec tant d'abondance. Qu'il n'y ait point d'ivraie, qu'il n'y ait point de ronces ni d'épines, c'est-à-dire, extirpons tous les vices et remplaçons-les par les vertus.

Le *violet*, couleur pâle, terne et livide, représente la chair mortifiée par la pénitence. Aussi bien il s'emploie dans les temps de pénitence, comme : pendant l'Avent et le Carême, aux Quatre-Temps, aux Vigiles, aux Rogations. — Ce n'est que par les souffrances que nous pourrions entrer dans la gloire !

On se sert de la couleur *noire*, symbole de deuil et de tristesse, le Vendredi-Saint, le jour des morts, aux

obsèques des fidèles et aux services que l'on célèbre à leur intention. L'Eglise pleure ses enfants, parce qu'elle les perd pour la vie présente; elles les pleure, parce qu'elle est inquiète sur leur sort; elle les pleure, mais elle prie, et, par ses larmes et ses supplications, elle s'efforce d'apaiser le Juge suprême en faveur des trépassés, afin qu'ils jouissent au plus tôt du bonheur éternel. Oh! qu'elle a une voix éloquente, cette chasuble noire, parsemée de larmes! Pouvez-vous la voir sans penser à vos proches et à vos amis qui vous ont précédé dans la tombe et qui peut-être implorent le secours de vos prières? Et à vous-même ne vous rappelle-t-elle pas ce jour lamentable, où votre meilleur ami, votre seul consolateur, sera le prêtre qui, en versant un baume divin sur les blessures de votre âme, vous ouvrira les portes de l'immortalité?

II

Disons un mot des vases sacrés, dont le prêtre se sert pendant le saint Sacrifice, c'est-à-dire, du calice, de la patène et du ciboire.

Le *ciboire* est le vase sacré dans lequel on renferme les saintes Espèces conservées dans le Tabernacle, pour la communion des fidèles. Par respect pour le Très Saint Sacrement, il est souverainement convenable que la coupe en soit d'or ou d'argent doré; tout au moins qu'elle soit d'étain très poli, doré intérieurement. Il est tout à fait désirable qu'il soit béni.

C'est dans le *calice* que se fait, à la Messe, la consécration du vin. La coupe doit en être d'or ou au moins d'argent doré à l'intérieur. Quant au pied, il peut être

d'or, d'argent, d'étain, d'airain ou de cuivre. Cependant l'Église permet, par indult de l'autorité compétente, de se servir de calices d'étain, lorsqu'il y a impossibilité absolue de s'en procurer de plus précieux. La *patène* est ce petit plat peu profond, mais large, dans lequel on place l'hostie ou les hosties à consacrer.

Le calice et la patène doivent être consacrés par l'onction du saint Chrême et par une bénédiction réservée aux évêques. — De l'or, du saint Chrême, une bénédiction spéciale du pontife pour le calice et la patène, qui ne reçoivent que pour un instant le corps et le sang de Jésus-Christ : comprenons la leçon qui nous est donnée ! Nos cœurs deviennent par la Communion des calices vivants : que Notre-Seigneur y trouve l'or de la charité et les parfums de la prière !

Portons un grand respect aux ornements et aux vases sacrés. Dieu punit des plus terribles châtiments les audacieux sacrilèges qui osent les traiter avec irrévérence. Balthasar ayant profané, dans une nuit de débauche, les vases sacrés que son père avait rapportés de Jérusalem vit une main mystérieuse écrire sur la muraille la sentence de sa condamnation : *Mane, Thécel, Pharès*. Victor d'Utique, dans son histoire de la persécution des Vandales, livre premier, rapporte qu'un chef, ayant usé sacrilègement des vases servant au divin ministère et des ornements liturgiques, expira honteusement en se dévorant la langue. Théodoret nous raconte qu'un comédien nommé Thymétique, ayant revêtu un ornement sacré, mourut subitement sur le théâtre. — De plus rappelons-nous que nos cœurs, après la Communion, sont devenus les calices, les ciboires du Seigneur ; prenons garde de les profaner : nous encourrions la vengeance du Très-Haut !

Un prêtre qui est assidu à honorer le Très Saint Sacrement, à l'invoquer et à le supplier pour les peuples, obtiendra tôt ou tard leur conversion.

M. OLIER.



CHAPITRE XII

LA LITURGIE DE LA MESSE : LES SIGNES

ET LES PAROLES

Da, quæsumus, ut devotiorum corda fidelium salubriter intelligant quid Ecclesia tua mystice designet in facto.

Accordez, Seigneur, à vos dévots serviteurs de comprendre et de goûter ce que votre Eglise a voulu signifier par ses rites.

(Ex Lith. cath.).

Avant d'exposer, au point de vue de la piété, chacune des parties qui composent le saint Sacrifice, pour éviter les redites, commençons par donner l'explication des signes et des paroles qui se répètent pendant la célébration de la Messe. Rien que cette explication générale, si l'on en était vivement pénétré, suffirait pour nous faire assister parfaitement aux grands Mystères de notre religion. Dieu nous fasse la grâce de bien comprendre !

I

Parlons d'abord des actions, c'est-à-dire des signes de croix, des inclinations, des mouvements des yeux, de la tenue des mains, des baisers et des encensements.

I. A la Messe, aucun rite n'est plus souvent répété que le *signe de croix*. Le prêtre le fait sur lui-même ; il le fait sur les assistants ; il le fait sur le pain et sur le vin, matière du sacrifice ; il le fait sur les saintes espèces ; il le fait avec le corps et le sang de Jésus-Christ, quand il va communier, et avec la sainte Hostie avant de communier les fidèles. Il n'est pas une Messe où le prêtre ne fasse au moins cinquante signes de croix. Savez-vous la raison de la répétition de ce signe sacré ? C'est pour nous rappeler que le sacrifice de l'autel et le sacrifice de la Croix sont le même sacrifice ; que le sacrifice de l'autel emprunte toute sa vertu au sacrifice de la Croix, et qu'il est un canal de bénédiction par lequel Notre-Seigneur Jésus-Christ nous communique les grâces acquises par lui sur le Calvaire. — Remarquons 1^o que jamais on ne fait le signe de la croix sur la matière du sacrifice qu'un nombre impair, c'est-à-dire une fois, trois fois ou cinq fois : une fois, pour honorer l'unité de l'essence divine ; trois fois, à cause des trois personnes de la sainte Trinité ; cinq fois, en mémoire des cinq plaies du Sauveur. Remarquons 2^o que les signes de croix qui suivent la consécration doivent être distingués de ceux qui la précèdent. Ceux-ci se font pour attirer les grâces ou pour marquer qu'on les attend par les mérites de la Croix ; ceux-là montrent que les dons

de l'autel sont le même corps qui a été attaché à la Croix et le même sang qui a été répandu sur ce bois ignominieux.

Quand donc vous voyez le prêtre faire à l'autel le signe de la croix, ranimez votre foi, excitez votre attention, souvenez-vous que l'autel est un autre Calvaire.

Par un bref, en date du 28 juillet 1863, afin de ranimer la confiance des fidèles dans le signe de notre Rédemption, Pie IX a accordé 50 jours d'indulgence applicable aux âmes du Purgatoire, à tout fidèle qui, contrit de cœur, récitera ces paroles : « Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit », en faisant le signe de la croix.

II. Pendant la sainte Messe, le prêtre fait de très nombreuses *inclinations*. Les inclinations sont un signe de respect et d'humilité : on s'incline devant un supérieur. Ces inclinations sont plus ou moins profondes, selon le sens des paroles ou l'objet auquel elles se rapportent. Il y a la *petite* inclination, l'*inclination moyenne* et l'*inclination profonde*.

Le célébrant fait une légère inclination quand il prononce le nom du pape régnant, celui du saint dont on célèbre la fête, celui de la Sainte Vierge et celui de Jésus-Christ ; quand il dit : *Gloria Patri*, etc., par respect pour l'auguste Trinité ; quand il dit : *Oremus*, par esprit d'humilité ; quand il passe devant la croix, etc...

Il fait l'inclination moyenne, c'est-à-dire qu'il incline la tête et les épaules d'une manière plus notable, en particulier au *Sanctus*, à la *Consécration*, à l'*Agnus Dei*, à la *Communion* sous l'espèce du pain...

Il fait l'inclination profonde à certains moments où l'humilité et le respect s'imposent plus impérieuse-

ment : quand il récite le *Confiteor* ; avant l'Évangile, quand il a demandé à Dieu de purifier son cœur et ses lèvres pour lire convenablement la parole sacrée ; tout après avoir chanté l'hymne du ciel, le *Sanctus*, avec les anges et les saints, en commençant les prières si vénérables du Canon.

Mais il est un signe de respect plus profond, un signe d'adoration plus complète : c'est la gémissement. Le prêtre la fait au *Credo* et au dernier Évangile, aux mots qui expriment les ineffables abaissements du mystère de l'Incarnation ; il la fait encore, et souvent, à partir de la Consécration, devant le corps sacré et le précieux sang de Jésus-Christ présent sur l'autel.

A la vue du prêtre qui s'incline ou gémissement, pensons à la grandeur infinie de notre Dieu, à notre néant, à nos péchés, et entrons dans les sentiments de la plus profonde humilité !

III. Mouvements des yeux. — A dix reprises différentes, le prêtre, pendant la Messe, lève les yeux vers la croix. Cette cérémonie a plusieurs sens. Tantôt elle marque la foi, par exemple au *Te igitur* ; tantôt l'espérance : au *Munda cor meum*, au *Veni sanctificator*, au *Benedicat vos* ; tantôt la charité : au mot *Deo* dans le *Gratias agamus*, au *Suscipe sancta Trinitas*, à l'*Offerimus* : les yeux se portent vers l'objet que le cœur affectionne. — Quelquefois le prêtre tient les yeux amoureusement fixés sur le Saint Sacrement : pendant le *Memento* des morts, parce que c'est par les mérites de Jésus-Christ que les défunts reçoivent leur soulagement ; pendant le *Pater*, qui nous a été enseigné par le Sauveur ; pendant l'*Agnus Dei* : c'est la première fois que le prêtre adresse directement la parole à la divine Victime, il convient donc de le regarder ; pendant les oraisons qui précèdent la Communion. O

prêtre ! quel bonheur pour toi de voir de si près *Celui que beaucoup de rois et de prophètes ont désiré voir et n'ont pas vu !* (1)

Remarquons qu'il n'est pas moins doux, glorieux et salutaire aux fidèles de contempler les saintes Espèces sous lesquelles Notre-Seigneur réside véritablement. Le Sauveur lui-même révéla à sainte Gertrude combien ce regard d'amour est agréable à Dieu et utile à l'homme. « Toutes les fois, lisons-nous dans la vie de l'illustre Sainte, qu'on lève les yeux sur l'Hostie consacrée, on grandit en mérites, et le bonheur de la vie éternelle répondra à celui avec lequel on aura contemplé ici-bas le précieux corps de Jésus. » La Bible nous apprend, dans un récit figuratif, combien cette pratique est profitable. Comme les Israélites murmuraient, le Seigneur envoya contre eux des serpents de feu qui en blessèrent et en tuèrent un grand nombre. A la prière du peuple, Moïse invoqua le secours du ciel et Dieu lui dit : « Fais un serpent d'airain et expose-le comme un signe : tout blessé qui le regardera vivra. » Conformément à cet ordre, un serpent d'airain fut élevé, et tous les blessés qui le regardèrent furent guéris. C'était un symbole du Christ d'après ces paroles de saint Jean : « Comme Moïse a élevé un serpent dans le désert, le Fils de l'Homme doit être élevé sur la croix. » Si donc une simple image avait la vertu de préserver de la mort les Juifs atteints par les reptiles venimeux, combien plus efficacement la pieuse contemplation du Sauveur lui-même ne guérira-t-elle pas les âmes blessées par le poison du péché ! Aimons donc à regarder avec un très profond respect et un très ardent amour les saintes

(1) Luc , x, 24.

Espèces : notre corps en sera tout sanctifié et notre âme toute pénétrée des lumières, des ardeurs et des consolations divines ! (1)

IV. Tenue des *main*s. Le célébrant tient les mains de différentes manières et fait divers mouvements qui ont les plus touchantes significations. Les mains jointes indiquent la dévotion, l'instance de la prière. Quand on demande quelque grâce avec beaucoup de désir, on dit communément qu'on la demande *à mains jointes*. Les mains étendues rappellent Jésus-Christ sur la croix priant pour ses bourreaux. En même temps que le prêtre a les bras étendus, ses mains sont élevées vers le ciel : symbole de foi et d'espérance ; elles se regardeut : symbole de charité. Quelquefois il élève les mains et les rejoint aussitôt ; n'est-ce pas un signe de confiance et d'humilité ? Quelquefois il étend les mains et les rejoint sans les élever, par exemple au *Dominus vobiscum* ; cela ne signifie-t-il pas que le prêtre embrasse tous les fidèles dans sa charité, reçoit toutes les demandes du peuple pour les offrir à Dieu, auprès duquel il est le médiateur de ses frères ?

V. Des *baisers*. Le baiser est un salut et un signe de respect et d'amour. Le prêtre baise l'autel par amour pour Jésus-Christ, parce qu'il en est la figure ; il baise le livre des Évangiles par amour pour Jésus-Christ, parce qu'il en est l'histoire et la parole : il baise la patène par respect et par amour pour Jésus-Christ, qui va y reposer.

VI. Des *encensements*. A la Grand'Messe, il y a une très belle cérémonie, qu'on appelle l'encensement. On

(1) De Cochem, *La Sainte Messe*, p. 357.

distingue quatre encensements pendant la Grand'Messe: le premier, avant que le prêtre ne récite l'*Introït* ; le second, avant et après le chant de l'*Évangile* ; le troisième, qui est plus solennel, après l'oblation du pain et du vin ; le quatrième, enfin, après l'*Élévation*. L'encens ne s'offre qu'à Dieu : c'est un acte d'adoration ; à la Messe, c'est une reconnaissance de la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en l'honneur duquel notre vie doit se consumer par l'amour, comme l'encens est consumé par le feu dans l'encensoir. Si l'on encense l'autel, c'est parce qu'il représente la personne adorable de Jésus-Christ ; si l'on encense l'Évangile, c'est parce qu'il est la parole de Dieu ; si l'on encense le prêtre, c'est parce qu'il est, par son pouvoir, un autre Jésus-Christ ; si l'on encense les fidèles, c'est parce que, par le baptême et la Sainte Eucharistie, ils ont été incorporés à Jésus-Christ. Dans ces divers encensements, que de leçons ! Leçon de respect pour Jésus-Christ, caché sous les espèces ou apparences du pain et du vin ! Leçon de respect pour l'autel, figure de Jésus-Christ ; pour l'Évangile, parole de Jésus-Christ ; pour le prêtre, ministre de Jésus-Christ ; pour nos frères, membres de Jésus-Christ ; pour notre cœur, temple de Jésus-Christ !

Ajoutons que l'encens est encore la figure de la prière qui, partant d'un cœur embrasé d'amour, monte vers le trône de Dieu, comme une colonne de vapeur blanche et embaumée. Saint Cyrille dit aussi que l'encens est le symbole du bon chrétien, qui édifie le prochain par ses œuvres de vertu.

II

Nous remarquons que, pendant la sainte Messe, le

prêtre varie le ton de la voix : c'est pour relever la grandeur du Mystère, ranimer l'attention des assistants et s'exciter soi-même à la dévotion. Tantôt il parle à *haute voix* ; c'est surtout quand il s'agit d'instruire les fidèles, quand il adresse la parole au peuple ; tantôt il parle à *demi-voix* : c'est par esprit d'humilité et d'édification ; tantôt il prie *en silence* : c'est pour marquer la majesté de Dieu et le néant de l'homme, pour que chacun des fidèles puisse exposer au Seigneur ses besoins particuliers, pour qu'il apparaisse que le célébrant est en plus intime conversation avec le ciel, pour indiquer que le silence et le secret conviennent à la prière et spécialement à la plus importante de toutes, qui est le saint Sacrifice. Aussi, Dieu l'avait-il prescrit dans l'ancienne loi. Nous y voyons que le grand-prêtre entrait seul dans le Saint des Saints et qu'il y priait non-seulement sans être entendu, mais sans être vu du peuple. Le *redoutable silence*, comme l'appelle saint Jean Chrysostome, qui, dans l'assemblée, succède tout à coup à une sainte confusion de voix, est tout à fait propre à saisir le cœur et à l'élever au-dessus de lui-même.

Expliquons quelques paroles qui se répètent plusieurs fois dans le cours de la célébration des saints mystères.

I. Le prêtre dit sept fois, en s'adressant au peuple : *Dominus vobiscum*, c'est-à-dire : « Que le Seigneur soit avec vous ! » C'est un très bel acte de charité ; c'est le plus magnifique souhait qu'on puisse faire. Il renferme tous les biens qu'on peut désirer : on a tout, en effet, quand on a le Seigneur. C'est le souhait que Booz adressa à Ruth, que l'ange Gabriel adressa à la Très Sainte Vierge, quand il lui annonça le mystère de l'Incarnation. L'assemblée, touchée du salut du prêtre,

le lui rend en disant : *Et cum spiritu tuo*, c'est-à-dire : « Et avec votre esprit ! » Comme le prêtre a souhaité aux fidèles que le Seigneur soit avec eux, les fidèles souhaitent au prêtre que le Seigneur soit avec lui. On ne dit pas *avec vous*, mais *avec votre esprit* ; c'est pour faire entendre que l'office qui va suivre doit être fait spirituellement, avec l'attention d'une âme raisonnable qui a été créée capable de la lumière et de la grâce divines.

Ordinairement, avant de faire ce souhait aux fidèles, le prêtre baise l'autel, se retourne vers le peuple, et, en le saluant, ouvre les mains et étend les bras. Voici l'explication de ce rite sacré. C'est en Jésus-Christ que le prêtre et le peuple doivent s'unir. C'est pourquoi le prêtre baise l'autel, figure de Jésus-Christ, pour recevoir la paix du Sauveur avant de la donner au peuple. Il se tourne vers les assistants : il convient de se tourner vers ceux qu'on salue. Il ouvre les mains et étend les bras : c'est un geste inspiré par la vivacité de la charité fraternelle.

Chaque fois que nous entendons ces paroles, faisons dans notre cœur un acte de charité. Embrassons nos frères dans l'étreinte d'un amour surnaturel : c'est la meilleure disposition que nous puissions apporter à la prière, à la parole de Dieu, à l'offrande et à la Communion.

II. A plusieurs reprises, le célébrant dit à haute voix le mot : *Oremus*, qui veut dire : « Prions ! » C'est pour s'exhorter lui-même et pour stimuler l'attention et la piété des fidèles : c'est pour inviter les assistants à s'unir à lui afin d'implorer la miséricorde divine avec le plus de ferveur possible. Quand cette parole frappe notre oreille, faisons trêve aux distractions, rappelons à nous notre esprit, s'il était égaré dans les sentiers de

la dissipation, secouons toute torpeur et entrons dans le plus profond recueillement.

III. Souvent les prières de la Messe se terminent par ces mots : *Per Dominum nostrum Jesum-Christum*, « Par Jésus-Christ Notre-Seigneur ! » C'est qu'il n'y a pour nous qu'un seul médiateur : Jésus-Christ ; c'est que Jésus-Christ nous a mérité toutes les grâces auxquelles nous avons une sorte de droit, en qualité de membres de son corps mystique ; c'est qu'il nous a dit de demander en son nom ; c'est qu'à la Messe, en s'immolant mystiquement pour nous, Notre-Seigneur nous applique les grâces du sacrifice du Calvaire.

Voilà les belles leçons que la liturgie de la Messe, considérée d'une manière générale, nous donne. Nous allons maintenant entrer dans plus de détails. En approchant de ce sujet si beau, si grand, si imposant : *ôtons nos chaussures*, comme fit Moïse en approchant du buisson ardent, c'est-à-dire, quittons les pensées de la terre, purifions notre esprit et ouvrons nos cœurs aux saintes inspirations de la grâce !

Il n'y a pas de cérémonie qui n'ait un sens et qui ne doive éveiller une pensée surnaturelle ; il n'y en a pas non plus qui ne doive produire quelque grâce et apporter quelque bénédiction.

M. OLIER.

CHAPITRE XIII

LA LITURGIE DE LA MESSE : PRÉPARATION AU SAINT SACRIFICE

*Ante orationem præpara
animam tuam.*

Avant de prier, préparez-
vous.

(Eccl , xviii, 23).

Nous distinguons cinq parties dans la Messe : la première va du commencement au *Credo* ; c'est la *préparation* ; la seconde, du *Credo* au *Sanctus* ; c'est l'*oblation* ; la troisième et la quatrième, formant le sacrifice proprement dit, vont : la troisième depuis le *Sanctus* jusqu'au *Pater* (elle renferme la grande action de la *Consécration*), la quatrième, du *Pater* à l'antienne appelée *Communion* ; la cinquième, comprend l'*action de grâces*. Expliquons, de chacune, ce qui pourra nous frapper davantage, sans prétendre être complet : il faudrait de longs et nombreux volumes pour épuiser les abîmes d'édification que renferment les rites du saint Sacrifice !

Et d'abord, de la première partie de la Messe ou de la *préparation*.

Cette partie comprend ce que l'on appelait autrefois

la *Messe des catéchumènes*. L'Eglise veut que ses enfants se disposent aux redoutables mystères par une quadruple préparation : la préparation de la *pénitence*, la préparation de l'*adoration*, la préparation de la *prière* et la préparation de l'*instruction*.

I

Préparation de la *pénitence* jusqu'après le *Kyrie*. — Le prêtre quitte l'autel. Par esprit d'humilité, il descend au bas des degrés avec le servant qui représente le peuple chrétien. Après un psaume, qui exprime la joie et la confiance de David, lorsqu'il put revoir le tabernacle, dont il avait été si longtemps éloigné, le prêtre et le peuple implorent du Seigneur, le pardon de leurs péchés : il faut être pur pour paraître en la présence du Dieu trois fois saint, et pour lui offrir la Victime immaculée ! Quelle scène admirable et touchante de part et d'autre ! Le prêtre, les mains jointes comme un criminel, sollicitant instamment sa grâce, s'incline profondément ; il regarde humblement la terre, comme le publicain, n'osant pas, à cause de ses péchés, lever les yeux vers la divine Majesté qu'il a offensée. Il s'accuse publiquement, en présence de la Sainte Vierge, des anges et de ses frères, en face du ciel et de la terre, de ses fautes multipliées ; il se reconnaît bien coupable, se frappe par trois fois la poitrine, en signe de repentir, et supplie toute l'Eglise triomphante, toute l'Eglise militante d'intercéder auprès de Dieu en sa faveur. Le peuple, alors, conformément à sa demande, par la bouche du servant, prie le Seigneur d'être propice à son ministre,

de lui pardonner ses fautes, et de lui accorder un jour la vie éternelle. Après quoi, le peuple s'accuse de la même manière, implorant le secours du ciel et de la terre ; et le prêtre, ministre de l'Eglise, prie en faveur du peuple, sollicitant pour lui pardon et miséricorde. Jusqu'après le *Kyrie*, il ne fait guère que demander grâce à Dieu et implorer sa clémence, pour qu'il daigne purifier célébrant et fidèles, de toutes leurs iniquités.

Le *Kyrie* se dit en l'honneur des trois personnes de la sainte Trinité : à chacune d'elles, une triple invocation est adressée. De temps immémorial, on le récite en grec, parmi les Latins, pour faire voir que la diversité des langues ne nuit point à l'unité de l'Eglise. Cette prière signifie : *Seigneur, ayez pitié de nous ; Christ, ayez pitié de nous !* Prière très courte, mais très expressive, pleine d'humilité, de désir et de persévérance ; car elle est répétée neuf fois. C'est la prière du pécheur, du pauvre, du misérable, de celui qui a besoin des grâces de Dieu, en particulier de sa miséricorde et de son indulgence. Nous la dirons, cette prière, avec la dévotion de l'aveugle de Jéricho, avec la persévérance de la Chananéenne, avec l'humilité des lépreux, avec l'empressement des personnes que le Seigneur a daigné écouter, quand elles ont persisté à crier : *Seigneur, ayez pitié de nous !* (1)

Le *Confiteor*, ne l'oublions pas, est un des sacramentaux de l'Eglise. Quand il est dit avec les dispositions convenables, il a la vertu d'effacer les péchés véniels. On doit donc le réciter avec beaucoup de piété et de componction.

(1) Marc., x, 43.

II

Préparation d'*adoration* : le *Gloria in excelsis*. Cet admirable cantique commence par les paroles que les Anges firent retentir dans l'air, à la naissance du Sauveur : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !* (1) C'est pour cela que les anciens lui ont donné le nom d'hymne *angélique*. Il est bien naturel de réciter ces paroles à la Messe, car, à la Messe, Jésus naît mystiquement sur l'autel, comme il naquit autrefois dans l'étable de Bethléem. Le *Gloria in excelsis* est l'hymne de l'adoration par excellence : voilà pourquoi le prêtre incline six fois la tête en le disant. Au reste, les quatre fins du Sacrifice y sont clairement marquées : l'adoration : *Nous vous adorons* ; l'action de grâces : *Nous vous rendons grâces* ; l'expiation *Jésus-Christ*, nom qui, tout en exprimant la dignité royale du Sauveur, indique aussi son office de réparateur ; la demande : O vous, qui effacez les péchés du monde, *recevez notre prière !* C'est pour nous porter à y faire attention, que le prêtre s'incline devant la majesté de Dieu en prononçant ces paroles. En finissant l'hymne *angélique*, le prêtre fait le signe de la croix, suivant la coutume des premiers chrétiens, qui le faisaient au commencement et à la fin de toutes les grandes actions.

On ne dit pas le *Gloria in excelsis* aux Messes de morts et aux jours de pénitence, parce que l'Eglise re-

(1) Luc., II, 14.

garde cette prière comme un cantique de joie et de solennité.

III

Préparation de la *prière* : *Oremus* ! Le mot *Oremus* signifie : « Prions ! » Le prêtre le prononce à haute voix, pour réveiller l'attention de fidèles. Il prie les bras étendus, ainsi que nous l'avons dit, pour imiter Jésus-Christ priant sur la croix ; ses mains sont élevées vers le ciel, pour marquer l'empressement avec lequel il attend les grâces qu'il demande, et pour indiquer sa foi et son espérance. La prière est faite au nom de Notre-Seigneur, pour augmenter la confiance des chrétiens, et leur rappeler la promesse du Sauveur : *Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera* (1). Le peuple répond : *Amen*, c'est-à-dire : « Qu'il en soit ainsi ! » en signe d'union et d'adhésion à la prière du prêtre. — La prière que récite le célébrant, après avoir dit : *Oremus*, est appelée *Collecte* pour trois raisons : 1^o parce qu'elle était la prière qui se disait autrefois, après que le peuple était réuni pour assister au saint Sacrifice ; 2^o parce qu'elle se fait encore aujourd'hui sur l'assemblée des fidèles appelée autrefois *la collecte* ; 3^o parce que le célébrant, qui tient la place de Jésus-Christ, en étendant et en rejoignant les mains, recueille et rassemble, pour ainsi dire, tous les vœux des fidèles et n'en fait qu'une seule prière qu'il présente à Dieu. Mais parce que Notre-Seigneur a promis ses

(1) Joan., xvi, 23.

particulières bénédictions aux prières faites en commun, prêtres et assistants s'unissent dans les liens de la charité, avant de s'adresser à Dieu. Le prêtre, s'inspirant de l'amour du cœur de Jésus dont l'autel est la figure, baise la pierre sacrée, et, se retournant vers le peuple, il le salue, en lui souhaitant tous les biens que porte avec elle la présence du Seigneur, par ces mots : *Dominus vobiscum* : « Que le Seigneur soit avec vous ! » ce que disant, il ouvre les mains et étend les bras pour marquer l'empressement et la vivacité de sa charité. Le peuple lui renvoie le même salut et forme pour lui les mêmes vœux, en répondant : *Et cum spiritu tuo* : « Que le Seigneur soit avec votre esprit ! »

IV

Préparation de l'*instruction*. A chaque Messe, l'Eglise nous fait lire pour notre instruction et notre édification, ce qu'on appelle l'Épître et l'Évangile. L'*Épître* est le plus souvent tirée des lettres ou épîtres des apôtres. L'*Évangile* est un passage, pris dans l'un des quatre évangélistes, renfermant soit une instruction de Jésus-Christ, soit un de ses miracles, soit le récit de la partie de sa vie dont on honore ce jour-là la mémoire. Quelle splendeur, quelle magnificence dans les cérémonies de l'Eglise pour la lecture de l'Évangile ! Comme elles sont bien de nature à nous donner une haute estime de la parole sainte ! de la parole sainte qui est, dit S. Augustin, toute parfumée des suavités du ciel, toute lumineuse de la lumière de Dieu, de la parole sainte qui est, selon S. Grégoire,

une lettre du Dieu tout-puissant à sa pauvre créature (1). Dans la Messe solennelle, le diacre, profondément incliné, demande au Très-Haut de purifier ses lèvres pour annoncer dignement la parole de Dieu ; il supplie le prêtre de solliciter la même grâce en sa faveur ; puis, il s'avance, portant religieusement le livre des Évangiles. L'encens fume devant lui, pour indiquer que Jésus-Christ a dissipé la contagion du péché et a répandu partout la bonne odeur de la sainteté ; deux cierges allumés le précèdent, pour signifier que le Christ, par sa prédication, a chassé les ténèbres de l'erreur et a jeté dans le monde les vives lumières de la foi et les brûlantes ardeurs de la charité. Il s'arrête et salue le peuple pour l'avertir de la sainte lecture qu'il va faire. Aussitôt, tout le peuple se lève, par honneur pour la parole de Dieu ; le diacre offre de l'encens au livre sacré, le marque du signe de la croix, se signe lui-même : au front (ce que font également les assistants), pour indiquer qu'il ne rougit pas de la doctrine de l'Évangile, sur la bouche, pour affirmer qu'il est prêt à la confesser, sur le cœur, pour témoigner qu'il l'aime véritablement. Après quoi, il lit les paroles sacrées en les chantant. Au moyen âge, tous les chevaliers tiraient l'épée, dès le début de l'Évangile, pour déclarer ostensiblement leur ferme volonté de défendre la foi et l'Église, au péril même de leur vie. Aujourd'hui, les soldats français, quand ils assistent officiellement au saint Sacrifice, *portent* les armes pendant tout le temps de la lecture du texte sacré. L'Évangile

(1) *Tanquam litteras de melle cœli melleas et de lumine Dei luminosas* (Confes., ix, 4) et *tanquam epistolas omnipotentis Dei ad creaturam suam* (S. Grég., lib. IV, Epist. LXXXIV).

terminé, les assistants répondent : *Laus tibi Christe !* « Louange à vous, ô Christ ! » Il est bien juste, en effet, de louer notre Sauveur qui, par sa parole, est venu dissiper nos ténèbres et nous conduire dans le chemin de la vérité. Ensuite, le diacre retourne à l'autel et présente à baiser au célébrant le livre des Évangiles. Ce n'est pas assez de croire et de redire la parole sainte, il faut encore l'aimer ; et c'est pour marquer cet amour respectueux, que le prêtre baise le livre sacré.

Après l'Évangile, le *prône*, les jours de dimanches et de fêtes, aux Messes solennelles ; puis le *Credo*.

Rien de plus convenable que de déclarer sa croyance après l'instruction, en signe d'adhésion aux paroles du prédicateur. D'ailleurs le saint Sacrifice est le *mystère de la foi* par excellence ; il est bien naturel, avant de l'offrir, de faire une profession solennelle de la foi catholique. Le symbole que l'on chante à la Messe est celui des Apôtres, développé à Nicée contre Arius, relativement à la seconde personne, et au second concile de Constantinople contre Macédonius, relativement au Saint-Esprit. Oh ! puissions-nous avoir une haute estime de notre *Credo* ! Chaque parole est l'expression officielle d'une vérité révélée par Dieu à l'humanité ! Pour chaque mot les plus éminents Docteurs de l'Eglise ont écrit les pages les plus magnifiques et les plus savantes, et des légions de martyrs ont versé leur sang afin d'en affirmer la vérité. Il a été l'objet des méditations les plus profondes et les plus aimantes des saints dans tous les siècles. S. Benoît Labre avait pour le *Credo* une extraordinaire confiance, et il le récitait et conseillait de le réciter pour obtenir du ciel les faveurs les plus précieuses. Quand S. Philippe de Néri entendait chanter ces paroles qui déclarent la filiation divine et la génération éternelle du Verbe incarné, *Et in unum*

Dominum Jesum Christum filium Dei unigenitum et ex Patre natum ante omnia sæcula, il éprouvait un tressaillement visible. L'affirmation du mystère de l'Incarnation excitait en saint Louis, roi de France, un vif sentiment de religion et de reconnaissance. La royauté sans fin de Jésus-Christ, exprimée par ce mot : *Cujus regni non erit finis*, ravissait de joie l'extatique sainte Thérèse. En chantant ce mot : *Expecto resurrectionem mortuorum*, S. François de Sales était rempli des incomparables douceurs de l'espérance. Prenons les sentiments des saints !

Remarquons que tout le peuple se met à genoux à ces mots : *Et incarnatus est de Spiritu sancto ex Maria virgine, et homo factus est*, paroles qui expriment le mystère de l'Incarnation du Verbe dans le sein de la B. Vierge Marie. C'est pour adorer ce prodigieux abaissement de la seconde personne de la Trinité que nous nous prosternons jusqu'à terre.

On ne saurait trop recommander à tous les fidèles : enfants, hommes, femmes, riches et pauvres, de chanter, et de chanter de tout leur cœur, non-seulement le *Credo*, mais toutes les prières de la Grand-Messe que le peuple peut chanter : le *Kyrie*, le *Gloria*, le *Credo*, le *Sanctus*, l'*Agnus Dei*, et la réponse à tous les *Dominus vobiscum* ; c'est la méthode la plus catholique et la plus liturgique de suivre la Grand'Messe. Quand on chante, jamais on ne s'ennuie à l'église. Rien de plus solennel que l'aspect du temple sacré, du moins dans les pays de foi, pendant le chant du *Credo*. A Notre-Dame de Paris, à la célèbre communion générale des hommes, qui couronne les conférences du Carême et de la Semaine sainte, on est tout ému et les larmes montent aux yeux, quand on entend ces trois ou quatre mille chrétiens, qui s'apprêtent tous à rece-

voir la sainte Eucharistie, chanter d'une seule voix et d'un seul cœur ce grand *Credo* catholique qui retentit sous les voûtes de nos églises depuis l'ère des martyrs !

Voilà le splendide début du grand drame qui s'appelle la Messe. Puisse Dieu donner aux yeux de notre cœur une abondante lumière, *illuminatos oculos cordis*, pour que nous puissions bien le comprendre ! Dans cette partie du saint Sacrifice, faisons tous nos efforts pour être bien attentifs et préparer parfaitement nos cœurs aux grands mystères qui doivent suivre.
Parate vias Domini !

Saint Vincent de Paul semblait sucer le sens des passages de l'Écriture, comme un enfant le lait de sa mère. Lorsqu'il rencontrait quelques paroles proférées par Notre-Seigneur, il les prononçait d'un ton de voix plus tendre et plus affectueux, Quelques-uns ont observé que lorsqu'il lisait au saint Évangile quelque endroit où Jésus-Christ a dit : Amen, amen, dico vobis, ce qui signifie : « En vérité, en vérité, je vous le dis, » il se rendait très attentif aux paroles qui suivaient, comme charmé de cette double affirmation employée par le Dieu de vérité.

(SA VIE.)



CHAPITRE XIV

LA LITURGIE DE LA MESSE : L'OBLATION

Foris canes, sancta sanctis!

Dehors les chiens: les choses
saintes aux saints!

(Ex Ant. Lit.).

Aussitôt après l'instruction dont nous avons parlé, le diacre, autrefois, prononçait ces paroles, qui sont une allusion bien marquée à l'oracle de Jésus-Christ: *Ne donnez point aux chiens ce qui est saint, et ne jetez point vos perles devant les animaux immondes* (1). Et immédiatement, juifs et païens, catéchumènes et pénitents se dirigeaient vers les portes de l'église; et, quand ils étaient sortis, on fermait les portes avec soin, afin que personne d'indigne ne pût entrer. Ce renvoi était si solennel et si imposant que c'est de là, selon certains auteurs, qu'est venu le nom de *Messe*, du latin *Missa* qui veut dire *renvoi*.

(1) Matth., vii, 6.

I

Cette seconde partie de la Messe commence par l'*Offertoire*, verset qui précède l'oblation du pain et du vin. Ce verset est ainsi appelé, parce qu'il se chantait, autrefois, pendant que le peuple faisait son offrande.

Cette offrande ne consistait pas seulement dans le pain et le vin nécessaires pour la matière du sacrifice ; mais les fidèles offraient encore tout ce qu'il faut pour la nourriture et la subsistance de leurs pasteurs, des pauvres et des malades dont l'évêque est regardé comme le père commun. Plusieurs diacres allaient recueillir, du côté des hommes et des femmes, les oblations de chacun, en parcourant tous les rangs, pour éviter la confusion. Après cela, l'archidiacre, aidé des diacres, choisissait et arrangeait sur de grands plats, auxquels nos patènes ont succédé, les pains qu'il fallait pour la Communion, et il versait le vin dans de grands calices. Le reste du pain était réservé pour les *eulogies*, ou emporté chez l'évêque avec les autres oblations, pour la subsistance du clergé et des pauvres.

Les eulogies, ou pain béni, ont été d'abord en usage pour entretenir l'union entre les chrétiens éloignés les uns des autres. Le pain béni a été ensuite employé en signe d'union entre tous ceux qui assistaient ensemble au saint Sacrifice. Le signe d'union par excellence est la communion eucharistique ; mais, la ferveur ayant diminué, et un grand nombre de chrétiens ne communiant pas, on a institué un signe qui suppléât en quelque sorte à la réception de l'Eucharistie, et qui

portât les fidèles à communier au moins spirituellement. Rien n'était plus propre à ce dessein que les restes du pain qu'on avait offert, lequel n'était pas consacré, mais seulement béni. Chacun le recevait dans sa main, et, avec ce pain, faisait sur soi le signe de la croix.

La bénédiction du pain, et l'offrande qui en est faite par ceux qui le présentent, sont à peu près les seuls restes de l'ancienne cérémonie de l'oblation, que faisaient autrefois les fidèles pour fournir la matière du sacrifice. On doit le manger avec piété et respect, car il a été sanctifié par la prière et il est destiné à représenter la sainte Eucharistie. Le pain béni est un sacramental qui a la vertu de produire : la *santé* de l'âme et du corps, la *purification* des péchés véniels, l'*augmentation* de la grâce sanctifiante, la *préparation* à la justification.

II

Jusqu'au onzième siècle, on ne récitait point d'autre prière sur les oblations que la *Secrète*. Cette prière, en effet, exprime l'offrande de nos dons, offrande d'ailleurs qui est faite expressément dans le *Canon*. Mais plusieurs saints évêques ont jugé à propos de distinguer l'oblation du pain, l'oblation du vin, l'oblation de nous-mêmes, l'invocation du Saint-Esprit ; et ils ont voulu détailler les motifs de l'offrande dans des prières qui pussent réveiller l'attention du peuple et exciter la ferveur de sa piété. Ces prières sont restées.

Donc, le prêtre sanctifie, sépare du domaine des choses profanes, le pain et le vin, en les offrant à Dieu,

en appelant sur eux la grâce du Saint-Esprit et (aux messes solennelles) en les encensant, honorant d'avance comme Dieu véritable, Celui qui, tout à l'heure, va changer leur substance grossière en la céleste substance de son humanité, et se voiler sous leur apparence. En offrant à Dieu le pain et le vin, la pensée du prêtre se porte sur Notre-Seigneur qui bientôt prendra leur place : de là des dénominations magnifiques qu'il leur donne. Il les appelle : l'*Hostie immaculée*, le *Calice du salut*, le *Sacrifice*. Remarquons en passant l'ineffable efficacité du mystère de nos autels : le prêtre ne se lasse pas, pour ainsi dire, d'énumérer de nouvelles intentions qu'il veut atteindre par l'oblation du saint Sacrifice !

III

Au *Lavabo*, le célébrant, après avoir encensé le pain et le vin, aux Messes solennelles, lave l'extrémité des deux doigts de chaque main qui auront l'honneur de toucher les espèces sacramentelles. Le prêtre, dit saint Cyrille de Jérusalem, observe cette pratique, moins pour se laver que pour montrer l'extrême pureté qu'il convient de porter à l'autel. En se purifiant les doigts, le célébrant récite un fragment du psaume xxv, où David parle au nom du Sauveur. On y voit un exposé assez complet des dispositions où il faudrait être pour mériter d'offrir à Dieu le sacrifice de son Fils : pureté de conscience aussi parfaite que possible, horreur de toute faute, patience dans les épreuves, constance dans les persécutions, zèle pour la maison de Dieu, fidélité à recourir au Seigneur, application à

devenir chaque jour plus pur et plus parfait. Ensuite, en disant la prière *Suscipe sancta Trinitas*, que l'Eglise de Rome adopta au ^{xiii}^e siècle, il supplie Dieu d'agréer l'offrande qu'il lui fait. Après avoir prié seul, il invite le peuple à prier avec lui, en disant : *Orate fratres*. Quand il s'est assuré le concours du peuple, il prie de nouveau seul en récitant la *Secrète* que les fidèles ratifieront en répondant : *Amen*. Presque toutes les *Secrètes* se réduisent à demander à Dieu qu'il reçoive favorablement l'offrande des dons qui sont sur l'autel, et qu'il nous mette en état de lui être nous-mêmes présentés comme une victime d'agréable odeur.

IV

Tout est prêt pour le grand Sacrifice : les cœurs sont disposés par la pénitence, l'adoration, la prière et l'instruction ; la foi éclaire les intelligences de ses plus brillantes lumières ; les intentions sont bien déterminées ; par une suprême purification, on s'est affranchi de toute attache au péché ; le prêtre rompt alors le silence et le plus touchant dialogue s'engage entre lui et le peuple. Il invite toute l'assemblée à se joindre à lui, en prenant part aux vœux qu'il vient d'adresser au ciel ; le peuple répond : *Amen*, qu'il en soit ainsi ! — *Que le Seigneur soit avec vous*, continue le prêtre, et le peuple de dire : *Et avec votre esprit !* — *En haut les cœurs !* poursuit le célébrant ; et le peuple : *Nous les tenons élevés vers le Seigneur !* — Puis, considérant le grand, l'immense, l'inénarrable bienfait que Dieu va faire à la terre, en lui permettant

d'offrir à sa suprême Majesté l'auguste Victime, le prêtre presse ses frères de rendre grâces au Très-Haut et de lui témoigner leur reconnaissance : *Rendons grâces*, dit-il, *au Seigneur notre Dieu* ; et le peuple de répondre : *Cela est juste et raisonnable !* Alors le célébrant entonne avec un saint enthousiasme l'hymne de la reconnaissance qu'il termine en mêlant sa voix à celle des esprits célestes et en disant, incliné sur l'autel, le glorieux et triomphant trisagion qui retentit sans cesse dans les cieux des cieux : *Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu des armées !* Et joignant au cantique des Séraphins l'Hosanna triomphal, que les Juifs faisaient entendre, lors de l'entrée de Jésus à Jérusalem, il ajoute : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Gloire à lui au plus haut des cieux !* Telle est la *préface* ou le *prélude* de la grande *action*.

Le grand moment est arrivé. Recueillons-nous et prions avec ferveur. Prions en silence, à l'exemple du prêtre qui, retiré dans le secret du sanctuaire, ne traite plus qu'à voix basse et d'une manière toute mystérieuse les grands intérêts qui lui sont confiés.

Le respect de l'Eucharistie était si profondément gravé dans le cœur des premiers chrétiens qu'ils avaient en vénération le pain commun et usuel dont ils se gardaient de laisser tomber la moindre miette à terre, par révérence pour les espèces sacramentelles.

TERTULLIEN.



CHAPITRE XV

LA LITURGIE DE LA MESSE : LA CONSÉCRATION

Ab ortu solis usque ad occasum magnum est nomen meum in gentibus et in omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda.

Depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, mon nom est grand parmi les nations et en tout lieu on sacrifie et on offre à mon nom une oblation pure.

(Mal. I, 11).

Après le *Sanctus* et le *Benedictus*, commence le *Canon* qui se termine au *Pater*. Le mot « Canon » signifie « règle ». C'est la règle fixe, l'ordre invariable des prières et des cérémonies qui précèdent, qui accompagnent et qui suivent la Consécration. Les Saints Pères lui ont donné plusieurs autres noms, tous très augustes. Ils l'ont appelé « la Prière », comme on dit « la Bible », c'est-à-dire le livre par excellence : le Canon est, en effet, une prière sublime, par laquelle nous demandons le plus grand de tous les dons qui est Notre-Seigneur Jésus-Christ ; « l'action », ou bien encore « le mystère de la très sainte action », parce que

c'est dans cette partie de la Messe que s'opère le sacrifice, qui a été de tout temps regardé comme la plus importante de toutes les actions à laquelle nulle autre ne peut être comparée ; « élévation », parce que nous élevons vers Dieu une double offrande : Jésus-Christ d'abord, puis nos cœurs qui se joignent à lui. Les prières du Canon sont extrêmement saintes. Elles sont en effet, dit le concile de Trente, composées des paroles de Notre-Seigneur, des traditions des apôtres, et des pieuses institutions des Souverains Pontifes. Pendant les quatre premiers siècles, l'Église n'a pas voulu qu'elles fussent écrites, dans la crainte qu'elles ne tombassent entre les mains des infidèles. Les évêques et les prêtres devaient les savoir par cœur ; et on se les transmettait par une tradition inviolable. La récitation qu'on en faisait à l'autel était accompagnée d'un silence tellement profond, au dire des historiens, qu'il répandait une sorte de terreur parmi les assistants.

I

Avant la Consécration, le prêtre récite trois prières magnifiques qu'on ne saurait trop méditer.

La première de ces prières commence par ces mots : *Te igitur*. Le célébrant, par voie de supplication, applique le saint Sacrifice à l'Église militante tout entière et particulièrement au Pape régnant, à l'évêque du diocèse, à ceux qu'il désire spécialement recommander à Dieu et à ceux qui sont actuellement présents à la Messe. Puis il fait solennement mémoire de l'Église triomphante : de la très Sainte Vierge Mère

de Dieu, de tous les Apôtres, des premiers Papes et des principaux Martyrs de l'Eglise de Rome, Mère et Maîtresse de toutes les Eglises, enfin de tous les Saints. Il demande à Dieu, par leur intercession, son secours tout puissant, sa protection très efficace, pour toutes les circonstances de la vie, et notamment pour la bonne célébration du saint Sacrifice.

La seconde prière est le *Hanc igitur oblationem*. — Le prêtre y demande particulièrement, pour cette vie, la paix, et, pour l'autre, la délivrance de l'enfer et la grâce du paradis, c'est-à-dire le salut éternel. C'est la grâce des grâces ; c'est le but de la vie ; c'est l'*unique nécessaire* (1), car nous ne sommes ici-bas que pour faire notre salut : *A quoi sert à l'homme, dit Notre-Seigneur, de gagner l'univers entier, s'il vient à perdre son âme ?* (2). En récitant cette touchante oraison, le prêtre, étendant les mains, couvre pour ainsi dire, l'hostie et le calice, chargeant d'avance, de tous les péchés qu'elle a daigné expier sur la Croix, l'adorable Victime du Sacrifice. Jadis, le grand prêtre d'Israël étendait de la sorte les mains sur les deux boucs, chargeant l'un de tous les péchés du peuple, et, pour cette raison, le vouant à la mort ; délivrant l'autre, et le faisant conduire dans le désert, après l'avoir orné de bandelettes rouges, signe du sang répandu pour la rédemption du peuple. D'après saint Cyrille de Jérusalem, saint Denys d'Alexandrie, et d'autres anciens Pères, ces deux boucs, l'un sacrifié, l'autre envoyé vivant dans le désert, prophétisaient et symbolisaient le divin Rédempteur, immolé pour les

(1) Luc., x, 42.

(2) Matth., xvi, 26.

péchés de son peuple et ressuscité pour communiquer à ses fidèles la vie nouvelle, la grâce du Saint-Esprit. Le désert, c'est le monde privé de Dieu par le péché.

Par la troisième prière qui précède immédiatement les paroles de la consécration et en détermine le sens, nous supplions Dieu de vouloir bien faire que l'oblation que nous lui offrons soit, de toute manière, *bénie, admise, ratifiée, spirituelle et agréable*, afin qu'elle devienne pour nous le corps et le sang de son très cher Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Remarquons ce mot : POUR NOUS. Infailliblement, les paroles sacramentelles prononcées par le célébrant sur le pain et le vin rendront présent sur l'autel notre divin Sauveur. Mais nous pourrions, à cause de nos dispositions défectueuses, ne pas recueillir les bénéfices de sa présence. C'est pour éviter ce malheur que nous implorons la clémence divine et que nous lui demandons que Jésus-Christ vienne sur l'autel « pour nous ». En disant cette prière, le prêtre fait trois fois le signe de la croix sur le calice et sur l'hostie ; puis, il le fait une fois sur l'hostie et une fois sur le calice : pour exprimer que c'est par les mérites de la croix de Jésus-Christ que l'Eglise demande le changement du pain et du vin au corps et au sang de Notre-Seigneur, et pour annoncer la mort de ce divin Sauveur, dont le sacrifice de la Messe n'est que la continuation. En prononçant les dernières paroles, il élève et joint les mains devant sa poitrine pour témoigner par là un mouvement d'amour et de tendresse envers ce *cher Fils* de Dieu, qui va se rendre présent par le miracle de la transsubstantiation. Il ne reste plus qu'à faire mémoire de la Cène et à consacrer comme Jésus, avec Jésus et en Jésus.

II

Le moment solennel est arrivé ; le prêtre debout, pendant que les assistants sont à genoux, après avoir donné une dernière bénédiction au pain prédestiné, incliné sur l'autel en signe de respect, dit, au nom de Jésus-Christ, sur le pain et sur le vin ces paroles toutes puissantes : *Ceci est mon corps ; ceci est mon sang*. Il dit, s'écrie le cardinal Giraud, et, au moment même, toute la substance du pain et du vin est anéantie, en sorte que sous la même figure et sans qu'aucun changement paraisse, ce n'est plus du pain ni du vin, mais Jésus-Christ avec son corps et son sang. Il dit, et par une division au-dessus de l'ordre naturel, les apparences sont séparées de leur sujet, et se soutiennent néanmoins, malgré cette séparation, devant nos sens éperdus. Il dit, et ce même corps, voilé par les espèces sacramentelles, y demeure à la manière des esprits, c'est-à-dire que tout entier dans toute l'hostie, il l'est encore dans chaque partie sensible. Il dit, et le Fils de Dieu, sans quitter le séjour céleste, se trouve en même temps présent sur la terre. Il dit, et le Très-Haut, déposant son sceptre et son tonnerre, comme un roi désarmé et dépouillé des attributs de sa puissance, se livre à la discrétion de l'homme, comme son sujet et son captif. Il dit, et tous les sacrifices figuratifs de l'ancienne loi : l'*holocauste*, le *bouc émissaire*, l'*agneau pascal*, les *pacifiques* et les autres sans nombre, sont réalisés, et leur infirmité et leur pauvreté, comme parle saint Paul, sont remplacées par la toute-puissante efficacité de l'unique sacrifice de la loi nouvelle. Il dit, et nous avons sur l'autel le seul et

véritable Adorateur de Dieu qui, en s'anéantissant jusqu'à mourir mystiquement, rend dignement hommage, au nom de tout ce qui est, à la majesté, à la puissance, à la richesse, à la bonté du Roi du ciel et de la terre. Il dit, et nous avons l'auguste Victime immolée pour les péchés du monde. Montrant à son Père les plaies de ses mains et de ses pieds, et son côté entr'ouvert, et son cœur blessé, et sa tête couronnée d'épines, et sa chair labourée par les fouets de la flagellation : Seigneur, s'écrie-t-elle, ils sont coupables, mais je suis innocent, ils méritent les coups de votre vengeance, mais je me suis fait leur caution, j'ai expié pour eux ; pardonnez-leur ; abaissez vos regards sur votre Christ, *Respice in faciem Christi tui !!!* (1)

Et le prêtre se prosterne devant l'hostie sainte et devant le calice du Seigneur ; et il les élève successivement dans les airs pour indiquer que Jésus-Christ est l'unique médiateur du ciel et de la terre ; et la cloche du sanctuaire retentit ; et le peuple adore le mystère de l'autel !

Jésus-Christ est là avec toutes ses grandeurs. « L'homme doit trembler, s'écrie saint François de Sales, le monde doit frémir, le ciel tout entier doit être ému, lorsque, sur l'autel, entre les mains du prêtre, apparaît le Fils de Dieu vivant. O grandeur admirable ! O dignité amoindrie ! le Verbe, le Maître de toutes créatures, s'humilie pour le salut des hommes, au point de se cacher sous la figure du pain et du vin ! »

Jésus-Christ est là avec toutes ses bontés. Il a daigné en révéler quelque chose à l'une de ses plus fidèles ser-

(1) Ps. LXXXIII, 10.

vantes, sainte Mechtilde : « Je viens, lui dit il, avec une telle humilité qu'il n'est aucune âme, si méprisable soit-elle, vers qui je ne m'abaisse, pourvu qu'elle le veuille. Je viens avec une telle douceur que je supporte mes ennemis les plus acharnés, et que je n'attends qu'un désir de leur part pour me réconcilier avec eux et leur remettre leurs dettes. Je viens avec un tel amour, que j'attendris les cœurs les plus durs, s'ils répondent à mes avances. Je viens avec une telle libéralité que nul, quelle que soit son indigence, ne se retire sans être comblé de richesses. Je viens avec une nourriture si excellente, que les plus affamés et les plus altérés sont rassasiés et abreuvés. Je viens avec une lumière capable d'éclairer tous les aveugles. Je viens enfin avec une plénitude de grâce suffisante pour vaincre toutes les résistances et secouer la torpeur des âmes les plus lentes et les plus paresseuses. » (1).

Jésus est là et il accomplit les œuvres les plus sublimes de glorification de son Père, de réconciliation entre le ciel et la terre, de sanctification des hommes et de bénédiction !

Jésus est là : ah ! si nous avions la foi, quelle serait en ce moment sacré notre dévotion ! Comme nous nous abimerions dans le recueillement le plus absolu, dans l'adoration la plus profonde, dans la communion la plus intime ! Comme nous nous abandonnerions aux sentiments d'une confiance illimitée ; car Jésus n'est là présent que pour nous et pour notre salut, *propter nos et propter nostram salutem* ! (2) Chrétiens attédis, qui vous contentez, à cette heure où le Ciel descend sur

(1) Lib, III, ch. xxviii.

(2) Symb. Nic.

la terre, d'incliner la tête, prosternez-vous à deux genoux devant Celui que les anges adorent en tremblant, *quem laudant Angeli, adorant Dominationes, tremunt Potestates* ! (1) Chrétiens distraits, chassez vos inutiles préoccupations et concentrez votre esprit sur Celui que les habitants de la céleste Jérusalem brûlent de contempler, *in quem desiderant Angeli prospicere* ! (2) Chrétiens coupables, qui avez l'audace d'offenser Dieu, même dans son sanctuaire, par pitié, arrêtez ! N'imitiez pas les Juifs insultant leur Victime, jusque dans son immolation sur la Croix !

III

Après la Consécration, le ministre du Seigneur récite trois oraisons magnifiques qui sont suivies de la petite *Élévation*.

Dans la première, il fait à Dieu l'*oblation* de la divine Victime, présente sur l'autel et mystiquement immolée. Quel don plus magnifique pourrions-nous offrir au Seigneur ? Aussi le prêtre décore son offrande des noms les plus splendides. Il l'appelle « l'hostie pure, l'hostie sainte, l'hostie immaculée, le pain de la vie éternelle et le calice du salut perpétuel ! » Il prie Dieu d'agréer cette oblation pour que tous, et surtout ceux qui doivent communier, en perçoivent les fruits précieux.

Cette première oraison se termine par une parole qui transporte l'âme chrétienne de confiance, de reconnais-

(1) Præf. Missæ.

(2) I Pet , 1, 12.

sance et d'amour. « Que nous soyons remplis de toute bénédiction céleste et de toute grâce, *omni benedictione cœlesti et gratia repleamur !* »

De toute bénédiction de l'âme... car ce sont principalement les grâces spirituelles que le Sauveur nous apporte.

De toute bénédiction du corps, de toute grâce temporelle... Quand on entend bien la Messe on réussit mieux dans ses entreprises, dans ses travaux, on est mieux protégé dans ses voyages, on est l'objet de plus de sollicitude et de plus d'amour de la part de l'ange gardien ; c'est une des circonstances où s'accomplit plus pleinement l'oracle du Sauveur : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice et le reste vous sera donné par surcroît ! »

De toute bénédiction pendant la vie et surtout à l'heure de la mort, car il est impossible que celui qui assiste fréquemment et religieusement au saint Sacrifice fasse une mauvaise fin. Celui-là, selon la promesse de Notre-Seigneur à sainte Mechtilde, « aura pour l'accompagner dans ce redoutable passage autant de saints qu'il aura entendu de Messes. »

De toute bénédiction : nous avons bien raison de ne point mettre de bornes à notre confiance. Ce que nous offrons à Dieu le Père, c'est-à-dire Jésus-Christ, vaut ce que nous pouvons espérer, fût-ce l'infini !

De toute bénédiction : mais Jésus vient surtout pour nous bénir, son vœu le plus ardent est de nous bénir, et son œuvre la plus chère à son cœur est de nous bénir, comme sainte Brigitte en eut un jour la preuve sensible. Un jour, en effet, à l'Élévation de l'hostie, cette grande sainte vit Notre-Seigneur faire de la main droite le signe de la croix sur le peuple et l'entendit en même temps prononcer ces paroles : « JE VOUS BÉNIS VOUS TOUS QUI CROYEZ EN MOI ! »

Ah ! c'est une pluie d'or qui tombe du ciel pendant la Messe, surtout quand Jésus est présent sur l'autel. Heureux ceux qui savent en profiter ! « Il est certain, comme l'affirme saint Laurent Justinien, qu'aucune langue humaine ne saurait dire quelles grâces jaillissent du saint Sacrifice, ni de quelles faveurs il est la source. »

Dans la deuxième oraison, le prêtre fait la commémoration de l'Eglise souffrante, demandant au Seigneur qu'il daigne accorder aux fidèles trépassés un lieu de *rafraichissement*, de *lumière* et de *paix*.

Après avoir prié pour les défunts, le célébrant sollicite pour lui et pour tous ceux qui sont présents l'entrée dans le ciel, la faveur d'être admis dans la société des saints qui environnent le trône de l'Agneau. Il demande cette grâce, non comme un droit, ni comme une récompense de ses mérites, mais comme un effet de l'indulgence du Père éternel, toujours prêt à pardonner aux prévaricateurs repentants. C'est pour cela, qu'au commencement de cette prière, il élève timidement la voix, se donne à lui-même et à ses frères le nom de *pécheur*, et se frappe la poitrine à l'exemple du publicain.

Ces trois prières sont faites à Dieu « au nom de Jésus-Christ Notre-Seigneur. » Quelle impression doivent produire ces paroles sur le prêtre qui a Jésus-Christ en personne tout près de lui, sous ses yeux !!!

Le Canon se termine par la petite *Élévation*. Avant de la faire, le prêtre trace cinq fois le signe de la Croix avec le corps sacré de Jésus en mémoire de ses cinq plaies ; puis, plaçant l'hostie sur le calice, il les présente à l'adoration du peuple, rappelant par ce rite que le Sauveur a triomphé des puissances infernales, et qu'il a reçu, à cause de son obéissance poussée jus-

qu'à la mort et la mort de la Croix, *un nom au-dessus de tout nom*. Cette élévation est très antique ; elle remonte aux premiers siècles ; alors elle se faisait avec plus de solennité qu'aujourd'hui : le prêtre élevait les saintes Espèces assez haut, pour qu'elles pussent être vues du peuple qui se prosternait dans l'adoration la plus profonde. Au XII^e siècle, la grande *Élévation*, qui a lieu à la *Consécration*, fut introduite pour expier les blasphèmes hérétiques de Bérenger ; dès lors, la seconde élévation passa au second plan. A ce moment, renouvelons-nous dans la foi, et par la sainte Victime de nos autels, offrons nos hommages à l'auguste Trinité. Nous unissant à nos frères du ciel, disons avec eux : *A celui qui est assis sur le trône, et à l'Agneau, bénédiction, honneur, gloire et puissance dans les siècles des siècles !* (1)

En faisant, avant la petite *Elévation*, les cinq signes de croix, le prêtre prononce une parole qui est un merveilleux résumé des fins du Sacrifice : « Toute gloire, dit-il, vous est rendue, ô Dieu, le Père tout-puissant, par Jésus-Christ, avec Jésus-Christ et en Jésus-Christ, dans l'unité du Verbe et du Saint-Esprit, qui ne sont avec vous qu'un seul et même Dieu. » *Per ipsum* : parce qu'il est, comme Verbe incarné, le chef de tous les enfants de Dieu, le principe de toute vie surnaturelle, et que tout ce que nous pouvons faire de glorieux pour la Divinité et de méritoire pour nous, c'est lui qui nous l'inspire et qui en est le principal auteur. *Cum ipso* : en même temps qu'à lui ; le Fils étant consubstantiel au Père et possédant la même essence, il est impossible que l'un ait une gloire différente de celle de l'autre, ou

(1) Apoc., v. 13.

dont l'autre ne jouisse avec lui. *In ipso* : non-seulement le Fils est honoré avec le Père par les hommages que la Majesté divine reçoit de l'humanité du Sauveur, mais c'est dans le Fils même que le Père est ainsi honoré, puisque, n'ayant tous deux qu'une même substance, ils sont nécessairement l'un dans l'autre, et ne font qu'un seul et même Dieu (1). Et ce que nous disons du Père par rapport au Fils, il faut également le dire du Saint-Esprit, puisqu'il n'a pareillement avec le Père et le Fils qu'une même essence. Aussi le Père et le Fils sont-ils honorés dans l'unité du Saint-Esprit : *in unitate Spiritus sancti*. En disant ces mots, le prêtre, pour témoigner que toute la gloire des trois divines personnes a le saint Sacrifice pour principe, trace, comme nous venons de le dire, cinq signes de croix avec l'Hostie, trois au-dessus du calice, en nommant le Sauveur ; et les deux autres en deçà en nommant le Père et le Saint-Esprit. Enfin il termine, en élevant à la fois vers le ciel l'Hostie et le calice en disant : *Omnis honor et gloria*. Ainsi toute la gloire que Dieu reçoit, il la doit à Jésus-Christ ; et toute la gloire que Jésus-Christ peut rendre à son Père, il la lui rend en se faisant sa victime et en immolant avec lui tous ses membres vivants, tous les fidèles qui sont dans sa grâce et qui agissent par son Esprit (2).

Encore une fois, en ce moment solennel, unissons-nous à la divine Victime, humilions-nous devant l'adorable Trinité, et rendons-lui tous les hommages de respect, de confiance et d'amour que la créature doit au Dieu très grand et très bon !

(1) Joan., x, 38.

(2) Bacuez, *Du divin Sacrifice*.

Chez les païens, quand, dans leurs cérémonies religieuses, le moment était venu d'immoler la victime, le prêtre se couvrait la tête d'un voile, comme pour éloigner toute distraction venant de l'extérieur et concentrer toute son attention sur la grande action qu'il allait faire au nom du peuple. Et alors, un des ministres du sacrifice, se tournant vers l'assistance, disait à haute voix : *Favete linguis, Observez le silence !* Une parole à ce moment solennel eût en effet été regardée comme un blasphème contre la divinité !



CHAPITRE XVI

LA LITURGIE DE LA MESSE : LA COMMUNION

Accipite et comedite : Hoc est corpus neum.

Prenez et mangez : Ceci est mon corps.

(Matth., xxvi, 26).

Nous avons présenté au Tout-Puissant notre offrande. Il a bien voulu l'agréer ; il l'a bénie ; il l'a sanctifiée ; il l'a changée au corps et au sang de son Fils : la Victime est sur l'autel ; Dieu a été dignement glorifié par la Consécration. Pour compléter le Sacrifice, il faut qu'il y ait manducation : c'est dans la Messe la belle part de la créature. La manducation aura lieu ; Dieu, dans son excessive miséricorde, l'a voulu ainsi : c'est la *Communion*. Des cinq parties de la Messe, c'est, après la *Consécration*, la plus auguste et la plus importante.

I

La Communion est une action si grande, qu'il convient d'y faire une préparation immédiate. Il y a une

préparation commune, puis une préparation spéciale au célébrant et aux fidèles.

I. Préparation commune par la prière adressée à Dieu le Père, aux saints du ciel, à Jésus-Christ lui-même.

Combien l'Église a été magnifiquement inspirée en introduisant dans la liturgie de la Messe le *Notre Père* ! Ah ! la Messe n'est pas seulement l'ACTION, c'est la PAROLE par excellence. Tout-à-l'heure, à la Consécration, nous admirions et nous adorions la parole de la PUISSANCE ; dans le *Pater* nous avons à adorer la parole de la LOUANGE sublime et de la sublime SUPPLICATION. Arrêtons-nous avec complaisance à cette prière divine entre toutes les prières de la divine liturgie. Savourons à loisir les douceurs et les excellences de l'*Oraison dominicale*, afin de la mieux réciter pendant les saints mystères et aussi en dehors du Sacrifice.

Et d'abord, la première excellence du *Notre Père* c'est d'avoir été composé par Jésus-Christ lui-même. Privilège sublime, privilège unique. Le *Credo* a été fait par les Apôtres, l'*Ave Maria* vient en partie de l'ange Gabriel, en partie de sainte Élisabeth, en partie de l'Église : le *Pater* vient exclusivement de notre Sauveur. Autrefois les Juifs apprenaient à prier soit de leurs parents, soit des prophètes qui étaient les intermédiaires de Dieu. Mais pour nous, chrétiens, ce n'est plus Moïse, ce n'est plus David, ce n'est plus Élie, c'est le Fils de Dieu lui-même qui nous enseigne les prières que nous devons adresser à Dieu ! Ici c'est le divin tout pur sans aucun mélange d'humain !

Souveraine efficacité : deuxième excellence de l'*Oraison dominicale*. Elle est toute-puissante pour nous rendre Dieu favorable, et obtenir pour nous et pour notre prochain tous les biens du corps et de l'âme, du

temps et de l'éternité. Elle est toute-puissante parce qu'elle est faite par celui qui scrute les profondeurs de l'homme et de Dieu, et qui sait dans quels termes la créature indigente et faible doit s'adresser à son Créateur. Elle est toute-puissante parce qu'elle est rédigée par celui-là même qui doit l'exaucer. Dieu le Père reconnaît délicieusement l'accent, la pensée de son Fils : c'est son Fils qui prie en nous. « Celui que vous devez prier, dit saint Pierre Chrysologue, vous dresse lui-même votre requête et les demandes auxquelles il avait l'intention de répondre ; le roi, pour vous inspirer plus de confiance et vous témoigner son amour, a bien voulu faire l'office d'avocat et vous dicter en personne la demande qu'il devait exaucer : *Ipsum se legit in precibus, qui rogatur.* » Quelle pensée ! Si nous y réfléchissons un peu, avec quelle confiance nous paraîtrions en présence de Dieu pour solliciter ses faveurs ?

Troisième caractère qui distingue l'Oraison dominicale : son admirable brièveté. En venant sur la terre, en prenant un corps semblable au nôtre, le Verbe incarné a tout abrégé. Il a abrégé tous les sacrifices de l'ancienne loi, si multiples et si compliqués, par l'unique sacrifice de la Messe ; il a abrégé tous les préceptes cérémoniels, judiciaires et légaux, en les résumant dans le double précepte de l'amour de Dieu et du prochain ; il a abrégé les prières en les ramenant à l'unique oraison du *Pater*. Prière si courte et si simple dans les termes et dans les pensées, que tous, même les plus ignorants et les moins cultivés, la saisissent, la goûtent et la retiennent facilement par cœur. Prière qui, dans sa brièveté, favorise la dévotion ; car les vifs désirs du cœur, les élans brûlants de l'âme, vu notre faiblesse native, se traduisent par de rapides expressions. Nous aimons à répéter les formules de

prières abrégées. Saint Augustin redisait mille fois le jour cette invocation : « Seigneur, que je me connaisse et que je vous connaisse » ; saint François d'Assise : « Qui êtes-vous, Seigneur, et qui suis-je ? » ou bien : « Mon Dieu et mon tout. » Voi'à pourquoi Notre-Seigneur nous a enseigné une prière très courte afin que nous la redisions très souvent et avec ferveur.

Au reste dans sa brièveté elle est extrêmement complète. Autrefois d'après l'ordre de Dieu, un grand chandelier d'or à sept branches devait éclairer le tabernacle : c'était la figure de l'Oraison dominicale qui éclaire de ses sept rayons l'Église de Dieu, le monde des âmes. D'après saint Augustin, elle se compose d'un préambule : *Notre Père qui êtes aux cieux* ; d'une conclusion : *Ainsi soit-il* ; et de sept demandes qui renferment absolument tout ce qui peut être demandé par la créature. Tout y est prévu admirablement : les intérêts de Dieu, ceux du prochain et les nôtres, nos nécessités tant spirituelles que corporelles. Les trois premières demandes se rapportent à Dieu, les quatre autres à nous-mêmes. Premièrement, nous demandons à Dieu *que son nom soit sanctifié*, c'est-à-dire qu'il soit glorifié, connu et aimé de tous et de nous en particulier : la gloire de Dieu est la fin dernière de toute chose. Secondement : nous demandons notre sanctification et la sanctification de nos frères en disant : *Que votre règne arrive*, deuxième fin de la création. Le moyen pour atteindre l'une et l'autre de ces fins : c'est la soumission à Dieu par l'observation parfaite de ses commandements, et c'est ce que nous demandons à Dieu en disant : *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel*. Après nous être ainsi ménagé la faveur de Dieu par les saints desirs qui concernent sa gloire, nous abaissons nos regards

sur nos misères et nos indigences, et nous demandons à notre Père céleste : 1^o les grâces temporelles et spirituelles qui nous sont nécessaires ou utiles pour vivre et bien agir ; 2^o le pardon de nos fautes ; 3^o l'exemption des tentations ou la force pour en triompher ; 4^o la délivrance des châtimens présents et futurs que nous méritons pour nos péchés. Ainsi, vous le voyez, chrétiens, tout ce que nous pouvons désirer se trouve renfermé dans l'Oraison dominicale. C'est ce qui faisait dire à sainte Thérèse : « Quelle sublime perfection dans cette prière évangélique ! Comme on y découvre la sagesse de son auteur ! Nous ne saurions lui en rendre de trop vives actions de grâces ! (1) »

D'ailleurs, ajoute Tertullien, et c'est la cinquième excellence du *Pater*, l'Oraison dominicale ne renferme pas seulement les devoirs de la prière qui consistent dans l'adoration de Dieu et les supplications de l'homme, mais elle embrasse presque toute la parole divine, toutes les règles de la discipline. Chaque mot dans sa simplicité apparente est rempli des plus profonds mystères et des plus éloquentes leçons. Oui, je retrouve tout le christianisme dans le *Notre Père*, et avec tous ses enseignemens et toutes ses douceurs ! La première parole jette Bossuet dans le ravissement : « Notre Père », s'écrie-t-il, dès ce premier mot le cœur se fond d'amour. Dieu veut être notre Père par une adoption particulière. Il a un Fils unique qui lui est égal, en qui il a mis sa complaisance : il adopte les pécheurs ! Les hommes n'adoptent des enfans que lorsqu'ils n'en ont point ; Dieu qui avait un tel Fils nous adopte encore. L'adoption est un effet de l'amour ; car

(1) *Chemin de la perfection.*

on choisit celui qu'on adopte. La nature donne les autres enfants, l'amour seul fait les adoptifs. Dieu qui aime son Fils unique de tout son amour et jusqu'à l'infini, étend sur nous l'amour qu'il a pour lui. C'est ce que dit Jésus-Christ dans cette admirable prière qu'il fait à son Père pour nous : « Que l'amour dont vous m'aimez soit en eux, et moi je suis en eux (1) ». Aimons donc un tel Père. Disons mille et mille fois : Notre Père, notre Père, notre Père, ne vous aimerons-nous jamais ? Ne serons-nous jamais de vrais enfants pénétrés de vos tendresses paternelles (2) ». Ah ! chrétiens, que de choses nous dit le *Notre Père* ! Il nous dit que nous sommes tous frères, que notre patrie est au ciel, que le but de notre vie, l'unique nécessaire, c'est de glorifier Dieu en observant ses commandements et par ce moyen mériter le Paradis ; il nous dit que nous sommes la misère, la faiblesse, l'ignominie ; il nous dit que Dieu est le souverain distributeur de toutes les grâces ; il nous dit qu'il est la bonté et la miséricorde. Le *Pater* ! mais il est à la fois le mémorial et l'exercice des plus belles vertus : de l'humilité en nous faisant nous agenouiller devant notre Seigneur et Maître pour implorer ses faveurs et confesser notre indigence et notre culpabilité ; de la religion, en nous faisant louer, honorer notre Créateur ; de la foi, en nous faisant reconnaître que Dieu est l'auteur de tous les biens ; de l'espérance, en nous le faisant proclamer comme le bienfaiteur des humains ; de la charité, en nous faisant prier pour la glorification universelle de notre Père céleste, en nous faisant aimer nos semblables comme nos frères, en nous faisant solliciter en

(1) Jean, xvii, 26.

(2) *Méditations sur l'Évangile*, xxii^e journée.

leur faveur les grâces d'en haut, et surtout en éteignant dans nos cœurs tout sentiment de haine et en nous inclinant à un généreux pardon. En vérité, saint Hilaire a eu raison de dire « que le *Pater* est un miroir qui, sous la transparence d'expressions simples et ordinaires, nous montre la splendeur des vérités les plus mystérieusement cachées ».

PRIONS ! dit donc le prêtre en commençant la préparation de l'action si sublime de la Communion, *Oremus*. Jamais, en effet, la prière n'a été plus opportune. Il s'agit pour nous, pauvres et faibles mortels, de recevoir notre Dieu ! Ne faut-il pas une grâce de choix pour préparer dans notre cœur une demeure à l'Éternel ? Et la grâce, comment s'obtient-elle, sinon par la prière ? Aussi bien, le *Pater* est pour nous la plus efficace des prières, comme nous venons de le voir. Les chrétiens de la primitive Église, instruits par les Apôtres, l'avaient en telle estime, *qu'ils ne récitaient pas d'autre oraison pour se préparer à la Communion*. Avant de la commencer, le prêtre invite tous les fidèles à s'unir à lui par ces paroles : « Prions ! » Il est convenable alors que toute oraison particulière cesse ; le peuple ne doit plus faire qu'un avec le célébrant pour réciter la *prière du Seigneur*. L'Église a voulu qu'elle fût précédée d'une préface, soit pour attirer les cœurs au respect, soit pour nous faire ressouvenir qu'enfants dégénérés, nous ne méritons pas de donner le nom de père à l'arbitre de nos destinées, à ce grand Dieu que nous avons si souvent offensé ; si nous prenons cette liberté, c'est uniquement parce que Notre-Seigneur nous y a encouragés. Chose remarquable ! dans les autres parties de l'office public, par exemple dans le Bréviaire, le *Pater* et le *Credo* se disent toujours bas, tandis qu'à la Messe, ils se chantent ou se récitent à

haute voix. La raison en est, qu'autrefois, on avait un si grand respect pour l'Oraison dominicale et le Symbole, qu'il était défendu de les dire à voix haute dans les assemblées où il pouvait se trouver des infidèles ou des catéchumènes. Or, comme ils avaient la liberté d'assister aux offices du jour et de la nuit, on prit le parti qu'on suit encore aujourd'hui de les réciter à voix basse. Mais, ces infidèles étant renvoyés du temple, après l'explication de l'Évangile, l'Église, qui ne comptait plus que des enfants, n'avait plus à craindre de compromettre ses mystères par la récitation publique de ces prières sacrées. Dans l'Église grecque, tout le peuple récite le *Pater* avec le prêtre. Cet usage subsista en France jusqu'à Charlemagne qui le fit remplacer par celui de Rome. Cependant, pour en conserver quelque vestige, on a laissé au peuple l'honneur de réciter la dernière demande : « Mais délivrez-nous du mal ». Par là, il s'associe à tous les désirs que le prêtre vient d'exprimer. Le prêtre répond : *Amen*, pour confirmer et appuyer la prière de l'assemblée.

Après avoir récité l'Oraison dominicale, le peuple chrétien, célébrant et assistants, recourt à l'intercession des saints. Il désigne nommément : la bienheureuse et glorieuse Vierge Marie, les saints apôtres Pierre et Paul, qui ont cimenté de leur sang l'Église de Rome, et saint André, que Rome a toujours spécialement révéré comme frère de saint Pierre.

Enfin, en son nom propre et au nom de ses frères, le prêtre s'adresse à Notre-Seigneur Jésus-Christ réellement présent sur l'autel. C'est la première fois, depuis la Consécration, qu'il parle au Sauveur du monde. Avec combien de raison il a recours à lui ! Jésus-Christ, en effet, n'est pas seulement notre Victime, il est encore le souverain distributeur des grâces. Il n'est

pas seulement le Sauveur immolé, mais il est encore le Sauveur ressuscité, glorieusement régnant dans les cieux. C'est ce que signifie le mélange du corps et du sang de Jésus-Christ dans le calice, après la fraction de l'Hostie. A l'heure présente, le corps de Jésus n'est point séparé de son sang, le sang de Jésus n'est point séparé de son corps ; Jésus est véritablement vivant, et gouverne en maître le ciel et la terre.

Remarquons que dans cette commune préparation, le prêtre et les fidèles demandent la *paix* avec une grande insistance. Le prêtre la demande par l'intercession des saints : *Da propitius pacem* ; il la souhaite aux fidèles en faisant trois fois avec l'Hostie le signe de la croix sur le calice, en disant : *Pax Domini sit semper vobiscum* ; il l'implore de Notre-Seigneur qui est venu l'apporter au monde : *Dona nobis pacem ; ... cam* (Ecclesiam) *secundum voluntatem tuam pacificare digneris*. Or, la paix que nous demandons, c'est la paix avec Dieu par la pureté de la conscience, par l'exemption du péché et de toute affection au péché, comme l'indique la prière *Agnus Dei*, que l'on dit trois fois, en se frappant la poitrine, pour signifier le désir et le repentir ; c'est la paix avec nous-mêmes et en nous-mêmes par la mortification de nos passions et par la soumission complète de notre volonté à la volonté de Dieu ; c'est la paix avec le prochain, qui nous fait renoncer à toute haine et à toute froideur, et qui nous fait prendre à son égard des dispositions de bienveillance et de miséricorde, paix signifiée : et par la fraction de l'hostie, car autrefois, on en distribuait au peuple les fragments, et par le mélange du pain et du vin consacrés, et par le baiser de paix qui se donne aujourd'hui entre ecclésiastiques, aux messes solennelles, et qui se donnait autrefois d'une manière géné-

rale dans l'assemblée, les hommes aux hommes, les femmes aux femmes, se souvenant de ce précepte du Seigneur : *Si, quand vous allez faire votre offrande, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, allez d'abord vous réconcilier avec votre frère, et vous viendrez ensuite offrir votre présent* (1).

II. Mais le prêtre a besoin de se recueillir davantage et de prier pour lui d'une manière plus spéciale.

Dans les premiers siècles, le célébrant se contentait, pour communier, des prières dont nous venons de parler. Mais plusieurs saints prêtres, n'ayant pu voir approcher le moment de la réception du corps de Jésus-Christ sans être saisis de respect et sans éprouver un pieux tremblement, ont senti le besoin de demander, avec plus d'instance, le pardon de leurs péchés et la grâce de participer dignement à la sainte Eucharistie. De là est venu un grand nombre d'oraisons toutes pleines des sentiments de la piété la plus tendre, parmi lesquelles l'Église a choisi les deux qu'elle fait réciter aujourd'hui à ses ministres. Comme la prière est chose importante ! Tout avant de communier, le prêtre veut diriger son intention ; et sa pensée prend la forme de la prière. Il demande au Seigneur que sa communion produise les effets qu'elle doit réaliser, c'est-à-dire l'éloignement du péché, l'affermissement dans le bien et l'union à Dieu ; il le supplie de vouloir bien faire que cette action sainte, loin de lui être un sujet de condamnation, lui soit, au contraire, une protection de l'âme et du corps, une médecine divine qui le guérisse de toute infirmité !

(1) Matth., v, 24.

Alors le prêtre s'abaisse jusqu'à terre en faisant la génuflexion, parce que, selon la parole de saint Augustin, nul ne doit manger la chair du Sauveur, sans l'avoir adorée auparavant ; il soupire après son Dieu, et, dans la véhémence de son désir, *avant même d'être entièrement relevé*, il s'écrie avec le Roi-prophète : *Je recevrai le pain céleste, et j'invierai le nom du Seigneur !* (1)

Mais, ô divine sagesse de l'Église notre mère, ô sublime délicatesse de sentiment dans le bon prêtre ! A peine a-t-il pris dans ses mains la divine hostie qu'il avait hâte de manger, qu'il est saisi d'un sentiment d'humilité profonde en songeant à sa misère et à son indignité. Il s'arrête, il éprouve encore le besoin de prier ; il s'incline avec respect, et, se frappant la poitrine comme le publicain, il s'écrie en empruntant les paroles du Centurion : *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit, mais dites seulement une parole, et mon âme sera guérie !* (2) Il sait, comme dit saint Augustin, que le Centurion a plu au Seigneur par son humilité, que l'humilité dilate le cœur, et le dispose à recevoir plus de grâces, que les collines laissent glisser l'eau sans la garder, tandis qu'elle est recueillie dans les vallées : *Humilitate centurio p'acuit. Quanto humilior, tanto capacior, tanto plenior. Colles enim aquam revellunt, valles implentur* (3).

Après cela, le prêtre, plein de confiance dans la bonté et la puissance divine, fait un signe de croix

(1) Ps., cxv, 13.

(2) Luc., vii, 6 et 7.

(3) S. Aug., *Serm.* Lxxvii.

avec les deux parties réunies de la sainte Hostie, en disant : « Que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ garde mon âme pour la vie éternelle. Amen ! » La possession de la vie éternelle ! c'est la grâce suprême ; et la communion, c'est le plus efficace moyen de l'obtenir, selon cette parole : *Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle* (1). Tout en faisant un acte de foi à la Présence Réelle, le prêtre confesse ces vérités. Après la communion sous l'espèce du pain, il se recueille un instant, puis, rompant le silence, il s'écrie : *Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens dont il m'a comblé ! Je prendrai le calice du salut* (c'est-à-dire le calice qui renferme l'Auteur de notre salut), *et j'invoquerai le nom du Seigneur. J'invoquerai le nom du Seigneur, en chantant ses louanges, et je serai à couvert de mes ennemis !* (2) Au fait, la bonne manière de remercier, c'est de le faire par Jésus-Christ, en Jésus-Christ et avec Jésus-Christ. Alors, prenant le calice avec lequel il trace un signe de croix, pour montrer qu'il contient le vrai sang du Sauveur, qui a été versé sur le Calvaire, il dit : « Que le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ garde mon âme pour la vie éternelle. Amen ! » Et aussitôt, il prend avec révérence le précieux Sang, et le Sacrifice est consommé.

III. Alors vient la communion du peuple. Parce que celui qui est saint doit se sanctifier encore, et parce qu'on ne saurait être trop pur, pour approcher du Dieu de toute sainteté, les heureux fidèles qui doivent participer aux mystères sacrés font, par l'intermédiaire

(1) Joan., v, 24.

(2) Ps. cxv, 12, et ps. xvii, 4.

du servant, une confession générale de leurs péchés, en témoignant leur repentir et en demandant à la Cour céleste de leur en obtenir le pardon. Nè l'oublions pas, le *Confiteor* est un sacramental : récitons-le avec un vrai sentiment de contrition. Le célébrant donne l'absolution générale, qui est aussi un sacramental : recevons-la avec une grande ferveur. Alors le ministre du Seigneur excite les assistants à la dévotion actuelle, en réveillant leur foi, leur confiance et leur amour par ces paroles de saint Jean-Baptiste, si douces, si tendres et si belles : *Voici l'Agneau de Dieu, voici Celui qui efface les péchés du monde !* (1) Il n'est pas loin votre Dieu : *le voici* ; ne craignez pas : il est plein de douceur, c'est un *agneau* ; il vous a tant aimés, qu'il a voulu être immolé pour l'*expiation de vos péchés*, et aujourd'hui, il veut vous donner sa chair adorable en nourriture !

Mais l'humilité doit surnager au-dessus de toutes nos dispositions. C'est pourquoi le prêtre, au nom de tous les fidèles qui vont communier, redit trois fois la parole du Centurion qu'il s'est appliquée à lui-même : *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit*, etc... Après quoi, faisant le signe de la croix avec l'Hostie, il la dépose sur la langue des communicants en leur faisant à chacun ce souhait magnifique : « Que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ garde votre âme pour la vie éternelle. Ainsi soit-il ! » Autrefois, c'étaient les fidèles eux-mêmes qui répondaient : « Ainsi soit-il ! » Qu'au moins, maintenant, ils le disent du fond du cœur ; et qu'après avoir reçu le corps sacré de Jésus-Christ, ils s'en retournent à leur place, re-

(1) Joan., I, 29.

eueillis, paisibles, heureux, saintement fiers de porter Dieu dans leur poitrine, se souvenant que leur ange gardien les accompagne, anéanti dans l'adoration, et que les anges de leurs frères se prosternent sur leur passage !

Si nous ne communions pas réellement, ne manquons pas de communier spirituellement. C'est le moment le plus propice pour cet exercice si important de la vie chrétienne. Faisons un acte de foi bien senti à la Présence Réelle ; désirons vivement recevoir notre bon Sauveur ; témoignons-lui tout notre amour ; et, à n'en pas douter, il nous fera participer, dans une mesure que lui seul connaît, à quelque chose des fruits de la communion sacramentelle.

Contemplez les traits de ce chrétien qui adore en lui son Sauveur. Ne diriez-vous pas que, si cette bouche fermée par le recueillement s'ouvrait tout à coup, une voix en sortirait, essayant, d'un ton plaintif encore, le cantique des cieux. Elle chanterait comme un ange génil, elle gémirait comme chante un mortel !

Mgr GERBET.



CHAPITRE XVI

LA LITURGIE DE LA MESSE ; L'ACTION DE GRACES

Gratias Deo super inenarrabili dono ejus.

Remercions Dieu pour son ineffable bienfait !

(II Cor., ix, 15).

Un jour par une brûlante chaleur, S. François d'Assise voyageait avec un Religieux de son Ordre, le Frère Massée. Dévorés par une soif ardente, ils parvinrent à un endroit où jaillissait une source d'eau fraîche et où un arbre gigantesque étendait une ombre bienfaisante. Ils s'assirent, trempèrent dans l'eau quelques morceaux de pain dur qu'ils avaient reçus en aumône, mangèrent et burent. Des larmes abondantes coulaient sur les joues du saint. Son compagnon étonné l'interrogea : « Bon Père, pourquoi pleurez-vous donc ? » — « Ah ! Frère, lui répondit-il, comment ne verserais-je pas des larmes de joie et de reconnaissance pour le festin délicieux que le Père céleste nous a préparé ici ? » Le Frère Massée put à peine retenir un sourire, car leur repas était loin d'être succulent. Mais S. François reprit gravement : « Con-

sidérez, mon Frère, la bonté de Dieu pour nous. De toute éternité il a prévu que nous arriverions en ce lieu épuisés et altérés, et son amoureuse Providence a placé là un arbre ombreux et une source pure, afin que nous puissions nous reposer, nous restaurer et manger dans cette agréable fraîcheur le pain que des personnes bienfaisantes nous ont donné pour l'amour de lui. Comment avons-nous mérité une bonté, un amour aussi paternels ? Comment ne pas pleurer de reconnaissance et de joie à la vue de cette tendresse de Dieu pour nous ? » (1)

Si telle était la reconnaissance du patriarche d'Assise pour quelques miettes de pain et quelques gouttes d'eau fraîche, quelle ne doit pas être la gratitude des chrétiens pour le don sublime de la Messe et le bienfait ineffable de la Communion ?

Aussi bien l'Église a-t-elle voulu nous aider dans l'accomplissement de ce devoir, afin que nous n'affligions pas le cœur si bon de notre Maître et que nous ne le forcions pas de répéter la plainte qu'il fit entendre après la guérison des dix lépreux de l'Évangile. Et la dernière partie de la Messe est précisément appelée *l'Action de grâces* : elle est consacrée à remercier.

Méditons donc les rites admirables qui terminent le saint Sacrifice : ils sont, eux aussi, pleins de lumière et de douceur ; ils sont la digne conclusion du drame auguste qui vient de se dérouler sous nos yeux.

I

Le moment le plus favorable pour converser avec

(1) N. Gühr, *le saint Sacrifice*, trad. Moccand.

Dieu est celui où nous avons le bonheur de posséder dans notre cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ sous les espèces sacramentelles. La présence physique du Sauveur donne à tous nos actes de religion une valeur exceptionnelle ; ce sont des actes *théandriques*, selon l'expression des théologiens, c'est-à-dire des actes où le divin se mêle à l'humain.

Voilà pourquoi l'Église fait prier ses ministres pendant les *ablutions*, c'est-à-dire pendant qu'ils purifient le calice et leurs doigts pour écarter tout danger de profanation, même de la plus petite parcelle des saintes Espèces. Et elle met sur leurs lèvres deux magnifiques oraisons. (1)

« Faites, Seigneur, dit le prêtre en purifiant le calice. faites, Seigneur, que nous conservions dans un cœur pur le Sacrement que notre bouche a reçu, et que ce don temporel devienne pour nous un remède éternel. » — On peut en effet recevoir Jésus-Christ de bouche, sans qu'il fasse aucune impression sur le cœur, comme il arrive à ceux qui ne participent à la sainte Eucharistie que par habitude, sans piété, sans ferveur. La Communion est pour eux sans profit. Celui-là seul reçoit Jésus-Christ de cœur, qui n'a qu'un même esprit avec lui. On ne peut être pleinement nourri et rassasié de la chair de l'Agneau divin, qu'autant qu'on imite sa patience, sa douceur, toutes ses vertus. De plus, quand on a reçu cette nourriture divine, il faut s'appliquer sérieusement à en conserver le fruit, afin que ce don temporel nous devienne un remède éternel. La présence sacramentelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie n'est que de quelques instants ; mais le remède que nous

(1) Noël, *Instructions sur la liturgie*.

avons reçu contre nos faiblesses, nos langueurs, tous les maux de notre âme, doit opérer sans cesse. Notre union à la chair du Sauveur par les saintes Espèces n'est que passagère ; mais notre union à l'âme, aux vertus de Jésus-Christ doit durer toujours. O Jésus, ô divin Médecin, ô vous qui nous aimez, voyez nos infirmités, nos faiblesses, nos maladies, ayez-en pitié ; guérissez-nous pour le corps et surtout pour l'âme ; donnez-nous ici-bas cette santé spirituelle qui nous fasse réaliser facilement et joyeusement les œuvres de sanctification qui doivent avoir leur couronnement et leur récompense dans le bien-être ineffable et les joies extatiques de la vie éternelle ! *Fiat nobis remedium sempiternum !*

En purifiant ses doigts, et avant de prendre la seconde ablution, le célébrant dit : « O Seigneur, que votre corps que j'ai reçu et votre sang que j'ai bu s'attachent à mes entrailles, et qu'après avoir été restauré par vos Sacraments si purs et si saints, il ne reste plus en moi aucune tache de mes crimes, ô vous qui vivez et réglez dans tous les siècles des siècles. » — Que reste-t-il à désirer par celui qui a reçu Jésus-Christ, sinon de le conserver au fond de son cœur ? Les aliments matériels que nous prenons pour nous sustenter, ne nous serviraient de rien, s'ils ne faisaient que passer dans notre estomac, sans s'y arrêter. Il faut qu'ils soient digérés, qu'ils se résolvent en sucs nourriciers, lesquels, se repandant dans toute notre substance, réparent les pertes de l'organisme, et nous conservent la santé et la force. Ainsi, de même que la nourriture terrestre s'identifie à notre corps, de même aussi il faut que le pain des cieux s'attache à ce qu'il y a de plus intérieur en nous, à nos affections, qui sont nos entrailles spirituelles, à toutes les facultés de notre âme, pour la faire

vivre de la vie de la grâce. Notre âme, en s'assimilant cette manne divine, voit disparaître ses obscurités et ses faiblesses ; elle brise courageusement les liens nombreux qui pouvaient la retenir encore ; ce cœur, naguère peut-être desséché par mille affections basses et égoïstes, devient un cœur nouveau, rayonnant des feux de la charité. Oh ! puissions-nous ne mettre aucun obstacle aux heureux effets de ce Sacrement si pur et si saint, de ce Sacrement générateur de toute grâce, de toute pureté, de toute sainteté ! Et alors nous conserverons toujours en nous l'esprit de la vraie sagesse, qui nous rendra dignes du royaume des cieux ; et notre âme, pleine de Dieu, et en quelque sorte transfigurée, transsubstantiée, pourra s'écrier, comme le grand Apôtre : « Je vis, mais ce n'est point moi qui vis ; c'est Jésus-Christ qui vit en moi ! » O Dieu trois fois saint, accordez-moi par ces mystères de pureté auxquels je viens de participer une telle délicatesse de conscience, un tel amour de la sainteté, une telle haine du péché que les moindres fautes me fassent horreur et me paraissent comme des crimes, *in me non remaneat scelerum macula !*

II

I. Après les *ablutions*, le Missel est reporté du côté de l'Épître. Voici l'explication mystique de ce changement. La gauche de l'autel, c'est-à-dire le côté de l'Épître représente les Juifs ; les Gentils sont figurés par la droite, c'est-à-dire par le côté de l'Évangile. Au commencement du saint Sacrifice, le Missel est transporté de gauche à droite pour la lecture de l'Évangile, afin d'exprimer que l'Évangile rejeté par les Juifs a été

porté aux Gentils ; et à la fin de la Messe, il est reporté de droite à gauche, pour signifier qu'à la fin du monde l'Évangile retournera aux Juifs, et qu'ils se convertiront.

II. *Communion*. — Autrefois, pendant la distribution de la sainte Eucharistie, on chantait un psaume alternativement avec l'antienne qu'on répétait après chaque verset, jusqu'à ce que tout le monde eût communiqué. C'était ordinairement le psaume xii^e : *Domini regit me*, ou le psaume xxxiii^e : *Benedicam Dominum*, dans lequel se trouvent ces paroles si touchantes : *Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux !* — L'antienne que récite aujourd'hui le prêtre, du côté de l'Épître, après avoir pris les ablutions, est tout ce qui nous reste du psaume qu'on chantait autrefois pendant la communion des fidèles ; c'est pour cela qu'on lui donne le nom de *Communion*. Cette antienne est un verset tiré ordinairement des psaumes, quelquefois des autres livres de l'Écriture. C'est comme un cantique d'action de grâces et un moyen de nourrir les sentiments dont doivent être pénétrés tous ceux qui viennent d'assister à la grande action du Sacrifice, et de participer à la Victime pure et sans tache.

III. La *Post-Communion* est ainsi appelée, parce qu'elle suit la *Communion*. C'est une oraison dans laquelle nous remercions Dieu de nous avoir fait participants de ses divins mystères, et nous le prions de conserver en nous le fruit d'une si grande grâce et de nous donner tout ce qui peut contribuer à notre sanctification. Comme toutes les prières de l'Église, les *Post-Communions* se font remarquer par la grâce, l'onction, la délicatesse des sentiments, par la vivacité de la supplication et par un langage tout plein d'une noble simplicité. Elles sont admirables aussi par l'à-propos

et la diversité qui, dans un cercle restreint d'idées, varie selon les circonstances, de la manière la plus heureuse.

IV. Après la *Post-Communion*, le célébrant, et dans les Messes solennelles, le diacre, dit l'*Ite Missa est*, c'est-à-dire : « Allez, la Messe est dite ! » — « Grâces soient rendues à Dieu », répond l'assistance ! Rien de plus court que cette formule, dit saint Augustin, mais rien de plus grand. Rien de plus convenable, car Dieu vient de nous faire d'ineffables présents, en nous permettant de participer à ses augustes mystères et à la communion de son corps et de son sang !

Comme autrefois, pendant le Carême et pendant l'Avent, les fidèles, bien plus pieux que nous, assistaient non-seulement à la Messe, mais aux heures canonicales qui la suivaient, le prêtre s'abstenait de les renvoyer à ce moment ; il les exhortait au contraire à bénir le Seigneur : *Benedicamus Domino* ! Cette parole, qui ne semble pas exprimer une joie aussi vive que l'*Ite Missa est*, est devenue par suite la conclusion de toutes les Messes ordinaires, dans lesquelles le *Gloria in excelsis* n'a pas été dit. L'Église, de plus, a remplacé ces expressions dans les Messes de morts, par une supplication en faveur des âmes souffrantes du Purgatoire : *Requiescant in pace* ! « Qu'ils reposent en paix ! » Il est une autre raison qui supprime dans ces Messes l'*Ite Missa est*, c'est que le peuple, de lui-même, attend que le clergé vienne chanter l'absoute sur la dépouille mortelle des fidèles pour qui l'on prie, ou du moins sur le cénotaphe qui la représente.

V. Le célébrant récite la prière *Placeat*, après quoi il bénit le peuple. Avant de dire les *Post-Communions* et l'*Ite Missa est*, le prêtre a salué les fidèles, en disant *Dominus vobiscum*, « Que le Seigneur soit avec

vous ! » Voici, d'après les saints docteurs, le sens de ces deux saluts en rapport avec la bénédiction qui termine le saint Sacrifice. Le premier salut, avant les *Post-Communions*, rappelle le salut que Notre-Seigneur adressa à ses apôtres, après la Résurrection ; le second, avant l'*Ite Missa est*, est la figure de la paix et du bonheur que le Sauveur souhaita à ses disciples, en s'élevant dans les airs, au jour de son Ascension. La bénédiction qui suit est l'emblème des grâces que répandit sur le monde le divin Paraclet. — Donc, après l'*Ite Missa est*, le prêtre baise l'autel, figure de Jésus-Christ, source de toute bénédiction, lève les regards vers le ciel, et étendant les mains, comme pour recevoir les dons divins qu'il veut distribuer à ses frères, se tourne vers eux, et leur souhaite toutes sortes de biens par le signe de la croix qu'il trace sur eux en disant : « Que le Dieu tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, vous bénisse ! » — « Ainsi soit-il ! » répond l'assemblée. Ainsi, depuis la plus haute antiquité, se terminent toutes les Messes, excepté les Messes de Morts, parce que, dans ces dernières, on supprime tout ce qui a un caractère de solennité. De plus, dans les Messes de *Requiem*, l'Eglise a surtout en vue le soulagement des défunts ; or, la bénédiction qui termine le Sacrifice n'est que pour les vivants.

VI. Enfin, le prêtre lit le dernier Évangile, qui est ordinairement le commencement de l'Évangile selon saint Jean. Rien n'est plus beau, rien n'est plus sublime que cette page inspirée. C'est un langage divin, c'est une incomparable théologie. Véritablement, l'Évangéliste prend son vol comme l'aigle, et, s'élevant jusqu'au ciel, pénètre dans le sanctuaire de la divinité, pour y découvrir des mystères dont nul homme sur la terre n'avait eu connaissance avant lui. Il nous raconte,

avec une étonnante grandeur, la génération éternelle et temporelle du Verbe fait chair. Son éloquence est telle, qu'Origène dit que s'il eût entonné plus haut, le monde n'eût pas été capable de le comprendre. Les peuples ont toujours eu une vénération particulière pour cet évangile. Au rapport de saint Augustin (1), un savant philosophe platonicien le trouvait si beau, si magnifique, qu'il aurait voulu le voir écrit en lettres d'or dans tous les lieux de réunion pour être lu par tout le monde. A l'admiration, les premiers chrétiens joignaient la plus tendre dévotion. Ils le portaient constamment suspendu à leur cou ou écrit sur leur cœur, comme le symbole le plus expressif de leur foi, comme un préservatif efficace contre les assauts du démon ; ils désiraient qu'on le récitât sur eux dans leurs maladies, qu'on le déposât avec eux dans le tombeau ; et, plus d'une fois, on a vu les empereurs, les princes, pour donner plus de force à leurs promesses et à leurs traités, jurer en posant la main sur cet évangile : c'était comme le sceau de leurs conventions, sceau réputé plus sûr que celui de leur armes.

Les choses étant telles, les fidèles, tenant beaucoup à l'entendre, firent de pieuses fondations de Messes, avec la condition expresse qu'on y lirait cet évangile. Au fait, les paroles qu'il contient conviennent merveilleusement au saint Sacrifice. Jésus-Christ, sur nos autels, descend à un tel degré d'humiliation, qu'il est bon de rappeler, en finissant la Messe, ses gloires incomparables : sa génération éternelle, sa puissance et sa divinité. Et puis, *ne se fait-il pas chair* en quelque sorte entre les mains du prêtre, comme

(1) *De Civ Dei*, lib. X, c xxix.

autrefois dans le sein de la bienheureuse Vierge ? *N'habite-t-il pas* très réellement *avec nous*, après la Consécration ? Aussi la coutume de le dire après la Messe s'introduisit-elle peu à peu ; et, elle était générale quand Pie V, en 1570, en rendit la récitation obligatoire.

Goûtons cette page inspirée que nos pères ont tant aimée. Que Jésus soit vraiment notre *lumière* ; qu'il soit l'objet de nos affections ; qu'après nos communions, on ne puisse pas nous appliquer ces paroles : *De propria venit et sui eum non receperunt* : Il est venu dans son propre domaine, et les siens ne l'ont pas reçu !

En terminant les considérations que nous avons faites sur la Messe, pour les résumer, je veux citer un trait, emprunté à l'histoire de la primitive Église, et rapporté par l'illustre cardinal Baronius dans ses *Annales*. Ce trait nous montre avec une saisissante clarté comment de tout temps les bons chrétiens ont estimé l'adorable Sacrifice de nos autels et quel zèle ils avaient pour en recueillir les fruits. (1)

C'était à l'une des époques les plus critiques de l'histoire de l'Église, du temps de l'impie Galère qui avait suscité une persécution des plus sanglantes contre les chrétiens et avait donné l'ordre rigoureux de punir de mort toute manifestation de leur culte.

En dépit de l'ordre de Galère, et bien que toutes les églises fussent détruites à Alluta, ville d'Afrique, beaucoup de chrétiens, hommes et femmes, entendaient la Messe dans une maison particulière. Ils fu-

(1) Baronius, *Annal. Eccles.*, an. 306. — Alfred-Martin de Cochem, *La sainte Messe*.

rent découverts, saisis et traînés devant le juge, sur la place publique. Le missel et les autres livres saints que les païens leur avaient pris, furent profanés et jetés au feu. Mais, par l'intervention de Dieu, une averse soudaine, tombant sur le brasier, l'éteignit. Le juge conçut, à la vue de ce miracle, une telle frayeur, qu'il envoya à l'empereur, résidant alors à Carthage, les trente-quatre hommes et les dix-sept femmes arrêtés. Les prisonniers firent ce trajet avec joie, en chantant continuellement des psaumes et des cantiques. Lorsqu'ils furent devant Galère, l'officier qui les conduisait les lui présenta en ces termes : Nous avons découvert ces misérables chrétiens, ô César, dans une maison d'Alluta où, malgré votre défense, ils accomplissaient les rites de leur fausse religion. L'empereur fait mettre à nu l'un d'eux et ordonne qu'on lui applique la torture et le supplice de la roue. A cette vue, un des chrétiens, nommé Telica, s'écria : Pourquoi tourmentes-tu celui-ci tout seul, ô tyran ? Nous sommes tous chrétiens et, comme lui, nous avons entendu la Messe. Galère le fait aussitôt dépouiller comme son compagnon, puis suspendre et mutiler. L'ordre exécuté, il lui demande : Quel a été le promoteur de cette réunion ? Le prêtre Saturnius, répond le saint martyr, et nous tous ensemble ; mais toi, ô scélérat, tu agis contre toute justice, en nous tourmentant pour ce motif ; nous ne sommes ni des meurtriers ni des voleurs, et nous n'avons rien commis de répréhensible. L'empereur insiste : Tu aurais dû avoir égard à nos ordres et abandonner ta fausse religion. — Je ne respecte que les ordres de mon Dieu, et pour lui je suis prêt à mourir. Alors le tyran commande de délier les deux martyrs et de les conduire en prison, sans leur donner à boire ni à manger.

Au même instant, un païen, frère de sainte Victoire, s'avança et accusa le magistrat Dativus d'avoir conduit la jeune fille à la Messe. Victoire protesta : Je n'ai été à cette maison sur l'indication de personne. J'ai entendu la Messe parce que, étant chrétienne, je suis obligée d'obéir à la loi de Jésus-Christ. Son frère lui dit : Tu parles comme une folle. — Je ne suis pas folle, je suis chrétienne. L'empereur lui demanda : Veux-tu retourner chez toi avec ton frère ? — Non, car je ne reconnais point cet homme pour mon frère ; mes frères et mes sœurs sont ceux qui souffrent pour Jésus-Christ. Je suis chrétienne. — Galère reprit : Épargne-toi toi-même, et suis le conseil de ton frère. — Je ne m'éloignerai pas de mes frères et de mes sœurs ; je confesse que j'ai entendu la Messe avec eux et que j'ai reçu le Saint Sacrement. Le juge commanda alors de la reconduire en prison et de mettre tout en œuvre pour la détourner de sa croyance, car elle était d'une rare beauté, et appartenait à la plus illustre famille de la ville. Lorsque ses parents avaient voulu la marier, contre sa volonté, elle s'était sauvée en se précipitant d'une fenêtre, et s'était fait couper les cheveux par Saturnius, en signe de sa consécration à Dieu.

Le tyran se tourna ensuite vers le prêtre et lui dit : As-tu, malgré notre ordre, rassemblé la foule ? — Je l'ai rassemblée, par l'ordre du Seigneur, pour accomplir le service divin. — Pourquoi as-tu fait cela ? — Parce que nous ne devons pas omettre de célébrer la sainte Messe. — Tu es donc le promoteur de cette réunion, et tu as persuadé aux autres d'y venir ? — Oui, et j'ai dit la sainte Messe.

Alors le juge le fit dépouiller et déchirer si rudement avec des griffes de fer, que ses entrailles sortaient

de son corps. Après cette affreux supplice, il l'envoÿa rejoindre ses compagnons à la prison.

Emericus est appelé à sa place. Galère lui demande : Qui es-tu ? — Je suis le chef de cette assemblée, car c'est dans ma maison que la Messe a été dite. — Pourquoi l'as-tu laissé dire malgré ma défense ? — Je ne pouvais t'obéir, car ces hommes sont mes frères, et nous ne pouvons pas vivre sans la sainte Messe.

Là-dessus il est déchiré, et conduit, lui aussi, en prison. Le tyran dit aux autres : J'espère que vous ne suivrez pas l'exemple de ces malheureux, et que vous ne jouerez pas si légèrement votre vie. Mais les saints martyrs s'écrièrent d'une seule voix : Nous sommes chrétiens, et nous accomplirons la loi de Jésus-Christ jusqu'à l'effusion de notre sang ! S'adressant à l'un d'eux, nommé Félix, Galère lui dit : Je ne te demande pas si tu es chrétien, mais si tu as été à l'assemblée, et si tu as entendu la Messe. Félix répondit : Quelle sotte question ! comme si on pouvait être chrétien sans entendre la Messe ? Je te dis, affreux Satan, que nous nous sommes réunis avec piété, et que nous avons prié attentivement pendant la sainte Messe. A cette réponse, le tyran s'emporte tellement qu'il jette à terre le généreux Confesseur et le fait rouer de coups jusqu'à le laisser pour mort.

Ainsi Galère, furieux, passa tout le jour à tourmenter les prisonniers, et, quand la nuit vint, il fit enfermer dans un cachot ceux qui respiraient encore, en défendant aux gardiens, sous peine de mort, de leur donner à boire ou à manger. Leurs parents et leurs amis vinrent les voir et leur apportèrent, en secret, sous leurs habits, quelques rafraîchissements. Mais les geôliers fouillaient avec soin les pieux visiteurs, leur

enlevaient tout ce qu'ils apportaient, et les accablaient de coups.

Cependant ces fidèles amis restaient jour et nuit devant le cachot, pleurant et se lamentant. Ils espéraient ainsi attirer la pitié de Galère sur les pauvres captifs, mais celui-ci était si opiniâtre dans sa méchanceté, qu'il laissa languir les serviteurs et les servantes de Jésus-Christ, et les fit mourir par l'affreux supplice de la faim.

Que ce bel exemple de nos pères dans la foi confonde notre paresse, secoue notre torpeur, enflamme notre ardeur ! Puissions-nous, comme eux, croire d'esprit et de cœur que la Messe est ce qu'il y a de plus grand dans la religion et la source la plus abondante des grâces les plus précieuses ! Puissions-nous, comme eux, être fidèles à la Messe, à la vie, et à la mort !

Par l'offrande de la Messe, le pécheur est réconcilié avec Dieu, le juste devient plus juste, les fautes sont effacées, les vices anéantis, les vertus augmentées, les mérites multipliés et les ruses du démon confondues.

Saint LAURENT JUSTINIEN.



I. H. V. M.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER

	PAGES
Lettre de Son Excellence le cardinal Rampolla.....	V
Approbation de l'ouvrage par sa Grandeur Mgr l'Evêque de Langres.....	VII
Lettres épiscopales.....	IX
Préface.....	XXIII
Avertissement sur la présente édition.....	XXVII

INTRODUCTION

DE LA DÉVOTION A LA TRÈS SAINTE EUCHARISTIE

I.	Excellence de la dévotion à la très sainte Eucharistie.	1
II.	Caractères de la dévotion à la très sainte Eucharistie.	8

LIVRE PREMIER

L'EUCCHARISTIE LE PLUS RICHE TRÉSOR DE LA NOUVELLE ALLIANCE

I.	Les noms et les prophéties de l'Eucharistie.....	21
II.	Figures de l'Eucharistie considérée comme sacrifice (l'Agneau pascal).....	31
III.	Figures de l'Eucharistie considérée comme sacre- ment (la Manne).....	43

IV.	Figures de l'Eucharistie considérée comme présence sensible et permanente de la divinité (l'Arche d'alliance).....	53
V.	Vérité du dogme de l'Eucharistie.....	65
VI.	Le Corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.....	78
VII.	Le Sang de Jésus-Christ dans l'Eucharistie....	94
VIII.	L'Ame de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.....	110
IX.	Le Cœur de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.....	128
X.	La Divinité de Jésus-Christ dans l'Eucharistie....	143
XI.	L'Eucharistie chef-d'œuvre de la puissance divine..	156
XII.	L'Eucharistie chef-d'œuvre de l'amour divin.....	165
XIII.	L'Eucharistie chef-d'œuvre de la sagesse divine....	174
XIV.	L'Eucharistie est le PARADIS SUR TERRE.....	186

LIVRE DEUXIÈME

JÉSUS NOTRE VICTIME DANS LA TRÈS SAINTE EUCHARISTIE

I.	La Messe est un véritable sacrifice.....	210
II.	Excellence du saint sacrifice de la Messe.....	227
III.	La Messe et le sacrifice de la Croix.....	238
IV.	Souveraine efficacité de la Messe pour glorifier Dieu.	248
V.	Souveraine efficacité de la Messe pour la sanctification de nos âmes.....	260
VI.	La Messe pour les vivants.....	272
VII.	La Messe pour les défunts	287
VIII.	Comment il faut entendre la Messe	298
IX.	La liturgie de la Messe : les églises.....	309
X.	La liturgie de la Messe : l'autel.....	321
XI.	La liturgie de la Messe : le célébrant.....	328
XII.	La liturgie de la Messe : les signes et les paroles...	337
XIII.	La liturgie de la Messe : Préparation au saint Sacrifice.....	347
XIV.	La liturgie de la Messe : l'Oblation.....	357
XV.	La liturgie de la Messe : la Consécration.....	363
XVI.	La liturgie de la Messe : la Communion.....	376
XVII.	La liturgie de la Messe : l'Action de grâces.....	391



